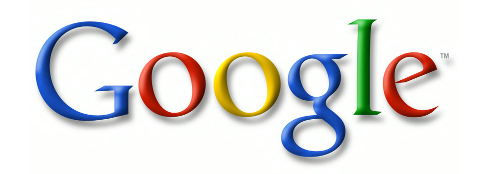
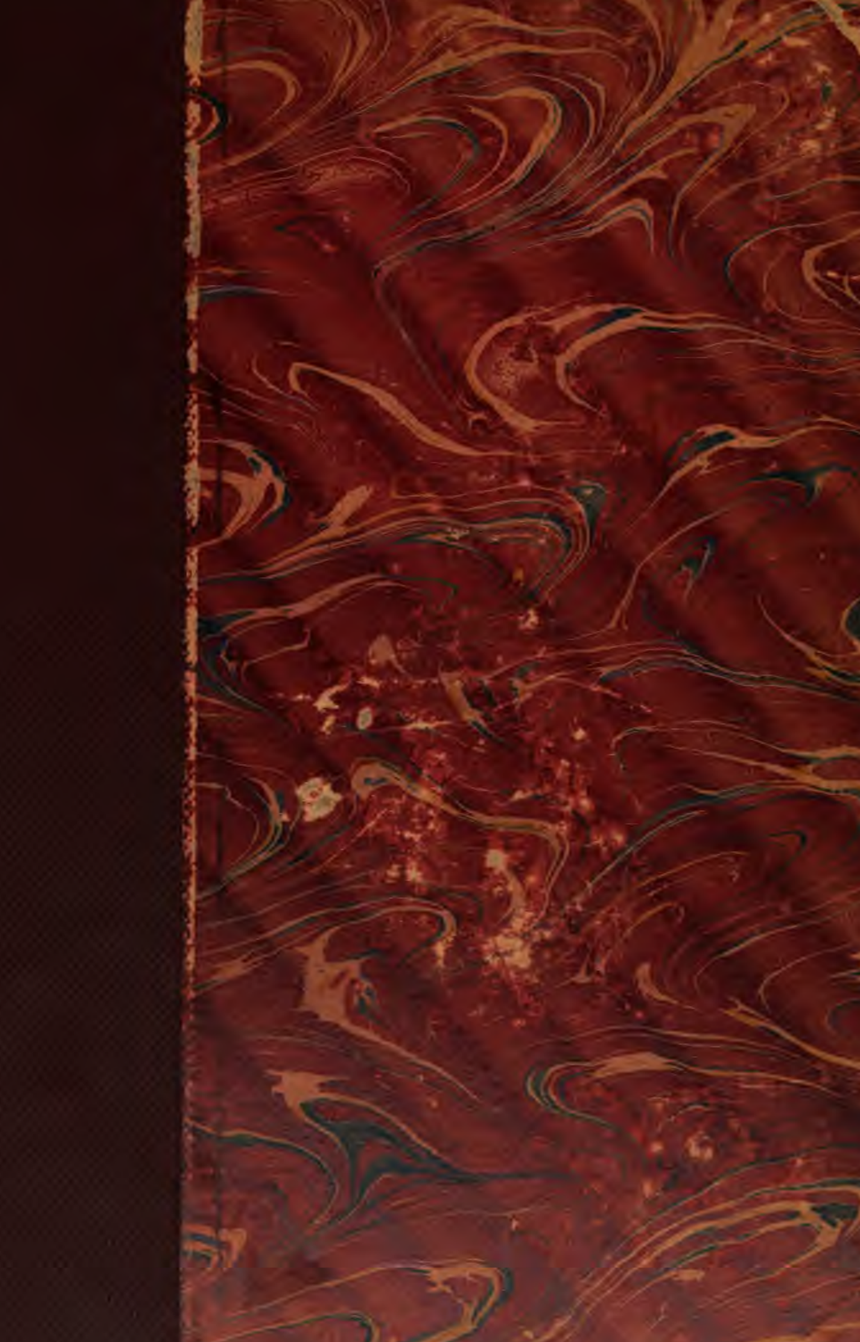





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
816.5
S461



GEORGE SAND

Mystique de la Passion

de la Politique et de l'Art

DU MÊME AUTEUR

Introduction à la Philosophie de l'Impérialisme. In-18, 1911 (Félix Alcan, éditeur). . . . . 1 vol.

Mysticisme et Domination. In-18, 1913 (Félix Alcan, éditeur). . . . . 1 vol.

L'Avenir de la Philosophie bergsonienne. In-8°, 1917 (Félix Alcan, éditeur). . . . . 1 vol.

Etude sur Ferdinand Lassalle, fondateur du Parti socialiste allemand (couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1898). In-8°, 1897 (Plon-Nourrit, éditeur). . . . . 1 vol.

Littérature et Morale dans le Parti socialiste allemand. In-16, 1898 (Plon-Nourrit, éditeur). . . 1 vol.

La Philosophie de l'Impérialisme (Plon-Nourrit, éditeur).

I. — *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique.* In-8°, 1903. . . . . 1 vol.

II. — *Apollon ou Dionysos?* (Etude sur Nietzsche). In-8°, 1905. . . . . 1 vol.

III. — *L'Impérialisme démocratique.* In-8°, 1907. 1 vol.

IV. — *Le Mal romantique.* In-8°, 1908 (couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1908). . . . . 1 vol.

Une Tragédie d'Amour au Temps du Romantisme. In-16, 1909 (Plon-Nourrit, éditeur). . . . 1 vol.

Les Mystiques du Néoromantisme (**Karl Marx, Tolstoï, les Pangermanistes**). In-16, 1910 (Plon-Nourrit, éditeur). . . . . 1 vol.

Le Romantisme des Réalistes (**Gustave Flaubert**). In-16, 1914 (Plon-Nourrit, éditeur). . . . 1 vol.

Barbey d'Aurevilly. In-16, 1910 (Bloud, éditeur). . 1 vol.

Schopenhauer (*Collection des Grands Ecrivains étrangers*). In-18 (Henri Didier, éditeur). . . . . 1 vol.

Un artisan d'énergie francaise. Pierre de Coubertin. In-16, 1917 (Henri Didier, éditeur). . . . 1 vol.

Houston-Steward Chamberlain, le plus récent philosophe du Pangermanisme mystique, 1917 (La Renaissance du Livre). . . . . 1 vol.

Mme Guyon et Fénelon, précurseurs de Rousseau. In-8°, 1918 (Alcan, éditeur). . . . . 1 vol.

Le Péril mystique dans l'inspiration des Démocraties contemporaines. In-16, 1918 (La Renaissance du Livre). . . . . 1 vol.

Les Etapes du Mysticisme passionnel. In-16, 1919 (La Renaissance du Livre). . . . . 1 vol.

Edgard Quinet et le Mysticisme démocratique. In-8°, 1920 (La Réforme sociale). . . . . 1 vol.

Les Origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques. In-16, 1920 (La Renaissance du Livre). . . . . 1 vol

Les Éducateurs mystiques de l'âme moderne. — II

George Sand

Mystique de la Passion

de la Politique et de l'Art

Par Ernest SEILLIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1920

A MONSIEUR RENÉ DOUMIC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'ÉLOQUENT COMMENTATEUR DE GEORGE SAND

HOMMAGE RECONNAISSANT

DE SON ANCIEN ÉLÈVE ET AMI

AVANT-PROPOS

ET DEFINITIONS PREALABLES

Le copieux et consciencieux ouvrage de Wladimir Karenine (Mme Komarof) sur *George Sand, sa vie et ses œuvres* (1), conduit actuellement l'illustre romancière jusqu'en 1847, c'est-à-dire à la fin du premier tiers de son activité artistique. Encore ce travail est-il surtout une biographie, appuyée sur des documents inédits qui ont été mis à la disposition de l'auteur : s'il fournit une très utile, une indispensable base à l'examen de la pensée théorique de Sand, il laisse à peu près tout à dire sur les vicissitudes de ses convictions psychologiques et morales. C'est ce dernier champ d'études que nous abordons pour notre part, à la lumière des conclusions historiques que nous avons exposées plus d'une fois déjà dans nos écrits antérieurs et dont nous avons tenté des applications en

(1) Paris, Plon-Nourrit, 3 vol. in-8°. Les belles conférences de M. Doumic offrent un précieux coup d'œil d'ensemble sur cette vie si riche d'œuvres et d'actes.

tous sens. Nous estimons, en effet, que le tempérament émotif d'Aurore Dupin, associé à ses exceptionnelles facultés d'expression, l'a conduite à reprendre la prédication de son maître Rousseau et à formuler les plus instructifs commentaires sur ce mysticisme, de nuance spécifiquement féminine, qui est, à notre avis, la religion dominante de l'Europe contemporaine. Or, nous nous sommes dès longtemps proposé de prémunir nos contemporains contre les dangers d'une inspiration mystique trop exclusivement écoutée et en particulier contre les suggestions actuelles du mysticisme rousseauiste ou romantique, dont le spectacle du monde moderne révèle de plus en plus clairement le péril à l'observateur attentif.

Certes, la conviction mystique, — c'est-à-dire, à notre avis, la foi dans une alliance surhumaine disposée à soutenir notre effort vital de conquête et l'enthousiasme qui résulte pour nous de cette foi, — forme probablement la condition indispensable de l'action méthodique et soutenue pour l'être intelligent et prévoyant. L'histoire nous montre en tous cas dans une telle conviction le ressort habituel des grandes décisions collectives qui ont orienté jusqu'ici la marche en avant de l'humanité supérieure (1). Pourtant, cette persuasion d'alliance suprater-

(1) Tel est le véritable champ d'interprétation de notre philosophie de l'impérialisme, qui est avant tout une philosophie de l'histoire. Elle ne tente pas d'expliquer les décisions de l'affectivité profonde dans l'individu.

restre, si utilement tonique à notre faculté de vouloir, doit être constamment tenue en bride et presque en lisières par l'expérience accumulée de l'espèce dont la synthèse porte le nom de Raison. Car tout mysticisme trop témérairement émancipé des disciplines rationnelles égare ses adeptes au lieu de les appuyer dans la lutte vitale : il les aveugle sur les résistances et les réactions des forces adverses : il les conduit à leur perte lorsqu'ils doivent combattre des concurrents mieux armés ou plus respectueux des enseignements de l'expérience.

Considérons en particulier les trois aspects du mysticisme romantique qui seront principalement étudiés par nous dans l'œuvre sandienne et que nous avons proposé de nommer mysticisme passionnel, mysticisme social, mysticisme esthétique : nous constaterons facilement que chacun d'eux, selon son degré, se montre tantôt capable de favoriser le progrès de l'espèce, tantôt susceptible de restreindre au contraire cette puissance d'action, cet empire sur la nature qui est le but de l'humanité rationnellement impérialiste en son effort vital. Le mysticisme passionnel — celui qui fait de la passion érotique la voix d'un Dieu allié parlant au cœur de l'homme — pourra donner aux relations conjugales, fondement des adaptations sociales de la génération grandissante, plus de stabilité, d'élévation et de gravité. Si, toutefois, il dépasse la mesure et brave les règlements sociaux fondés sur l'expérience des siècles, il conduit au désordre

et à la régression puisqu'il désorganise la famille, cette éducatrice par excellence de l'enfant, cette adaptatrice efficace de la génération prochaine à la vie civique.

Pour le mysticisme social (ou démagogique) — celui qui proclame la raison ou même la bonté naturelles à l'homme, quel que soit son degré d'expérience ou de culture, en vertu d'une libéralité du Dieu allié — il peut encourager les équitables revendications des opprimés, grouper ceux-ci de façon plus étroite, les mettre en situation d'arracher aux vainqueurs présents de la lutte vitale des concessions utiles à la collaboration sociale efficacement continuée. En revanche, ses outrances ouvrent la porte aux brutalités des passions conquérantes, préparent l'anarchie temporaire et stérilisent en partie ces puissants moyens d'action sur la nature asservie que nous a légués la sagesse de nos pères; car de tels instruments de règne ne sauraient être maniés, conservés, développés davantage encore que par une humanité *rationnellement*, c'est-à-dire hiérarchiquement, associée en vue de la conquête du pouvoir sur les êtres et sur les éléments.

Le mysticisme esthétique — celui qui fait de l'artiste l'interprète, le prophète, le Messie d'un Dieu allié du genre humain dans son ensemble — vient faciliter au serviteur du Beau son élan d'activité créatrice et développer en lui le sentiment de sa dignité avec la conscience de ses devoirs. Imprudemment enflé, il peut discrédi-

ter la préparation méthodique, la « longue patience » qui reste assurément l'un des facteurs de la création géniale : il peut engendrer l'incapacité de finir, la paralysie des facultés de synthèse, et préparer le naufrage artistique et social de ses adeptes abusés sur les bornes de leur pouvoir. C'est là le spectacle que nous offre la présente évolution de l'art romantique et que nous avons dès longtemps signalée (1).

Tels sont les sujets de réflexion que nous offrira sans cesse, sous des angles infiniment variés, l'œuvre immense qui sortit de la plume de Sand. Notre vœu serait que nos commentaires critiques — et même sévèrement critiques le plus souvent — fissent pourtant lire davantage cette œuvre si remarquable, non point par la foule qui ne lui reviendra pas et qu'elle conseillerait au surplus de peu désirable manière, mais par l'élite, par les esprits mûrs et par les tempéraments équilibrés. Ceux-là ne se laisseront pas dévoyer par ses suggestions émotives et ne pourront donc que gagner à leur familiarité plus étroite avec une si puissante transfiguratrice des idées abstraites. Volontiers, nous l'opposerions pour notre part à ce Gœthe dont le siècle romantique a décidément surfait la valeur et qui ne sacrifia pas beaucoup moins qu'elle aux mysticismes esthétique et passionnel, en dépit de sa factice réputation de sagesse. Non seule-

(1) En appendice au IVe volume de notre *Philosophie de l'impérialisme*, intitulé *Le Mal romantique* (Paris, Plon, 1908).

ment ses récits surpassent souvent les productions romanesques du ministre de Weimar, mais elle l'égale à nos yeux par l'ampleur de son effort intellectuel, la richesse de sa verve lyrique, la fraîcheur de son intuition poétique. Oui, la première *Lelia* vaut bien *Faust;* le *Journal* de l'automne 1834 ou la correspondance avec Michel de Bourges sont de plus puissants cris de passion que *Werther :* certaines *Lettres d'un Voyageur* atteignent les *Élégies romaines;* l'*Histoire de ma Vie* a bien plus de charme que *Vérité et Poésie,* la *Mare au diable* ne le cède pas à *Hermann et Dorothée,* pas même à *Iphigénie en Tauride,* pour la pureté de la ligne classique.

Qui de nous n'a pas subi la domination de la magicienne ? Adolescent, c'est-à-dire encore exempt de ces appréhensions morales que le spectacle de notre temps devait nous imposer par la suite, nous avons lu et relu ses récits rustiques, donné quelques larmes aux humbles épreuves de ses champêtres héros, applaudi ceux de ses drames d'âge mûr qui demeuraient alors au théâtre, le *Mariage de Victorine* ou le *Marquis de Villemer*. Sur ces œuvres-là tout au moins, notre sentiment n'a pas varié depuis lors : mais nous avons vu d'autres productions de sa plume, et notre expérience de la vie, notre science accrue de l'humaine nature, nous ont suggéré plus d'une objection. Les voici !

A ceux de nos lecteurs qui, avant d'aborder notre étude, désireraient embrasser d'un coup

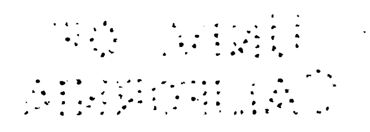
d'œil l'ensemble de la doctrine dont elle est issue, nous demandons de vouloir bien se reporter, dès à présent, aux dernières pages du volume : ils y trouveront, en appendice, une analyse sommaire de cette doctrine par une plume brillante et autorisée.

GEORGE SAND

INTRODUCTION

D'AURORE DUPIN A GEORGE SAND

L'enfance parcourt en quelques années les étapes intellectuelles où l'humanité s'arrêta de longs siècles; elle est donc normalement portée aux interprétations mystiques des incidents de la lutte vitale. La petite Aurore Dupin, qui devait être un jour George Sand, ne s'est peut-être pas sentie beaucoup plus inclinée vers ce genre d'interprétations que mainte autre fillette à l'imagination vive, mais son intelligence supérieure et son extraordinaire mémoire lui ont permis de retenir et, plus tard, d'interpréter avec pénétration les expériences de ses premières années sur un terrain encore insuffisamment exploré par la psychologie contemporaine. Elle s'est en effet racontée, sa vie durant, dans la plupart de ses ouvrages, comme tous les grands lyriques, mais particulièrement dans l'autobiographie qu'elle rédigea vers la cinquantaine, à l'exemple de son maître Jean-Jacques, et qu'elle intitula l'*Histoire de ma Vie*. Appuyé sur ces documents psychologiques excellents, nous ferons connaître avant tout ses premiers essais dans l'interprétation mystique de la vie sociale, interprétation qu'elle a constamment et supérieurement pratiquée, non sans lui recruter, chemin faisant, d'innombrables adeptes par son prodigieux succès d'écrivain.



CHAPITRE PREMIER

Dispositions héréditaires et préalables influences.

Dans l'article nécrologique que Taine écrivit sur Sand aux *Débats*, ce penseur, fidèle à sa méthode d'explication du génie par la race, faisait remarquer que les futurs historiens de la grande artiste seraient amplement renseignés sur ses dispositions héréditaires : « On connaît avec détail, écrivait-il, son père, sa mère et ses grands-parents jusqu'à la quatrième génération ! » C'est beaucoup dire, puisque, à la quatrième génération, chacun de nous compte seize ascendants et que, de ceux-là, nous ne connaissons que deux pour Aurore Dupin, à savoir l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, roi de Pologne, et sa maîtresse, Aurore de Kœnigsmark. Sur ses huit ascendants à la troisième génération, nous n'avons quelque indication qu'en ce qui se rapporte au côté paternel, c'est-à-dire au fermier général Dupin et à sa première femme; au maréchal de Saxe et à sa maîtresse, Mlle Rinteau, dite Verrières, dame de l'Opéra. Si nous descendons d'une génération encore, nous ne savons que le nom de ses grands-parents maternels, le marchand oiselier des quais parisiens Delaborde, et sa femme, née Cloquart. Son grand-père du côté paternel était Dupin de Francueil, dont quelques mémoires du XVIIIe siècle font mention. Enfin nous connaissons amplement, mais surtout par ses souvenirs, sa grand'-mère, Mme Dupin de Francueil, née Marie-Aurore de Saxe, son père, Maurice Dupin, et sa mère, Antoi-

nette-Victoire-Sophie Delaborde. Notre enquête psychologique portera donc sur ces trois derniers personnages, qui furent également, plus ou moins, ses éducateurs.

1. — La grand'mère, ou la voix de l'expérience sociale.

La seconde femme de Dupin de Francueil était la fille naturelle reconnue du maréchal comte Maurice de Saxe (fils naturel lui-même, comme on le sait) et de Mlle Verrières, de l'Opéra. Elle ressemblait à son père, écrit sa petite-fille, qui nous la dépeint comme une Allemande de la haute aristocratie avec une apparence calme et grave, un teint clair, des cheveux d'un blond éclatant. Sa naissance irrégulière et les humiliations qui en furent pour elle la conséquence inévitable lui donnèrent une précoce expérience des hommes. Julie de Lespinasse exprimait vers le même temps avec éloquence cette amertume du bâtard, victime innocente des disciplines sociales nécessaires : amertume qui est devenue l'un des thèmes favoris de la littérature rousseauiste. Elle fut d'abord protégée par la Dauphine, fille de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste II, qui devait son mariage à son oncle naturel, le vainqueur de Fontenoy : mais cette princesse, élevée dans la stricte étiquette nobiliaire d'Outre-Rhin, se tourna contre la jeune fille lorsque celle-ci prétendit porter le nom de son père, parce que le Parlement de Paris avait confirmé sa reconnaissance par ce père en 1766 (1). De ces démêlés avec sa cousine germaine

(1) La prétention devait paraître excessive en ce temps de dévotion monarchique. Se serait-elle appelée en effet Marie-Aurore *de France,* si elle eût été fille naturelle d'un bâtard de Louis XV, tel que cet enfant de Mlle de Romans qui porta le nom de Bourbon?

par le sang, Marie-Aurore conserva un fond d'antiroyalisme tenace qui ne céda que dans sa vieillesse aux influences de la société d'ancien régime dont elle vécut sans cesse entourée. Elle se montra très hostile à Marie-Antoinette et fort sévère aux fils de la Dauphine, jugeant Louis XVI un piètre souverain, Provence un « bien mauvais homme », Artois un « vaurien détestable ». Elle dira plus tard à son fils que le souvenir de Maurice de Saxe lui a constamment attiré la bienveillance des gens de rien et la jalousie des grands.

Mariée à quinze ans à un certain sieur de Horn qui aurait été, lui aussi, un bâtard royal, un fils de Louis XV, puis veuve presque aussitôt et remariée dans la suite au vieux Dupin de Francueil, elle fut par celui-ci, présentée à Rousseau et s'attendrit en serrant sur son cœur le romancier de l'*Héloïse*. Elle resta « philosophe » pendant la Révolution, qui l'emprisonna pourtant; mais les dernières années du siècle nous la montrent fort soucieuse de ménager les préjugés de son entourage royaliste. Lorsque son fils crut devoir s'engager à vingt ans dans l'armée républicaine, en 1798, elle lui écrivit qu'elle serait forcée de cacher à « certaines gens » la précipitation avec laquelle il avait accompli cette démarche décisive, car la guerre pourrait le mettre en présence d'émigrés, enfants des amies de sa mère. « Mon rôle, conclut-elle, sera de dire que tu as été forcé de marcher, car on trouvera qu'avec ta naissance, tu n'aurais pas dû montrer tant de zèle pour la République. »

Lorsqu'Aurore Dupin, soustraite à l'influence éducatrice de sa mère, subit uniquement celle de son aïeule, c'est-à-dire au début de la Restauration, la vieille dame n'était plus entourée que d' « ultras ». Mme Maurice Dupin, la grisette qui fut toujours tenue à distance par les amies de sa belle-mère, les appelait « les vieilles comtesses » et les ridiculisait

aux yeux de sa fille, à l'occasion. Une seule, une Mme de Pardaillan, devait laisser à l'enfant un sympathique souvenir, parce que cette personne de cœur lui avait fait entrevoir, sans insolence et sans dédain, mais au contraire avec un accent de compassion et de bonté véritable, l'avenir socialement difficile qui devait être le sien en raison du mariage de son père : « Elle avait l'habitude de m'appeler *pauvre petite,* lisons-nous dans l'*Histoire de ma Vie,* et elle ajoutait : Soyez toujours bonne, car ce sera votre seul bonheur en ce monde. Soyez bonne, parce que vous aurez beaucoup à pardonner. » Les « vieilles comtesses » pensaient de même avec moins d'affection : tout au plus, et parce qu'on savait Aurore héritière d'une fortune assez ronde pour l'époque, pensait-on dans ce milieu exclusif, qu'un mariage conclu avec discernement la pourrait rattacher quelque jour à la société de sa grand'mère, ce paradis perdu pour elle après le péché social de son père.

La précoce intelligence de la petite Aurore lui montrait clairement à quelles préventions mal dissimulées elle se heurtait dans le salon de Mme Dupin, mais elle rendait justice à la droiture de cœur, à la sincère affection qu'elle sentait chez son aïeule à son égard : « Les préjugés de ma grand'mère n'étaient pas à elle, ils étaient dans son entourage, devait-elle écrire par la suite. Elle avait beaucoup de faiblesse pour certaines personnes et ménageait en elles des opinions qu'au fond de l'âme elle ne partageait pas. Je n'ai véritablement aimé ma grand'mère que *lorsque j'ai su raisonner.* » C'est bien cela ! Il fallait de la raison pour comprendre et goûter la vaste expérience sociale qui avait été, pour Mme Dupin, le fruit d'une vie ordonnée et méditative. Malgré ses intermittentes protestations contre certains préjugés dont elle avait eu personnellement à souffrir mais qui forment, après tout, la rançon de l'ordre social, tant bien que mal assuré par les disciplines nées de l'expérience des

âges, Marie-Aurore représenta dans la formation morale de George Sand la voix de la raison, la tradition bourgeoise, l'acceptation parfois critique mais, au total, résignée des coutumes et usages établis; une attitude intellectuelle dont se rapprochera Mme Dudevant, devenue aïeule à son tour.

2. — Le père ou la passion juvénile.

Les chapitres de l'*Histoire de ma Vie* qui dessinent longuement, avec amour, la silhouette élégante et désinvolte du père de l'auteur sont parmi les plus attachants de cet attachant récit. Ils renferment, en grand nombre, des lettres de Maurice Dupin qui plaisent par leur franchise et par leur sensibilité vraie : l'enfant de vingt ans qui jeta sur le papier ces impressions de nature et de guerre était hautement doué de toutes façons; son mariage inconsidéré, qui entrava sa carrière, puis son trépas prématuré, l'ont seuls empêché, sans nul doute, de se faire en personne un renom durable dans la mémoire des hommes. Il est d'autant plus intéressant à étudier pour l'historien de sa fille, que celle-ci paraît avoir été son vivant portrait : au physique, comme ses mémoires en fournissent de frappants témoignages, et, jusqu'à un certain point, au moral. « Ce jeune homme artiste et guerrier, a-t-elle écrit au milieu de sa vie, est resté tout vivant dans les élans de mon âme, dans les facultés de mon organisation, dans les traits de mon visage. Mon être est un reflet, affaibli sans doute, mais assez complet du sien... Eussé-je été un garçon et eussé-je vécu vingt-cinq ans plus tôt, je sais et je sens que j'eusse agi en toutes choses comme mon père. »

Maurice Dupin avait été fort délicat de tempérament dans son enfance — ce qui surprendra peu si l'on songe aux confidences des *Mémoires* de

Mme d'Épinay sur la santé de son père, — mais il se fortifia vers l'adolescence et la vie militaire lui fit « une santé de fer ». Il avait onze ans en 1789, de sorte qu'il partagea les juvéniles espoirs des artisans de la Révolution française. A vingt ans, vers la fin de 1798, il s'engage dans les armées de la République sous les auspices de Corret de la Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France, qui voit en lui (comme la plupart de ses chefs le verront aussi par la suite), le petit-fils du maréchal de Saxe : il laissait à Nohant un enfant naturel, né d'une servante de la maison, Hippolyte Chatiron, qui tiendra une certaine place dans la vie de famille de sa demi-sœur. De Cologne, où il tint garnison d'abord, il gagne la Suisse pour y combattre les Russes sous Masséna; puis il prend part à la campagne de Marengo. C'est dans l'Italie septentrionale, vers la fin de l'année 1800, qu'il devient amoureux de Victoire-Sophie Delaborde, alors maîtresse d'un général français dont elle passait pour la femme et déjà mère d'une fille naturelle, issue d'une liaison antérieure. Il est, sur ces entrefaites, fait prisonnier par les Autrichiens, emmené en captivité pendant quelques mois, puis échangé; et, dès son retour, ses liens se resserrent avec la jeune femme, qui l'aide de sa bourse dans son dénûment passager. Situation scabreuse ! Elle les conduit bientôt à un pénible scandale, car le général, mis au fait de son infortune, accuse Maurice d'indélicatesse auprès de sa mère, et les choses ne s'apaisent que grâce à l'intervention de l'abbé de Beaumont, proche parent de Mme Dupin. Maurice prend dès lors la défense de sa maîtresse et écrit à Nohant : « Je ne sais pas si je suis un des Grieux, mais il n'y a point ici de Manon Lescaut ! » L'abbé espérait réconcilier Victoire avec son général; par malheur, celui-ci ne veut rien entendre ; la jeune femme reste donc sur les bras de Maurice et ils ne se quitteront plus.

L'officier se trouve à peu près déclassé par cette

liaison fâcheuse qui va le conduire au mariage; sa carrière même en souffrira grandement, en dépit de son brillant courage; il voit alors ses cousins de Villeneuve et maint compagnon de sa jeunesse se rallier à la jeune cour consulaire pour marcher rapidement vers les honneurs; il reste lieutenant dans les garnisons de province, desservi en outre par sa situation d'aide de camp près du général Dupont, qui est noté comme républicain persistant par Bonaparte. Entre temps, il plaide près de sa mère la cause de sa compagne par les arguments du rousseauisme : « Ma mère, tu souffres, et moi aussi. Certaines femmes sont, je le veux bien (pour me servir du vocabulaire de Deschartres) (1), des filles ou des créatures... mais jamais ces vilains mots ne seront applicables à une femme qui a du *cœur!* L'amour purifie tout; l'amour ennoblit les êtres les plus abjects, à plus forte raison ceux qui n'ont d'autre tort que le malheur d'avoir été jetés dans le monde sans appui, sans ressources et sans guides.» Ainsi parlait Saint-Preux de la maîtresse romaine de lord Bomston en déconseillant toutefois à celui-ci le mariage; ainsi parlera Armand Duval de Marguerite Gautier, sans formuler la même réserve, aux spectateurs de la quatrième génération rousseauiste ! Nous n'en sommes qu'à la seconde, et Jean-Jacques est dépassé déjà : « Pourquoi donc, ajoute en effet Maurice, une femme ainsi abandonnée serait-elle coupable de chercher son soutien et sa consolation dans le cœur d'un honnête homme, tandis que les femmes du monde, auxquelles rien ne manque en jouissance et en considération, prennent *toutes* des amants pour se désennuyer? » Nous retrouverons ces arguments sous la plume de sa fille, reflet de son âme ardente : « Parmi ces *dames* (de La Châtre) qui me blâment et qui se scandalisent, achève l'offi-

(1) Son ancien précepteur, demeuré l'homme de confiance de Mme Dupin à Nohant.

cier, j'en sais qui n'ont pas, vis-à-vis de moi, le droit d'être si prudes... Que crains-tu? Que je vais épouser une femme *qui te fera rougir un jour?* D'abord, sois sûre que je ne ferai rien dont je rougisse jamais, parce que, si j'épousais cette femme, apparemment je l'estimerais, et qu'on ne peut pas aimer sérieusement ce qu'on n'estime pas beaucoup. » Impossible de faire prévoir plus nettement son mariage, et cette perspective atterrait Mme Dupin, qui avait fondé tant d'espérances sur l'avenir de son charmant fils unique : car Victoire-Sophie, sans éducation et d'un caractère fort violent, comme nous le dirons bientôt, venait de faire scandale dans la petite ville de La Châtre, où elle s'était rendue pour se rapprocher de son amant.

C'est précisément à cette époque que Mme Dupin est amenée, par la publication des *Mémoires* de Marmontel, à s'inquiéter pour sa situation sociale des révélations de cet homme de lettres sur Mlles Verrières, dames de l'Opéra. Maurice qui, jusque-là, n'avait été que vaguement instruit des antécédents de sa grand'mère maternelle, profite de la circonstance pour s'abriter une fois de plus derrière Jean-Jacques et pour faire indirectement la leçon à sa mère : « Toi, ma bonne mère, qui, dès ce temps-là, étais *du parti des philosophes* et des Encyclopédistes, tu ne peux pas trouver mauvais que nous ayons changé les lois *et les mœurs*... Pour mon compte, cela ne me fâche guère qu'on sache dans le public ce qu'on savait déjà du reste dans le monde sur ma grand'-mère maternelle. C'était, je le vois par les Mémoires en question, une aimable femme, douce, sans intrigue, sans ambition, très sage et de bonne vie, eu égard à sa position. Il en a été d'elle comme de bien d'autres. Les circonstances ont fait ses fautes, et son naturel les a fait accepter en la rendant aimable et bonne ! » Voilà ce qu'on appelle un argument *ad hominem*. Et, sans doute, quelques mois plus tôt, l'officier n'aurait-il ni pensé, ni parlé de la sorte ! Un demi-siècle

plus tard, George Sand, mise à son tour en présence de ce problème moral et social, si angoissant au cœur des mères, qui est la destinée conjugale de leurs rejetons, aura les mêmes reculs étonnés que Mme Dupin de Francueil devant le danger de ses propres maximes : elle fera, près de sa fille Solange, des efforts pareillement infructueux pour effacer le souvenir de ses leçons.

L'horizon se ferme pourtant de plus en plus autour de Maurice, enchaîné aux côtés de sa grisette, et son humeur s'en ressent. Durant l'hiver de 1802, — la belle année de la paix européenne et des fastes consulaires, — il rencontre encore chez les Villeneuve et dans d'autres salons des jeunes gens de son âge et de son monde qui s'appellent Noailles, Talleyrand, Biron, Eugène de Beauharnais, *tous freluquets des plus conditionnés,* ainsi qu'il en juge désormais vis-à-vis de sa mère, et, bien qu'il reconnaisse sa morale républicaine et martiale *tout à fait hors de saison,* fort peu susceptible de faire fortune dans le monde. On le traite en effet d'« ours » dans sa famille; on cherche encore à le marier avantageusement pour le dégager de l'impasse dans laquelle il va s'engager; mais il se dérobe et sa destinée s'accomplit. A l'insu de sa mère, il épouse Victoire-Sophie en 1804, juste à temps pour que la petite Aurore naisse de parents mariés. Peu de mois après l'enfant attendrit la grand'mère et la dispose à pardonner. Puis Maurice, distingué par Murat, accompagne le beau-frère de l'Empereur à Madrid, avec sa femme et son enfant. Au retour de cette absence, pendant l'automne de 1808, il fait à Nohant une chute de cheval aux conséquences mortelles.

On conçoit que George Sand, relisant les lettres de son père en 1847 pour les imprimer dans ses Mémoires, y ait salué avec joie un état d'esprit si proche de celui qui était devenu le sien à cette heure de sa carrière. A son tour, elle a délibérément

bravé non seulement l'ostracisme de ses proches et de ses pairs, mais encore le verdict de l'opinion publique; son génie et la renommée conquise par sa plume lui ont permis toutefois de faire bonne contenance et épargné quelques-unes des souffrances d'amour-propre que connut l'officier de 1804; elle n'en affirme que plus volontiers l'étroite solidarité de leurs âmes : « Je reçois, dit-elle, en lisant sa vie écrite par lui-même au jour le jour, les profonds enseignements qu'il m'eût donnés s'il eût vécu. Je le vois dès l'enfance traiter le patriciat de chimère et la pauvreté de leçon utile, souffrant de la Révolution, ne jamais maudire ses idées-mères, regarder la guerre et la gloire comme la proclamation des conquêtes morales de la philosophie... Je le vois plus naïf, plus conséquent, plus *chrétien* et plus philosophe encore, aimer une pauvre fille *enrichie un instant par un malheur plus grand que la pauvreté*, reconnaître que son amour l'a purifiée et lutter contre les plus vives douleurs pour la réhabiliter en dépit du monde. Je vois au fond de son âme les principes tenaces et victorieux de la religion de l'Évangile, etc. » Le christianisme de Maurice Dupin, comme celui d'Aurore, est bien ce quiétisme laïcisé dont Jean-Jacques est venu prêcher à son temps les flatteuses maximes : sources d'économie psychique pour les moralement faibles, mais non pas de gain pour le corps social dans son ensemble, à coup sûr.

3. — La mère ou l'impulsivité née de l'inculture.

Antoinette-Victoire-Sophie Delaborde (il paraît qu'elle porta successivement ces trois prénoms de façon usuelle au cours de son existence) ne nous est guère connue que par la plume de sa fille et surtout par les premiers chapitres de l'*Histoire de ma Vie;*

on ne nous a rien donné jusqu'ici de ses lettres conservées à Nohant. Bien que le génie l'ait touchée de son lumineux rayon, cette singulière figure reste, par plus d'un de ses traits, mystérieuse ou du moins enigmatique. Comment une créature à peu près inculte, d'un caractère si égoïste et si brutal, s'est-elle attachée d'abord un homme aussi doué que Maurice Dupin, ensuite, et au moins pour quelques années, une fille aussi prodigieusement clairvoyante et indépendante que la sienne? La jeunesse et la beauté peuvent expliquer la première de ces conquêtes; quant à la seconde, George Sand, écrivant ses mémoires plus de dix ans après la mort de Victoire, Sophie et sous l'influence de ses convictions démocratiques, a certainement revu et présenté ses relations avec sa mère sous un jour mystique qu'il n'est pas interdit de juger quelque peu artificiel.

Née à Paris en 1774, et par conséquent de quatre ans plus âgée que son mari, Mme Maurice Dupin était la fille d'Antoine Delaborde, maître paulmier et maître oiseleur, établi sur le quai des Oiseaux, où il vendait des serins et des chardonnerets après avoir tenu quelque temps un petit estaminet pourvu d'un billard. Elle débuta de bonne heure comme comparse dans un théâtre de barrière et suivit la voie dans laquelle nous l'avons rencontrée à vingt-six ans, en 1800. Folâtre, taquine, d'une absolue sincérité en toutes choses, écrit George Sand, c'était « une grande artiste manquée » par la faute des circonstances! En réalité, c'était une grisette ou, comme on dit aujourd'hui, une midinette; à peu près illettrée quand elle connut Dupin, elle apprit par la suite à écrire « dans un style naïf et charmant », selon sa fille, qui lui attribue au total « une organisation magnifique » et ajoute : « Les dix-neuf vingtièmes des femmes que j'ai connues, dans toutes les positions sociales, étaient *de véritables idiotes auprès d'elle!* » Nous verrons bientôt quelle autorité il faut attribuer à ce jugement.

L'*Histoire de ma vie* nous apprend au surplus qu'elle fut souvent « rude » aux autres aussi bien qu'à elle-même et qu'elle était « la personne la plus difficile à manier qu'il y eût au monde ». Elle avait des colères folles qui s'exaspéraient encore lorsque ses victimes prenaient sa fureur en patience. Le mieux à faire, en pareil cas, était de lui répondre aussitôt sur le même ton de violence, de briser au besoin quelque chose dans l'appartement; elle se sentait alors dépassée dans son paroxysme passionnel, prenait peur à son tour et retrouvait enfin son sang-froid. Aurore, à qui ce procédé parut sans doute difficile à pratiquer, en adopta un autre quand elle eut grandi; il consistait à parler à la mégère avec sévérité, et ce renversement des rôles entre mère et fille nous en dit long sur la prétendue supériorité intellectuelle de Victoire-Sophie. Sand, persistant dans son effort apologétique, ajoute pourtant à ce propos que pour passer d'une passion extrême à une autre tout opposée, il faut une *rare puissance*. Non pas ! Une saine psychologie enseigne tout le contraire : il y faut une absence totale de *self-control,* une évidente faiblesse de ces facultés de synthèse et de discussion intérieure des motifs qui distinguent l'homme de l'animal. Mais on sait comment les névropathes de l'école rousseauiste, et Stendhal-Beyle en particulier, ont défini l' « énergie ».

Mme Karenine, qui connaît si bien les inédits relatifs à George Sand, nous laisse entendre que Mme Dupin de Francueil découvrit un nouveau roman dans la vie de sa belle-fille devenue veuve. Ne serait-ce pas avec ce Pierret dont l'*Histoire de ma Vie* trace un amusant portrait? Quoi qu'il en soit, on imagine facilement ce que devinrent les relations de ces deux femmes après la mort prématurée du jeune homme qui les avait mises, bon gré mal gré, face à face. Le second volume de l'*Histoire de ma Vie* peut être considéré comme une sorte

d'*Iliade* bourgeoise dont le sujet serait le duel en champ clos de Mmes Dupin, belle-mère et belle-fille, pour la possession de la petite Aurore et le soin de sa formation morale. Victoire-Sophie eut le dessus dans les premières passes d'armes, et, plus tard, le dernier mot dans la querelle, après la mort de son adversaire; mais celle-ci, appuyée sur sa fortune, gagna la seconde manche, exerça cinq ou six années d'influence à peu près exclusive sur l'enfant de son fils, et, par là, put combattre avec efficacité dans l'esprit de la future George Sand les leçons de la « midinette ». En effet, Aurore préféra sa mère tant que l'instinct parla plus haut que la raison dans son âme puérile; elle aima et comprit sa grand'mère quand l'expérience eut commencé d'éveiller, de fortifier dans sa pensée les facultés de la synthèse mentale. L'instinct contre la raison, l'impulsivité plébéienne contre l'auto-discipline aristocratique, le quiétisme rousseauiste contre la morale stoïco-chrétienne qui a donné l'hégémonie du monde à nos races d'Europe, telles sont les deux influences féminines qui — comme deux fées aux dons inégalement profitables — se sont penchées sur le berceau de la petite Aurore Dupin.

« Comment sommes-nous faits? soupirera celle-ci dans une ingénieuse méditation sur ses souvenirs d'enfance. Si ma grand'mère avait déployé avec moi la centième partie de cette *rudesse irréfléchie* (qui était habituelle à Victoire-Sophie), je serais entrée en pleine révolte. Je la craignais pourtant beaucoup plus, et un mot d'elle me faisait pâlir. Mais je ne lui eusse pas pardonné *la moindre injustice,* tandis que celles de ma mère passaient inaperçues et augmentaient mon amour! » Oui, dans leur incapacité de défense efficace contre l'autorité de leurs parents, les petits s'adaptent vite et se résignent à prendre *comme ils sont* les gens avec qui il leur faut bien vivre; cette tacite acceptation une fois consentie, ils ne se

révolteront plus guère que si ses dominateurs viennent à se contredire, à changer le mode d'autorité dont ils ont choisi de se servir. Mme Dupin, la mère, restait fidèle à son caractère quand elle s'appuyait sur la *justice* et sur la raison. Victoire-Sophie, incarnant aux yeux de sa fille l'imprévisibilité de la passion, tantôt tendre et tantôt querelleuse, gardait l'affection de l'enfant parce qu'elle se maintenait à ce diapason sans effort : « C'était bien la vraie mère de *Consuelo,* écrira plus tard à Poncy George Sand, — qui venait de placer une fois de plus quelques réminiscences de son passé dans le roman de ce nom, — la mère battant d'une main, caressant de l'autre, tendre et violente, terrible dans la colère et généreuse dans son amour. »

Par malheur, la belle-mère et la belle-fille ne purent épargner à l'enfant le spectacle fâcheux de leur mésintelligence ni le contre-coup douloureux de leurs désaccords. Nous l'avons dit, Marie-Aurore soupçonnait, connaissait peut-être avec certitude une nouvelle liaison de Victoire-Sophie; elle le fit entendre à la petite Aurore, qui nous le dit à demi-mot dans ses mémoires en parlant de la souffrance atroce que lui causèrent d'abord les révélations de son aïeule sur le présent et sur le passé de sa mère : « Je supposai depuis lors, *sans rien incriminer,* quelque lien mystérieux entre ma mère et quelqu'un qui me ferait sentir, en sa compagnie, une domination injuste et illégitime. » Puis, quand elle eut dix-sept ans, elle entendit cet autre avertissement de Mme Dupin de Francueil : « Ta mère est si inculte qu'elle aime ses petits à la manière des oiseaux, avec de grands soins et de grandes ardeurs pour la première enfance; mais, quand ils ont des ailes... elle vole sur *un autre arbre* et les chasse à coups de bec... Son caractère, ses goûts, ses habitudes, ses idées te choqueront constamment quand elle ne sera plus retenue par mon autorité entre vous deux. Ne t'expose pas à ces chagrins

(après ma mort). Consens à aller habiter avec la famille de ton père (les Villeneuve-Guibert). » Mais Victoire-Sophie mit à néant ces projets de bon sens par une violente et brutale intervention au lendemain du trépas de sa belle-mère, dans les derniers jours de l'année 1821. Aurore la suivit, bien que de très mauvaise grâce, comme le prouve une lettre qui a été publiée par Mme Karenine et dont l'accent n'a rien de la résignation que les mémoires de Sand lui prêtent dans cette circonstance décisive.

Les quelques mois qu'elle dut alors passer sous le toit de Victoire-Sophie furent atroces, ainsi qu'elle nous le laisse assez voir et en dépit de ses efforts, nés de la préoccupation démocratique autant que de la piété filiale, pour « grandir » à tout prix la physionomie morale de sa mère qui se prête fort mal à une pareille tentative. Elle se maria bientôt à Casimir Dudevant, fils naturel mais reconnu d'un colonel, baron de l'Empire, et cela sans la participation, presque contre le gré de Mme Maurice Dupin, qui joua par la suite dans le ménage un rôle souvent regrettable. Mère et fille s'écrivaient assez rarement d'ailleurs et se réunissaient plus rarement encore : le petit Maurice Dudevant vit pour la première fois son aïeule quand il eut sept ans. Lorsque celle-ci mourut en 1837, George Sand en écrivit à ses amis : « Elle m'avait bien fait souffrir, et mes plus grands maux me sont venus d'elle; mais elle les avait bien réparés *dans ces derniers temps* et j'ai eu la satisfaction de voir qu'elle comprenait *enfin* mon caractère... J'ai senti, en embrassant son cadavre, que ce qu'on dit de la force du sang et de la voix de la nature n'est pas un rêve, *comme je l'avais souvent cru* dans mes jours de mécontentement... Me voilà écrasée d'un chagrin *auquel je ne croyais pas il y a deux mois*... Sa perte m'a causé une douleur *tout-à-fait au-dessus de mes prévisions* ! » Mme Karenine, mieux édifiée que personne par les correspondances inédites que renferment les

archives utilisées par elle, écrit que l'attitude d'Aurore vis-à-vis de sa mère avait pris, *depuis longtemps*, quand elle la perdit, « cette nuance de pitié *dédaigneusement condescendante* qu'on a pour les déséquilibrés » à peine responsables de leurs actes, — ce qui suffit à nous mettre en garde contre l'apologie exagérée des mémoires. On le voit assez, il y a loin de la réalité des faits à la traduction idéalisée, à la transposition mystique et, à proprement parler, hagiographique, que George Sand devenue socialiste, ou même communiste aux approches de 1848, fit subir à la physionomie morale de sa mère.

CHAPITRE II

Premières tentatives d'une mystique interprétation de la vie.

Nous avons défini plus haut la conviction mystique comme l'expression d'un « impérialisme » encore irrationnel, ou suprarationnel dans son interprétation des péripéties de la lutte vitale, comme un effort de la volonté de puissance, ce ressort essentiel de l'être à nos yeux, pour s'appuyer, dans la créature intelligente, sur une alliance métaphysique et sur une collaboration supposée de l'Au-delà. Il résulte de cette définition que les deux penchants de l'esprit susceptibles de favoriser l'interprétation mystique des faits sont d'une part cette volonté de puissance particulièrement insistante et stimulatrice en certains caractères que la psychologie expérimentale a baptisée du nom d'orgueil, d'autre part, une exceptionnelle émotivité du tempérament qui interprétera ses propres mouvements, généralement confus et peu susceptibles jusqu'à présent d'analyse exacte, comme les signes de la présence ou de l'assistance d'êtres surhumains. L'une et l'autre tendances se rencontrent normalement chez tous les hommes, mais apparaissent plus marquées, plus impérieuses dans ceux d'entre nous qui sont prédestinés aux plus ingénieuses et contagieuses interprétations mystiques de leur activité conquérante. Nous en mesurerons donc tout d'abord le degré, et pour ainsi dire la tension initiale dans l'âme d'exception dont nous avons entrepris l'étude.

I. — Amour-propre impérieux et propensions extatiques.

« Mon orgueil fut le trouble et le tourment de ma jeunesse », dira, dans *La Confession d'une jeune Fille*, un personnage du roman à qui l'auteur prête ses propres débuts dans la vie. Ses mémoires nous apprennent en effet que son entourage d'enfance l'accusait déjà d'un excessif amour-propre : « Dans la maladie des scrupules dont vous souffrez présentement, lui expliquait à son tour le confesseur jésuite dont elle a toujours vénéré le souvenir, il entre *beaucoup d'orgueil à votre insu, sous forme d'humilité !* » Car c'est la supériorité de la psychologie chrétienne que d'avoir pénétré fort avant dans les secrets mobiles de l'activité humaine. — « Je suis très orgueilleuse, mon ami, écrit à Sainte-Beuve l'amoureuse de Franchard en 1833. » Puis encore, au même correspondant, en mars 1835 : » Je vois bien que mon tort et mon mal sont là, dans *l'orgueil avide* qui m'a perdue ! » Ce qu'Alfred de Musset avait constaté de son côté lorsqu'il la jugeait « aussi sincère que noble et *orgueilleuse* » dès le printemps 1834, et qu'il lui jetait, dans la *Nuit de Décembre*, l'apostrophe fameuse :

Ah ! faible femme, *orgueilleuse insensée !*

Invective qu'elle relèvera dans la seconde rédaction de *Lélia* en ces termes : « Raille l'orgueilleuse insensée qui méprise les lèvres charmantes et la chevelure parfumée d'un si beau jeune homme ! » En attendant que l'héroïne du roman entonne un hymne à la louange de l'orgueil, qui est une fort belle page.

L'orgueil porte à refuser cet aveu du péché qui est pourtant le commencement de la sagesse. Nous avons naguère mis cette tendance en relief à la base

d'un mysticisme chrétien dévoyé, le quiétisme, que nous considérons comme l'une des sources essentielles du mysticisme rousseauiste. Lorsqu'Aurore Dupin adolescente s'agenouilla pour la première fois avec dévotion devant un prêtre chrétien afin de lui dévoiler son âme, elle prononça cette phrase, profondément caractéristique, parce qu'elle est l'antithèse même d'une rationnelle appréciation du progrès moral : « *Je ne me connais pas de péché!* » C'était dépasser de bien loin, en s'aidant de la préalable diffusion du rousseauisme, le mot célèbre de Jean-Jacques. « Qu'un seul de mes lecteurs se dise, s'il l'ose : Je fus meilleur que cet homme-là ! » Se confessant au public vers la cinquantaine, à l'exemple de son « maitre bien-aimé », elle reprendra sur le même ton : « La plupart de nos fautes, à nous autres honnêtes gens, ne sont *rien que des bêtises*, et nous serions *bien bons* de nous en accuser devant des gens malhonnêtes qui font le mal avec art et préméditation ! » L'accent rousseauiste d'un tel argument est indéniable.

Ces bêtises dont elle refuse de s'accuser sur le tard, elle les avait qualifiées de « folies » au lendemain de celles qui furent en effet les plus folles. « Je sais, écrivait-elle le 15 octobre 1834 à son ami Duvernet. que tu n'as pas douté de moi quand on me *calomniait*, et que tu m'as pardonné quand je faisais *les folies que le monde traite de fautes!* » — Si l'aveu du péché apparaît un instant dans les *Lettres d'un Voyageur*, c'est au prix de restrictions qui en atténuent singulièrement la portée : on y lit en effet à la date de septembre 1834, une évocation de l'homme juste que Sand aurait jetée sur le papier dès l'âge de dix-sept ans, s'il faut l'en croire, en traçant son propre portrait : « Le juste pèche sept fois par jour, dit l'Écriture, mais ce sont des *péchés de juste*. Il y en a qu'il ne commet jamais et qu'il ne soupçonne même point. Il a des ennemis, mais il a pour amis quelques justes qui se cherchent, se rencontrent dans

cette vie et à qui Dieu *donne son royaume* dans l'autre. » — Ces justes, ce sont les Berrichons d'esprit large et d'opinions avancées pour la plupart, dont elle avait gardé l'amitié en dépit des allures indépendantes et parfois scandaleuses de sa jeunesse : de l'un d'entre eux, elle a écrit dans ses mémoires que leur amitié avait passé dans les entrailles au point de n'avoir plus besoin d'*estime mutuelle.* « S'il était possible, explique-t-elle en effet, que l'un de nous arrivât à l'aberration de quelque vice ou de quelque crime, il pourrait se dire encore qu'il existe sur terre une âme *pure et saine* qui ne se détacherait pas de lui ! » On voit quelle garantie apportent à la société des associations de justes, disposés moralement de la sorte.

Combien d'autres traits symptomatiques ne fournirait pas au besoin sa correspondance ou ses romans autobiographiques innombrables : « Vois-tu, dit-elle à Pagello, soudain favorisé par elle aux dépens de Musset, je ne crois pas au repentir. *Je ne sais pas ce que c'est!* Je n'ai jamais eu sujet de demander pardon à qui que ce soit ! » Et plus tard, à Grzimala, dans une circonstance analogue, quand elle se dispose à quitter Mallefille pour Chopin en les associant au besoin pendant quelque temps dans ses faveurs : « On a manqué à la fidélité envers moi, et *moi aussi.* Pourtant, je n'ai jamais senti le remords parce que j'avais toujours *subi*, dans mes infidélités, une sorte de *fatalité*, un instinct de l'*idéal* qui me poussait à quitter l'imparfait pour ce qui me semblait se rapprocher du parfait ! » Retour inconscient au platonisme intégral, cette source inépuisable de tous les mysticismes érotiques et, en particulier, du moderne mysticisme passionnel, issu de la conception « romanesque » de la vie. « Il n'est pas dans *ma nature*, ajoute-t-elle, de gouverner mon être par la raison quand l'amour s'en empare : *je ne me fais donc pas de reproche!* »

Nous avons dit plus haut que l'humaine volonté de puissance fonde plus volontiers sur l'assistance de l'Au-delà ses espoirs de triomphes dans la lutte vitale lorsque les oscillations d'une affectivité, particulièrement vulnérable, peuvent être interprétées par l'individu qui les subit comme des colloques ou comme des entrevues furtives avec cet Au-delà mystérieux. Bien que pourvue d'un tempérament robuste en son fond — la durée et l'activité de sa vie sont là pour en rendre témoignage, — Aurore Dupin, artiste de génie, souffrit longtemps d'une extrême émotivité qui la porta, comme son maître Jean-Jacques, vers la rêverie visionnaire et jusque sur les confins de l'hallucination extatique. Lorsqu'à Nohant, durant les longues soirées de l'hiver, sa mère lui lisait quelque récit de Berquin ou de Mme de Genlis, la petite Aurore écoutait d'abord avec attention, les yeux fixés sur un écran de taffetas vert qui la protégeait contre l'ardeur du foyer. Bientôt toutefois le rythme de la lecture la plongeait dans une sorte de léthargie au cours de laquelle des images singulières venaient se dessiner à ses yeux sur l'écran demi-translucide et piqué çà et là de points lumineux. C'étaient, dit-elle, des prairies, des rivières, des cités d'une architecture bizarre et colossale, des bosquets illuminés, des ponts chinois, tout un paysage fantastique dans lequel elle se perdait avec délices, mais qui lui imposait parfois une telle sensation de réalité qu'elle s'en effrayait : elle interrogeait alors les grandes personnes pour savoir si elle était seule à voir ces spectacles étranges.

Un demi-sommeil, non reconnu pour tel, peut expliquer ces phénomènes; mais un peu plus tard, elle connut aussi cette impression de vol plané, de « lévitation » qui s'exagère dans certaines névroses et dont Rousseau, Fourier, Nietzsche, entre autres, ont donné des descriptions tour à tour. Au cours de sa neuvième année, pendant la campagne de Russie

dont les échos venaient à ses oreilles et frappaient son imagination enfantine, elle se figurait qu'elle avait des ailes, qu'elle traversait l'Europe, et que son regard, plongeant de très haut vers la terre, découvrait les neiges sans fin de la steppe moscovite : elle planait au-dessus de ces horizons désolés, s'orientait de son mieux dans les airs et découvrait enfin les colonnes errantes de nos malheureuses légions qu'elle s'efforçait de guider vers la France. Quand elle reprenait son équilibre mental, après de telles visions, elle se sentait fatiguée, presque brisée par le long vol qu'elle avait cru fournir, tandis que ses yeux gardaient l'éblouissement de la blancheur lumineuse : et elle tient à spécifier que cette hallucination, très distincte du rêve nocturne, ne naissait pas en elle d'un élan d'imagination généreuse : tout au contraire, elle la sentait poindre en son cerveau durant ses pires instants de langueur, de froideur ou d'ennui. *Indiana, Lélia,* auront de ces envolées immatérielles. Ajoutons qu'elle connut plus d'une fois la tentation, ou même la hantise impérieuse du suicide.

2. — Mysticisme fétichiste d'enfance et mysticisme catholique d'adolescence.

Ses mémoires nous racontent encore que, tout enfant, elle composait à haute voix d'interminables contes, et que sa mère les appelait ses « romans » dès lors. Après qu'elle en eut fixé dans sa mémoire un grand nombre, dit-elle, le besoin lui vint, comme aux lyriques des peuples jeunes, de grouper ces compositions capricieuses autour d'une figure centrale, héros ou demi-dieu, qu'elle baptisa d'un nom bizarre, celui de Corambé. Elle assure avoir oublié l'origine de cette dénomination, dans laquelle nous verrions volontiers un emprunt fait à quelque conte sur les bons sauvages : contes que la sociologie romanesque

du XVIIe siècle et surtout la prédication de Rousseau avaient mis à la mode. La terminaison « bé » se retrouve en effet dans les noms propres nègres ou Peaux-Rouges, et Chateaubriand venait de rendre le Meschacébé populaire. « Je fis, explique Aurore, ce que l'humanité avait fait avant moi. Je cherchai un *médiateur*, un intermédiaire, un Dieu-homme, un *divin ami de notre race malheureuse.* » En d'autres termes, comme nous l'avons dit mainte fois, un allié de l'Au-delà qui fût capable d'assister l'ambitieuse humanité dans sa lutte pour la domination de la nature.

Les aventures de Corambé, inspirées principalement de l'*Iliade*, de l'*Évangile* et de la *Jérusalem délivrée*, le montraient pur et charitable comme Jésus, rayonnant et beau comme Gabriel; mais il empruntait aussi quelque chose de la grâce des nymphes païennes ainsi que des talents de l'Orphée mythique : son attitude était donc moins austère que celle du Messie chrétien. Aurore l'évoquait même volontiers à sa propre ressemblance, c'est-à-dire sous les traits d'une femme ou plutôt de sexe ambigu, comme l'enfance et comme les anges des tableaux d'église. L'évangile de Corambé se déroula bientôt dans son esprit en cent épisodes divers sans qu'elle eut conscience d'intervenir en personne pour inventer une à une les scènes de cette destinée attachante; car ses rêves lui semblaient *se formuler d'eux-mêmes*, en évoquant surtout à ses yeux des souffrances, des épreuves, des persécutions et des martyres. Elle se sentait possédée par son sujet, dit-elle, bien plutôt qu'elle ne le façonnait à son gré parce que sa rêverie constructive dégénérait toujours en une hallucination, le plus souvent attrayante et douce, mais si impérieuse et si dominatrice qu'elle se sentait comme ravie hors du monde réel.

On conçoit que le personnage imaginaire qui absorbait à ce point sa pensée, qui revêtait sous son

regard un caractère si net d'objectivité et de vie, lui parut bientôt exiger les hommages d'un véritable culte : elle achevait de parcourir en raccourci de la sorte les diverses étapes des mysticismes ancestraux. — Elle se crut toutefois tenue d'inventer pour Corambé, tendre et affectueux par essence, des sacrifices qui fussent capables de lui plaire, et la solution qu'elle imagina lui fait honneur; sur l'autel dressé par ses soins dans un bosquet du parc de Nohant, elle *délivrait* des victimes au lieu de les immoler; des pièges ou engins divers lui procuraient des hirondelles, rouges-gorges, chardonnerets ou moineaux qui étaient ensuite rendus solennellement à la liberté dans le rustique sanctuaire. Elle ne songeait ni aux contusions douloureuses, ni aux angoisses cruelles que ses petits captifs avaient subies avant leur libération et que Corambé voyait assurément d'un œil désapprobateur; mais il ne faut pas trop demander à la logique de l'enfance ni même à celle de l'humanité adulte, quand l'une et l'autre se meuvent dans la sphère obscure de leurs mystiques préoccupations.

L'hallucination corambéenne conserva quelque place dans la vie mentale de Mme Dudevant jusqu'aux approches de la trentième année, car c'est à l'époque de la rédaction d'*Indiana* qu'elle fixe la définitive éclipse de son « médiateur ». Lorsqu'elle se vit contrainte d'augmenter ses ressources par son travail et qu'elle se préoccupa de plaire au public qui achète les livres, elle reconnut, dit-elle, la nécessité de plier son imagination aux exigences d'une logique plus solide que celle qui gouverne nos rêves et qui avait présidé jusqu'alors à ses inventions romanesques; elle négligea quelque peu Corambé, qui se tint, lui aussi, sur la réserve. Elle se croyait toutefois en mesure de le rappeler à son gré; mais elle se trompait sur ce point, et la disparition de son rêve éveillé fut définitive. Les chères figures qui, — tels les « habitants »

de son maître Jean-Jacques, — lui avaient tenu si longtemps fidèle compagnie, se cachèrent cruellement au fond de son encrier pour n'en sortir désormais qu'avec les contours plus nets et la consistance plus ferme qui distingue les personnages de ses romans imprimés. Elle se consola toutefois en songeant que cette rare faculté aurait pu lui devenir pernicieuse à la longue : le moindre trouble de son équilibre cérébral risquait en effet d'assombrir ces aimables fantômes et de les muer en apparitions menaçantes. De cette longue familiarité avec la chimère, elle conserva seulement, en dépit de l'âge et de l'expérience, « un tel besoin d'apprécier toutes choses à travers un idéal probablement trop naïf » qu'elle se sent embarrassée ou intimidée quand il lui faut confesser les singuliers jugements de son imagination ou de son cœur. Et le début des *Confessions* de Rousseau renferme un aveu tout à fait analogue.

De la sorte inclinée par son tempérament vers les jouissances que procure la rêverie voisine de l'extase, Aurore Dupin, devenue à quatorze ans pensionnaire dans un couvent parisien, va, sans trop de peine, infléchir ses habitudes d'esprit selon la direction qui lui sera marquée par ses pieuses éducatrices. On lui avait parlé fort peu de religion dans son enfance, et sa première communion au village fut une formalité tout extérieure; elle était donc entrée chez les religieuses anglaises du faubourg Saint-Jacques, à peu près sceptique en matière de dogme; mais la discipline de la maison agit bientôt à son insu sur sa pensée facilement suggestible. Elle lut avec intérêt la *Vie des Saints,* seul ouvrage de caractère quelque peu romanesque que lui offrit la bibliothèque du monastère. Elle rêva longuement dans la paisible chapelle en regardant les tableaux de sainteté qui pendaient aux murailles, et, dans une page exquise, elle a raconté comment certain jour, à l'improviste, elle connut dans ce sanctuaire un vertige, un enveloppement de

lueur blanche, un appel de voix mystérieuses. Elle ne crut pas à un miracle, ne fut ni effrayée ni enivrée, assure-t-elle, mais sentit seulement que la foi s'emparait de son être ainsi qu'elle l'avait désiré, par le cœur ! Les larmes l'inondèrent comme Rousseau sous le tilleul de l'avenue de Vincennes. Sa pensée embrassa Dieu, acceptant pleinement désormais cet idéal de justice, de tendresse et de sainteté qu'elle n'avait jamais mis en doute, mais avec lequel elle n'avait pas senti jusque-là de contact direct. Elle se refusa tout examen de sa croyance. Comment discuter la source de pareilles délices ! Son cœur une fois pris, sa raison fut mise, dit-elle, à la porte, avec résolution, avec une sorte de joie fanatique.

Aussi bien avait-on fait erreur dans son couvent en la qualifiant au début d' « esprit fort », car il n'y avait de fort en elle que la passion, explique-t-elle. Quand la passion de la religion vint à se déchaîner dans son sein, cet incendie dévora tout sur son passage; rien dans son cerveau ne put faire obstacle à la victorieuse invasion du sentiment. Son corps lui parut insensible, inexistant, tandis que sa pensée prenait un insolite et même « impossible » développement. « Est-ce même la pensée qu'il faudrait dire? ajoute-t-elle aussitôt avec un scrupule? Non pas, certes, car les mystiques ne pensent point; ils rêvent sans cesse, ils contemplent, ou plutôt ils brûlent, ils se consument comme des lampes et ne sauraient rendre compte de leur état. Cet état reste entièrement inintelligible à ceux qui n'ont pas subi de leur côté la *maladie sacrée.* »

3. — Évolution vers le mysticisme rousseauiste.

La nouvelle convertie passa trois ans à peine au couvent des Dames anglaises, car elle fut rappelée assez brusquement à Nohant par sa grand'mère, inquiète des dispositions exaltées qui perçaient depuis

quelque temps dans ses lettres et laissaient entrevoir une vocation religieuse possible. Elle revit donc les horizons familiers du Berry, et sa correspondance avec une de ses compagnes, Mlle de Wismes, nous ouvre des jours curieux sur sa tournure d'esprit, beaucoup plus aristocratique à cette époque de sa vie qu'elle n'a jugé bon de l'indiquer dans ses mémoires. Quelques mois après sa rentrée dans la demeure paternelle, Mme Dupin de Francueil fut frappée d'une attaque cérébrale qui ne lui laissa plus que par intervalles la libre disposition de ses facultés intellectuelles. La jeune fille vécut donc indépendante, sous la surveillance, fort discrète, de l'ancien précepteur de son père, le fidèle Deschartres. Elle conservait ses velléités de profession religieuse, mais, d'autre part, dévorait sans choix tous les philosophes et tous les poètes qui remplissaient la bibliothèque de Nohant : Chateaubriand d'abord, puis Montesquieu, Bacon, Bossuet, Leibniz, Pascal, Milton, Dante, Virgile, Shakespeare et bien d'autres encore. Son catholicisme sentimental s'évapora lentement sans qu'elle le soupçonnât, dans une atmosphère morale si différente de celle qui lui avait procuré les enivrements de la foi. Quand elle aborda enfin l'œuvre de Jean-Jacques, par la lecture d'*Émile*, elle était mûre pour l'hérésie rousseauiste.

Ce fut, a-t-elle écrit trente ans plus tard, un véritable éblouissement. La langue rythmée du grand artiste et l'apparente clarté de ses déductions agirent sur sa sensibilité « comme une musique superbe éclairée d'un grand soleil »; elle comparait son « maître bien-aimé » à Mozart, parce qu'il lui procurait la même impression que le compositeur de *Don Juan :* celle de comprendre sans effort une mélodie écrite pour les cordes les plus intimes de son être. Le mysticisme romantique satisfit donc pleinement ses aspirations affectives : après avoir dévoré son plus éclatant interprète, elle cessa toute lecture

proprement philosophique comme désormais inutile à sa formation intellectuelle. Le Genevois ne fournissait-il pas « un intarissable aliment à cette émotion intérieure, à ce *continuel transport divin* » dont elle s'était fait une chère autant que périlleuse habitude? Elle renonça bientôt à toute pratique de dévotion catholique, se jugeant néanmoins plus religieuse, plus enthousiaste, plus absorbée en Dieu que jamais. — Après le maître, elle comprit mieux les disciples et se reconnut dans *René* comme toute la deuxième génération romantique qui achevait à ce moment son œuvre délétère. Puis Byron vint « frapper un coup plus rude encore sur sa pauvre cervelle ». L'*Hamlet* de Shakespeare et le *Werther* de Goethe achevèrent son initiation romantique. Elle accepta, dit-elle, sans réserves l'affirmation de la *bonté naturelle* de l'homme et maudit l'œuvre sociale; les privilèges et les préjugés n'eurent pas de plus implacable ennemie.

Jean-Jacques sera le plus souvent glorifié, bien rarement critiqué dans son œuvre. La première de ses héroïnes qui, comme presque toutes les autres, fut peinte jusqu'à un certain point à sa ressemblance, la Rose de *Rose et Blanche*, sera sauvée du vice et conduite à la vertu par la lecture de l'*Héloïse*. A ceux qui méconnaissent la *vertu* de Jean-Jacques, proclame-t-elle dans la *Revue des Deux mondes* en 1840, Dieu pourra dire avec reproche qu'il leur a *envoyé son fils* et qu'ils ne l'ont point connu ! Est-il possible d'exprimer en termes plus clairs cette conviction que Rousseau est le Christ de notre âge — ce qui, si l'on tient compte des circonstances diverses de temps et de lieux, est sans doute assez près de la vérité. — Vingt-trois ans plus tard, dans le même périodique fameux, elle affirmera qu'elle lui reste fidèle comme *au père qui l'a jadis engendrée* à la vie de l'âme. Aussi bien, l'évolution morale de l'un et de l'autre a-t-elle plus d'un trait de ressemblance. Aurore subit, comme Jean-Jacques, une crise de mysticisme catholisant, en

sort par quelques mois de lectures philosophiques et scientifiques acharnées, traverse ensuite, pendant quelque dix années, une période d'accord apparent avec la société qui l'entoure, puis se révolte et revient d'instinct vers l'alliance surhumaine, mais par un mysticisme émancipé des disciplines rationnelles qu'il avait accepté naguère. Elle ne connaîtra pas toutefois, comme son inspirateur, l'interruption de son activité productive, ni le remords secret de ses emportements passionnels, ni par conséquent la chute dans la manie finale.

Un témoignage de son rousseauisme précoce, c'est son roman de *La Marraine*, le premier de ses essais dans le genre qui devait illustrer son nom. Ses mémoires en placent la rédaction dans l'automne de 1828, et la *Revue de Paris* en a publié un fragment en 1895. Elle y présente l'érotisme comme l'unique principe moral de la femme : l'amour de l'homme pour la femme est bien peu de chose, explique en effet l'héroïne du récit, la « Marraine », à un interlocuteur qui porte ce nom caractéristique, M. Lesec; au contraire, l'amour de la femme pour l'homme, né dans le silence, ignoré même de celle qui l'éprouve, la pénètre comme un poison, comme un breuvage funeste, mais enivrant, qu'elle savoure sans prudence et qui bientôt dévore ses entrailles. Cette différence s'expliquera si l'on songe que l'amour est l'âme de la femme, le vœu de la nature à son égard, la cause première de tous les effets, bons ou mauvais, de sa conduite; cependant que *l'amour de la gloire* (nous dirions de la puissance) tient le même rôle prépondérant dans l'esprit de l'homme où il se manifeste tantôt sous la forme (rationalisée) du sentiment de l'honneur, tantôt sous l'aspect (fruste) de l'ambition sans frein. De la vie masculine, retranchez l'amour de la gloire; cette vie deviendra tout aussitôt froide et nulle, inutile et fade. La femme, plus modeste en ses vœux, ne demande ici-bas qu'une chose, l'amour

d'un homme : après quoi, se dévouant toute à cet homme, elle souhaitera *pour lui* la gloire, la puissance ou la fortune; elle fera son avenir de celui du compagnon de son existence.

De là, une immense responsabilité pour l'homme capable d'inspirer un tel dévouement à l'être faible qui ne sait pas raisonner, mais seulement sentir, qui ne délibère pas, mais qui agit par impulsion affective. Si la femme se perd après s'être donnée à lui, il sera seul coupable de la chute qu'il a provoquée. — Et tout ceci s'adresse à Casimir Dudevant, mari peu fidèle et peu délicat, avec qui sa femme, engagée depuis quelque temps déjà dans une passion platonique pour Aurélien de Sèze, venait de rompre le lien conjugal, sinon la vie commune, au lendemain de la naissance de leur second enfant. — Mais que peut faire une femme « perdue » de la sorte par la faute d'autrui, sinon obéir de nouveau à l'impulsion de l'amour, principe de son organisation morale? « Au lieu d'abandonner une telle femme et de l'accuser, proclame la Marraine, je ne saurais m'empêcher de la regarder *avec admiration et respect* ! » Qui ne reconnaîtrait l'accent rousseauiste dans les thèses de ce mysticisme passionnel dont il a renouvelé si puissamment la vertu persuasive par son *Héloïse* comme par ses différentes apologies autobiographiques.

Près d'un demi-siècle plus tard, au lendemain des tragiques journées parisiennes de 1871, George Sand se reprend un jour (1) à méditer sur son passé dans la petite chambre paisible qui avait abrité le travail cérébral intense de sa dix-septième année, sa première rencontre morale avec son père spirituel, Jean-Jacques, et l'évolution d'âme qui la conduisit en quelques mois du catholicisme fervent au rousseauisme définitif. Elle se souvient qu'il manqua longtemps quelque chose aux convictions nouvelles qui s'étaient

(1) *Impressions et Souvenirs*, chap. VIII.

alors emparées de sa pensée, car elle ne retrouvait plus ce sentiment intense de la participation mystique qu'elle avait goûté dans son enfance (par le culte de Corambé), puis savouré durant quelques mois jusqu'à son paroxysme (dans le recueillement de son couvent parisien.) Or l'âme rêveuse, l'âme *mystique* — qu'une fois de plus elle reconnaît en propres termes avoir été la sienne, — cette âme-là prétend aimer sans réserves avec l'assurance d'être aimée en retour; et, par malheur, le monde ne lui présente que la *lutte des existences*, empiétant les unes sur les autres. C'est pourquoi la jeune âme émancipée des disciplines catholiques dut marcher devant elle à l'aventure, aspirant à reprendre dans quelque autre attitude son *entretien direct avec la divinité* tutélaire et à se refaire une religion en accord avec ses aspirations essentielles.

Elle se représenta tout d'abord que l'abandon méprisant de notre faiblesse par Celui qui en est l'auteur responsable serait trop inique à concevoir. Plutôt juger Dieu inexistant que de le croire insensible à la douleur! Mais là s'arrêtait sa capacité d'investigation métaphysique. « Assurément, soupire à ce propos la presque septuagenaire, si cette jeune personne tourmentée avait trouvé une solution satisfaisante au grand problème de nos origines et de nos destinées, elle n'aurait été *ni de son âge, ni de son temps* ». Elle ne rencontra que de fugitifs accords qui encourageaient son rêve d'idéal en y laissant çà et là comme une traînée de suave harmonie. Pendant de rares instants, elle crut sentir *le vol de la divinité maternelle* qui passait au-dessus de sa tête; elle goûta par intermittences le seul bonheur capable d'égayer notre exil terrestre, c'est-à-dire le sentiment, *presque la sensation de la présence divine*. Ce fil mystique continu qui relie sa vieillesse paisible à son inquiète adolescence est resté longtemps lâche et vagabond sous ses doigts, s'enlaçant aux idées qui passaient

dans le voisinage et s'embarrassant alors dans leurs complications irritantes. Du moins n'a-t-il jamais rompu pendant le voyage : son extrémité demeure dans la main qui s'en était fait un guide, et le dialogue de la solitaire avec l'Inconnu recommence dans le même cadre que jadis, sans qu'elle puisse dire où cet entretien s'était arrêté la veille ni quelle fut la dernière parole échangée ! — Magnifique aveu, n'est-il pas vrai, de cette continuité d'inspiration ou d'aspiration mystique qui a fait, selon nous, l'unité de cette longue vie et de cette infatigable production romanesque.

LIVRE PREMIER

MYSTICISME PASSIONNEL

LES ILLUMINÉS DE VENISE

> « Lucie a une tendance au mysticisme : tu parviendras sans doute à déplacer le fétiche, mais gare à l'avenir ! *L'amant pourra bien remplacer le prêtre !* »
>
> (*Mademoiselle La Quintinie*, édit. Lévy, p. 16.)

> « Je repris ma route en boitant et en tombant, disant toujours que je marchais bien, que les chutes n'étaient pas des chutes, que les pierres n'étaient pas des pierres; et, quoique plusieurs se moquassent de moi avec raison, plusieurs autres me crurent sur parole, parce que j'avais ce que les artistes appellent de la *poésie*, ce que les soldats appellent de la *blague !* »
>
> (*Cinquième Lettre d'un voyageur.*)

Le mysticisme érotique dont Platon a posé les thèses essentielles, que la culture romanesque a constamment favorisé dans l'âme européenne au cours de ces derniers siècles et que Rousseau est venu rajeunir avec génie, est une disposition de l'esprit qui le porte à envisager la passion en général, mais surtout la passion de l'amour — qu'elle soit d'ailleurs en accord ou en contradiction avec les disciplines sociales consacrées par l'expérience des âges — comme l'expression en nous d'une volonté impérative de la divinité tutélaire, comme la *voix de Dieu* dans notre sein. Le christianisme rationnel, héritier de l'expérience sociale des races méditerranéennes antiques, en fait au contraire, dans nombre de cas, la voix d'un

Tentateur, aux visées antisociales et aux néfastes avis. « Oh ! ne mêlons pas Dieu à nos tristes passions », soupirait, vers 1860, l'auteur d'un roman qui eut son heure de vogue, *Le Péché de Madeleine.* Ce cri disait l'effroi des esprits clairvoyants devant les fruits de ce spécieux enseignement mystique dont la troisième génération rousseauiste venait alors de transmettre la tradition et les formules à la quatrième. Mais cette protestation-là, comme bien d'autres encore, se perdit dans l'acclamation presque unanime des instincts justifiés ou même sanctifiés par la doctrine rousseauiste. Aussi, cinquante années plus tard, un critique d'autorité tel que Faguet pourra-t-il encore parler sur le mode ironique de la « manie singulière » qui porta les hommes de 1830 *à mêler sans cesse la religiosité avec la passion.* Il n'avait donc pas assez discerné que cette inexplicable « manie » des fils spirituels de Rousseau n'est que l'inspiration essentielle de leur maître et le motif de son persistant succès. Saint-Preux ne se donne-t-il pas comme guidé par le « ciel » dans sa double tentative de séduction sur Julie fille et sur Julie mariée? Werther, préparant son suicide, ne prétend-il pas remonter vers son Père céleste, impatient d'accueillir avec tendresse un enfant si docile à la voix intérieure, qui lui conseilla l'adultère. René, ravageant autour de lui les sensibilités féminines, n'apostrophe-t-il pas l'Auteur du monde en ces termes : « C'est toi, Etre suprême, source d'amour et de bonté, qui me *créas tel que je suis,* et toi seul peux me comprendre ! » George Sand a marché avec plus de hardiesse, avec une logique féminine du sentiment plus entière et plus décidée, sur les pas de ces illustres pionniers; elle a continué de frayer le chemin pour sa part aux doctrines érotiques qui s'étalent aujourd'hui dans le livre et sur le théâtre. Nous allons étudier le rôle, si actif, qu'elle a joué dans l'élaboration et dans la diffusion du mysticisme passionnel.

CHAPITRE PREMIER

Prudente insinuation et passagère rétractation du mysticisme passionnel dans les premiers écrits de George Sand.

Aurore Dupin, mariée, quoi qu'elle en ait dit, par amour (1) à Casimir Dudevant au mois de septembre 1822 et fixée avec lui dans sa propriété de Nohant, vit bientôt se troubler ses relations avec un époux assurément peu fait pour la comprendre. Nous avons dit que le lien conjugal se relâcha sensiblement entre eux après la naissance de leur fille Solange, à l'automne de 1828. Quelques mois plus tard, la jeune femme concluait avec son mari un accord aux termes duquel elle pourrait passer alternativement trois mois seule à Paris (où elle s'arrangerait pour vivre avec une très modique pension), puis trois mois en Berry dans sa famille. Elle s'éloigna donc des siens dans les derniers jours de 1830 et alla retrouver dans la capitale son premier amant avéré (2), le jeune Jules Sandeau, qui l'y avait précédé de quelques jours.

L'hiver de 1831 fut consacré par elle à son apprentissage littéraire sous la direction d'Henri de Latouche, un Berrichon qui s'était fait, comme on le sait, une place assez notable dans la jeune littérature de

(1) Nous avons ailleurs étudié les préliminaires ainsi que les débuts de ce mariage et proposé notre interprétation des faits qui nous sont connus à cet égard (*Revue hebdomadaire*, 1918).

(2) Un récent historien des amours de George Sand, M. L. Vincent (*George Sand et l'amour*), Paris, 1919), lui donne dès sa jeunesse, son voisin Ajasson de Grandsaigne pour amant.

l'époque. Elle écrivit alors en collaboration avec Sandeau (mais, en réalité, à peu près seule) le roman de *Rose et Blanche* qui fut signé Jules Sand, et qu'elle n'a jamais revendiqué comme sa propriété ni réimprimé avec ses autres ouvrages. L'héroïne du récit lui ressemble singulièrement déjà — comme lui ressembleront dans la suite tant d'autres figures romanesques évoquées par sa plume prestigieuse. — Rose a été élevée dans un couvent qui rappelle de bien près celui des religieuses anglaises du faubourg Saint-Jacques, et la comparaison de ses souvenirs avec ceux que George Sand consignera dans l'*Histoire de ma Vie*, un quart de siècle plus tard, est fort intéressante à faire. De même que Jean-Jacques dans les salons parisiens, Rose s'est comparée à ses aristocratiques compagnes et s'est trouvée bien plus riche que ces favorisées de la naissance et de la fortune, puisqu'elle possède le pouvoir d'aimer éternellement d'un enthousiaste et généreux amour ! Ne trouvant pas dans le monde l'accueil dont elle se croit digne, elle jure une haine éternelle à la société mal faite. Ardente et généreuse par nature, elle est destinée à briser vingt fois son front contre *les arrêts glacés de l'opinion*. Pour comble d'infortune, l'amour ne lui sera pas plus clément tout d'abord; sa triste expérience à cet égard est certainement l'écho des déceptions déjà subies par Mme Dudevant du côté de son très jeune et très léger amant et collaborateur. — Rose cherche donc une diversion à ses chagrins dans la sphère de l'art. Elle devient une cantatrice illustre; mais la religion du Beau va la décevoir comme celle de la passion, parce que l'une et l'autre décevaient déjà l'élève d'Henri de Latouche et la compagne de Jules Sandeau. Oui, ce monde des artistes qu'elle avait jugé de loin chaleureux, généreux, sublime, lui apparaît prosaïque et mesquin lorsqu'elle vient à le contempler de près. « Enfin, je les ai vus », dirait-elle volontiers comme

son maître Jean-Jacques, exécutant ses confrères du groupe encyclopédique! Et ses illusions se sont dissipées sans retour. Incapable d'imiter le peintre Laorens qui trouve dans ses pinceaux la consolation, parce qu'il est *tout juste assez artiste pour devenir un homme spécial*, elle prend sa profession lyrique en dégoût.

Tel était assez exactement l'état d'esprit de l'auteur principal du roman lorsqu'elle adressait, le 17 juillet 1831, ces confidences significatives à un ami de La Châtre : « Moi, je hais tous les hommes, rois et *peuples!* Il y a des instants où j'aurais du bonheur à leur nuire... J'ai le cœur cruellement froissé. Mais je sais qu'il y aurait de l'ingratitude (envers les amis qui lui demeurent) à pleurer longtemps ceux qui désertent. » Elle reprend néanmoins la plume, pour son propre compte cette fois, et, six mois après la publication de *Rose et Blanche,* qui fut peu remarquée, l'éclatant succès d'*Indiana* fondait la réputation de George Sand.

1. — « Indiana » ou le mariage mal assorti.

Rappelons en quelques mots le sujet de cet attrayant récit. Indiana, la charmante et trop sensible créole, est unie au colonel Delmare, un mari trop mûr, trop grave, trop despotique pour sa jeune épouse. Celle-ci est courtisée par un dangereux sceptique, le jeune doctrinaire Raymon de Ramière, qui, dans la conquête de cette jolie femme, ne cherche qu'une satisfaction pour sa vanité de dandy. Elle se laisse tromper un instant par ce faux semblant de passion; elle fait quelques imprudences graves, mais reconnaît à temps son erreur; elle ne cédera pas au correct et dangereux Lovelace. Devenue veuve, elle associera sa vie à celle d'un de ses cousins, de nationalité anglaise, sir Ralph Brown, qui l'aimait en secret

depuis leur enfance et lui fut de tout temps le plus discret, le plus dévoué des amis. Dans la première version du roman, désespérant de refaire sa vie manquée, elle se suicidait en compagnie de Ralph.

Indiana est évidemment un portrait d'Aurore mariée, de même que Rose incarnait Aurore dans ses romanesques aspirations de jeune fille. Opprimée par son père, avant de l'être par son époux (et c'est une allusion à Mme Maurice Dupin), Mme Delmare a puisé dans cette rude éducation une ténacité de vouloir, une force de résistance incalculable contre tout ce qui tend à l'opprimer. Si elle n'aima jamais son mari, ce fut peut-être pour ce seul motif que l'opinion lui faisait *un devoir* de l'aimer, tant le besoin de résistance à toute espèce de contrainte morale est devenu chez elle un principe de conduite, une seconde nature, *une loi de conscience!* On voit quelle attitude morale peut conseiller au besoin la prétendue conscience rousseauiste, si facilement mise au service des plus antisociales propensions! La santé de la jeune femme a subi le contre-coup de ces luttes intérieures qui l'épuisent; un mal inconnu dévore cette belle personne (et l'on sait que Mme Dudevant se crut phthisique à vingt ans, alors qu'elle n'était que neurasthénique). Ses relations avec son mari rappellent d'assez près d'ailleurs celles qui s'établirent entre Dudevant et sa femme après six années d'un mariage d'abord très tendre, puis lentement refroidi; les époux sont séparés de fait, bien qu'ils continuent de vivre sous le même toit; et Mme Delmare n'hésite pas à s'attribuer une part de responsabilité dans cet état de chose. Elle pense que, si elle avait élevé assez tôt la voix pour se plaindre avec une affectueuse énergie, le colonel, qui n'était que brutal, aurait rougi de passer pour méchant; elle estime même qu'il lui eût été facile d'attendrir le cœur et de dominer le caractère de son mari si elle avait accepté de *descendre à son niveau*, d'entrer dans le

cercle d'idées médiocres où cet esprit dépourvu d'élévation devait nécessairement se mouvoir. Par malheur, elle est demeurée *hautaine et raide* jusque dans sa soumission méritoire; elle a toujours obéi en silence, mais ce silence et cette docilité, c'étaient ceux de l'esclave qui se fait *une vertu de sa haine* et un mérite de son infortune; sa résignation a ressemblé de trop près à la dignité d'un roi qui accepte les fers et subit le cachot plutôt que d'abdiquer sa couronne et de déposer un vain titre ! Il y a, dans ces aveux, un reste d'humilité clairvoyante qui disparaîtra bientôt des commentaires de Mme Dudevant sur le mariage.

Voici qui est moins contrit d'ailleurs. Une femme de l'espèce *commune,* reprend le peintre d'*Indiana,* eût plus facilement dominé cet homme d'une trempe vulgaire, elle aurait parlé comme lui, tout en se réservant le droit de penser par elle-même; elle l'aurait caressé et *trompé!* N'avait-elle pas vu nombre d'épouses en user de la sorte? Mais elle se sentait si fort au-dessus de ces comédiennes, qu'elle ne songea pas un instant à leur emprunter leurs tristes manèges; elle se serait jugée plus coupable en témoignant à son mari un amour dépourvu de sincérité qu'en accordant les dernières preuves de cet amour à un poursuivant qui le lui eût réellement inspiré. De pareils sentiments ne pouvaient manquer de transparaître au dehors et de se laisser deviner à la longue; sa froide obéissance avait irrité, comme un sanglant affront, un homme mesquin par l'amour-propre et violent par les sensations. A certaines heures où leur mésintelligence se traduisait par des scènes violentes, Delmare aurait anéanti volontiers cette femme que pourtant il aimait au fond de son cœur et dont il désirait l'amour parce qu'il était fier de la *supériorité qui émanait d'elle.* Alors, par son attitude impassible, elle refrénait les emportements du grossier personnage; par son sang-froid, elle le contraignait

de rentrer en lui-même, d'examiner ses exigences, d'en modifier enfin quelques-unes. Jamais elle n'avait *daigné se montrer son égale ou s'avouer sa compagne.* Aussi ce cœur de bronze en venait-il parfois à pleurer comme une femme et à se cacher pour que l'indomptable personne n'eût pas le triomphe de le voir humilié — Il est peu probable que Casimir ait été jusqu'à verser des larmes pendant le cours des dissentiments qui avaient préparé la désagrégation de son ménage; mais sa femme aimait à se représenter de la sorte les péripéties d'une lutte dont elle ne s'était dégagée que meurtrie.

Mme Delmare ne trompe pas son mari, mais elle proclame sans cesse sur le ton le plus hautain qu'elle en aurait le *droit* strict. Elle l'abandonnera presque mourant pour courir vers l'homme de cœur froid qui lui a parlé d'amour et qui lui dit avoir besoin d'être consolé. Il est vrai qu'une fois outragée et délaissée par l'égoïste et cruel Ramière, elle semblera profiter de la leçon et reconnaître enfin le caractère romanesque de ses romantiques convictions : « Oui, j'étais folle, lui criera-t-elle, et, selon votre expression cynique, j'avais appris la vie dans les romans à l'usage des femmes de chambre, dans ces riantes et puériles fictions où l'on intéresse le cœur au succès de folles entreprises et d'impossibles félicités. C'est *horriblement vrai,* Raymon, ce que vous avez dit là ! Ce qui m'épouvante et me terrasse, c'est que *vous avez raison!* » Elle reviendra d'ailleurs sans nul délai au langage du mysticisme passionnel, après cette lueur de clairvoyance, parce que Ramière la renvoie, avec peu d'autorité en effet, à la religion consolatrice : « Ne m'exhortez plus à penser à Dieu, laissez ce soin aux prêtres, qui ont à émouvoir le cœur endurci des coupables. Pour moi, j'ai *plus de foi que vous.* Je ne sers pas le même Dieu, mais je le sers mieux et plus purement... je crois en lui, mais la religion que vous avez inventée (le christianisme rationnel), je la repousse.

Toute votre morale, tous vos principes, ce sont *les intérêts de votre société* que vous avez érigés en loi et que vous prétendez faire émaner de Dieu même. Tout cela n'est qu'impiété ou mensonge. Moi qui l'invoque, moi qui le *comprends*, je sais bien qu'il n'y a rien de commun entre *lui et vous* et c'est en m'attachant à Lui de toute ma force que je m'isole de vous. En me soumettant (à la fidélité conjugale), c'est au pouvoir des hommes que je cède. Si j'écoutais *la voix que Dieu a mise au fond de mon cœur*, et ce noble *instinct* d'une *nature* forte et hardie, qui, *peut-être, est la vraie conscience* (encore une typique définition de la conscience rousseauiste), je fuirais au désert, je saurais me passer d'aide, de protection et d'amour ! » Par malheur, M. Delmare est un rustre, M. de Ramière est un pédant. Indiana, mystique passionnelle insuffisamment émancipée du joug de la morale rationnelle, se tue pour n'avoir rencontré ni dans son mari, ni dans son galant, le véritable délégué du Ciel à la satisfaction de ses instincts. Mais on pressent que, mieux servie par les circonstances, elle aurait écouté la « nature » et que le « désert » où elle rêve de fuir n'est guère autre chose ici qu'une complaisante métaphore.

Il est instructif de comparer entre elles les trois préfaces que George Sand a écrites pour son roman de début, à dix années de distance l'une de l'autre, en 1832, 1842 et 1852. La première essaye une assez confuse apologie personnelle; l'auteur, encore étonné du retentissement de son livre, se montre embarrassé de ses hardiesses. On reconnaîtra, dit-elle, la *moralité* qui se dégage finalement de son récit, si l'on considère qu'elle montre bien *misérable* l'être qui veut s'affranchir des servitudes *légitimes* (Indiana). Certes, au personnage qui représente la *loi* (Delmare), elle n'a pas donné le meilleur rôle, et elle a fait moins riant encore celui qui incarne l'*opinion* (Ralph); mais n'en a-t-elle pas dessiné un autre tout exprès pour souligner l'*illusion* de la femme (Raymon) et celui-là ne trompe-

t-il pas assez cruellement les *vaines espérances*, les folles entreprises de la *passion?* — Plaidoyer fort habile et qu'il est permis d'accepter pour probant, avec les réserves que nous avons formulées plus haut.

La préface de 1842, rédigée en plein élan d'orgueil mystique, en plein essor de romantisme démagogique, nous montre Sand pleinement convaincue de sa vocation messianique ici-bas. Elle proclame que Dieu a conduit sa plume dès le début de sa carrière et qu'elle n'a donc rien à renier de son passé. Bien loin de plaider désormais pour ses intentions les circonstances atténuantes, elle présente les opinions de sa jeunesse comme pourvues d'un caractère *sacré*. Elle cédait en effet, dès cette époque, « à un instinct puissant de plainte et de reproche que *Dieu* avait mis en elle ! » — Mais en 1852, après la rude leçon de choses que furent les événements de 1848 pour les mystiques rousseauistes de ce temps, l'auteur d'*Indiana* cherchera de nouveau à dégager sa responsabilité, quant aux conséquences qui ont été attribuées à ses écrits de jeunesse; on a voulu faire de son livre une proclamation incendiaire contre le repos des sociétés; elle l'avait écrit cependant avec une pleine inconscience de ses résultats possibles, sous la dictée de son imagination neuve encore. La critique mit beaucoup trop d'esprit, conclut-elle, à juger ce qui avait été soumis à son examen en toute *naïveté*. Et Barbey d'Aurevilly, prenant en main la cause de la critique, fit à ce plaidoyer dans ses *Bas bleus* une riposte dont la verve est cruelle. Nous estimons pourtant, nous aussi, qu'*Indiana* ne mérite pas tant de reproches, et nous réservons pour *Leoni*, pour *Jacques* surtout, — ces apologies bien autrement efficaces du mysticisme passionnel, — une sévérité que mérite moins à nos yeux la plaintive et raisonneuse créole.

2. — « Valentine » ou le mariage forcé.

Valentine, qui parut dans la même année qu'*Indiana*, lui est inférieure à notre avis pour la solidité de sa structure; on y goûte en revanche quelques morceaux d'une virtuosité incomparable, et l'action se déroule en partie dans ces rustiques décors du Berry que Sand a su peindre en grand maître. — Valentine de Raimbault a été fiancée contre son gré à un débauché sur le retour, M. de Lansac; elle aime le fils d'honnêtes villageois de son domaine, Bénédict, qui, après avoir terminé à Paris de brillantes études, est revenu vivre, désœuvré et déclassé, sous l'humble toit paternel. Tandis que Raymon de Ramière était, jusque dans ses tentatives adultères, l'homme de la société régulière et de la morale bourgeoise, Bénédict est l'amoureux rousseauiste typique, un frère plébéien de Saint-Preux, de Werther et de René, un adepte du triple mysticisme passionnel, esthétique et social, un *homme de la nature* en un mot, dont la mâle poitrine sait encore palpiter violemment dans les émotions de l'amour; un homme qui peut bien s'oublier lui-même dans la contemplation de ce que Dieu a créé de plus beau, mais qui n'oubliera jamais de protester contre des disciplines sociales qu'il regarde comme une atteinte à ses « droits » d'expansion individuelle sans limites. Il déclare sa flamme à la jeune châtelaine; après une assez longue résistance, Valentine, qui, entre temps, est devenue, bon gré mal gré, Mme de Lansac, cédera aux ardeurs de son ami, mais celui-ci finira de façon tragique et sera suivi de près dans la tombe par l'épouse qui, moins sage que Julie de Wolmar, a rompu le serment conjugal à son profit.

L'institution matrimoniale est maltraitée sur un ton plus amer dans ces pages que dans celles d'*Indiana :* « Mariage, société, institutions, haine à vous, haine à mort », clame Bénédict en voyant lui échapper

celle qu'il aime ! Le mariage est un opprobre, un viol légal : la femme tremblante qui a su résister aux transports de son amant tombe flétrie sous les baisers d'un maître exécré ! Valentine et celui qui l'aime ont reçu d'en-Haut leur amour; la suprême Providence les a dirigés l'un vers l'autre, mais la société est venue se dresser entre eux pour les séparer, car la Providence a bien pu faire l'ordre admirable de la Nature, mais non pas empêcher que les hommes ne se concertent entre eux afin de le détruire ! Et cependant, l'auteur ne prend pas encore ouvertement à son compte les rébellions de ses personnages. Il faudra l'épanouissement de ses mystiques convictions sociales, joint à l'assurance née du persistant succès de ses écrits, pour qu'elle s'enhardisse à marier menuisiers avec marquises et comtesses avec fariniers. En 1832, elle morigène encore ses amoureux d'inégale extraction sur la tournure *romanesque* de leur pensée; elle parle de leur « rêve éveillé », de la « mer trompeuse de souhaits et de chimères » dans laquelle ils vont s'enfoncer, de leur *folie* même, et de la douche d'eau froide qui conviendrait pour calmer l'agitation de leur système nerveux. Tout cela nous rappelle que la femme de lettres dont les libraires commencent à se disputer les œuvres est encore, pendant six mois sur douze, la bourgeoise compagne de M. Dudevant en leur castel de Nohant.

On rencontre même, dans *Valentine,* une fort instructive condamnation des rêveries mystiques qui entraînent Mme de Lansac vers l'adultère; mais le mysticisme rousseauiste de la passion n'y est réfuté qu'à travers le mysticisme chrétien dévoyé dont il procède, selon nous, pour une si grande part, à travers le quiétisme, conseiller d'abandons affectifs imprudents. C'est le catholicisme que croit accuser en ces lignes l'ancienne élève des religieuses anglaises, aigrie depuis quelque dix ans déjà contre la discipline morale qui lui procura de si douces impressions na-

guère. Écoutons plutôt l'analyse qu'elle nous offre des sentiments de Mme de Lansac au lendemain de son mariage forcé. En présence de l'attachement courageux et pur que continue de lui témoigner Bénédict, toutes les *sublimes utopies* de la passion robuste et patiente se réunissent pour éblouir cette âme exaltée par son amour. Elle *ose bien remercier le Ciel* de lui avoir donné pour appui, dans les périls de sa vie manquée, ce génial et magnanime ami qui, tel Saint-Preux au début de l'*Héloïse,* saura la protéger, la garder contre elle-même. Par le détour du platonisme et suivant les suggestions des premiers romantiques, elle dévie vers le mysticisme érotique la religion qu'on lui enseigna dès l'enfance, et la met au service de ses aspirations illicites. Sa dévotion, qui avait été jusque-là un code de *principes fortement raisonnés* et gravement médités chaque jour pour *la défense de ses mœurs* et la sauvegarde de sa dignité de femme, sa dévotion commence à changer de nature pour devenir un *élan poétique et enthousiaste,* une source de rêves ascétiques et brûlants qui, loin de servir de rempart à son cœur, livrent ce cœur sans défense aux assauts victorieux du désir. Sa piété nouvelle lui paraît cependant bien meilleure que l'ancienne, parce qu'elle la sent plus intense, plus féconde en émotions vives, en ardentes aspirations vers le ciel. Elle se livre donc aux pratiques religieuses avec plus d'assiduité que jamais; elle se plaît à penser que la passion de Bénédict fait jaillir en son sein cette source enivrante, cet amour *vertueux* qui élève l'âme et *dirige son essor vers Dieu, source de tout amour.*

Hélas ! commente après cet exposé l'historien de cette aventure sentimentale, hélas, Valentine ne s'aperçut pas que sa foi, *retrempée au feu des passions humaines,* transigeait trop souvent avec les *devoirs de son origine* (c'est-à-dire, sans doute, avec les devoirs que lui impose son origine céleste) pour se prêter aux plus terrestres alliages. Elle laissa cette

exaltation mal surveillée envahir et altérer ses principes, cacher sous des fleurs trompeuses l'étroit sentier du devoir. Ses prières se firent plus longues, le nom et l'image de Bénédict s'y mêlèrent à toute heure sans qu'elle s'efforçât de les écarter. Que le jeune homme eût été *assez hypocrite ou assez habile* pour lui présenter l'adultère sous un jour *mystique*, et Valentine se perdait *en invoquant le ciel!* — Eh! interjeterons-nous ici, qu'ont fait autre chose les amoureux romantiques depuis Saint-Preux, leur chef de file. Que fera Sand à Venise, et que fait son Bénédict lui-même? A-t-il un autre souci que de présenter l'adultère « sous un jour mystique » à celle qu'il convoite et qui succombera? Seulement la fille spirituelle de Rousseau ne reconnaît pas encore nettement pour *mystique*, lui aussi, un amour qui se sert des formules intronisées par Jean-Jacques dans la littérature contemporaine. La page si intéressante que nous venons de reproduire a la prétention de peindre une déviation condamnable de ce mysticisme catholique qu'Aurore a connu par expérience, mais qu'elle a répudié ensuite avec colère et dont elle est bien aise de médire. Mme de Lansac est à ses yeux quelque chose comme une Thérèse d'Avila, moins bien gardée, par son genre de vie et par son milieu, que la religieuse contre les matérielles tentations de la chair. En réalité, l'auteur de *Valentine* nous a fourni, par anticipation et sans y prendre garde, une utile analyse de ce mysticisme passionnel dont elle va s'enivrer elle-même à longs traits pendant la période vénitienne de sa jeunesse. Les avertissements qu'elle adresse à son héroïne durant l'automne de 1832, avant de nous donner le spectacle de sa chute et de *punir* aussitôt cette chute par les plus tragiques péripéties, elle aurait pu se les répéter à bon droit pendant l'automne de 1834 — si elle ne les avait oubliés sans nul doute à cette date, après deux années de la plus fiévreuse existence.

3. — « LELIA » OU LA GRACE PASSIONNELLE MOMENTANÉMENT TARIE.

Nous avons dit qu'en dépit de sa liberté reconquise, Mme Dudevant montrait dès le milieu de l'année 1831 une humeur singulièrement assombrie. Les critiques que lui attirent dans sa province son existence en partie double et les bruits qui viennent de Paris sur les libertés qu'elle s'accorde au Quartier Latin, lui rendent en effet la vie plus difficile que jamais à son foyer domestique : « On dit que je suis légère parce que je ne suis pas haineuse; écrit-elle à sa mère en mai, et je n'ai pas même l'orgueil de me justifier ! » Les déboires que lui procure sa liaison avec Sandeau s'ajoutent, pour l'attrister, à ses difficultés de ménage. Le 18 novembre 1831, elle annonce à Boucoiran, précepteur de son fils, qu'elle a eu « quelque chose comme une congestion cérébrale, ou, en d'autres termes, une attaque d'apoplexie ». C'est peu probable à son âge et cette attaque aurait donc laissé bien peu de traces après elle ! Mais elle signale une « rechute » dans les derniers jours de la même année, passe à Nohant un hiver peu favorable à sa santé, et, revenue à Paris en avril 1832, y est de nouveau malade, — du « choléra », cette fois, s'il faut l'en croire — ce que l'on n'est pas obligé de faire. — Enfin la sanglante émeute du cloître Saint-Merry, qui se déroule presque sous ses fenêtres, lui impose une rude secousse émotive. De très belles pages décriront dans *Lélia* les insomnies et les cauchemars affreux dont elle souffre à ce moment.

En août 1832, elle est de nouveau à Nohant, où elle reçoit la visite de sa mère, et sa correspondance indique une brusque dépression de son moral dont Mme Maurice Dupin pourrait bien avoir été l'occasion, car on connaît ses singularités et ses violences : « Je n'irai point à Valençay, écrit-elle le 22 à Rollinat,

qui avait pris rendez-vous avec elle pour une excursion au château de Talleyrand; je n'irai point à Châteauroux; j'irai peut-être au cimetière ! » Ce fut peu de jours après qu'elle commença la rédaction de *Lélia*, utilisant pour ce poème en prose des fragments autobiographiques qu'elle avait précédemment jetés sur le papier, mais qu'elle choisit, cette fois, parmi les plus sombres de coloris qu'elle put trouver.

Un autre incident, mieux connu, vint porter à son apogée, durant l'hiver de 1833, l'humeur « lélienne » de la jeune femme, c'est-à-dire, selon nous, sa disposition à renier, pour une heure, la foi passionnelle qu'elle avait empruntée de son maître Jean-Jacques. Nous voulons parler de sa très brève et très décevante expérience amoureuse avec Mérimée. On sait en quels termes frappants elle la raconta plus tard à Sainte-Beuve : « Je ne me convainquis pas assez d'une chose, c'est que j'étais *absolument et complètement Lélia*. Je voulus me persuader que non. J'espérais pouvoir abjurer ce rôle *froid et odieux*... L'expérience manqua complètement. Après cette *ânerie*, je fus plus consternée que jamais ! » Sous l'influence de cette tentative passionnelle avortée, elle acheva la rédaction de *Lélia*.

Ces fâcheuses dispositions d'esprit la portaient d'ailleurs à comparer entre elles les diverses modalités du *mal romantique*. Sur la suggestion de Sainte-Beuve, elle consacra en mai 1833 un article de la *Revue des Deux Mondes* à étudier l'*Obermann* de Senancour en le confrontant avec ses frères de la première et de la seconde génération rousseauiste, Werther, Faust, René, Childe Harold, Conrad et Manfred. Toutes les puissances de l'égoïsme tendu et développé outre mesure, expliquait-elle, ont donné naissance autour de nous à *des maux inconnus*, à des souffrances psychiques *monstrueuses* que la science n'avait pas observées dans le passé. Or, il est un de ces maux dont les symptômes n'ont pas encore été exactement décrits, quoique bien des âmes contemporaines en

aient ressenti les atteintes; c'est la torture qui procède de *la volupté dépourvue de puissance*. On sera neuf en disséquant ces plantes humaines qui se sont reconnues tout à la fois trop vigoureuses pour céder à l'effort réitéré des tempêtes et trop avides de soleil (de grâce passionnelle) pour fructifier sous un ciel constamment rigoureux. Fatiguées, mais non point brisées, elles enfoncent encore leurs racines dans le roc vif; elles élèvent leur calice desséché et flétri pour attirer la rosée du ciel, puis, de nouveau courbées par les vents contraires, elles retombent et rampent sans pouvoir vivre ni mourir tandis que le pied qui les foule au passage ignore tout de la lutte héroïque qu'elles ont soutenue avant de plier. Leur misère, c'est que la faculté d'*aimer* s'est éteinte en elles avec la faculté de *croire*; le désir seul a survécu dans leur sein, fanatique, cuisant, éternel, et pourtant *irréalisable*, comme le leur notifient chaque jour les sinistres avertissements de l'expérience! — Ces lignes sont la véritable préface de *Lélia* (1).

Il faut donc voir, selon nous, dans ce livre éloquent, une rétractation forcée du mysticisme passionnel, rétractation qu'il sera permis de considérer toutefois comme une affirmation plus ardente que jamais, si l'on observe avec quel accent de reproche y est morigéné l'Allié céleste, trop longtemps inactif ou distrait. Mme Guyon a écrit bien finement d'une âme qui s'était soumise à sa direction spirituelle (2) : « Une marque qu'elle n'avait point perdu Dieu, comme elle

(1) Sainte-Beuve, qui a poussé George Sand à les écrire, fut pendant quelque temps, comme on le sait, le directeur spirituel de la jeune femme à ce moment de leur jeunesse. Dans le *Supplément* littéraire du *Figaro* qui porte la date du 11 décembre 1910, à propos du centenaire de la naissance de Musset, nous avons cherché à établir que les vers connus qui figurent dans *Lélia* sous le titre d'*Inno Ebbrioso* et qu'on a souvent attribués au poète de ROLLA, sont, en réalité, de celui de Joseph DELORME.

(2) *Lettres*, IV, 290.

se le persuadait, c'est la peine et la douleur qu'elle ressentait de cette absence. Et n'est-ce pas une présence de Dieu continuelle que la continuelle peine de ne l'avoir plus présent ?» Lorsque la *Revue des Deux-Mondes* imprima quelques pages tirées de *Lélia,* peu de jours avant la publication de l'ouvrage (le 15 juillet 1833), Gustave Planche se chargea d'écrire pour ce fragment une brève introduction, au cours de laquelle il définissait heureusement, selon nous, l'inspiration essentielle du livre. Il le présente en effet comme dicté non par le doute sur la présence et la protection de Dieu — ainsi que Sand l'a trop souvent prétendu dans les commentaires qu'elle lui a consacrés par la suite, -- mais plus précisément par le doute *de l'amour trompé,* par le doute sur cette qualité de suggestion *divine* qui est attribuée depuis Platon à l'amour-passion par le mysticisme érotique.

Pour nous en convaincre, nous prêterons l'oreille à quelques-unes des plus instructives professions de foi de l'héroïne (1) : « L'amour, Sténio, n'est pas ce que vous croyez : ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être *créé.* C'est l'aspiration *sainte* de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. Les émotions des sens ne nous suffisent pas : il nous faut le Ciel, et nous ne l'avons pas. C'est pourquoi nous le cherchons dans une créature semblable à nous et nous dépensons pour elle toute cette haute énergie qui nous avait été donnée pour un plus noble usage. Dans la jeunesse du monde. alors que l'homme n'avait pas *faussé sa nature et méconnu son propre cœur* (!), l'amour d'un sexe pour l'autre tel que nous le concevons n'existait pas; le plaisir seul était un lien. La passion *morale,* avec ses

(1) I, 120. La première rédaction de *Lélia* n'a jamais été réimprimée. Celle qui figure dans les *Œuvres* de Sand est la seconde, celle de 1839, qui traduit de tout autres préoccupations de sa pensée et demeure, comme œuvre d'art, très inférieure à la précédente.

obstacles, ses souffrances, son intensité est un *mal* que ces générations ont ignoré. Aujourd'hui, pour les âmes *poétiques* (romanesques) tout au moins, le sentiment de l'*adoration* entre jusque dans l'amour physique. Étrange *erreur* d'une génération à la fois impuissante et *avide*. Aussi, quand le voile *divin* (mystique) tombe et que la créature se montre, *chétive*, imparfaite derrière ces nuages d'encens, derrière cette auréole d'amour, nous reculons effrayés de notre illusion, nous en rougissons, nous renversons l'idole et nous la foulons aux pieds. Mais presque aussitôt, nous en cherchons une autre, car *il nous faut aimer*. Et nous nous trompons encore, souvent, jusqu'au jour où, désabusés, éclairés, *purifiés*, nous abandonnons l'espoir d'une affection durable sur la terre et nous élevons vers Dieu l'hommage enthousiaste et pur que nous n'aurions jamais dû adresser qu'à lui seul ! » C'est ici le platonisme au sens initial du mot, la condamnation en apparence, et la justification en réalité de toutes les expériences passionnelles *in anima vili*, présentées comme les échelons successifs d'une continuelle ascension vers Dieu. Mais l'auteur de *Lélia* se croit au terme de ces expériences édifiantes en ce printemps de 1833 qui sépare l'incident Mérimée de la tentative Musset. Nous verrons qu'elle est loin de compte, car elle commence à peine sa carrière érotique, à cette heure de révolte et de murmure.

Voici d'ailleurs une lamentation qui permet de pressentir le prochain retour de l'amoureuse à ses investigations purificatrices : « Qu'ai-je donc fait pour être frappée de malédiction, ô mon Dieu? Pourquoi vous êtes-vous retiré de moi? Vous ne refusez pas le soleil aux plantes inertes... et moi, vous m'avez traitée plus mal que vos anges foudroyés, car ils ont encore la puissance de haïr ou de blasphémer, et moi, je ne l'ai même pas ! Moi, je sens ce que je suis et je ne peux pas mordre le pied qui m'opprime ni soulever la damnation qui pèse sur moi comme une mon-

tagne. Pourquoi m'avez-vous ainsi traitée, Pouvoir inconnu dont je sens la main de fer s'étendre sur moi? Pourquoi m'avez-vous fait naître femme si vous vouliez, un peu plus tard, me changer en *pierre* et me laisser inutile en dehors de la vie commune? Est-ce pour m'*élever au-dessus de tous* ou pour me rabaisser au-dessous que vous m'avez ainsi faite, ô mon Dieu? Si c'est *pour une destinée de prédilection,* faites qu'elle me soit douce et que je la porte sans souffrance, etc...» Tel est le « leit-motiv » de la première *Lélia.*

Sand a souvent commenté cet ouvrage fameux pendant les années qui s'écoulèrent entre ses deux rédactions divergentes; vis-à-vis de Mme d'Agoult et de Rollinat, par exemple. Mais sa préface de 1839 à la seconde édition du livre est particulièrement significative : l'auteur tend à présenter désormais la plainte, toute « spiritualiste » (mystique), de son héroïne comme d'inspiration principalement *sociale* et non point passionnelle en son fond; elle n'entend donc rien effacer ni rétracter de cette plainte amère, car le doute est, dit-elle, un droit sacré, imprescriptible de la conscience humaine qui se doit d'examiner, de rectifier à chaque instant sa croyance. Or, le désespoir n'est que la crise extrême du doute, son paroxysme éperdu, mais il est en même temps *le plus ardent appel de l'âme vers son Dieu,* le plus irrécusable témoignage de la présence en nous de ce Dieu et de son amour pour nous, puisque nous ne pouvons perdre la certitude de cette existence ou le sentiment de cet amour sans tomber dans une nuit affreuse, dans un abîme de terreur et d'angoisses mortelles — ce qui est exactement le subterfuge tonique de Mme Guyon, relevant le courage des mystiques soumis à l'épreuve de la « purification » par la main de Dieu. — « Je n'hésite pas à croire, conclut Sand (revenue la veille de Majorque aux côtés de Chopin), que la Divinité a de paternelles sollicitudes pour ceux qui, loin de la nier dans l'enfer du vice, la pleurent dans le recueil-

lement de la solitude, et, si Elle se voile à jamais aux yeux de qui la discute avec une froide impudence, elle est *bien près de se révéler à ceux qui la cherchent dans les larmes!* » Cette divinité condescendante s'était en effet révélée de nouveau à Lélia, au début de l'été 1833 sous les traits de l'« enfant blond » aux blanches épaules que regrettera son *Journal* de l'automne 1834.

CHAPITRE II

Éclatante restauration de l'alliance mystique avec le Dieu de la passion.

On lit dans la première édition de *Lélia* un passage véritablement prophétique : c'est celui où l'amoureux Sténio, rebuté par la prophétesse que plonge dans le désespoir l'abandon présumé de son Dieu, lui adresse ces paroles brûlantes (dont George Sand s'empressa, il faut le remarquer, de faire disparaître toute trace dans sa rédaction de 1839) : « Vous êtes fière, Lélia, du sommeil de vos sens, et vous dites hardiment : Je puis défier les hommes !... Ne craignez-vous pas que votre maître (divin) *pour dompter l'orgueilleuse révolte de son esclave*, ne vous envoie un jour le désir effréné et qu'il ne dise au marbre de s'embraser? » A peine l'auteur du roman en avait-elle tracé les dernières lignes en 1833, que la prédiction du jeune poète s'accomplissait pour elle à la lettre. Sur sa route se dressait soudain un poète presque adolescent encore, qui ressemblait trait pour trait à celui dont elle avait fait le soupirant dédaigné de son héroïne. Alfred de Musset fut ce délégué du ciel par qui *la révolte de l'orgueilleuse esclave* allait être en quelques instants *domptée*.

1. — « Dieu m'a fermé la bouche ! »

Nous ne redirons pas les préliminaires, si connus, de cette passion célèbre, et nous remarquerons seulement que, pour Mme Dudevant, le fait de céder aux sollicitations d'Alfred était un pas décisif, sinon dans

sa vie de femme (car il ne lui restait plus grand'chose à perdre du côté de la réputation à cette date), du moins dans l'évolution de ses idées théoriques et de ses convictions mystiques fondamentales. En effet, elle n'avait jusque-là prétendu qu'à *rectifier*, à corriger l'erreur d'un mariage (qu'elle disait conclu sans amour) par un *unique amour authentique*, par une seconde union contractée librement en pleine connaissance de cause et sous l'implusion de la passion vraie. Ainsi avait-elle interprété ses relations avec Sandeau, dont *Indiana* et *Valentine* offraient le commentaire théorique — la passade avec Mérimée ne comptant ni pour le public qui l'avait ignorée, ni même à ses propres yeux sans nul doute. — Afin de conserver l'orgueilleuse attitude que suggère la conviction mystique dégagée du frein rationnel, il lui avait suffi, dans ses deux premiers romans, de justifier avec une éloquence persuasive, voire avec une indignation agressive des femmes mariées qui, par une décision passionnelle sans seconde, suppléent à leur profit les insuffisances du code civil et religieux en matière conjugale. Aller plus loin sur cette voie, hasarder une nouvelle expérience amoureuse ostensible après l'abandon de Sandeau, c'était perdre le bénéfice d'une attitude que le rousseauisme ambiant avait dès lors réussi à faire accepter, jusqu'à un certain point, par l'opinion; c'était exiger de cette opinion des concessions nouvelles aux appétits de puissance qui suggère le mysticisme passionnel.

Quelques années encore, et Balzac définira nettement cette difficile innovation par la bouche de sa *Béatrix*, en qui ses contemporains reconnurent Mme d'Agoult, devenue la compagne de Liszt après avoir abandonné son mari : « Aux yeux de quelques personnes à l'estime de qui je tiens, dit la maîtresse du ténor Conti, je suis *grande encore!* En changeant (d'amant), *je tomberais de quelques degrés de plus*. Le monde est indulgent pour celle dont la constance

couvre de son manteau l'irrégularité du bonheur, mais il est impitoyable pour les habitudes vicieuses ! » La phrase est lourdement, incorrectement construite, comme il arrive trop souvent chez Balzac : elle n'en exprime pas moins de façon intelligible la pensée de l'auteur et de son temps. C'est pourquoi, du jour où Mme Dudevant se sera compromise ouvertement une seconde fois en faveur de Musset, son orgueil moral infrangible lui prescrira de combattre désormais à son bénéfice le sentiment public sur le point que nous venons de préciser. Ce qu'elle s'emploiera donc dorénavant à justifier, à auréoler de son mieux devant ses lecteurs, ce sera non plus la correction une fois pour toutes apportée à un mariage de convenance et de raison par l'impulsion passionnelle proclamée divine en son essence. Ce sera le droit aux successives expériences d'amour imposées par les décrets de l'Au-delà, à titre de progression vers l'amour céleste, ou plutot vers l'amour de l'humanité identifiée avec son divin prototype, — ce qui est le platonisme du *Banquet* compris dans son sens le plus favorable aux fantaisies érotiques.

A la prédiction de Sténio que nous avons rappelée tout à l'heure, Lélia avait répondu en traduisant les prétentions conservées de son auteur au printemps de 1833 : « Si votre menace venait à se réaliser, Sténio, si le *feu du ciel* s'éteignait en moi et me livrait au désordre des sens; si, transformée par le courroux de Dieu au point de perdre l'empire de ma volonté, je me jetais palpitante et pâle de honte dans les bras d'un homme que mon cœur n'aimerait pas, mais que mes sens convoiteraient; oh ! alors, s'il en était ainsi, rassurez-vous ! Vous n'auriez pas à rougir longtemps d'avoir aimé Lélia ! » — L'été de 1833 peut-être, et, en tous cas, l'automne de 1834 donnera pourtant ce spectacle aux intimes de George Sand. Et celle-ci survivra néanmoins fort longtemps, pour le plus grand éclat des lettres françaises, à cette manifes-

tation du *courroux divin,* qu'elle envisagera désormais comme une grâce et comme une faveur d'En-haut !

Jusque dans les premiers jours de juillet 1833 cependant, elle conserve intact son amer scepticisme à l'égard des possibilités de son avenir passionnel. On lui a dit que certaine femme se montrait jalouse des attentions dont Musset commençait alors à l'entourer : « Vous pouvez la rassurer, écrit-elle à Sainte-Beuve avec abandon, lui dire que j'ai trois cents ans, que j'ai donné ma démission de femme avant que sa grand'mère fût née, que je me soucie de la peau d'un homme comme de Jean de Werth, enfin que je ne suis bonne qu'à faire des dissertations psychologiques qui n'attirent pas plus les hommes à moi qu'elles ne me poussent vers eux ! » C'est ce qu'Alfred en personne lui avait fait entendre d'abord, après une première lecture de *Lélia*. « Il y a la Baltique entre vous et moi sous ce rapport, lui avait-il écrit. Vous ne pouvez donner que l'amour *moral,* et je ne puis le rendre à personne ! » Mais chacun d'eux allait faire la moitié du chemin pour se rapprocher de l'autre à travers la « Baltique »; et, dès le 3 août, ce sera, sous la plume de Sand écrivant toujours à Sainte-Beuve, l'amende honorable au Dieu de la passion injustement condamné par elle : « Quoique je médise souvent de l'amour comme je fais de mes plus *saintes convictions,* aux heures où le *démon* m'assiège, je sais bien qu'il n'y a que cela au monde de beau et de *sacré !* » Et voilà donc le Tentateur chrétien restauré tout à point pour être rendu responsable d'une période de sagesse relative dont notre mystique est sur le point de sortir. Le 25 du même mois, ce sera l'aveu sans ambages : « Je suis enamourée, et, cette fois, très sérieusement, d'Alfred de Musset... Je suis heureuse. *Remerciez Dieu pour moi...* Je suis dans des conditions plus vraies de *régénération* et de consolation ! » — Enfin, le 8 octobre, s'élèvera vers le ciel la triomphale action

de grâce de la mystique parvenue au terme de son « épreuve » et de nouveau en possession de la surhumaine alliance : « J'ai blasphémé la *Nature* et Dieu peut-être, dans *Lélia!* Dieu, qui n'est pas méchant et qui n'a que faire de se venger de nous, *m'a fermé la bouche en me rendant la jeunesse du cœur*, et en me forçant d'avouer qu'il a mis en nous des joies *sublimes!* »

Vers le même temps se place le séjour à Franchard, dans la forêt de Fontainebleau, la lune de miel de cette passion réservée à de si orageux lendemains : et c'est dès lors une lune voilée par instant de nuages : « Mes jours ne ressemblent guère les uns aux autres, écrit Aurore à François Rollinat le 2 novembre, et c'est pour moi que fut inventé le proverbe : Tel qui rit vendredi, etc... Comment, tu n'es pas amoureux? Eh bien, mon cher, tu as peut-être parfaitement raison. Toute chose excellente a son mauvais côté : toute chose désirable a son avantage, et nous sommes tous fous ou bêtes ! »

2. — « Dieu seul peut me dire : Tu n'aimeras plus !

Vers le milieu de décembre 1833, les amoureux entreprennent ce voyage d'Italie qui avait été envisagé, projeté, caressé par eux dès leurs premières conversations amicales. Puis, dès la fin de janvier 1834, à Venise, la mésintelligence s'affirme entre les deux compagnons de route : « Ce mot affreux a été prononcé certain soir, écrira Sand par la suite, et je ne l'oublierai jamais — dans le casino Danieli : George, je m'étais trompé ! Je t'en demande pardon, mais je ne t'aime pas ! » — La porte de nos chambres fut fermée entre nous... Tu m'appelais l'ennui personnifié, la rêveuse, la bête, la *religieuse*, que sais-je? Tu m'avais blessée et offensée, et je t'avais dit aussi : Nous ne nous aimons plus ! Nous ne nous sommes jamais aimés ! » Puis, après quelques jours assez

mal employés par le poète, vint pour lui la maladie dont les deux amoureux ont peut-être exagéré la gravité par la suite : « une typhoïdette, compliquée de délire alcoolique », déclarera plus tard le docteur Pagello, qui fut alors appelé pour soigner le jeune homme. L'on sait que Sand ne tarda pas à faire les plus significatives avances à ce Vénitien jeune et robuste, qui lui inspira soudain le plus inattendu des caprices.

Elle lui adressa d'abord cette longue, singulière et si éloquente déclaration d'amour qui a été révélée au public il y a quelque trente ans par son destinataire parvenu aux dernières limites de la vieillesse : « Si tu étais un homme de ma patrie, disait Mme Dudevant, je t'interrogerais et tu me comprendrais; mais je serais peut-être plus malheureuse encore, car tu me tromperais. Toi, du moins, tu ne me tromperas pas... Ce que j'ai cherché en vain dans les autres, je ne le trouverai peut-être pas en toi, mais, du moins, je pourrai toujours croire que tu le possèdes. Les regards et les caresses d'amour qui m'ont toujours menti, tu me laisseras les expliquer à mon gré sans y joindre de trompeuses paroles. Je pourrai interpréter ta rêverie et faire parler éloquemment ton silence. J'attribuerai à tes actions l'intention que je désirerai... Quand tu regarderas le ciel, je croirai que ton intelligence remonte vers le Foyer éternel dont elle émane ! Restons donc ainsi ! N'apprends pas ma langue : je ne veux pas chercher dans la tienne les mots qui te diraient mes doutes et mes craintes... Je voudrais ne pas savoir ton nom. Cache-moi ton âme, pour que je puisse la croire toujours belle, etc... » Pagello, amant exotique, tient ici, comme on le voit, le rôle joué par Rarahu, ou par Mme Chrysanthème dans la vie d'un autre grand écrivain; il s'agit d'une suprême tentative érotique de Lélia, prophétesse du mysticisme passionnel, de Lélia qui, au lendemain d'une déception nouvelle et plus cuisante que les au-

tres, s'efforce encore une fois d'associer la satisfaction de ses ardeurs à la conviction de marcher d'accord avec son Allié divin. Elle demande désormais la durée de son illusion à l'ignorance dans laquelle celui qui la suscite demeurera sur la nature métaphysique prétendue de cette illusion. Seule elle pénétrera cette fois dans la sphère mystérieuse de l'érotisme mystique où nul n'a su l'accompagner jusque-là d'un pied sûr : elle y justifiera de son mieux, devant son orgueil essentiel, ces transgressions provocantes de la loi humaine qui lui sont reprochées par le vulgaire. Elle n'exigera point de Pagello, ce primitif et ce naïf, qu'il prenne son essor en sa compagnie jusqu'au paradis rousseauiste, sur le seuil duquel Musset vient de trébucher après quelques autres. Peut-être, de la sorte, évitera-t-elle de se voir raillée et insultée une fois de plus pour les illusions de son extase.

Dans la grande lettre à Pagello qui suivit ce premier aveu après quelques jours, nous lisons ces lignes, plus révélatrices encore de l'obsession mystique qui continue de peser sur la jeune femme : « Oui, je puis aimer encore. Ceux qui disent que non ont menti. *Il n'y a que Dieu qui puisse me dire : tu n'aimeras plus!* Et je sens bien qu'Il ne l'a pas dit. Je sens bien qu'il ne m'a pas retiré *le feu du ciel*, et que, plus je suis devenue ambitieuse en amour, plus je suis devenue capable d'aimer celui qui satisfera mon ambition. C'est toi ! Oui, c'est toi ! Reste ce que tu es à présent ! N'y change rien ! Je ne trouve rien en toi qui ne me plaise et ne me satisfasse. C'est la première fois que j'aime sans souffrir au bout de trois jours !... Je ne voulais pas. Tu m'y as forcée. *Dieu aussi l'a voulu.* Que ma destinée s'accomplisse ! »

Peu après, ce fut la scène fameuse de la tasse de thé. Musset, convalescent, mais encore engourdi par la fatigue de la fièvre et des remèdes, crut voir sa compagne et son médecin boire à son chevet dans la même tasse et se donner sous ses yeux des marques

non équivoques de leur mutuelle passion. Sand au contraire a toujours soutenu — mais avec bien peu de vraisemblance, il faut l'avouer — que le poète fut alors victime d'une suprême hallucination fébrile. Dans la première des *Lettres d'un Voyageur* que la *Revue des Deux-Mondes* publia quelques semaines après ces événements, elle apostrophera son compagnon de voyage en ces termes : « L'amitié (lisons l'amour, car l'auteur, fidèle à son déguisement masculin de lettres, se donne dans ses pages pour un adolescent voyageant avec un ami un peu plus âgé) l'amitié s'est enfin révélée à ton cœur superbe et solitaire. Tu daignas croire à un autre qu'à toi-même, orgueilleux infortuné !... Mais le souvenir des turpitudes que tu avais contemplées (au temps de ses débauches parisiennes) vint empoisonner de doutes cruels, d'amères pensées, les pures jouissances de ton âme, encore craintive et méfiante (situation des amants en janvier 1834)... Ton corps, aussi lassé, aussi affaibli que ton cœur, céda au ressentiment de ses anciennes fatigues, et comme un beau lys, se pencha pour mourir ! *Dieu, irrité de ta rébellion* (à sa volonté qui indiquait Mme Dudevant pour compagne au poète), posa sur ton front sa main chaude de colère, et, en un instant, tes idées se confondirent, ta raison t'abandonna (c'est la maladie d'Alfred en février 1834)... *Quelles visions ont passé dans le vague de ton délire?* Quels célestes fantômes t'ont convié à une vie meilleure? Quels secrets, insaisissables à la raison humaine, as-tu surpris dans l'exaltation de la folie? » C'était dire publiquement une fois de plus à Musset, réconcilié et soumis, mais en termes qui ne pouvaient être compris que de lui seul : « La tasse de thé de l'hôtel Danieli a été une hallucination de ton délire et de ta folie ! »

La même insinuation se retrouvera dans *Elle et Lui* un quart de siècle plus tard, non plus à l'intention du poète qui venait de s'éteindre, mais à l'adresse

du public scandalisé par cette légende de sans-gêne érotique : affirmations qui tendent toutes à fixer une date un peu plus tardive au début de la relation amoureuse qui s'établit alors entre Sand et Pagello. Elles sont, par malheur, en contradiction flagrante avec les lettres de la voyageuse au médecin que nous possédons aujourd'hui. — Ce qui n'empêchera pas celle-ci d'écrire en octobre 1834 au poète qu'elle aime de nouveau à cette date : « Ce n'est pas du premier jour que j'ai aimé Pierre. Et, même après ton départ (pour Paris au début du printemps 1834), après avoir dit que je l'aimais *peut-être*, que c'était là mon secret, que, n'étant plus à toi, je pouvais être à lui sans te rendre compte de rien, il s'est trouvé dans sa vie à lui, dans ses liens mal rompus (avec ses anciennes maîtresses), des situations ridicules et désagréables qui m'ont fait hésiter *à me regarder comme engagée par des précédents quelconques!* » Cette dernière périphrase n'est-elle pas assez claire? Oui, Mme Dudevant fut en butte aux menaces d'une Vénitienne ardente quand ses relations avec le médecin furent patentes : elle put songer à faire retraite, mais des « précédents » créaient dès lors un engagement entre Aurore et Pietro.

Alfred, à peu près rétabli et sous l'impression de la « tasse de thé », donna libre cours à ses emportements jaloux et des scènes pénibles se déroulèrent pendant quelques jours entre les deux compagnons de voyage. Sand écrira, dans ce *Journal* si pathétique de novembre 1834 où elle s'adresse à Musset pour se justifier, qu'elle voulut lui apprendre dès lors sa passion pour Pagello, mais qu'elle dut « rengorger » ses aveux devant l'extrême agitation du poète : « Au premier mot, comme tu m'as traitée. Tu voulais me souffleter, m'appeler c... devant tout le monde, et tu mourrais de colère si je ne t'avais menti. » Certaine altercation dont le Lido fut le théâtre avait laissé une trace profonde dans le souvenir de George.

3. — « La providence le changea tout a coup ! »

Déjà, lors de leur séjour à Franchard, Aurore avait eu l'occasion d'observer d'étranges oscillations dans l'humeur d'Alfred : « Il a été comme fou toute une nuit à la suite d'une grande inquiétude, expliquait-elle par lettre à Pagello, en le renseignant sur le tempérament de son malade. Il voyait comme des fantômes autour de lui et criait de peur et d'horreur ! » Elle ajoutait que le jeune homme passait très rapidement de la crispation des nerfs à leur affaissement, du besoin de blasphémer au besoin de pleurer. — Cette évolution, caractéristique en effet de l'état mental des névropathes, allait déterminer les successives et contradictoires attitudes de Musset, en cette fin d'hiver 1834 : et cela, plus rapidement, plus entièrement qu'on ne l'aurait pu prévoir. D'un état d'esprit assez analogue à celui de Lélia, c'est-à-dire du soupçon, de l'aigreur, du blasphème à l'égard du Dieu de la passion mystique, le poète de *Rolla* allait passer, presque sans transition, à la confiance émue et contrite envers cette divinité tutélaire comme envers son interprète dûment autorisée, légitimement qualifiée ici-bas : rôle que savait si bien s'attribuer George Sand. Et celle-ci pourra bientôt s'applaudir d'avoir écouté les conseils de modération que lui prodiguait Pagello en traitant par la mansuétude les révoltes de son amant; car les résultats de ce traitement dépassèrent ses plus audacieuses espérances. Elle eut, pour quelques semaines, à sa discrétion l'homme qu'elle venait de tromper, non pas certes sans excuse, mais sans hésitation et sans remords.

Peu après le départ solitaire de Musset pour Paris, elle allait écrire, sous le toit de Pagello, dans son roman de *Jacques*, une page que l'on peut considérer comme un utile commentaire des événements du

mois de mars précédent. Octave (Musset) s'adresse en ses termes à Sylvia (Sand) qu'il aime et qu'il a vue si tendre pour Jacques (Pagello) qu'il l'a crue la maîtresse de cet homme dont il ignorait qu'elle fût la sœur (1) : « Si Jacques est votre frère, pourquoi avoir tant hésité à me l'avouer?... Je ne sais pas encore si vous êtes la première ou la dernière des femmes? Je me demande si votre fierté signifie la vertu la plus sublime ou l'*effronterie du vice hypocrite?*... Oh, Dieu ! Vous seriez un ange si vous vouliez : c'est l'*orgueil qui fait de vous un démon*... Tu croiras être bien généreuse et bien sublime envers moi parce que tu me pardonneras d'avoir soupçonné ce que *tous les hommes auraient soupçonné à ma place*... Comment veux-tu que je te suive toujours aveuglément *dans ce monde imaginaire* (le monde de la passion érotique élevée à la dignité mystique) *où je n'avais jamais mis le pied avant de te connaître*? Ah ! sans doute, si tu es ce que tu parais à nos enthousiasmes, *tu es bien grande*... Si tu es ce que ma raison croit *deviner parfois*, cache-moi bien la vérité, trompe-moi bien habilement, *car malheur à toi si tu te démasques !* »

Ce passage, si frappant sous la plume de Sand, est à la fois révélateur de son passé de la veille et prophétique de son très prochain avenir. On y reconnaît en effet et le doute anxieux de Musset sur le caractère des relations nouées pendant sa maladie entre son médecin et sa compagne de voyage, et le mutisme dédaigneux de celle-ci sur un sujet embarrassant et les justifications hautaines dont ses lettres à Pagello nous apportent l'écho. On y entrevoit la capitulation d'abord hésitante, la soumission provisoire d'Alfred, à laquelle nous allons assister : capitulation qui le laissera pour un temps docile aux suggestions du mysticisme passionnel, humilié devant la déléguée du ciel dont il renonce à revendiquer l'amour

(1) Édit Lévy, p. 120.

pour n'implorer plus que son pardon. On y trouve le pressentiment du malaise qui va saisir le poète rendu à lui-même et peu à peu dégagé par la vie parisienne de ce monde *imaginaire* où son amie était parvenue à l'entraîner un moment sur ses pas, lui, le désinvolte amoureux des *Contes d'Espagne et d'Italie* : monde « sublime » au premier abord, mais qui, considéré de plus près, révèle des coins de pénombre fort propices aux volte-face de la fantaisie sensuelle. On y peut prévoir enfin les cruelles revanche de l'amant trahi, lorsque la *raison* achèvera de reprendre sur lui son empire et qu'il écartera, d'un geste brutal, le masque angélique posé sur les traits fort humains de la prétendue plénipotentiaire du Très-Haut; geste qui aura pour résultat de la faire implorante et suppliante à son tour. — Suivons maintenant de plus près une évolution psychologique si merveilleusement instructive.

La première capitulation d'Alfred se marque dans un billet de sa main qui précéda son départ pour Paris de quelques jours et qu'il est donc permis de dater du 20 mars environ : « Adieu, mon enfant, écrit-il à George. Quelle que soit ta haine ou ton indifférence pour moi, j'ai senti que j'avais mérité de te perdre et que rien n'est trop dur pour moi... Rien d'*impur* ne restera dans le sillon de ma vie où tu as passé, et celui qui n'a pu t'honorer quand il te possédait peut encore *y voir clair à travers ses larmes et t'honorer* dans son cœur où ton image ne mourra jamais ! » Ces lignes qui apportent une si ample satisfaction à l'orgueil blessé de Mme Dudevant paraissent l'avoir jetée soudain de l'attitude défensive (ou même agressive) qu'elle avait adoptée sous l'injure, à l'effusion sans retenue de la tendresse et de la pitié : « Non, lui répond-elle en effet avec élan, ne pars pas comme cela ! Tu n'es pas assez guéri... Pourquoi se quereller, mon Dieu? Ne suis-je pas toujours le *frère* George,

l'ami d'autrefois? » Accents qui font présager la réconciliation imminente.

Comment s'acheva cette réconciliation désormais souhaitée de part et d'autre : nous n'avons pour nous en donner quelque aperçu qu'une lettre de Musset à Sand lorsqu'elle fut rentrée en France à son tour; ces lignes sont donc du mois d'août 1834 et ont pour objet de réclamer à la voyageuse une entrevue immédiate : « O mon enfant, écrit le poète, souviens-toi de ce triste soir à Venise où tu m'as dit que tu avais un *secret*. C'est à un jaloux stupide que tu croyais parler. Non, non, George, c'est à un ami ! *C'est la Providence qui changea tout à coup l'homme à qui tu parlais...* Sois-en sûre. Oui, je le sens là; je ne suis pas ton mauvais génie. Qui sait ce que *le Ciel veut de nous?* Peut-être suis-je destiné à te rendre encore une fois le repos? » C'est-à-dire, — dans ce vocabulaire romanesque du mysticisme passionnel qu'Alfred et George ont si superbement enrichi pour leur part, — c'est-à-dire qu'Alfred se prétend destiné à exorciser une fois encore, comme l'année précédente vers la même date, le fantôme de Lélia reparu sur l'horizon de son ancienne maîtresse. A cette heure, en effet, celle-ci est déjà excédée de Pagello qu'elle a traîné sur ses pas à Paris : elle est plongée à son tour dans la dépression qui suit la fantaisie passionnelle, trop ardemment, trop amplement obéie. — Mais, cette fois, le « Ciel » ne voulut pas se mettre de la partie : nous dirons que les amoureux qui, en 1833, avaient eu quelques jours, peut-être quelques semaines d'illusion l'un sur l'autre, n'eurent pas même quelques heures d'ivresse sans réveil en 1834.

La première *Lettre d'un Voyageur* — qui fut écrite avant le retour de Sand à Paris — fait allusion en termes instructifs à ce véritable chemin de Damas sur lequel Musset se sentit aveuglé par la main du Dieu rousseauiste au point d'oublier pour un temps ce que ses yeux avaient vu la veille, puis retrouva

presque aussitôt la vue pour regarder le présent comme le passé dans une lumière nouvelle et singulière. Sand évoque dans cette *Lettre* publique le souvenir d'un « triste soir », d'une de ses « sombres veillées » où elle a bu jusqu'à la lie le calice d'amertume en compagnie du « poète » qui est le destinataire de ces lignes souverainement éloquentes. Ce poète avait suivi, dit-elle, la route tracée par Dieu devant lui (en compagnie de George) avant de s'engager sur celle du désordre et de la débauche (à Venise). Dans son égarement, il n'a donc pu oublier tout à fait *les divines émotions de sa foi première :* il est revenu inopinément vers cette foi du fond des antres de la corruption, et sa voix qui s'élevait *pour blasphémer* (c'est la scène du Lido) a soudain entonné malgré elle des *chants d'enthousiasme et d'amour !* « Alors, poursuit-elle avec le sentiment secret du triomphe, alors ceux qui t'écoutaient se regardèrent avec étonnement... Pourquoi, dirent-ils, les vierges, les amours (!) et les *anges* repassent-ils sans cesse dans ses rêves et dans ses vers?... Et toi, tu poursuivais ton chant sublime et bizarre, tout à l'heure cynique et fougueux comme une ode antique, *maintenant chaste et doux comme la prière d'un enfant !* » Tout ceci ne saurait s'appliquer à des vers de Musset, car il n'en écrivit aucun de ce caractère en 1834 : il s'agit évidemment de ses lettres exaltées à son amie, il s'agit des conclusions que celle-ci, dans sa retraite vénitienne, en tire alors sur l'état d'esprit de son correspondant parisien. Et c'est une précieuse appréciation de la courte période mystiquement passionnelle que traversait alors Alfred.

Enfin, au mois de septembre de la même année, une lettre de Sand à Musset précisera de nouveau quelque peu à notre profit les circonstances qui accompagnèrent la soudaine illumination mystique du jeune poète : « Adieu donc, écrit-elle, — à cette heure où se dessine chez Alfred une nouvelle évolution morale

en sens inverse — adieu le beau poème de notre *amitié sainte* et de ce lien *idéal* qui s'était formé entre *nous trois*, lorsque tu lui (à Pagello) arrachas l'aveu de son amour pour moi et qu'il jura de me rendre heureuse. Ah ! cette *nuit d'enthousiasme* où, malgré nous, tu joignis nos mains en nous disant : Vous vous aimez, et vous m'aimez pourtant ! Vous m'avez sauvé, *âme et corps !* — Tout cela était donc un *roman* (oh combien !) Oui, rien qu'un rêve, et moi seule, imbécile enfant que je suis, j'y marchais *de confiance et de bonne foi !* » Évocation qui nous laisse entrevoir, comme dans un éclair, la situation morale si étrange du trio vénitien dans les premiers jours du printemps 1834. Ce trio présente côte à côte à l'observateur attentif une mystique d'ancienne date, devenue presque sincère, à force d'allégations sophistiques, dans son recours à cet allié divin qu'elle invite à sanctionner, sans fatigue et sans relache, ses plus brusques variations amoureuses : puis un déprimé qui, porté aux acceptations mystiques par son tempérament comme par l'atmosphère rousseauiste de son époque, va se prendre aux suggestions réconfortantes de son extatique maîtresse et pousser l'exaltation jusqu'à conférer, en lévite imprévu, une sorte de sacrement matrimonial à cette maîtresse et à son nouvel amant; enfin cet amant, paisible et bon garçon, qui se prête, non sans quelque ahurissement, à des rites exotiques dont il ne comprend pas très bien le sens, mais dont il a déjà tiré, par provision, quelques avantages assez palpables (1).

Dans son fragment intitulé *Le Poète déchu*, Musset

(1) Rousseau étant à la source de la psychologie comme de la morale romantiques, on peut rapprocher cette situation de celle qui fut décrite par l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, entre Julie, Wolmar et Saint-Preux : le mari est, on le sait, glorifié comme incitateur de relations soi-disant platoniques, continuées ou plutôt reprises entre son épouse et l'ancien amant de celle-ci.

mentionnera plus tard comme « une heure d'exaltation ridicule » cet épisode de son existence. Mais dans *La Confession d'un Enfant du siècle*, plus rapprochée des événements, il avait été beaucoup moins sévère à sa crise de mysticisme passionnel. A notre avis, ce livre autobiographique illustre dut être esquissé par lui au cours de cette crise même (quoique mené à bon terme un peu plus tard), et probablement à Bade vers la fin de l'été 1834. Achevé après la rupture totale entre les deux héros du récit, son inspiration initiale ne fut pas alors profondément modifiée par l'auteur, au moins en ce qui concerne les trois dernières parties de l'ouvrage. Interrogeons donc ces pages à leur tour sur le problème psychologique et moral dont nous poursuivons la solution à travers les documents fournis par les acteurs du drame. — L'enfant du siècle nous explique que, soupçonnant un « secret » entre Brigitte-Aurore et Smith-Pagello, il se plaisait pourtant à les laisser en tête à tête et il donnait à Smith l'occasion de se montrer dans un jour favorable, car il ne pouvait arrêter son esprit sur l'idée d'être trompé par eux. « Une *volupté secrète* me clouait le soir à ma place. Quand Smith devait venir, je n'avais pas de repos que je n'eusse entendu le bruit de la sonnette. Comment se fait-il qu'il y ait ainsi en nous *je ne sais quoi qui aime le malheur?*... Par quel mystère restais-je immobile à les regarder lorsque, dans plus d'une occasion semblable, *je m'étais montré violent jusqu'à la fureur*. Je n'avais pas *la force de bouger!* » — Ainsi, la docilité d'Alfred aux suggestions mystiques d'Aurore est expliquée, dans sa *Confession*, par une profonde dépression nerveuse, par l'incapacité de réaction d'un fiévreux à peine éveillé de sa torpeur.

Pourtant, entre l'enfant du siècle et sa maîtresse de la veille des scènes et des éclats alternent encore, pendant quelques jours, avec ces heures d'engourdissement attendri. Il faut qu'Octave-Alfred se sente

tout à fait épuisé par ses colères intermittentes pour connaître enfin un état de gaîté douce et calme : alors, de temps à autre, il contemple le ciel, puis revient vers son amie avec des larmes dans les yeux, et tous deux se regardent d'un air solennel et tendre, *comme les faibles qui veulent être bons*. Cette évolution s'achève par le don officiel qu'Octave fait de Brigitte à Smith, ainsi qu'Alfred donna Sand à Pagello avant de quitter l'Italie : « Un autre vous aimera plus dignement, dit-il, nul ne vous aimera plus profondément que moi. Un autre ménagera en vous des *qualités* que j'offense. Vous aurez un meilleur amant : vous n'aurez pas un meilleur *frère*. Laissez rire le monde d'un mot *sublime* qu'il ne comprend pas ! » Répétition quasi machinale du mystique vocabulaire d'Aurore ! Et telle resta donc quelque temps l'opinion d'Alfred sur l'influence qu'il avait subie, après qu'il s'en fut dégagé sans en avoir entièrement effacé de sa mémoire le mélancolique attrait.

Vingt-cinq ans plus tard, *Elle et Lui* présentera sous le même jour, ou à peu près, les faits qui nous intéressent : « Cette semaine-là, écrit Sand, devenue à son tour historien de ce passé si notoire, cette semaine-là fut peut-être la meilleure dans la vie de Laurent (Alfred). Généreux, cordial, confiant, sincère, il était entré dans un état d'âme où il ne s'était jamais senti auparavant, même pendant les huit premiers jours heureux de son union avec Thérèse (Aurore). La *tendresse* l'avait vaincu, pénétré, on peut dire *envahi* tout entier ! » Assuré de n'avoir pas perdu le *cœur* de cette « noble femme » en même temps que ses faveurs, il forme la résolution de reconquérir à tout prix son *estime*, car elle a *étrangement grandi dans son esprit par sa conduite* (!). Il se croit radicalement transformé pour toujours par la mystique contagion qui se dégage de son ancienne maîtresse et montre, au milieu de ses *larmes*, une sorte de *joie triomphante !* — Attitude mentale dont on ne saurait méconnaître

le caractère pathologique. — Tels sont les aperçus que nous fournissent les documents de la cause sur un des points les moins éclaircis du procès.

4. — « TU ES LE FIL QUI ME RATTACHE A DIEU. »

Aussitôt après le départ d'Alfred, rentré seul en France, s'établit entre les amants de la veille cette correspondance souverainement éloquente qui est un des plus précieux legs du siècle romantique à notre littérature nationale. Et, dans le même temps se prépare cette activité artistique intense — activité immédiate de la part de Sand, plus tardive sous la plume d'Alfred, — qui a produit d'un côté *Les Lettres d'un Voyageur*, *Léoni* et *Jacques;* de l'autre *La Confession d'un Enfant du siècle*, les *Nuits* et le *Souvenir*. On a pu dire avec quelque vérité que trois générations grandies depuis lors ont parlé, ont pleuré d'amour avec les mots, avec les cris de ces grands lyriques, deux plumes de génie ayant alors élargi le vocabulaire de la passion érotique par une infusion de mysticisme assurément fort sincère : « Je t'aime encore d'amour, George, proteste par exemple Alfred dès le 15 avril... Je t'aime, je te sais auprès d'un homme que tu aimes et cependant je suis tranquille. Les larmes coulent abondamment sur mes mains tandis que je t'écris, mais ce sont les plus douces, les plus chères larmes que j'aie versées... Il s'est passé tant de choses dans cette pauvre tête ! De quel rêve étrange je m'éveille !... Je me suis aperçu dans une glace. J'ai reconnu l'*enfant* d'autrefois. Qu'avais-tu donc fait, ma pauvre amie? C'est là l'homme que tu voulais aimer ! Tu avais dix ans de souffrances dans le cœur (thème de *Lélia*); tu avais, depuis dix ans, une soif inextinguible de bonheur, et c'était là le roseau sur lequel tu voulais t'appuyer? Eh bien, mon unique ami, j'ai été presque un bourreau pour toi, du moins dans les derniers temps. Je t'ai fait

beaucoup souffrir. Mais, Dieu soit loué !... Tu vis, tu es belle, tu es jeune; tu te promènes sous le plus beau ciel du monde, appuyée sur un homme dont le cœur est digne de toi ! Brave jeune homme ! Dis-lui *combien je l'aime*, que je ne puis *retenir mes larmes* en pensant à lui ! » Et voici la conclusion, plus nettement mystique, de ces effusions singulières : « Que mon amitié ne te soit jamais importune. Respecte-la, cette amitié plus ardente que l'amour. C'est tout ce qu'il y a de bon en moi. Pense à cela. *C'est l'ouvrage de Dieu. Tu es le fil qui me rattache à lui !* »

La femme aux impérieuses passions qui reçut cette lettre pouvait-elle la considérer comme autre chose que comme un trophée de victoire? C'était sa délégation messianique reconnue, acceptée soudain par l'homme qui l'avait auparavant traitée de si cavalière façon. — Elle lui répond comme il convenait, par des pages affectueusement condescendantes, prudemment maternelles, où elle s'accuse à son tour (sans excès toutefois et de manière à ne compromettre pas sa supériorité reconnue), où elle revient même pour les excuser sur les scènes de violence qui ont précédé la conversion d'Alfred au mysticisme passionnel, alors que le poète les avait humblement passées sous silence. Au fond, l'objet de ces évocations, malgré tout hasardeuses, c'est de le confirmer autant que possible dans la conviction que les choses n'ont pas encore été, entre sa maîtresse et son médecin, aussi loin qu'il se l'est imaginé dans son délire.

Le voyage de Musset s'achève cependant; il reprend contact avec la vie parisienne, mais ses lettres demeurent tout d'abord tristes et tendres à souhait. L'accent en est moins humble pourtant et la forme moins déférente que sous l'immédiate impression des commentaires sandiens de leur aventure : l'atmosphère du boulevard ne laisse pas d'agir quelque peu sur ce mystique de fraîche date pour le ramener insensiblement de l'empyrée vers la terre ferme.

Ses confidences trahissent surtout un fâcheux desarroi et laissent entendre qu'il retourne, faute de mieux, aux plaisirs faciles. — Aurore suit de loin ce commencement d'évolution vers l'indépendance avec une certaine inquiétude. Elle lui soumet ses *Lettres d'un Voyageur* avant de les livrer à la publicité qui les attend : car elle craint que ces psaumes passionnels ne semblent « ridicules » au Parisien qu'il est redevenu. Le monde qu'il fréquente désormais *ne comprend rien à ces sortes de choses,* écrit-elle, et trouvera sans doute cet amour imprimé quelque peu comique, ou, pour mieux dire, *antimériméen* ! Car on sait combien peu mystique en effet elle a trouvé naguère l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul.* Mais que Musset laisse dire et continue de s'associer aux interprétations romantiques que le Voyageur a données de leurs relations dans ses *Lettres* fameuses. Après tout, le blâme de certaines gens est plus désirable que leur louange !

Elle ne redoute pas au surplus pour son correspondant quelques distractions galantes, bien nantie qu'elle est pour sa part en ce genre; elle l'encourage même à nouer de plus sérieuses amours : « Peut-être m'as-tu aimée avec peine pour en aimer une autre avec abandon? Il y a de tels mystères dans ces choses, et *Dieu nous pousse dans des voies si neuves et si imprévues!* Laisse-toi faire. *Ne lui résiste pas!* Il n'abandonne pas ses *privilégiés.* Il les *prend par la main* et il les place au milieu des écueils où ils doivent *apprendre à vivre,* pour les faire asseoir ensuite *au banquet où ils doivent se reposer!* » Voilà une précise leçon de mysticisme passionnel, n'est-il pas vrai, et ce « banquet » reporte invinciblement notre pensée vers Platon, source lointaine de toute cette morale érotique !

Mais le festin d'amour, préparé par une main divine, se fait attendre pour Alfred; les plaisirs de la capitale ne le dérobent pas à ses tristes pensées :

« Qu'ai-je fait de ma jeunesse? soupirera-t-il avec nostalgie le 10 mai. Qu'ai-je fait même de notre amour? Vainement j'ai pleuré une ou deux fois dans tes bras? Que sais-tu de moi?... C'est *toi qui as parlé;* c'est toi dont la pitié céleste m'a couvert de larmes ; c'est toi qui as laissé descendre sur ma tête *le ciel de ton amour*. Et moi, je suis resté muet... J'ai cessé d'être avec toi un libertin sans cœur; *mais je n'ai commencé à être autre chose que pendant trois matinées à Venise*, et tu dormais pendant ce temps-là. » Un nouvel indice sur cette période de méditation douloureuse durant laquelle, la dépression psychique aidant, le disciple du XVIIIe siècle épicurien a senti le mysticisme passionnel s'insinuer dans son esprit, préparé d'ailleurs à cette acceptation par six mois de suggestion préalable, par la lecture d'*Indiana*, de *Lélia* et par les commentaires vécus de leur auteur. Rentré à Paris, il choisit par instinct les lectures d'édification qui conviennent le mieux à ses aspirations vers l'alliance céleste réconfortante; il reprend, dit-il, en mains *La Nouvelle Héloïse* et *Werther*, ces « folies sublimes » pour lesquelles il s'accuse de n'avoir eu trop longtemps que des moqueries.

Sand répond, le 24 mai, par des variations ingénieuses, qui ne lui coûtent guère, sur le thème fondamental de leur religion commune et sur le principe du mysticisme passionnel : « Dieu lui-même, ce que tu appelles ma *chimère*, ce que j'appelle *mon éternité*, n'est-ce pas un amour *que j'ai étreint dans tes bras* avec plus de force que dans aucun autre moment de ma vie?... Hélas, que les choses de ce monde sont vaines et menteuses, et combien le cœur de l'homme changerait *s'il entendait la voix de Dieu!* Moi, je l'écoute, et il me semble que je l'entends! Et, pendant ce temps, les hommes me crient : Horreur! Folie! Scandale! Mensonge! Quoi donc? Qu'est-ce? Et pourquoi ces malédictions? De quoi serai-je encore

accusée? » Ces dernières lignes nous apprennent que la bonne fortune, si imprévue, de Pagello commence à s'ébruiter dans le monde des lettres sur les rives de la Seine et que l'opinion ne la juge pas unanimement selon les normes du mysticisme passionnel; on hésite encore à cette date, même dans la cité sainte du rousseauisme, à regarder Mme Dudevant comme assurément inclinée par Dieu à ses successifs adultères. — Mais, aussitôt secourue dans cette nécessité par le génie lyrique qu'elle a reçu en partage, elle évoque avec une merveilleuse éloquence un souvenir de ce couvent du faubourg Saint-Jacques, où elle s'acquit jadis l'expérience mystique, dont elle use si amplement, hors du cadre chrétien, à cette heure de sa carrière. Elle écrit que parfois des tombereaux d'ordures passaient dans la rue Saint-Marceau, près des murs de la chapelle où elle connut de pieuses extases et que les grossières vociférations de leurs conducteurs troublaient alors le silence du paisible oratoire : « Depuis, ajoute-t-elle de façon significative, j'ai vécu *retirée dans l'amour comme dans un sanctuaire*, et, quelquefois, les sales injures du dehors m'ont fait lever la tête : mais elles n'ont pas interrompu l'hymne que j'adressais au ciel, et je me suis dit comme au couvent : Ce sont des charretiers qui passent ! » Ainsi, l'assimilation est complète dans son esprit entre l'extase chrétienne du passé et les érotiques effusions du présent; puis, descendant au ton plus familier : « Adieu, mon petit ange, conclut-elle. *Si tu rejoins Dieu avant moi*, garde-moi une petite place *là-haut* près de toi. Si c'est moi qui pars la première, sois sûre que je te la garderai bonne ! »

Le 10 juin Musset riposte, avec un accent solennel, qu'il se sent lavé par ce feu céleste dont il fut sur le point d'être consumé : « Si tu vas chez Danieli, regarde dans le lit où j'ai souffert; il doit y avoir un cadavre, car celui qui s'en est levé n'est pas celui

qui s'y était couché !... X (Tattet) est de retour. Il trouve que je lui apparais *sous un nouvel aspect :* voilà son mot !... *Azraël a passé et j'ai vu luire entre nous deux l'éclair de l'épée flamboyante*, etc... » — Enfin, le 15 juin, Sand rajeunit une fois de plus les antiques suggestions platoniciennes : « Crois-tu qu'un amour ou deux suffisent pour épuiser une âme forte? Je l'ai cru pendant quelque temps (au temps de *Lélia*); mais, à présent, je sais que c'est *tout le contraire* (conviction que commenteront publiquement *Léoni*, *Jacques* et *Les Lettres d'un Voyageur*). C'est un feu qui tend toujours *à monter et à s'épurer*. C'est peut-être l'œuvre terrible et magnifique de *toute une vie*. C'est une couronne d'épines qui fleurit et se couvre de roses lorsque les cheveux commencent à blanchir... Quelle est la plus belle de ces deux époques de la vie *morale?* Les flammes de l'espoir, ou les flammes du bonheur? Peut-être est-ce la première (celle dont Musset a marqué pour elle l'étape suprême)? J'entre dans la seconde (aux côtés de Pagello)... Mais la première est celle que *Dieu chérit et protège*, parce que ceux qui la parcourent *ont besoin de lui !* C'est celle qu'il féconde des plus vives émotions et de *la plus ardente poésie*. N'en aie donc pas peur... Jésus disait à la Madeleine : Il te sera beaucoup pardonné parce que tu as beaucoup aimé ! »

Notons enfin — avant de quitter pour un instant cette correspondance si révélatrice — que cinq ans plus tard, dans son fragment du *Poète déchu*, Musset a parlé, comme nous l'avons dit, de l' « exaltation ridicule » dans laquelle le jetèrent tout d'abord les événements de Venise : « J'écrivis des lettres *à la façon de Rousseau* », poursuit-il avec une clairvoyance méritoire; mais il ajoute ensuite : « Je ne veux pas disséquer tout cela ! » Et c'est grand dommage en vérité ! Car cette dissection eût été singulièrement instructive pour le pyschologue qui se penche sur les grandes crises émotives de l'âme moderne, de

l'âme géniale surtout, afin de surprendre ses secrets !

Sand a été heureusement plus courageuse vis-à-vis d'elle-même, et voici les considérations remarquables que, vers la fin du printemps de 1834, elle prêtera dans son roman de Jacques au jeune Octave amoureux de Sylvia. « Un homme aussi *peu charlatan* (mystique, exalté) que moi devait souffrir du dédain superbe que Sylvia montre pour tout ce qui sort du *monde idéal où elle s'enferme* (sur les pas de Jean-Jacques)... Je l'ai trompé, ou plutôt je me suis trompé moi-même en lui faisant croire que j'étais un transfuge de ce monde idéal et que je serais capable d'*y retourner* (sur ses traces). Oui, je l'ai cru en effet, et, *dans les premiers jours*, j'ai été tout-à-fait l'homme qu'elle pouvait, qu'elle devait aimer. Mais, peu à peu, l'indolence et la légèreté de mon caractère ont repris le dessus. » Réminiscence des premiers mois de 1834 ! — « La *raison* m'a fait entendre de nouveau sa voix, poursuit cependant Octave, et Sylvia m'a semblé ce qu'elle est en effet, enthousiaste, exagérée, un peu folle... *Orgueilleuse jusqu'à la folie* (c'est Sand qui parle ici d'elle-même), elle veut agir (en matière passionnelle) comme si nous étions encore au temps de l'âge d'or et prétend que tous ceux qui osent la soupçonner (de versatilité amoureuse) sont des lâches et des pervers. Du moment que j'ai vu avec inquiétude la singularité de sa conduite et que j'ai pris de la *jalousie* à cause de la liberté de ses démarches, j'ai donc été perdu dans son esprit ! » Ce qui fait allusion aux scènes du début de mars 1834 entre Alfred, Aurore et Pietro Pagello.

« Précipité de *cette région céleste où elle m'avait fait asseoir avec elle*, poursuit encore Octave, je suis tombé dans le monde fangeux des humains... Avec elle, le moindre tort est de la plus terrible importance. Elle pardonne il est vrai, mais ce pardon est froid, inexorable comme la mort ! En proie à mille soupçons, tourmenté, incertain, tantôt craignant

d'être dupe de la plus indigne des coquettes, tantôt redoutant d'*avoir outragé la plus pure des femmes,* j'ai vécu malheureux auprès d'elle... Je souffre de son caractère inflexible, de son humeur violente, de son *mysticisme* intolérant (le mot est ici en toutes lettres) et de ses exigences bizarres. Elle tire argument de tout pour me démontrer à quel point son âme est supérieure à la mienne... Sylvia m'accable de son dédain et, quelquefois, me prouve la pauvreté de mon cœur avec tant de chaleur et d'éloquence, que je me persuade n'être pas né pour l'amour et que je n'oserais me persuader encore que je suis *digne de le connaître!* »

Qu'on rapporte, par la pensée, ce commentaire non seulement aux événements de février et de mars 1834 — qui l'ont si visiblement inspiré, — mais encore, — à titre de géniale prévision de l'avenir, aux incidents du mois d'octobre de la même année qui furent jusqu'à un certain point la répétition des précédents et que nous étudierons tout à l'heure! L'on reconnaîtra sans faute, en cette méditation d'Octave, une analyse étonnamment perspicace de l'état d'esprit de Musset, à l'heure où il se débat dans les rets du mysticisme passionnel dont son impérieuse amie l'enveloppa plus étroitement que jamais durant les mois qui suivirent sa maladie vénitienne, afin de l'aveugler autant que possible sur la plus scabreuse péripétie de leur trop humaine aventure d'amour!

CHAPITRE III

Publiques exégèses du mysticisme passionnel.

Le mysticisme passionnel, dont Platon posa les assises dans l'âme européenne, proclame Dieu responsable des impulsions de l'amour — cet amour fût-il en conflit avec la réglementation sociale édictée par l'expérience des âges. — Telle est la conviction qu'Aurore Dupin avait puisée dans l'atmosphère rousseauisée de son temps, et qui, passagèrement ébranlée dans sa pensée par de pénibles expériences érotiques (Dudevant, Sandeau, Mérimée, d'autres encore?), y fut soudain restaurée, peu après la publication de *Lélia*, par les satisfactions que lui procura quelque temps son amour pour Musset. Cette restauration n'a pas eu seulement son écho dans sa correspondance intime, dans ses lettres à Sainte-Beuve et à Musset, en particulier; elle a marqué, selon nous, d'une empreinte profonde la production littéraire, si extraordinairement active, qui caractérise cette période de sa vie; et, dans la notoriété dès lors acquise à sa signature, ce mysticisme a trouvé le plus efficace instrument de propagande et de diffusion qu'il eût jamais rencontré jusque-là.

1. — « Le secrétaire intime » ou le droit de la femme a l'apparente galanterie.

Aldo le Rimeur, qui parut dans la *Revue des Deux-Mondes* au début de l'été 1833, reste une hésitante palinodie de *Lélia*; mais *Le Secrétaire intime* qui fut écrit pendant les premières semaines des relations de

l'auteur avec Alfred mérite d'être étudié de plus près — La princesse Quintilia Cavalcanti, qui en est l'héroïne, a bien la physionomie et les allures de Mme Dudevant telle que l'a connue Paul de Musset au milieu de l'année 1833 et telle qu'il l'a décrite un quart de siècle plus tard dans les pages durement satiriques de *Lui et Elle;* elle nous apparaît en effet désinvolte, presque masculine dans ses démarches et frisant parfois la vulgarité à force de sans-gêne — en dépit du tact supérieur qui procède malgré tout pour elle de son génie d'observation et d'interprétation psychologique. — Dans une lettre de Balzac à Mme Hanska qui est datée du 2 mars 1838 et qui a été souvent citée, le romancier de *La Comédie humaine* raconte en ces termes sa récente visite à Nohant : « J'ai trouvé la camarade George Sand dans sa robe de chambre, fumant une cigarette après le dîner au coin de son feu... Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge. Elle fume démesurément et joue peut-être un peu trop à la princesse. Je suis convaincu qu'elle *s'est peinte fidèlement* dans la princesse du *Secrétaire intime.* »

L'inspiration de ce roman est caractéristique de l'évolution qui s'est accomplie dans l'esprit de Sand, sous l'influence de sa décision passionnelle en faveur de Musset. Elle voudrait n'être pas jugée trop sévèrement par l'opinion à ce propos, mais ne songe pourtant pas encore à plaider le pur mysticisme passionnel et les droits sans limites de l'impulsion amoureuse : elle ne cherche donc à peindre cette fois ni la fidélité conjugale frémissante d'amertume et de révolte qui est celle d'*Indiana*, ni la demi-vertu d'une Valentine qui ne glisse à l'adultère qu'après avoir quelque temps refréné son désir : ni l'attitude orgueilleuse et prêcheuse d'une Lélia qui n'a connu dans sa vie qu'un seul amour charnel — un amour que rien ne nous empêche de supposer matrimonial et

qui avait été tel en effet dans le passé d'Aurore, comme nous avons essayé de l'établir (1). — Nous voyons vivre devant nous une femme dont nous pourrons longtemps nous demander si elle est une courtisane ou une reine, mais dont le dénouement du récit nous apprendra que, toujours, elle eut le droit de nous dire : « Ne me jugez pas sur des apparences peu décentes en effet. Qu'il vous suffise de constater combien je suis bonne personne, et passez-moi quelques excentricités en faveur de cette bonhomie sincère ! »

Un jeune homme de noble extraction, Louis de Saint-Julien — par une singulière inadvertance, Sand, après nous l'avoir présenté sous ce nom, l'appellera Julien pendant toute la suite de son récit, — rencontre au cours d'un voyage dans la vallée du Rhône une belle dame dont les façons, à la fois impérieuses et fort libres, ne laissent pas deviner au premier abord à quelle classe sociale il est permis de la rattacher. C'est la princesse Quintilia Cavalcanti, issue d'une illustre maison italienne et veuve d'un archiduc autrichien qui l'épousa morganatiquement vers sa douzième année. — Pourquoi « morganatiquement » puisqu'elle est souveraine de son chef et règne sur une principauté slave de l'Adriatique? C'est ce que nous ne nous chargerons pas d'expliquer. — Elle gouverne d'ailleurs ses sujets lointains en adepte du Saint-Simonisme (foi sociale acceptée par Mme Dudevant jusqu'à un certain point, à cette heure de sa vie où l'amour lui laisse peu de temps pour songer aux problèmes de la politique) et elle médit volontiers dans la conversation, de ces « idiots couronnés », de ces « misérables bâtards qui gouvernent le monde à titre de rois » !

Saint-Julien — ou plutôt Julien, pour parler désormais comme la romancière — goûte d'autant plus

(1) Voir *Revue hebdomadaire*, année 1918.

les idées politiques avancées de la princesse qu'il a été élevé par un prêtre émule du Vicaire savoyard, et qu'il voit dans les passions « bien dirigées » la source des nobles pensées comme des belles actions. Quintilia et lui sont donc faits pour s'entendre; ils s'entendent fort bien en effet, et elle ne tarde pas à l'attacher à sa personne en qualité de « secrétaire intime », pour l'associer au gouvernement de son état. — Leurs séances de travail ne manquent pas de fantaisie : tantôt ils s'occupent à « réduire les richesses superflues d'un chapitre de chanoines » ou même à « rédiger un traité d'économie politique » : tantôt la princesse, plantant d'un geste brusque son porte-plume dans les cheveux noirs de Ginetta, sa suivante, quitte d'un bond sa table de travail en s'écriant : « Redevenons jeunes ! Rends la liberté à ma chevelure, Ginetta, et enlève cette dernière tache d'encre à mon doigt ! *Le sabbat commence!* » Échos des mansardes du Quartier Latin ou de l'auberge de Franchard, sans nul doute !

Julien s'étonne quelque peu devant de si brusques contrastes : il est parfois tenté d'y voir de la coquetterie ou même des avances bien nettes à son égard, mais Quintilia s'empresse de le détromper sur ce point. Chez elle, les *apparences* seules sont galantes, le fond est solide et sérieux : « On m'avait dit souvent, expose-t-elle à l'occasion, que les femmes au-dessous de cinquante ans n'avaient pas le droit d'agir comme je le fais, que la franchise ne leur servait à rien, que leur témoignage n'était pas reçu devant *la prétendue justice du bon sens*... Pour moi, si j'étais un homme, je serais l'*ami* de Quintilia. Je la comprendrais, je la devinerais, je l'estimerais peut-être ! Mais je ne rends compte de moi à personne. Depuis longtemps j'ai appris à mépriser l'opinion des hommes. N'avez-vous pas lu la devise de mon blason : *Dieu est mon juge!* » Devise de mystique bien assurée de la partialité divine à son endroit.

Dieu est mon allié serait plus franc. — Et il est inutile de souligner, n'est-il pas vrai, à quel point tout ceci procède de Jean-Jacques.

Julien, que cette profession de foi n'a pas suffisamment éclairé sur le caractère — irréprochable, au fond — de sa collaboratrice, apprendra bientôt par un page de la cour que la princesse entretient de mystérieuses relations avec un personnage fort mystérieux lui-même auquel on ne connaît d'autre nom que celui de Max. C'est un bâtard de grande race qui vint jadis l'épouser par procuration au nom de son mari, l'archiduc, mais sur le compte duquel on n'en sait pas davantage dans la capitale de Quintilia. Julien essaye aussitôt une enquête sur ces faits étranges : égaré bientôt par les commérages d'une opinion publique aussi aveugle que sotte, il sent son amour pour la Cavalcanti se changer en suspicion et en colère. Il se croit trompé, bafoué par elle : il provoque de sa part une explication nouvelle. Elle ne lui dissimule pas que sa vie cache un « secret » en effet : « J'ai, condescend-elle encore à lui dire, j'ai exposé ma réputation. Dieu sait qu'elle a dû être salie et insultée par ceux qui ne m'ont pas comprise. Je sais ou je prévois tous les dangers de mes hardiesses. *Mais j'ose toujours*. Le monde ne m'en tient pas compte (?) Un jour, il me connaîtra sans doute, et, si ce jour n'arrive pas, peu m'importe ! *J'aurai ouvert la voie à d'autres femmes qui oseront être franches, se confier à leur propre force, fouler aux pieds l'hypocrite prudence*, ce rempart du vice (!), et dire à leur amant : Celui-ci n'est que mon ami, sans que leur amant les soupçonne et les épie ! » On voit quelle confusion règne dans les notions morales capables de dicter à Mme Dudevant un plaidoyer si décousu *pro domo sua*. — Sa princesse rejette au surplus la qualification de femme *vertueuse :* elle n'accepterait pas même, après son maître Rousseau, et à défaut de la précédente, le titre d'*amie de*

la vertu; car elle déclare ignorer absolument ce que c'est que la vertu. Elle y croit cependant, comme on croit à la Providence, mais sans la définir et sans la comprendre. Aussi bien ne sait-elle pas ce que c'est que combattre contre elle-même, — comme le font les vertueux, — *parce qu'elle n'en a jamais eu l'occasion.* Ce qui est dire en d'autres termes : toutes mes impulsions vitales sont droites, dictées qu'elles me furent par ce Dieu qui demeure mon allié surhumain !

Encore assez ahuri de ce qu'il vient d'entendre, Julien doit subir presque aussitôt une nouvelle leçon de morale rousseauiste qui achèvera de brouiller ses idées sur le juste et l'injuste, sur le licite et sur l'interdit. Un certain étudiant nommé Spark, avec lequel il s'est lié dans les tavernes de la ville, prend vivement contre lui le parti de la princesse. « C'est, dit ce témoin qui semble particulièrement renseigné sur celle dont il parle, c'est une *excellente femme !* — Mais le vice, mais la débauche qu'on lui prête? objecte le secrétaire amoureux et jaloux? — Vous voulez dire, riposte Spark, la *galanterie* dont on l'accuse. Mais on peut être une femme galante et une fort bonne femme. Je ne dis pas que la princesse soit un exemple à suivre pour les femmes qui ne veulent pas être calomniées et persécutées. Mais, pour un homme de cœur qui se moque de l'opinion d'autrui et qui s'en rapporte à sa *conscience,* c'est une belle maîtresse à aimer toute sa vie ! A votre place, je l'aimerais de tout mon cœur, et je passerais ma vie à son service ! »

Emporté par sa passion, Julien ne tient malheureusement aucun compte de ces deux avertissements de discrétion et de prudence. Il ne voit plus dans Quintilia que la femme « galante » (aussi bien qu' « excellente) dont on lui a trop certifié l'existence. Les vapeurs de l'ivresse aidant, il se laisse alors emporter à une tentative de violence sur cette auguste personne. Aussitôt qu'elle a reconnu son intention, la princesse, douée d'une vigueur peu commune, le

saisit à la gorge, le terrasse en un clin d'œil, lui met un genou sur la poitrine et lui place sur les artères du cou un petit stylet (celui que Sand portait à sa ceinture en 1833, s'il faut en croire les souvenirs du frère de son amant) : « Chien que vous êtes, crie-t-elle cependant au téméraire ! Épargnez-moi le dégoût de vous tuer moi-même ! » Et elle le fait jeter en prison.

Mais sa colère ne tarde pas à s'adoucir : elle ordonne alors d'amener Saint-Julien devant elle et condescend à lui exposer en termes clairs la situation de son cœur et les secrets, parfaitement *saints et sacrés*, que renferme ce cœur, odieusement calomnié par les méchants. Elle fait passer sous les yeux ahuris de son secrétaire intime son acte de mariage authentique avec le bâtard Max, qu'on lui prête pour amant, et qui ne fait qu'un, au surplus, avec l' « étudiant » Spark — (un étudiant de vingtième année, à tout le moins si l'on songe à la maturité épanouie de Quintilia et à l'âge probable de l'homme qui vint l'épouser par procuration quand elle avait douze ans !) — Veuve de son archiduc, elle s'est unie légitimement à celui qui avait tenu un rôle de simple figurant dans l'union que la raison d'état lui avait tout d'abord imposée. Mais Max est un sage; il a refusé de partager le trône de son épouse, préférant demeurer un *mari-amant !* Et Quintilia d'entonner un psaume sur son bonheur (qu'on pourrait appeler cryptoconjugal) : « Oh ! qu'il est beau le monde que nous habitons tous deux. Les flèches que d'impuissants ennemis nous destinent y viennent mourir à nos pieds. L'orage gronde là-bas, mais nous, retirés sur les cimes élevées, *près des cieux*, nous voyons les anges nous appeler à travers un voile d'azur et nous entendons leurs divins concerts auxquels nos âmes ardentes mêlent leurs *pieuses aspirations !* Nous avons trouvé le secret d'être amants, quoique mariés. Le mariage, tel que le monde l'a fait, est le plus amer et le plus déri-

soire des parjures de l'homme envers Dieu. Parfois, au milieu d'un bal splendide, abrutie en quelque sorte par l'ennui de la représentation, il me semble que je viens d'entendre ta voix et de respirer tes cheveux ! Alors je vais pleurer de souffrance et de bonheur dans notre cher pavillon ! » Oui, sans doute, ce mystère est fort poétique, mais il n'est pas à la portée de tout le monde : on ne voit pas bien ce qu'y deviendrait la famille, et il présente en outre quelques inconvénients pour la tranquillité du mari, comme l'aventure de Saint-Julien pourrait nous en convaincre au besoin. Décidément, ce n'est pas encore là une solution pratique au problème social posé pour la première fois dans les pages d'*Indiana*.

Au surplus, la princesse que sa supériorité intellectuelle autant que son bonheur intime disposent à la tolérance, ne refuse pas les circonstances atténuantes à cette opinion publique absurde qu'elle se fait un devoir et un plaisir de braver. « Ne haïssons pas, dit-elle en substance, ce monde aveugle qui redoute et proscrit ce qu'il ne sait pas comprendre. Gardons-nous seulement de le craindre ou de le flatter. C'est un géant peu clairvoyant, qui confond le froment avec l'ivraie. Détestons les fourbes qui ont crevé l'œil du Cyclope, mais laissons passer celui-ci sans dommage, satisfaits d'avoir évité son déplaisant contact ! »

En dépit de quelques pages délicieuses qui surgissent çà et là dans l'ouvrage — la description d'un certain bal en costumes d'insectes fut célèbre en son temps, — *Le Secrétaire intime* inaugure, dans l'œuvre de Sand, la série des romans négligés; la thèse du livre elle-même est sans consistance et il ne semble pas que l'auteur y ait attaché grande importance; c'est l'improvisation brillante et inégale d'une artiste de génie qui donne libre cours à sa fantaisie créatrice. Sainte-Beuve le lui fit remarquer quand elle lui soumit son manuscrit avec toutes sortes de circonlo-

cutions, excusant cet ouvrage, si peu comparable au précédent, *Lélia,* par la nécessité de gagner son pain. Le fin critique avait exprimé en particulier des réserves sur le personnage de Quintilia, comme nous le devinons par la réponse de Sand : « Je profiterai encore de vos objections, écrit-elle... Je me chargerai, moi conteur ou bien quelqu'un de mes personnages, *d'avouer au lecteur que la Cavalcanti n'est pas sans imprudences et sans torts.* C'est bien là mon idée, en la montrant et si sage et si folle. » Les retouches de la dernière heure expliquent donc quelques-unes des incohérences qu'il serait trop facile de relever dans la justification morale de la princesse, car sa créatrice l'avait sans doute conçue plus tranchante et plus agressive dans l'apologie de ses perfections méconnues. Sainte-Beuve tint alors auprès de son amie de lettres le même rôle que Buloz vingt-cinq ans plus tard lorsqu'il examina la rédaction manuscrite d'*Elle et Lui :* tous deux s'efforcèrent de modérer la trop naïve expression de son orgueil mystique.

2. — « LEONE LEONI », OU L'ABJECTION AUTORISÉE PAR L'AMOUR.

Leone Leoni, qui suivit *Le Secrétaire intime* à quatre mois de distance seulement, est déjà d'une inspiration sensiblement différente. Ce court roman fut écrit, dit la préface de sa réédition (en 1853), dans l'espace de huit jours, à Venise, pendant un triste carnaval. On peut donc le dater de février 1834, à la veille même de la maladie gastro-cérébrale qui allait éprouver le volage Alfred. Que de désillusions en effet pour Mme Dudevant depuis son séjour à Franchard ! Elle traverse à ce moment les plus mauvaises heures de son voyage italien, et l'inspiration de son livre va nécessairement s'en ressentir.

Dans cette même préface de 1853 (écrite par con-

séquent du vivant de Musset), elle explique qu'ayant relu *Manon Lescaut* vers cette évoque, elle avait pensé qu'il serait intéressant de donner le caractère de Manon à un homme; d'où le personnage de Leoni. C'est possible, mais le livre est sorti bien plus évidemment d'une très personnelle et très poignante inspiration, comme on va le reconnaître; il a été conçu, selon nous, dans un élan d'orgueil mystique, l'auteur s'étant proposé de justifier à ses propres yeux et devant l'opinion, s'il était possible, sa nouvelle et désormais trop évidente erreur passionnelle, d'exprimer publiquement sa résolution (fort passagère) de s'attacher à Musset en dépit de ses infidélités outrageantes, d'exalter enfin les moments heureux de leur amour sur les ruines mêmes de cet amour, tout en escomptant ses possibles résurrections. En d'autres termes, bien plutôt qu'à Manon devenue homme, Leoni ressemble à Musset avili dans les mauvais lieux de Venise (mais sa compagne de voyage ne pouvait le dire en 1853), et Juliette rappelle beaucoup moins des Grieux changé de sexe que Mme Dudevant, revenue vers le mysticisme passionnel pour dissimuler de son mieux, en l'auréolant de sainteté rousseauiste, sa récente, sa profonde déception d'amour !

La scène est à Venise, dans l'Albergo Danieli qui abrite à ce moment les deux touristes français. Un grand seigneur espagnol se dispose à épouser une femme rencontrée en voyage, qui l'a conquis par sa rare beauté, par la tendre sensibilité de son cœur, mais dont il connaît trop peu les antécédents, ainsi qu'on va le voir. En effet, au moment d'accepter de lui son nom, sa fiancée se décide, dans une impulsion de loyauté, à confesser tout son passé devant un homme qui la traite avec tant de généreuse confiance : et voici les principaux traits de ce récit qui remplit le livre presque entier. — Fille unique d'un grand joaillier de Bruxelles, Juliette a vu s'introduire un jour dans le milieu paisible et bourgeois où cha-

cun la fêtait comme une riche héritière, certain Vénitien enigmatique du nom de Leone Leoni. On suppose ce personnage de noble race, parce que le palais Leoni est, de notoriété européenne, un des plus beaux monuments qui se mirent dans le Grand Canal. Il joue gros jeu, brille dans toutes les fêtes, et les femmes n'ont d'yeux que pour lui.

Il paraît s'éprendre de Juliette et la demande en mariage, non sans promettre au bijoutier, assez mal disposé pour ce prétendant exotique, des documents qui prouveront son illustre origine; mais ces papiers tardent à venir, et l'aventurier enlève tout simplement la belle qui se laisse faire, cédant dès lors à une fascination passionnelle dont elle ne se dégagera jamais plus dans la suite. Avant de quitter la Belgique en compagnie de sa conquête, Leoni a volé toutes les pierreries qui formaient le fond de commerce de son futur beau-père; mais la jeune fille n'a pas eu connaissance de ce premier crime. Comment soupçonnerait-elle en son amant la moindre tare ! Il possède « un corps robuste habité par une âme *immense* » : il a tous les vices et toutes les *vertus* (nous jugerons bientôt de celles-ci), toutes les passions *coupables* et *saintes;* il est supérieur aux autres hommes dans le *mal* comme dans le bien (mais beaucoup plus visiblement dans le mal) ! Peut-être y a-t-il en son passé quelque secret redoutable? Mais l'auteur de *René* et celui de *Manfred* avaient fait de pareils secrets des auréoles au front de leurs sataniques héros ! « Je m'imaginais alors, explique Juliette à son Espagnol, que la société, injuste et *stupide*, avait frappé Leoni de réprobation pour quelque imprudence *sublime.* Je trouvais un attrait de plus dans ce mystère impénétrable, dans cette belle et poétique infortune ! » D'une semblable et si évidente erreur, elle ne songe nullement à se repentir au surplus. Malgré les horreurs qu'elle va conter de son Leoni, elle juge encore cette âme « bien *belle* et bien laide, bien vile

et bien grande à la fois » ! Contradiction répétée dans les termes qui reste un dernier ménagement pour la morale rationnelle, dont le lecteur rousseauiste peut être encore préoccupé quelque peu, mais qui laisse tout l'accent sur vertu, beauté, bien et grandeur, ainsi que nous le verrons par la fidélité de Juliette à son forban. Quand on n'a pas la force de haïr cet homme, ajoutera-t-elle, il faut nécessairement l'aimer et devenir sa proie !

Ainsi qu'il advint à Aurore aux côtés d'Alfred, la passion de cette fille ardente lui a procuré tout d'abord quelques semaines d'extase heureuse, qui, sur son entraînement irrésistible, ont posé le sceau de l'indélébile. Les vallées alpestres de la Suisse sont le cadre de cet amour en sa fleur, et Sand, inspirée par ses souvenirs pyrénéens, a placé là quelques pages admirables de poésie. Mais le Vénitien s'est bientôt fatigué de la vie agreste, car il lui faut les plaisirs nocturnes des villes. Il a donc emmené sa maîtresse dans le Palazzo Leoni — (qui d'ailleurs ne lui appartient pas, mais qu'il a seulement loué à l'insu de sa compagne, en sorte que nous restons et resterons incertains sur sa véritable situation sociale). — Aussitôt, ses habituels compagnons de débauche reprennent avec lui leurs relations intimes, et Juliette commence à gravir son calvaire, car elle va découvrir, par degrés, à quel aigrefin elle a lié son sort. Toutefois, après chacune de ces écœurantes découvertes, il lui certifie qu'il l'adore toujours et trouve les moyens de l'en convaincre : « Leoni me trompait, dit-elle, m'avilissait et m'aimait en même temps ! » Que faut-il davantage?

Bientôt à bout de ressources (en dépit de son vol bruxellois), Leoni s'attache à une certaine princesse Zagarolo, déjà mûre, encore belle, mais poitrinaire, condamnée par les médecins, et dont il projette donc de capter l'héritage afin de rétablir ses affaires. Absorbé par cette difficile entreprise, il

délaisse complètement Juliette, et celle-ci traverse alors, dans sa solitude amère, des heures analogues à celle qu'Aurore dut connaître peu après son arrivée à Venise. Elle retrouve pourtant tout à point, sur le rivage Adriatique, un honnête jeune homme, son compatriote, qui fut son adorateur discret et dont l'union lui eût assuré un calme bonheur. Cet Henry, bientôt renseigné sur la situation de celle qu'il aime toujours, s'étonne de la voir courber la tête sous une main *vile*, et s'attacher à un *lâche* imposteur; il achève de l'éclairer sur la valeur morale de son amant en l'instruisant du vol dont ses parents ont été les victimes. Son père est mort, terrassé par le chagrin qu'elle lui a causé; sa mère reste gravement malade. Juliette ne reçoit point sans quelque émoi ces nouvelles. — Alors Leoni, qui tient encore à sa conquête et redoute les représentations d'Henry, se laisse entraîner par les cyniques conseils de son odieux entourage à supprimer ce moraliste importun. — Toutefois Sand croit devoir entourer ce premier assassinat de quelques circonstances atténuantes. Leoni a désiré un duel avec le Belge; il a été poussé au crime, sur le terrain même de la rencontre, par l'un des bandits qui composent son intimité. Un peu plus tard, lorsqu'il décidera d'empoisonner la princesse phtysique qui tarde trop à rendre l'âme, le hasard fera qu'un domestique de la dame, ayant formé le même projet, devancera de quelques instants l'autre criminel dans l'exécution de ce forfait ! — Que demander davantage au Dieu du mysticisme passionnel en faveur de ses élus?

Pourtant Juliette, instruite du meurtre d'Henry, marque enfin quelques velléités de révolte, et son amant est réduit à utiliser, pour sa défense, les dogmes les plus décisifs de la religion érotique. — Il confessa d'abord, expose-t-elle au gentilhomme castillan qui l'écoute toujours avec une exemplaire patience, les innombrables *turpitudes* qui avaient

rempli son existence; mais, du fond de cet abîme, il laissa voir et comprendre ce qu'il y avait de *vraiment beau en lui*, à savoir la faculté d'aimer sans relâche (!), l'éternelle vigueur d'une âme où les plus rudes fatigues, les plus dangereuses épreuves n'éteignaient jamais le *feu sacré*. Il ne s'attarda pas à défendre (ô Jean-Jacques!) sa conduite qui avait été condamnable et vile, mais seulement son *cœur*, qui *restait toujours noble, parce qu'il saignait toujours de ses torts*. Il assura conserver encore, aussi *pur*, aussi énergique que dans sa jeunesse, le sentiment du juste et de l'injuste, l'horreur du mal qu'il commettait, l'enthousiasme du Beau qu'il contemplait sans pouvoir l'atteindre! — Et cette effrayante exagération caricaturale des plaidoyers de Saint-Preux est prodigieusement instructive, en vérité.

Léoni certifia de plus à sa compagnie que la patience dont elle avait fait preuve à son égard, ses vertus, son angélique bonté, sa miséricorde inépuisable comme celle de Dieu, ne pouvaient s'exercer en faveur d'un être qui les appréciât davantage et qui les admirât plus sincèrement! Aussi bien un homme de mœurs régulières et de conscience délicate aurait-il en elle considéré ces mérites comme tout *naturels* et les aurait-il appréciés beaucoup moins que lui. Près d'un mari de bon renom, Juliette ne serait pas autre chose qu'une femme honnête! Aux côtés de son Vénitien, elle est une femme *sublime*, et ce privilège vaut bien d'être acheté par quelques sacrifices. — Une autre compensation de ces sacrifices, c'est qu'elle amasse de la sorte à son profit dans le cœur de son amant une dette de reconnaissance aussi ample que les souffrances ou les amertumes qu'elle supporte afin de lui demeurer fidèle.

Cette « reconnaissance-là », nous allons la voir se manifester chez Leoni par une recrudescence de sans-gêne, et par d'infâmes traitements à l'égard de Juliette, dont le bénéfice réel nous paraît donc de

tout autre ordre en cette affaire, c'est-à-dire purement sensuel, en dépit de ces éloquentes effusions de mysticisme passionnel : « Va, continue cependant avec une rare impudence l'Escobar de la religion érotique, va, c'est quelque chose que d'être aimée véritablement, que d'avoir droit à une passion *immense*... Des milliers d'hommes meurent incomplets sans avoir connu d'autre amour que celui des bêtes ! Souvent, un cœur capable de le donner (cet amour à la façon de Leoni) cherche en vain qui pourrait le lui rendre et sortira donc vierge des embrassements de la terre *pour aller le trouver peut-être dans le ciel!* Ah ! quand *Dieu* nous accorde ici-bas ce sentiment profond, violent, ineffable, il ne faut plus, Juliette, espérer ni désirer le Paradis, car le paradis, c'est la fusion de deux *âmes* dans un baiser d'amour ! Et qu'importe, lorsque nous trouvons sur nos pas cette extase, que ce soit *dans les bras d'un saint ou d'un réprouvé!* Qu'il soit donc adoré ou *maudit* parmi les hommes, celui que tu aimes. Que t'importe, pourvu que tu aimes en retour ! Si tu me hais aujourd'hui, je ne verrai plus en toi qu'une pauvre fille crédule et faible qui m'aima par vanité et me délaissa par *égoïsme!* » Est-il rien de plus insidieux, de plus contagieux aussi que de telles objurgations !

Ces principes une fois posés dans l'azur, le criminel passe à quelques considérations moins éthérées : il oublie sa mystique invective à l'*égoïsme*, pour notifier à Juliette les *avantages* qu'elle trouvera sans faute à lui conserver sa compagnie : « Songe, poursuit-il en effet sur un ton qui lui sied bien davantage, songe que tu perdras ton *seul* ami pour un monde que tu méprises. Songe encore que j'aurai pour toi dorénavant un amour dont tu n'as pas l'idée ! Tu t'attachais jusqu'à présent à un faux Leoni. Je me disais : ce n'est pas encore moi qu'elle aime : Juliette fait toujours partie de cette *société* (rationnelle) dont je suis l'*ennemi* ! Je ne puis me confier à elle ! Je ne

puis épancher dans le sein d'aucun être vivant la plus odieuse de mes angoissses, *la honte que j'ai de ce que je fais tous les jours!* Voilà ce que je pensais, Juliette! Je demandais une amie au *Ciel :* mais je demandais que ce fût toi et non pas une autre! » Que de progrès dans l'audace mystique depuis des Grieux et Saint-Preux! René, Conrad, Lara et Manfred ont préparé cet épanouissement de la morale érotique sans mélange rationnel ou social appréciable. Désormais le malfaiteur de droit commun demande à Dieu lui-même un confident attendri et complaisant de ses forfaits, sans annoncer d'ailleurs aucune intention d'y mettre un terme et seulement en vue d'en porter plus allégrement le faix!

Juliette adhère d'ailleurs aux conclusions de ce plaidoyer sans formuler une seule objection, tant elle est stupéfaite de sentir toujours, au voisinage du forban, la même *émotion* délicieuse! Émotion de quelle nature? C'est ce qu'elle ne nous laisse pas ignorer; ajoutant qu'elle éprouve plus que jamais *le désir de ses caresses* et la *reconnaissance de son amour*. Aussi bien l'« abjection » de cet amoureux (et le mot est de l'amoureuse) ne laisse-t-elle aucun stigmate durable sur son *noble front!* Quand ses grands yeux noirs dardent sur la jeune femme leur rayon de flamme, les souillures disparaissent de ce front sublime et, insiste-t-elle, *jusqu'aux taches du sang de Henry*, tout s'y trouve effacé! « Je puis me dire, conclut-elle pour édifier plus entièrement son auditeur de l'hôtel Danieli, que ses marques de tendresses furent alors *plus vives* et me donnèrent plus d'orgueil et de joie! Ce fut le temps *le plus heureux de ma vie!* »

Leoni a profité pourtant de son triomphe oratoire (qui est surtout un triomphe plastique) pour imposer à Juliette l'existence à trois avec la princesse malade qu'il continue de capter : il présentera toutefois sa maîtresse comme sa *sœur* afin de prévenir la jalousie de la mourante qui pourrait modifier ses dispositions

testamentaires. Juliette se soumet de bonne grâce à cette ignominie nouvelle : elle se prend même d'amitié pour la Zagarolo. Mais lorsque celle-ci, renseignée par une lettre anonyme sur les relations vraies de Leoni avec sa prétendue sœur, songe à révoquer le legs qu'elle a fait de sa fortune au galant imposteur, Juliette n'hésitera pas à aider son amant dans le crime d'empoisonnement qu'il a décidé. Poursuivis tous deux pour ce meurtre nouveau, ils sont incarcérés, puis rendus à la liberté quand on a reconnu qu'ils n'ont pas tué la princesse, malgré leur bonne volonté à cet égard, car ils ont été prévenus de quelques instants par un autre assassin, et l'infortunée poitrinaire a donc bu la mort à double dose, tant elle avait judicieusement choisi l'entourage de ses derniers jours ! — On aimerait à savoir quelle mine fit le noble Espagnol à cet endroit du récit de sa fiancée, mais Sand nous laisse sur ce point dans l'ignorance, et nous apprendrons seulement qu'il n'a pas été le moins du monde ébranlé par une si noire confession dans ses vues matrimoniales.

Non seulement les deux assassins d'intention se trouvent rendus à la liberté par cette péripétie étrange, mais encore, innocents désormais aux yeux de la loi, ils recueillent l'héritage dont leur victime les gratifiait par un testament qu'elle n'a pas eu le temps de révoquer. Subside sans grande influence sur leur destinée, au surplus, car les aigrefins qui les entourent ont bientôt fait de dévorer en leur compagnie la plus grande part de l'aubaine et Leoni profite de cette peu durable opulence pour tromper son amie avec plus de cynisme que jamais : car c'est ainsi qu'il persiste à lui manifester sa « reconnaissance » et son amour *inouï*. Elle le quitte à ce moment pour aller recueillir en Belgique le dernier soupir et l'héritage de sa mère : mais, lorsqu'elle rentre en Italie, pressée de partager avec lui sa nouvelle fortune, elle est contrainte de l'employer tout entière à le tirer de prison. Un autre

testament, tardivement retrouvé, de la princesse, l'a en effet dépouillé de ce qui lui restait et fait enfermer pour dettes. — Les voilà de nouveau sans ressources. Situation qui plonge Leoni dans une sorte de démence, dont la description doit probablement quelques traits aux souvenirs de Sand sur les crises nerveuses d'Alfred. Il devient sujet à des frayeurs puériles, à des violences terribles : il se montre incapable de supporter la contrariété la plus légère : maintes fois, il s'emporte jusqu'à frapper brutalement sa compagne : il la tuerait si on ne l'arrachait de ses mains. Mais ces scènes ne refroidissent en rien la passion qu'elle continue de lui vouer.

Elle cherche à lui procurer quelque argent en peignant des boîtes de Spa : ce qui fut le premier gagne-pain tenté par Mme Dudevant lors de son arrivée à Paris en 1831; toutefois ce travail est infiniment moins lucratif que la captation galante et Leoni imagine cette fois de contraindre Juliette elle-même à la débauche afin de vivre de ses charmes — tout en se retranchant au besoin derrière sa récente « folie » pour expliquer ses infâmes exigences. — Mais Juliette a la petitesse de résister à ces suggestions odieuses. Alors une scène véritablement puissante dans son ignominie est évoquée sous nos yeux par l'auteur de *Leoni*. Nous voyons celui-ci en devoir de livrer Juliette *à son insu*, aux caresses d'un grand seigneur anglais qui payera très largement pour sa fantaisie satisfaite. A cet effet, il adresse à son amie dans l'obscurité des paroles d'amour, puis fait silencieusement place à l'intrus tandis qu'elle le croit toujours à ses côtés. Elle découvre cette insulte suprême tout juste à temps pour se dégager des bras de l'insulaire, et, dans une crise de desespoir, se jette par la fenêtre dans le canal. Elle est recueillie presque sans vie par un étranger qui passe en gondole : c'est l'homme à qui s'adresse le long récit dont nous avons tenté l'analyse. Leoni ayant disparu après son dernier méfait sans

laisser de traces, Juliette a fini par céder aux instances conjugales de son sauveur.

La cérémonie nuptiale se prépare et Juliette vogue aux côtés de l'Espagnol. Soudain, elle aperçoit dans une barque voisine Leoni qui chante en s'accompagnant de sa guitare, enveloppé d'une robe de soie vert pâle, brodée d'arabesques d'argent et d'or! Sans hésiter une minute, elle s'élance d'un bond près du beau musicien et disparaît aux yeux de son fiancé stupéfait! Pour toute excuse, elle lui écrira le lendemain : « Je ne puis savoir qu'*il* existe sans le *désirer;* je ne puis le voir passer sans le suivre. Je suis sa femme : il est mon maître... Une force *magnétique* me soulève à son approche... Je ne puis briser la chaîne qui est entre moi et Leoni. C'est le boulet qui accompagne les galériens. Mais *la main de Dieu a rivé ce boulet!* » Suprême et péremptoire affirmation du mysticisme passionnel au terme d'une œuvre dont l'inspiration procède de lui tout entière et dans laquelle il a pour objet trop visible de faire accepter les plus terrestres leçons de libertinage.

Quelques jours après avoir achevé la rédaction de *Leoni,* Sand datait du 15 mars 1834 une préface écrite pour un libraire qui réunissait sous la même couverture quelques-unes de ses jolies nouvelles : *La Marquise, Lavinia, Metella.* Elle y rétractait, d'un ton tranchant, cette rétractation du mysticisme passionnel qu'elle avait naguère formulée dans les éloquentes imprécations de *Lélia;* puis elle ajoutait : « Qu'il y ait dans le monde où nous vivons des âmes assez riches en expansions et en dévouements pour ne pas se désabuser *du premier coup,* des cœurs assez magnifiquement dotés pour ne pas prononcer à la première déception l'anathème de la vieillesse et de l'impuissance, l'auteur ne le nie pas. Qu'il se rencontre parmi les femmes de France des caractères assez *heureux* ou assez aveugles pour puiser dans chaque nouveau désabusement, dans chaque nouvelle trahison, une *crédu-*

lité plus confiante et plus enfantine, l'auteur ne croit pas que cela soit une question. » Ce qui revient à dire à ceux qu'avaient mal satisfaits les solennelles abjurations de sa prophétesse : « Eh bien, soyez donc content de moi désormais, car je n'approuve pas ces abjurations plus que vous. Je rétracte aujourd'hui tout ce que j'ai paru dire par la bouche de Lélia; je reviens solennellement à ce mysticisme passionnel que vous lui reprochez d'avoir mis en doute. Prenez acte de cet aveu, après l'avoir si instamment exigé de ma part, et ne me reprochez donc ni Musset, ni Pagello, quand vous apprendrez quelque jour leurs bonnes fortunes successives et les courageux recommencements de leur expansive amie ! »

3. — « Jacques », ou le droit de la femme aux multiples amours.

Voici que mûrit en effet, dans la maison basse de Pagello, près du pont *dei Barcaroli*, le roman qui sera l'antithèse la plus décidée de Lélia à un an de distance, la profession de foi d'un mysticisme passionnel qui a repris confiance entière dans son Allié de l'Au-delà. Car le sujet de *Jacques* ne nous apparaît nullement tel qu'on l'a compris et interprété le plus souvent : à savoir comme la tragédie du mari qui se sacrifie de façon héroïque pour la satisfaction érotique de son épouse, lorsqu'il la voit entraînée vers de nouvelles amours. La thèse fondamentale du livre est, selon nous, bien plus large encore : l'auteur plaide le droit de la femme à remplacer aussitôt par un autre amour tout amour qui lui semble épuisé dans son âme : et cela *autant de fois* que cette femme en sentira *la force et le courage* (ce sont les expressions mêmes de Sand). La thèse de *Jacques*, c'est encore, en d'autres termes, le droit de l'amour-passion à se satisfaire, pour quelque *brève* période qu'il vienne d'ailleurs à remuer

l'âme féminine, puisque, en toute occurrence, il détermine cette âme *au nom du ciel* même. Fernande nous apparaît comme une Indiana enhardie dans ses revendications de liberté passionnelle par deux ans de méditation continuée sur la morale érotique, une Indiana qui, unie dès sa jeunesse au sage Ralph par un légitime mariage, n'en courrait pas moins à Raymon de Ramière sous les regards indulgents de ce Ralph, en vertu d'un ordre exprès du Tout-Puissant ! — Dans la préface de sa *Physiologie de l'Amour moderne*, en 1890, M. Paul Bourget écrivait que les premiers romans de Sand sont, « entre les beaux livres, ceux qu'on appellerait le plus justement immoraux ». Cela est encore plus vrai du roman de *Jacques*, à notre avis, que des ouvrages précédemment sortis de la même plume, et nous allons tenter de le démontrer.

Indiquons avant tout que l'œuvre est presque aussi négligée dans sa structure que *Le Secrétaire intime* et que la psychologie en est souvent arbitraire ou même puérile : mais ses développements théoriques sont singulièrement instructifs et son éloquence est le plus souvent admirable. — Fernande, une fille de dix-sept ans, d'extraction noble et de très médiocre fortune, se dispose à épouser un roturier riche, un ancien officier de l'Empire qui sera constamment désigné par son seul prénom de Jacques. Conçu, pour le physique, à la ressemblance de Maurice Dupin sans nul doute, ce Jacques est un homme de taille ordinaire, mais du plus attrayant visage; il a trente-cinq ans quoiqu'il en *paraisse vingt-cinq à peine* (retenons cette particularité). Fernande est éprise de lui au point de le nommer son « Messie » et de le comparer aux génies des contes de fées. Il s'est fait de son côté la plus haute opinion de sa fiancée qu'il estime sincère, juste et même *sainte!* Mais telle n'est nullement l'impression de sa sœur et confidente habituelle, Sylvia, — une Lélia plus détachée des choses

de ce monde, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler : — « Vous détestez cordialement, dit cette femme d'expérience à son frère, la société, ses droits, ses usages et ses privilèges. Les éternelles lois de l'ordre et de la civilisation, vous les révoquez en doute. Je ne suis pas plus que vous une adepte de *la foi sociale* (rationnelle). Je suis née pour la *détester*. Mais votre fiancée est-elle une des cinq ou six créatures humaines qui naissent, dans tout un siècle, pour aimer la vérité et pour mourir sans avoir pu la faire aimer aux autres? Est-elle de ceux que nous appelons les *sauvages*, en nos jours de triste gaicté ! »

En d'autres termes, Fernande appartient-elle aux adeptes imperturbables et résolus de la religion de Rousseau? C'est peu probable en effet dans un si jeune âge, mais Jacques n'en est pas moins résolu à s'appuyer sur ce cœur paisible autant que pur. Certes, il pense très mal du mariage, institution qui demeure à ses yeux l'une des plus *barbares* dont la société ait imaginé les règlements, l'une des plus assurées d'être abolies lorsque cette société fera quelque progrès vers la justice et vers la *raison* (!). Certes il prévoit qu'un lien plus humain mais *non moins sacré* remplacera celui-là, assurant *l'existence* des enfants nés d'un homme et d'une femme sans aliéner pour jamais la *liberté* de l'un et de l'autre. Mais il sait aussi que les hommes sont présentement trop *grossiers* et les femmes trop *lâches* pour mériter un code plus noble que la *loi de fer* à laquelle nous les voyons asservis. Des êtres *dépourvus de conscience* doivent porter une lourde chaîne : avant de changer la loi, il faut *changer l'homme* ! — L'on ne saurait mieux dire! Et voilà précisément pourquoi Jacques, bien que de cent ans en avance sur ses contemporains pour la « raison », se montre singulièrement imprudent lorsqu'il se prépare à meurtrir et à déchirer son cœur aux aspérités d'une institution « barbare » dont il connaît si bien les conséquences.

Écoutons par quel sophisme il tente de justifier aux yeux de Sylvia — c'est-à-dire devant les lecteurs de Sand — une détermination si parfaitement dépourvue de logique. « Quand on se sent, explique-t-il, moins *féroce* et moins *brute* que la société dans laquelle on est condamné à vivre, on se doit, tout au moins, de lutter corps à corps avec elle, en se lavant les mains devant Dieu des impuretés de la race humaine. » Or, la forme de lutte qu'il a choisie pour sa part, c'est de doter une femme *du repos et de la liberté dans le mariage!* A cette femme, privilégiée entre toutes, il assurera, *au nom même de la société qu'il méprise*, les biens que la société continue de refuser à ses pareilles, c'est-à-dire, nous allons le voir, la pleine liberté de l'amour adultère. Il entend que son épouse soit un être *noble, fier et sincère*, tel en un mot que *l'a formé la nature!* Il veut qu'elle n'ait jamais sujet de mentir, soit en paroles, soit en actions. C'est un projet qu'il a formé pour donner un but à sa stérile et vide existence : il y sacrifiera, s'il le faut, sa fortune, son amour et ce que *les hommes appellent leur honneur*, car il ne se dissimule nullement les difficultés de son entreprise et tout ce que la société, provoquée par lui, opposera d'obstacles à chacun de ses pas. Mais qu'importe ! Les préjugés, les jalousies, les menaces, les haines, les persécutions les plus infâmes ne lui feront jamais oublier ce qu'il *a promis à Dieu* en faveur de sa compagne !

Il aura grand besoin de ce réconfort mystique, nous pouvons le prévoir, car il s'illusionne fort peu sur la *durée* des unions que noue l'amour-passion, cette voix de Dieu qui parle à ce moment dans le cœur de Fernande aussi bien que dans le sien. Il connaît les variations de l'amour, mais il est convaincu que l'amour vit de ces variations mêmes. C'est, dit-il, quand on ne peut plus aimer personne qu'il convient de pleurer sur soi, ou même de *rougir* pour avoir laissé éteindre dans son sein le *feu sacré!* Aussi bien,

dans une âme qui se livre ingénument à ses impulsions érotiques, les affections *successives* prennent-elles une force *croissante* (et nous reconnaissons ici une fois de plus la théorie platonicienne de l'amour). Quand on sent un amour s'éteindre dans son cœur, il faut donc le proclamer sans honte et sans remords, puis se tenir prêt à obéir aux nouvelles impulsions de la *Providence,* qui *attirera* bientôt sa créature vers de plus ardentes et de plus *parfaites* amours !

Tel est du moins le résultat de l'expérience acquise par Jacques au cours de sa vie de garçon : et, que Fernande doive un jour s'acquérir la même expérience, c'est ce qui lui paraît, dès ce moment, fort vraisemblable : « Je sais l'avenir, écrit-il en effet à sa sœur avec résolution, mais, pour rien au monde, je n'aurais *la froide lâcheté* de lui sacrifier le *présent !* » Ainsi, le principe de toute morale rationnelle et de toute prévoyance sociale, celui qui conseille de sacrifier au moins pour une part l'agrément du présent à la sécurité de l'avenir, est devenu pour la morale érotique une *froide lâcheté!* Ce qui nous permet de prévoir les aboutissements de cette doctrine. Et Jacques achève son raisonnement en ajoutant que, dès longtemps accoutumé à la souffrance, il ne recule pas devant celle qu'il prévoit déjà pour lui dans son ménage. Quels que doivent être les lendemains de cette union, il disputera d'abord à l'avare destinée les quelques biens qu'il peut lui arracher encore !

Soit ! pour ce qui le regarde, il est libre de s'exposer de la sorte en connaissance de cause. Mais Sylvia lui fait observer, avec pleine raison, que Fernande pourrait bien souffrir avec lui sans l'avoir prévu de même. Fernande, unie à son époux par un lien légal *que rien ne pouvait briser à cette date* (ne l'oublions pas), se trouvera fort gênée pour suivre la nouvelle impulsion de son cœur quand la Providence du mysticisme passionnel lui commandera d'aimer un autre homme que son époux. Objection qui est celle du plus humble

bon sens, en vérité! Pourquoi, grand Dieu, offrir à cette jeune fille un *mariage*, c'est-à-dire un pacte que rien ne pourra déchirer, quand on a de semblables persuasions, de semblables prévisions dans l'esprit. Sand, nous venons de le dire, fait poser la question par sa Sylvia : mais elle n'y répond par la bouche de Jacques qu'avec le plus visible embarras. Ce que Fernande est destinée à souffrir *avec* lui, riposte celui-ci (mais souffrir *par* lui serait plus exact), sera fort peu de chose *au prix de ce qu'il est résigné à souffrir sur lui-même!* Un évident sophisme à tous les points de vue et dont la brutalité secrète nous est mieux révélée par cette exclamation qui le suit : « Je sais ce que sont les douleurs des autres au prix des miennes. *Comment veux-tu que j'aie de la compassion pour quelqu'un* ! » Tel est l'ordinaire aboutissement de la « sensibilité » débridée.

On le voit, en pressant quelque peu la résolution de Jacques, il ne songe plus à offrir le mariage à Fernande pour la faire *libre et paisible* en dépit de la société marâtre, mais au contraire pour la faire souffrir dans le futur afin de se satisfaire lui-même dans le présent : souffrir moins que lui, à ce qu'il affirme, mais souffrir de façon fort poignante encore lorsque la *voix du ciel* prononcera un nom qui ne sera plus celui de Jacques à l'oreille de cette femme, liée pour la vie par les règlements sociaux que consacra l'opinion de son temps ! —Tout cela est radicalement absurbe. Mais c'est au *mariage* qu'en veut Mme Dudevant, parce qu'elle a été mariée, qu'elle l'est encore, le sera toujours, et que cette situation l'exaspère davantage à mesure qu'elle allonge la liste des délégués de la Providence à ses satisfactions amoureuses.

Après s'être si médiocrement expliqué vis-à-vis de sa sœur, le dialecticien rousseauiste se tourne vers sa fiancée, moins perspicace, pour préciser le caractère du *mariage* qu'il lui propose et pour lui inculquer les principes de ce mysticisme passionnel qui doit

devenir la règle de leur vie : « Vous allez, lui écrit-il dans une apostrophe qui est demeurée célèbre, vous allez jurer de m'être fidèle et soumise, c'est-à-dire de n'aimer jamais que moi et de m'obéir en toutes choses ! L'un de ces serments est une *absurdité,* l'autre est une *bassesse.* Vous ne pouvez pas répondre de votre cœur, quand même je serais le plus grand et le plus parfait des hommes : vous ne devez pas promettre de m'obéir parce que ce serait nous avilir l'un et l'autre. Au serment de te protéger que la loi me prescrit, je veux joindre celui de te *respecter !* C'est à tes pieds que je veux le faire en présence de Dieu, le jour où tu m'auras accepté pour *amant*... Je ne veux être ni geôlier, ni bourreau... Si je te suis à charge, je m'*éloignerai.* » Et Fernande de répondre en se guindant au même diapason : « J'ai horreur de la tyrannie et j'étais résolue à *ne pas me marier.* Mais je vous ai deviné et j'ai reconnu que Dieu faisait *un miracle* en ma faveur... Ne parlons pas de notre mariage ! Parlons comme si nous étions seulement destinés à être amants ! » Ce qu'ils feraient bien plus prudemment de rester !

Elle ajoute d'ailleurs, par un reste d'éducation rationnelle et chrétienne, qu'elle sent son amour *éternel :* ce qui soulève aussitôt cette protestation de son futur époux : « Non, non ! Tu ne sais pas, tu ne sais pas, pauvre enfant !... Quelles promesses, quel serments peuvent lier l'amour?... Ah ! gardons-nous d'interroger trop souvent le livre mystérieux où la *durée* de notre bonheur est inscrite *de la main de Dieu*... Ni toi ni moi nous ne connaissons ce qu'a de force et de durée en toi *la faculté de l'enthousiasme* qui, seule, fait différer l'amour de l'amitié... L'amour est une flamme plus subtile et plus sainte. C'est Dieu qui le donne *et qui le reprend !* » Et Fernande n'a donc plus qu'à attendre patiemment cette « reprise », si opportunément prédite et presque promise à ses naïves ardeurs.

Le jeune ménage, dûment averti de son possible avenir, connaît trois mois d'accord parfait, pas davantage. Au delà de ce terme, des accès de *mélancolie* commencent à tourmenter les deux conjoints. Fernande juge son mari trop *accompli!* Il n'a pas de défauts, pas de faiblesse, c'est *effrayant* à la longue (et tel avait été, si l'on s'en souvient, le reproche de Musset à sa trop paisible et trop méthodique compagne de voyage!) Une amie de Fernande, la raisonnable Clémence, lui écrit alors, très judicieusement, que cette manière d'épier son mari, de scruter toutes ses pensées, de peser toutes ses paroles, rendra Jacques fort malheureux et que l'amour dispose les femmes de la sorte *quand elles ne savent pas se vaincre!* Ce qui est profondément vu : mais cette Clémence n'en sera pas moins traitée par la suite de « prude envieuse » et de fâcheux pédagogue femelle! — Pourtant Sylvia elle-même, la très libre et très impartiale Sylvia, estime que la désaffection progresse vraiment trop vite entre les nouveaux époux : elle juge que la voix de Dieu se montre cette fois de bien courte haleine et Jacques partage l'avis de sa sœur : il était certes préparé à ce qui se passe, mais, tout en escomptant le refroidissement de Fernande et le sien, il s'était trompé lourdement sur un point, sur la *durée* de leur illusion réciproque! La brièveté de cette illusion a déconcerté sa prévoyance! — Aussi, après cette suprême expérience, sent-il sa carrière passionnelle parvenue à son terme. Il a *fait son temps* : il est arrivé « au dernier tour de roue » en matière érotique et ne s'en étonne pas au surplus, sachant que l'amour vient de Dieu, qu'il *y retourne* et *en redescend,* au gré d'une puissance infiniment supérieure à celle de l'homme!

Sur ces entrefaites, un nouveau personnage entre en scène. C'est un certain Octave, dont la voix de Dieu va désormais prononcer le nom harmonieux aux oreilles de la jeune mariée. A la différence de

Jacques, celui-là est un *vrai* jeune homme, c'est-à-dire un être léger et dépourvu de reflexion comme de scrupules, un « colibri » à la façon de Sandeau ou un dandy à la manière de Musset, — l'un et l'autre si proches de leur vingtième année quand ils ont rencontré George Sand. — Jacques a remarqué sans délai l'assiduité de ce galant près de sa femme et il en écrit à Sylvia avec la tolérance que nous attendons de lui : « Octave me paraît fort extravagant dans tout ceci : mais c'est peut- être son caractère, et, alors, il n'y a pas de reproche à lui faire ! » De la sorte accueilli dans le ménage, Octave déclare sa passion à Fernande qui, bientôt, le reçoit de nuit dans sa chambre. Elle lui résiste encore cependant, mais Jacques reconnaît à des signes certains que sa femme a cessé de l'aimer, et voici le commentaire que lui dicte cette situation, si peu flatteuse à son amour-propre viril : « C'en est donc fait ! Elle ne m'aime plus ! La voilà en proie à toutes les difficultés de la vie sociale et aux remords *exagérés*. Si je la lance au milieu du monde, elle cherchera à aimer encore et *elle fera un mauvais choix*, car elle est trop supérieure à ces poupées de salon qu'on appelle des femmes du monde pour prendre goût à leur existence vide et à leurs imbéciles plaisirs ! Je la croyais grossièrement amoureuse d'un homme. Je vois qu'elle *aime en tremblant et malgré elle une âme qui la comprend !* Cette différence-là, *c'est tout !* C'est celle d'une femme sans cœur à une femme noble et sincère. Quand elle se serait abandonnée déjà aux transports de son amant, elle n'aurait fait que céder à l'entraînement d'une nécessité *inévitable !* Ce n'est *ni sa faute*, ni la mienne ! Puis-je exiger que son cœur se dessèche et finisse avec notre amour? »

Sylvia, tenue jour par jour au courant des événements, ne partage pas l'avis de son frère sur la qualité d'âme qui distingue le bel Octave : « Que savons-nous de lui, objecte-t-elle, quand il ne sait rien de

lui-même et se pique de ne résister à aucun des caprices qui lui viennent?... Quel homme est-ce là pour te succéder et remplir un cœur où tu as régné? » —Fernande elle-même, trop *bourgeoise* de sentiments au gré de son époux, hésite encore à détruire son foyer sans retour : elle exprime le désir de s'éloigner quelque temps d'Octave, et Jacques croit devoir déférer à ce souhait, mais c'est visiblement à contre-cœur : « J'ai dû laisser à Fernande, explique-t-il à sa sœur, la faculté de faire un noble effort et de mettre dans sa vie le souvenir d'*un jour* de vertu. Ce sera un remords de moins pour l'avenir, un droit de plus à mon *respect*. Quand elle sera lasse de combattre, je ne lèverai pas le bras pour l'achever, je le lui offrirai pour se reposer ! » Octave (qui déjà tutoie la jeune femme), est mis par elle au courant de ces dispositions, qu'il caractérise par ce jugement ironique : « Ton mari est une mauvaise copie de M. de Wolmar ! » Il faudrait dire grossissement, exagération involontairement caricaturale ! Quel progrès en effet que celui qui a été réalisé sur la voie du mysticisme passionnel par trois générations rousseauistes successives ! Saint-Preux était l'amant *passé* et supposé désormais vertueux de Julie; Octave est l'amant *futur* de Fernande et n'affiche aucune prétention à la retenue. Il n'en est pas moins traité par l'époux avec la même condescendance prévenante !

Le « noble effort » de la jeune femme n'aura pas pour résultat de retarder quelque peu sa chute, tout au contraire : car Octave s'est empressé de la suivre, aussitôt qu'elle a quitté le Dauphiné pour se rendre à Tours en compagnie de Jacques, qui fut naguère en garnison dans cette ville. Leurs entrevues ont recommencé sans délai, et le public en est mieux informé désormais, car leur attitude fait scandale. « Le monde, constate Octave avec inquiétude, a jeté sa *hideuse malédiction* sur nos amours ! » Heureusement Jacques est là pour les tirer de

peine. Un de ses anciens compagnons d'armes a été délégué vers lui par les officiers, ses camarades, afin de l'avertir de ce qui se trame sous son toit et du rôle fâcheux qu'il paraît jouer en cette affaire. Puis encore, l'intéressé ne montrant nul empressement à intervenir, les plus jeunes de ces militaires ont décidé de donner un charivari à Octave qu'ils vont attendre à l'issue d'un de ses rendez-vous galants : le jeune homme, prévenu à temps, parvient à leur échapper par les toits (retenons ce détail).

Aussitôt, Jacques se tournant, non pas contre son larron d'honneur, mais contre les indiscrets qui se sont mêlés de ses affaires, les appelle tous à la fois sur le pré : il en tue un, en défigure un autre, en épargne un troisième en raison de son extrême jeunesse ! Après quoi, il justifie ce massacre digne de Bussy d'Amboise par les considérations que voici : « Ces sortes de scandales sont *bien moins importants* pour une jeune femme qu'elle ne se l'imagine ! Il y a des événements ridicules et honteux dont on a peine à se laver, mais de tels événements ne peuvent se rencontrer dans la vie d'une femme telle que Fernande. Que peut-on dire en effet? Qu'elle est belle, qu'elle a inspiré une passion, qu'un homme s'est exposé pour ne pas la compromettre à se rompre le cou en fuyant sur les toits. Il n'y a rien de laid ni d'avilissant dans tout cela ! *Si Octave eût parlementé avec les mauvais plaisants qui l'assiégeaient, c'eût été bien différent*, car l'amour d'un lâche *déshonore une femme!* Mais Octave s'est *bien conduit*. Il a du cœur, etc. » Et voilà donc à quels pauvres sophismes Sand est obligée de descendre pour justifier, coûte que coûte, les stupéfiantes décisions de son trop mystique héros !

Les événements se précipitent dès lors. Fernande cède enfin aux ardeurs d'Octave et se trouve presque aussitôt enceinte, tandis que les deux jumeaux qui sont nés de sa brève union avec Jacques expirent tout à point, avec une étonnante connivence, pour

écarter la question des enfants de cette aventure passionnelle aux rapides allures. En digne pontife de la religion rousseauiste, Jacques a d'ailleurs voulu consacrer de ses mains la nouvelle intuition érotique de son épouse légale — à peu près comme Alfred bénit l'union d'Aurore et de Pietro avant de les quitter : — et voici le rite dont il a jugé bon de faire usage : « Répondriez-vous, a-t-il demandé solennellement à Octave, de consacrer votre vie (?) à Fernande, si son mari *l'abandonnait?* — Je fais le serment de lui consacrer *ma vie tout entière* », a répondu passionnément le jeune homme, sans songer qu'il proférait la même « absurdité » que naguère prononça Fernande, prêtant serment de « fidélité » à son époux devant le maire et devant le prêtre ! Jacques ne relève pas cette fois une pareille ineptie et s'éloigne après avoir donné aux jeunes gens ces instructions de circonstance : « Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour et nul n'est coupable pour le ressentir ou le perdre ! Ce qui avilit la femme, c'est le *mensonge*. Ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas l'heure qu'elle accorde à son amant, c'est la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari ! » On voit quelles peuvent être les conséquences sociales d'une morale érotique parvenue à ce point d'audace et de précision.

Mais le nouveau couple ne saurait encore se passer de son tuteur bénévole. Fernande est malade de la douleur que lui cause la mort de ses enfants et Sylvia exhorte Jacques à revenir auprès d'elle afin de soutenir son courage : « Reprends, lui écrit-elle, le cœur de ta femme et laisse le *reste* à ce jeune homme... L'imagination et les sens de Fernande ont peut-être besoin d'un amour moins élevé que celui que tu voulais lui inspirer... Cette jalousie d'*enfant* n'est pas digne de ta grande âme ! Tu ne peux douter de la délicatesse avec laquelle Fernande évitera tout ce qui pourrait te blesser. Octave lui-même deviendra

supportable. C'est un *assez* noble caractère ! » Et ce dernier euphémisme est exquis ! Mais Jacques ne tarde pas à constater que la suggestion de sa sœur n'était qu'un « rêve romanesque » (enfin !) et qu'il n'y a plus pour lui de place entre ces amants *ingénus :* « Ils désirent naïvement que je meure, écrit-il. Ils ont des raisons bien *légitimes* pour cela, des raisons que je respecte ! » Et ce soudain respect pour la *légitimité* d'un faux ménage est fort imprévue. Le mari disparaîtra donc, et définitivement autant que radicalement cette fois ! Bien que Sand l'ait ressuscité quelque vingt cinq-ans plus tard, dans un autre de ses écrits, elle laissait fort clairement entendre, en 1834, que ce gêneur avait mis fin volontairement à ses jours.

En terminant cette nécessaire analyse, nous ferons remarquer qu'il a quelque analogie entre la situation de Jacques, unissant Fernande à Octave, et celle de Polyeucte plaçant la main de Pauline dans celle de Sévère avant de marcher à la mort : il suffit de comparer l'inspiration, l'allure et le dénouement de ces deux drames du mysticisme pour mesurer la distance qui sépare la morale stoïco-chrétienne, si largement rationnelle, de la morale érotico-romantique (1). — A la fin de son roman d'*Horace*, qui est de 1841 et qui a plus d'un trait commun avec *Jacques*, Sand nous montre le peu sympathique héros du récit écrivant lui-même un roman dont ses amours lui ont fourni le sujet. « Il y *motivait*, dit-elle,

(1) On trouvera dans la *Revue des Deux-Mondes* d'août 1859 la très curieuse analyse d'un roman anglais intitulé *A Lost Love, Un Amour perdu*, et signé d'un nom ou d'un pseudonyme qui n'a pas conquis la célébrité par la suite : Ashford Owen : son contenu n'en est pas moins intéressant à notre point de vue. L'épigraphe est tirée des *Lettres d'un Voyageur* et l'héroïne s'appelle Georgy Sandon, ce qui suffit à établir la conception sandienne de l'œuvre; mais que c'est donc là un sandisme amplement corrigé par la morale puritaine !

il y *poétisait ses fautes* d'une manière très habile, et l'on peut dire que son livre, s'il avait eu plus de retentissement aurait été *l'un des plus pernicieux de l'époque romantique* (sic !) parce qu'on y trouvait non seulement l'apologie, mais l'*apothéose de l'égoïsme en matière d'amour!* » — On ne saurait mieux définir ce qu'a fait l'auteur de *Jacques* en traçant les personnages d'Octave et de Fernande. Quant à Jacques lui-même, il est fort égoïste aussi lorsqu'il se marie dans les conditions que nous avons dites, et s'il ne l'est plus ensuite, c'est de façon si invraisemblable et si peu persuasive en vérité que la leçon du livre en demeure entière à l'appui de l'égoïsme ou impérialisme passionnel, plus ou moins fardé de mystiques prétextes (1).

Georgy aime un brillant avocat londonien, mais renonce héroïquement à l'épouser et lui rend sa parole quand elle s'aperçoit qu'il aime ailleurs. Le problème érotique se pose donc ici entre fiancés, nullement entre époux, et la conclusion de l'œuvre est plutôt critique à l'égard de l'homme dépourvu d'énergie morale qui a marché à tout prix *vers l'amour* : il ne trouvera pas le bonheur, en sorte que la dévouée miss Sandon pourrait *accuser le ciel de l'avoir trop bien vengée.* On le voit, le ciel a changé de camp sous cette plume britannique : il n'est plus l'appui de la passion, impitoyable en sa marche extasiée vers son but égoïste.

(1) Le journal *Le Temps* a publié, le 21 juin 1911, un article de M. Nozière, le très distingué critique, qui nous conte l'histoire d'un Jacques contemporain, en chair et en os. Il s'agit d'un savant américain qui se donna la mort, il y a quelques années, dans des conditions fort analogues à celle dont Sand a prétendu faire une auréole de sainteté à son mystique porte-parole. L'Octave et la Fernande de ce drame vécu ressemblent de façon frappante à leurs prototypes, par leur ardeur à « vivre leur vie », et par leur plein égoïsme passionnel.

CHAPITRE IV

Seconde rétractation du mysticisme passionnel.

Dans l'*Histoire de ma Vie* (ces mémoires de la jeunesse de Sand), le nom de Pagello (qui vivait et devait vivre longtemps encore) n'est pas prononcé; il n'est même pas fait allusion au rôle joué par lui dans l'aventure vénitienne. L'auteur explique la prolongation de son séjour italien après le départ de Musset par cette circonstance, peu vraisemblable, qu'elle n'avait pas alors l'argent nécessaire pour supporter les frais de son retour en France. Les fonds que Buloz lui avait envoyés, à titre de rémunération pour des pages fournies par elle à la *Revue des Deux-Mondes,* se trouvèrent, dit-elle, retenus par erreur à la poste autrichienne pendant près de deux mois : elle se vit un moment si gênée qu'elle emprunta 200 francs d'un ami de son mari qu'elle avait connu au Mont-Dore et qu'elle retrouva par hasard à Venise ! Quoi qu'il en soit de cette explication dont nous pouvons désormais apprécier la valeur, elle ne se mit en route pour Paris que dans les derniers jours de juillet 1834, quatre mois après Musset, et elle y mena Pagello avec elle.

Déjà celui-ci regrettait l'entraînement qui menaçait de ruiner les très bourgeoises destinées dont il avait fait le but de son existence. Il suivit sans aucune conviction sa maîtresse, qui, de son côté, se désabusa très rapidement sur son compte, dès que la silhouette du robuste médecin cessa de se détacher en vigueur sur le paysage adriatique. Dans les premiers jours de septembre, elle avertira Musset que leur ami, qui

comprenait tout à Venise, s'est mis à ne rien comprendre (en matière de mysticisme passionnel) dès qu'il a posé le pied sur le sol français. Elle ne comprend pas, elle-même, que ce mysticisme qui parlait naguère en faveur de Pietro parle contre lui désormais et que celui-ci s'en aperçoit fort bien : « Tout de moi le blesse et l'irrite, écrit-elle ! Il n'a plus la *foi*, et par conséquent il n'a plus l'*amour!*... Le voilà qui redevient un être faible, soupçonneux, injuste, faisant des quereiles d'Allemand et vous laissant tomber sur la tête de ces pavés qui brisent tout ! » C'était l'attitude de Musset au Lido six mois auparavant; elle s'expliquait par les mêmes motifs, Alfred et Pietro ayant eu successivement les meilleures raisons pour se montrer jaloux l'un de l'autre ! Et Pagello, parlant de lui-même à la troisième personne, écrira plus tard à son tour : « Il ennuyait désormais la Sand, cet Italien qui, avec son simple bon sens, *abattait la sublimité incomprise dont elle avait coutume d'envelopper la lassitude de ses amours!* » Naïve périphrase pour caractériser les successifs verdicts du mysticisme passionnel ! Il quitta Paris le 23 octobre 1834 et n'eut plus dès lors que des relations épistolaires, fort espacées, avec Mme Dudevant.

1. — Conflits en plein azur et cris d'aigles blessés.

Alfred a voulu revoir son amie aussitôt qu'il a connu son retour. Sa dépression demeure profonde et il écrit des billets qui parlent d'exil éternel, de fin prochaine, de suicide peut-être, car il emprunte presque textuellement les paroles de Werther (qu'il relisait en ce temps, comme nous le savons) : « Mon Père de Là-haut ne m'appellera pas lâche lorsque je paraîtrai devant lui ! J'aurai tout fait pour tenter de vivre ! » Il implore cependant une « dernière » entrevue; ce sera, dit-il en termes lyriques, celle de « deux aigles

blessés qui se rencontrent dans le ciel et qui échangent un cri de douleur avant de se séparer pour l'éternité ! » Mais il trahit une arrière-pensée beaucoup moins sombre quand il ajoute : « Qui sait ce que *le ciel veut de nous?* Peut-être suis-je destiné à te rendre encore une fois le repos ! » Ainsi qu'après la crise « lélienne » de l'année précédente, veut-il dire, car il suppose, non sans raison, George retombée après Pagello dans un état d'âme analogue à celui qui fut pour elle la conséquence de Sandeau et de Mérimée, et il emploie d'instinct, afin de la déterminer, le langage mystique dont elle lui inculqua patiemment les formules.

Le prestige opère et le rendez-vous est accordé; il a lieu le 22 ou le 23 août, vraisemblablement. On a dit qu'Aurore avait dès ce jour-là cédé à son ancien amant : c'est peu probable si l'on en juge par la lettre que Musset écrit le lendemain, car ces lignes sont un hymne de reconnaissance certes, mais nullement un chant de triomphe. « Tu ne me reprocheras jamais ces deux heures si tristes que nous avons passées, dit-il. Tu ne te repentiras pas d'avoir laissé à ton pauvre ami un souvenir (un baiser sans doute) qu'il emportera. » Et, de Bade, il écrira, le 1er septembre : « Tu m'as vu mourant d'amour dans tes bras la dernière fois. As-tu rien eu à te reprocher (envers Pagello)? » Ils se sont embrassés pourtant, et ce geste a détruit l'œuvre péniblement édifiée par Aurore au cours du printemps et de l'été précédents, c'est-à-dire la résignation mystique dans le cœur d'Alfred. De ce jour, il a senti qu'il pourrait reprendre sa maîtresse et il lui a écrit, à la veille de son départ, cette page célèbre, d'inspiration toute mystique encore, mais dans laquelle il invoque *à son profit* désormais la volonté divine qu'il acceptait de tourner contre lui jusque-là : « J'en jure par ma jeunesse et par mon génie !... La postérité répétera nos noms... Ce sera là un mariage plus sacré que ceux que font les prêtres... Les peuples futurs y reconnaîtront le symbole du *seul Dieu qu'ils*

adoreront... Je sonnerai aux oreilles de ce siècle blasé et corrompu, athée et crapuleux, la trompette des résurrections humaines que le *Christ a laissée au pied de sa croix!* Jésus, Jésus, et moi aussi, je suis le *fils de ton Père* (toujours l'accent wertherien). Je te rendrai les baisers de ma *fiancée*. C'est *Toi* qui l'as envoyée à travers tant de dangers, tant de *courses lointaines*, etc., etc... » Voilà ces pages « à la façon de Rousseau » dont nous savons qu'il se les reprochera par la suite; elles dépassent de beaucoup les audaces du Genevois en matière de mysticisme passionnel. Leur écho, dans les pages de *l'Enfant du Siècle* et des *Lettres d'un Voyageur*, a largement enrichi le vocabulaire moderne de l'amour-passion. Mais ce fut chez Musset le suprême élan de ce mysticisme que lui avait naguère enseigné sa compagne de Venise. Nous ne retrouverons plus de semblables accents sous sa plume quand il s'adressera directement à elle.

Parti pour les eaux de Bade le 25 août, il écrit, le 1er septembre, une nouvelle lettre, — unique en son œuvre et peut-être dans toute la littérature française, pour la puissance de l'essor lyrique, — mais qu'on peut résumer en quatre mots néanmoins : « Je meurs d'amour ! » On y remarque encore quelques métaphores empruntées à la religion, ce ne sont plus désormais que des images : la disposition mystique de l'âme que Sand était parvenue à susciter chez son amant pour se mettre à l'abri de ses reproches après les incidents de février, a complètement disparu de ces pages. Le baiser concédé le 23 août commence à porter ses fruits très profanes, et l'amie le sent si bien que les premiers mots de sa réponse seront pour constater cette métamorphose rapide et pour la déplorer. Réponse inquiète, agitée que celle-là, parce que George sent son autorité *spirituelle* menacée, parce qu'elle prévoit que la contestation va recommencer entre eux sur leurs torts réciproques dans le passé, alors qu'elle croyait sa victoire définitive : « C'est de la passion

que tu m'exprimes, écrit-elle, mais ce n'est plus *le saint enthousiasme de tes bons moments !* »

Au surplus, elle est de nouveau profondément atteinte elle-même, à cette heure de sa vie, dans sa conviction mystique essentielle. Elle vient de regagner Nohant, où son mari lui a paru plus étranger que jamais à sa présente conception de l'existence. Pagello reste seul à Paris près de deux mois encore, déprimé, ingouvernable lui aussi, parfois menaçant; elle subit une « douleur affreuse » quand elle songe à ses déceptions de la veille, elle entrevoit dès lors les orages qui vont renaître pour elle de son retour imminent à Musset, et elle écrit le 31 août à Boucoiran : « Ma vie est odieuse, perdue, impossible ! Je veux en finir absolument avant peu ! » Il lui faut désormais faire effort pour répéter presque machinalement les formules de la religion rousseauiste à ses correspondants ou à ses lecteurs, pour magnifier encore — à ses propres yeux comme au regard d'autrui — sa conduite récente et pour braver les conséquences d'opinion qui menacent d'en être le résultat. Car son aventure avec Pagello est connue à Paris désormais. « Ne m'aime plus, entends-tu bien, écrit-elle à Musset dans cette noire disposition d'esprit. Je ne vaux plus rien ! Le *doute* (lélien) m'envahit tout à fait... Tout cela (le ménage à trois avec Pagello) était donc un *roman ?* Oui, rien qu'un *rêve,* et moi seule, imbécile *enfant* que je suis, j'y marchais de confiance et de bonne foi ! »

Cette réponse dilatoire ne saurait satisfaire Alfred; il s'est même senti blessé, dans ses tenaces espoirs de succès renouvelé, par une phrase qui semble les lui interdire : « Tout ce que je te dis là, avait ajouté en effet sa correspondante..., c'est pour que, si nous nous revoyons à Paris, tu ne prennes aucune idée de rapprochement avec moi ! » Sa riposte est donc fortement teintée d'amertume et il a déjà des insinuations désobligeantes : « George, George, tu sauras que la

femme que j'aime est celle des rochers de Franchard, mais que c'est aussi celle de Venise, et que celle-là, certes, ne m'apprend rien quand elle me dit qu'on ne l'offense pas impunément !... J'avoue que je n'en suis plus à ménager personne. S'il souffre, *lui*, eh bien ! qu'il souffre, ce Vénitien qui m'a appris à souffrir. Je lui rends sa leçon, il me l'avait donnée en maître. Quant à toi, te voilà prévenue et je te rends tes propres paroles; je t'écris cela afin que, si tu vinsses à apprendre mon retour, tu n'en prisses aucune idée de rapprochement avec moi ! Cela est-il dur? Peut-être ! Il y a une région de l'âme, vois-tu, où, quand la douleur y entre, la pitié en sort ! Qu'il souffre ! Il te possède ! » Le style trahit, par son incorrection, le tumulte de l'âme : les derniers mots disent la jalousie physique qui gronde, et le ton, de nouveau menaçant, dut évoquer en Berry les fâcheux souvenirs du Lido, la période où l'appel au mysticisme passionnel restait encore sans aucun effet sur les nerfs du poète impulsif et mobile.

Mme Dudevant revient cependant à Paris au commencement d'octobre, tandis qu'Alfred y rentre de son côté le 13 du même mois. Lorsque Pagello s'en éloigne, dix jours plus tard, il est déjà supplanté par celui qu'il supplanta naguère ! C'est ici la plus grande erreur de Sand dans ses fonctions de prêtresse du mysticisme passionnel. Peut-être agit-elle par compassion pour un être malheureux; peut-être se sentait-elle envahie dès lors comme une Phèdre moderne, par ce renouveau d'amour insensé, brûlant, dévorant, qui s'étalera peu après dans les pages de son célèbre *Journal*. Aveuglée par Eros, elle n'aura pas prévu qu'en revenant à Musset, elle effaçait de la pensée du poète les fragiles prestiges mystiques qui l'avaient ébloui, puis subjugué et dompté pendant près de six mois. L'envoyée du Ciel se prive à cet instant de son auréole. Comment Alfred, ayant senti son pouvoir viril restauré par sa seconde victoire, conserverait-il

encore la conviction d'avoir été naguère *impardonnable* dans ses légèretés vénitiennes, de s'être montré indigne de sa mission céleste auprès de Lélia qu'il avait charge de réconcilier avec son Allié divin, et d'avoir équitablement résigné entre les mains de Pietro ce rôle de messager du Très-Haut qu'il n'avait pas su remplir. Sous le souffle impétueux de l'appétit sensuel, toute cette fantasmagorie extatique s'efface, balayée par un coup de vent de réalité impérieuse !

Cette disparition laisse parler bien haut désormais dans une âme frémissante certaines sensations, certains souvenirs jusque-là refrénés par elle. M. Paul Bourget a naguère analysé, en psychologue éminent, de pareils états d'âme; il a établi, dans de mémorables analyses, ce qu'il appelle « les affreuses lois » de la sensibilité masculine exaspérée par la culture raffinée de notre âge. Un homme moderne a-t-il obtenu les faveurs d'une femme à laquelle il connaît ou soupçonne seulement un passé d'amour préalable, c'est aussitôt en lui le déchaînement d'une jalousie rétrospective qui se traduira par d'odieuses images; c'est la haine surgissant bientôt dans ce cœur effréné, et conduisant l'amant à torturer sans pitié celle qui ne saurait plus jamais être à lui tout entière ! Telle fut exactement la conduite d'Alfred lorsque le spectre de Pagello vint s'asseoir entre sa maîtresse et lui, dès le premier instant de leur intimité renouvelée. De cet instant, cette femme ne sera plus au regard de cet homme un ange de dévouement dont il n'a pas su comprendre et ménager les susceptibilités légitimes, mais une maîtresse qui, toujours capable de l'aimer (comme elle vient de lui en donner la preuve), lui a fait néanmoins ce double affront de lui préférer un galant de hasard et de le prendre par surcroît pour sa dupe, de connivence avec ce rival heureux !

Tout cela, nous pouvons le lire, en termes à peine déguisés, dans le cri d'effroi et de colère qui fait toute

la première lettre de Sand après une « ânerie » de bien autre conséquence, en vérité, que celle dont Mérimée avait eu, dix-huit mois auparavant, le bénéfice ! « J'en étais bien sûre, proteste-t-elle en effet, avec un sursaut de clairvoyance éperdue, j'étais bien sûre que ces reproches-là viendraient dès le lendemain du bonheur rêvé et promis, que tu me ferais un crime *de ce que tu avais accepté comme un droit!* En sommes-nous là? mon Dieu ! Eh bien, n'allons pas plus loin ! Laisse-moi partir. Je le voulais hier. C'était un éternel adieu résolu dans mon esprit... Tu ne dois pas m'arracher les voiles dont j'ai, vis-à-vis de Pierre (Pagello) et vis-à-vis de moi-même le droit de rester enveloppée. Crois-tu que, s'il m'eût interrogé sur les secrets de notre oreiller, je lui eusse répondu? Crois-tu que mon frère eut bon goût de m'interroger sur toi? Mais tu n'es plus mon frère, dis-tu? Hélas ! hélas ! N'as-tu pas compris mes répugnances à reprendre ce lien fatal? Ne t'ai-je pas prédit tout ce qui nous arrive? N'ai-je pas prévu que tu souffrirais de ce passé qui *t'exaltait comme un beau rêve tant que je me refusais à toi* et qui ne te paraît plus qu'un *cauchemar* à présent que tu me ressaisis comme une proie? Voyons, laisse-moi donc partir ! Si je suis *galante et perfide,* comme tu sembles me le dire, pourquoi t'acharnes-tu à me reprendre et à me garder? »

Galante et perfide ! C'est bien là le ton des mauvais jours du Lido ! Mais George n'a plus la même liberté d'esprit et de sentiments envers son insulteur et ne saura plus le maîtriser comme alors. Elle lui demande plaintivement son adhésion pour s'éloigner de lui; c'est donc qu'elle ne souhaite pas cette séparation autant qu'elle voudrait le laisser croire. — Alfred, de son côté, peut bien se montrer tyrannique et violent, il n'est pas encore rassasié de son triomphe imprévu; il cède donc à ce moment quelque terrain, il s'excuse, affirme son repentir, pleure même sur ses brutalités de la veille; il s'alite pour quelques jours

à la suite de ces émotions, et George, qui ne demande qu'à se laisser retenir, projette déjà de se déguiser en garde-malade salariée pour aller le soigner sous le toit de sa mère ! — Mais les suspicions renaissent, les injures reviennent, et dès le 10 novembre, trois semaines après cette lamentable reprise d'amour, la rupture se produit de nouveau; cette fois, elle vient d'Alfred, qui l'annonce le 12 à son ami Tattet.

Alors, affolée par le *mépris* du poète autant que par son abandon et navrée dans son *orgueil* aussi bien que dans son amour, Aurore se promet de vaincre une fois encore et de reprendre à tout prix l'avantage. C'est à ce moment qu'elle coupe ses cheveux pour les envoyer au jeune homme; elle va lui parler bientôt de couper aussi sa *main menteuse,* cette main qui portait au mois de mars un faux témoignage en niant, par un geste solennel, les relations de George et de Pagello. Du 25 novembre aux premiers jours de décembre, elle rédige ce *Journal,* tout de flammes, qu'elle laissa plus tard, comme un trophée, aux mains de son adversaire, après leur lutte implacable d'amour ! Paul de Musset s'en servira pour l'accabler, à son heure, car elle a dépouillé toute pudeur en ces pages frénétiques, de même qu'en ses conversations de ce temps, s'il faut l'en croire : « Je dis mon histoire à tout le monde, écrit-elle. On la sait, on en parle, on rit de moi et cela m'est à peu près égal! » Quel sacrifice en effet qu'une pareille sincérité pour son incommensurable orgueil ! : « Pouvais-je vous parler à Venise, dit-elle en cessant de tutoyer le cruel. Vous n'auriez plus voulu de mes soins. Vous seriez mort de rage en les subissant !... Je vous trompais et j'étais entre deux hommes, l'un qui me disait : Reviens à moi... et l'autre qui murmurait tout bas à mon autre oreille : *Mentez! Dieu le veut, Dieu vous absoudra!* » Certes, ces derniers mots sont de Sand, nullement de Pagello qui ne mêla jamais Dieu à sa bonne fortune du printemps 1834.

Nous savons d'ailleurs que le recours aux décrets du Ciel est désormais sans action sur Alfred en pareille matière; il est revenu à l'état d'esprit du XVIIIe siècle cynique et se trouve à mille lieues du mysticisme passionnel. — Aussi, empruntant le ton qu'elle suppose devoir être entendu de lui, Aurore hasarde-t-elle l'évocation de leurs plaisirs passés, celle des attraits physiques de l' « enfant blond et délicat » qu'est encore à ses yeux le pèlerin de Venise (de six ans au moins son cadet), et elle entonne une sorte de Cantique des Cantiques qui dépasse tellement celui de l'antique Orient par l'audace de ses images que nous renonçons à le citer, fût-ce par fragments choisis. — Nous renverrons donc nos lecteurs aux documents de la cause et nous ajouterons seulement que la lutte dura trois mois encore entre les deux champions, interrompue seulement pour quelques semaines par un séjour de Mme Dudevant dans le sein de sa famille. Au début de mars 1835 se place enfin leur rupture définitive.

Le personnage qui, dans *Elle et Lui,* représentera Alfred de Musset, nous offrira, vingt-cinq ans plus tard, sous la plume insidieuse de Sand, une suggestive analyse de l'état d'âme qui aurait été celui du poète pendant la période dont nous venons de rendre compte : « Je subis, dit Laurent à son amie Thérèse, le phénomène que les thaumaturges ont appelé la *possession* (mysticisme diabolique). Deux esprits se sont emparés de moi. Y en a-t-il réellement un bon et un mauvais? Non, je ne le crois pas. Celui qui t'effraye, le *sceptique,* le violent et le terrible ne fait le mal que parce qu'il n'est pas le maître de faire le bien comme il l'entendrait. Il voudrait être calme, *philosophe,* enjoué, tolérant. L'*autre* (le mystique passionnel) ne veut pas qu'il soit ainsi. Il veut faire *son état de bon ange.* Il veut être ardent, *enthousiaste,* exclusif, dévoué; et, comme son contraire le *raille,* le nie et le blesse, il devient sombre et cruel à son tour, si bien que les deux anges qui sont en moi arri-

vent à enfanter un démon ! » Curieuse allégorie de la disposition mentale, partagée en effet et presque anarchique, où les leçons rousseauistes de Sand, se superposant aux propensions libertines de Musset, avaient pour un instant conduit ce dernier vers la fin de l'été 1834.

2. — Incriminations réciproques et publiques récriminations.

Après leur séparation définitive du début de 1835, les relations privées d'Aurore avec Alfred restèrent quelque temps assez cordiales en surface, bien que très peu fréquentes, et uniquement épistolaires. Quant à leurs relations publiques, — celles qui se continuèrent par allusion dans leurs écrits, — on les a longtemps présentées comme amères et dénigrantes de la part de Musset (dans les premiers chapitres de *La Confession d'un Enfant du Siècle,* puis dans les *Nuits,* et l'*Histoire d'un merle blanc,* jusqu'au tardif apaisement qui se marque dans son beau *Souvenir*); comme parfaitement dignes au contraire et correctes de la part de Sand jusqu'à la brusque explosion d'amertume qui se traduisit par la publication de *Elle et Lui,* au lendemain de la mort du poète. Paul de Musset, si acharné dans sa riposte, *Lui et Elle,* n'a-t-il pas concédé que *Elle* n'avait pas mal parlé de *Lui* avant 1858 parce qu'elle n'en avait « pas parlé du tout »? Spœlberch n'a-t-il pas écrit que, de la part de George, pas une ligne imprimée, pas un mot mis au jour n'avaient manifesté pour Musset autre chose qu'une affection sincère et sans mélange de ressentiment (toujours avant *Elle et Lui*). M. Rochebave estime qu'elle découpa et anéantit certains passages des lettres d'Alfred pour n'être jamais tentée de le punir. Enfin, M. Charles Maurras, dans la première édition de son

livre ingénieux, *Les Amants de Venise,* avait cru pouvoir constater que George, plus généreuse que son amant, lui pardonna jusqu'à oublier les blessures qu'il lui avait faites. Dans le feuilleton littéraire du *Journal des Débats* (7 septembre 1910), nous avons naguère exposé une opinion différente; car ces assertions trop indulgentes procédaient à nos yeux du préjugé qui répand sur *toute* la carrière de Sand le paisible rayonnement de la bonté dont elle se fit sur le tard une égide : préjugé qu'une psychologie plus attentive se voit malheureusement obligée de combattre. M. Maurras a donné sa pleine adhésion à notre point de vue, et, après que nous l'y eûmes autorisé de grand cœur, il a reproduit presque entièrement notre étude des *Débats* dans la préface à la seconde édition de son livre. Nous en donnerons ici la substance.

Quand fut publiée par Musset la *Nuit d'Octobre,* ce cri de rétrospective colère contre la maîtresse de Pagello, — colère que corrige mal une tardive et dédaigneuse amnistie, — l'auteur de *Lélia* s'occupait depuis quelque temps déjà à remanier ce livre fameux; elle avait entrepris ce travail sous l'influence de l'amant nouveau qu'elle donna presque sans transition pour successeur à Musset, Michel de Bourges, l'avocat républicain; elle prétendait corriger la négation, au moins apparente, du mysticisme passionnel qui fait l'inspiration initiale de ce puissant poème en prose, par une affirmation décidée du mysticisme démocratique ou *social* qui s'était installé dans sa pensée sous l'action du tribun révolutionnaire. A cet effet, elle modifia sur quelques points les deux volumes de sa première édition et les compléta par un troisième de contenu principalement politique. — Cette tentative, à notre avis très regrettable au point de vue de la valeur artistique de l'ouvrage, ne fut achevée qu'à Majorque, en 1838, pendant le règne passionnel de Chopin sur l'auteur; et cet auteur ne put résister

à la tentation d'insérer dans son livre quelques ripostes amères au lyrique puissant des *Nuits*.

Musset s'était reconnu, à bon droit, dans le personnage de Sténio, que Sand avait pourtant dessiné avant de le rencontrer, mais qui incarnait admirablement la génération dont le poète de *Rolla* était l'un des plus typiques exemplaires. Ce fut donc de Sténio qu'elle décida de se servir pour faire entendre ses vérités à son ancien compagnon de voyage qui lui avait si peu ménagé les siennes. Elle accablera désormais d'un ostensible dédain ce frivole et débile adolescent. Elle le montrera réduit à dépenser les résidus de son génie, gaspillé par lui, dans les albums d'autographes que présentent les femmes du monde à leurs convives. Elle lui prêtera quelques-unes des hallucinations qui avaient assailli sous ses yeux le dandy intempérant dans les rochers de Franchard : « Sténio, écrira-t-elle, est perdu, ou plutôt Sténio *n'a jamais existé!* C'est nous qui l'avions créé dans nos rêves! Sténio est un jeune homme éloquent, rien de plus! »

Mais surtout, la seconde édition de *Lélia* sera l'occasion d'une directe riposte à l'épithète d'*orgueilleuse insensée* qui figure, on le sait, dans la *Nuit de Décembre* et qui semble avoir été particulièrement sensible à l'amour-propre, facilement vulnérable, de George Sand. Elle avait déjà relevé, sans trop de mauvaise humeur apparente, cette apostrophe agressive dans une lettre à Mme d'Agoult, car elle la pardonnait alors à Musset en considération de la « sœur de charité », qui tient une place si large dans l'*Enfant du Siècle*. Mais la *Nuit d'Octobre* fit déborder le vase d'amertume, et George va donc protester âprement contre ces deux qualificatifs injurieux dans une page de beauté singulière, dans cette fanfare d'orgueil mystique qu'elle intitule *Lélia au Rocher!*

Elle y reprend hardiment, vis-à-vis de son ancien

amant, la figure d'initiatrice et de prêtresse qu'elle avait jadis sacrifié à son appétit sensuel d'une heure, lorsqu'elle se découronna de ses propres mains, jusqu'à déposer dans celles du poète son *Journal* humble et brûlant de novembre 1834. Sacrée à nouveau par les pontifes socialistes qui forment maintenant son entourage, elle revient au ton prophétique et messianique. Dans un magnifique paysage nocturne, sa Lélia, préoccupée désormais avant tout du salut de l'humanité souffrante, marche à grands pas en compagnie de son confident Trenmor, devenu lui aussi un grand-prêtre du rousseauisme social. Elle lève vers les étoiles un front plus audacieux que de coutume et se prépare à *exprimer par sa voix la colère du Ciel*, comme il sied à sa délégation mystique renouvelée : « Le souffle de la débauche a tué mon Sténio, gronde-t-elle ! Il y a là-bas un spectre effaré qui hurle dans une taverne (allusion aux intempérances continuées de Musset). Comment l'appelle-t-on maintenant? O toi, spectre, lève ton bras chancelant, porte à tes lèvres souillées la coupe d'onyx de la Bacchante. Bois, par défi, à la santé de Lélia. Raille l'*orgueilleuse insensée* qui méprise les lèvres charmantes et la chevelure parfumée d'un si beau jeune homme ! Va, Sténio, ce corps ne sera bientôt plus qu'une outre propre à contenir les cinquante-sept espèces de vin de l'Archipel... Lélia n'est pas foudroyée parce qu'un homme l'a maudite. Il lui reste son propre cœur, et ce cœur renferme le sentiment de la divinité, l'intuition de l'amour et de la perfection (platonicienne). Depuis quand perd-on la vue du soleil parce qu'un des astres que son rayon avait embrasés est rentré dans l'ombre? Ne croyez pas que *son vain dépit et ses folles insultes me touchent !* » On voit assez que l'orgueil, ce fruit de l'alliance mystique — désormais restaurée dans la pensée de Sand entre elle et le Dieu de Jean-Jacques après une passagère sécheresse — est rentré dans le cœur de Lélia avec le sentiment de sa mission céleste

continuée sous une forme nouvelle : mission de nuance *sociale* plutôt que passionnelle désormais, ainsi que nous le dirons bientôt, mission qui procède de la *République* du grand visionnaire athénien plutôt que de son *Banquet* et sur laquelle Sténio, le passionnel, n'a donc plus aucune juridiction à prétendre ! La passion elle-même n'est plus de sa compétence depuis qu'il se livre aux « femmes du monde » et à leurs déprimantes adulations.

« Je voulais lui enseigner l'amour, insiste en effet la pythonisse, grandie par son piédestal rocheux. Folle que j'étais ! Il avait, hélas ! un ver dans le cœur, et le démon de l'impureté n'a eu qu'à souffler sur lui pour qu'il tombât dans la fange. Les voilà donc, ces êtres si délicatement organisés, ces maîtres ès arts de la volupté, ces prêtres de l'amour. Ils nous accusent d'être de froides statues, et eux, ils n'ont qu'un sens, celui qu'on ne peut pas nommer!... Ah, laissez-moi rire de ces poètes sans Muse et *sans Dieu* qui comparent leurs attraits aux subtiles émanations des fleurs, leurs embrassements aux magnifiques conjonctions des astres. Encore mieux valent ces débauchés sincères qui nous disent tout de suite ce qui doit nous dégoûter d'eux (Mérimée sans doute?)... Je n'entre pas en lutte avec des champions indignes de moi. J'ai souffert, j'en conviens, j'ai souffert *horriblement pendant une heure* (période du *Journal*). Mais le jour se levait lorsque je me jetai mourante dans ma gondole, et le disque du soleil était à peine sorti en entier de la mer lorsque, debout à la proue, je chantais d'une voix éclatante cet air de *bravoura* que vous m'aviez demandé ! » — Symbole vraiment magnifique de la rapide resurrection psychique de Sand après le triste hiver 1835 et de son amour nouveau pour Michel : un spectacle auquel nous allons assister bientôt.

On conviendra que la riposte ne laisse pas d'être acerbe, et d'ailleurs suffisamment topique à son tour ! Sans doute Alfred a-t-il lu ces pages insultantes.

Par là s'expliquerait le ton de persiflage méprisant qui marque son histoire du *Merle blanc* et rappelle si peu l'accent irrité, mais pathétique et déchirant, des *Nuits*. S'il a lu, il ne parla pas de ses impressions de lecture à ses proches toutefois, puisque son frère Paul a certainement ignoré les allusions de la seconde *Lélia,* ainsi que nous l'avons démontré. Nous ne dirons rien ici de la seconde riposte, si connue, de Sand, le roman autobiographique de *Elle et Lui*. Nous indiquerons seulement, d'après de récentes publications, qu'il fut tout d'abord écrit de façon beaucoup plus polémique encore que nous ne le voyons aujourd'hui. Mais Buloz eut heureusement le pouvoir de faire *adoucir* un peu l'ouvrage avant de le publier dans sa revue. L'auteur accepta sur ses observations d'accorder quelque chose de plus à l'*artiste* en Alfred et de représenter son héroïne comme *moins parfaite* et moins impeccable qu'elle ne l'avait dessinée d'instinct : « Il y a, lui avait écrit cet homme de haute expérience, il y a des expressions *saintes,* si je puis dire, qui sont trop souvent appliquées à Thérèse (Aurore). » C'était, de toute évidence, le vocabulaire du mysticisme passionnel, revenu, dans sa première fraîcheur, sous la plume évocatrice d'un passé au cours duquel il avait tenu tant de place; et l'on peut conclure de ces brèves indications que l'auréole céleste avait d'abord été posée bien brillante au front de la déléguée du Très-Haut. Buloz suggerait en outre « de jeter un peu plus dans l'ombre les endroits où Thérèse passe si facilement des bras de Laurent (Alfred) dans ceux de Palmer (Pagello) ». Il obtint même que Thérèse ne devînt ni facilement ni difficilement la maîtresse de ce Palmer : ce qui nous prouve que Sand avait d'abord été tout à fait sincère dans son évocation des événements de février 1834. Elle sut se contraindre pour tenir compte des scrupules de morale rationnelle que le public ne manquerait pas d'opposer, selon le directeur de la *Revue*

des Deux-Mondes, à sa sincère confession d'un mysticisme passionnel, renouvelé dans sa pensée par le souvenir !

Il serait également intéressant de suivre dans les écrits de Sainte-Beuve — qui fut le confident de Mme Dudevant pendant toute cette période de son existence — les allusions voilées du critique aux événements de Venise et de l'automne parisien de 1834. A propos des derniers chapitres de la *Confession* de Musset, il remarque, par exemple, que les êtres arrivés à un certain degré d'expérience amoureuse, de *versatilité*, d'imagination et de *sophisme* (mystique), nous transportent avec eux sur les sables mouvants; il n'y a plus de raison pour qu'un résultat se produise plutôt qu'un autre ! Il devait encore être mêlé, beaucoup plus tard, à l'épilogue de cette aventure illustre, au différend qui s'éleva après la mort de Musset sur la propriété des lettres écrites par lui à son amie. Sand tenait beaucoup à conserver celles qui se placent entre avril et octobre 1834, car elle les considérait à bon droit comme la contre-partie, comme la revanche anticipée de ce *Journal* de novembre, trophée laissé par elle entre les mains d'Alfred. Elle brandissait les unes à Nohant, tandis que Paul de Musset agitait l'autre à Paris d'un air de menace, au temps de leur bruyante controverse. Plus tard, elle prétendit avoir brûlé ces pages admirables, puis expliqua tant bien que mal qu'elles ne l'avaient point été, et nous les possédons aujourd'hui, comme un document incomparable pour l'histoire de la religion rousseauiste.

3. — Une furtive adhésion a la morale rationnelle.

Revenons maintenant aux premiers mois de l'année 1835, afin d'étudier les conséquences immédiates de cette crise fameuse sur la pensée du principal per-

sonnage féminin de la tragédie. — La secousse mentale que causèrent à Mme Dudevant ses suprêmes relations amoureuses avec Alfred avait été si rude que, pour une fois dans sa vie, elle consentit à se reconnaître *coupable*, non plus seulement de « bêtises », d' « âneries » ou de « folies », mais bien de fautes, de péchés, de vices au besoin. Ce ne fut pas long, certes, ni très ostensible, mais ces concessions furtives n'en méritent que mieux d'être relevées et retenues par nous. A Musset déjà, dans son *Journal*, elle avait promis une réforme de sa vie afin de mériter de nouveau son estime; elle projetait de *s'amender*, de mener une vie *honnête et sage* (ce qui est loin des thèses passionnelles de *Jacques*), de s'entourer enfin d'hommes *purs* et distingués tels que Delacroix, Berlioz, Meyerbeer, Liszt; mais ce dernier ne paraîtra pas suffisamment « pur » à Musset, si l'on en croit le frère de ce dernier, car le poète aurait considéré bientôt le musicien hongrois comme l'amant d'Aurore et fait de ce soupçon le prétexte de sa définitive retraite.

Le mois de janvier 1835 trouvera Mme Dudevant dans une disposition d'esprit aussi contrite que la période de son *Journal*, parce qu'elle est alors brouillée de nouveau avec Alfred, après une réconciliation de quelques jours : « Je compte sur vous, écrit-elle à Liszt, pour me rendre cette justice qu'aux jours de ma plus grande douleur, je n'ai point accusé l'auteur de mes souffrances. Je vous l'ai dit : *moi seule suis coupable et porte la peine d'une faute immense!* En fuyant un *pardon trop humiliant*, je fais preuve de faiblesse, non de force... Je vais donc travailler à tuer l'amour en moi. Il y a peut-être autre chose dans la vie ! » De ce même mois de janvier, sont datées ces lettres à François Rollinat qui, retouchées quelque peu sans doute, en vue de leur publication presque immédiate, ont formé la cinquième *Lettre d'un Voyageur;* nous leur emprunterons ce très instructif examen de conscience : « Quand j'eus commencé à faire

usage de ma raison, écrit le voyageur (qui sans doute évoque ici par la pensée ses platoniques relations de 1825 avec Aurélien de Sèze), il n'en résulta d'abord que de belles et bonnes choses, car mon bagage était bon et j'avais dans ma poche les plus beaux livres du monde. Je daignais lire les *Grands Hommes* de Plutarque et leur donner la main dans une vision sainte *dont mon orgueil était le magique soleil*... Il fut proclamé par mes amis que j'étais un *stoïque* des anciens jours ! » Puis voici l'apparition de Sandeau dans la vie de Mme Dudevant : « Cependant, comme je marchais vite et regardant peu à terre, il m'arriva de heurter contre une pierre et de tomber. Me relevant bien vite, je continuai en me disant : Ceci est un *accident*, la fatalité s'en est mêlée. Et je commençai à croire à la Fatalité que, jusque-là, j'avais niée effrontément. Mais je me heurtai encore et je tombai souvent (Mérimée, Planche?) Un jour, je m'aperçus que j'étais tout blessé, tout sanglant, et que mon équipage crotté et déchiré faisait rire entre eux les passants, d'autant que je le portais d'un air *majestueux*... Je me mis à regarder *tristement* mes haillons et mes plaies ! » Poétique interprétation de la crise *lélienne* dans la pensée de Sand, comme on le voit.

Les événements ultérieurs de sa vie passionnelle vont à leur tour recevoir une expression allégorique de même sorte : « Mais mon orgueil, d'abord souffrant et abattu, se releva et décida que, pour être éreinté, je n'en étais pas moins un bon marcheur et un rude casseur de pierres. *Je me pardonnai* toutes mes chutes, pensant que je n'avais pu les éviter... Et je repris ma route en boitant et en tombant, disant toujours que je marchais bien, que mes chutes n'étaient pas des chutes, que les pierres n'étaient pas des pierres (C'est-à-dire qu'elle revint près de Musset à la transfiguration mystique de ses impulsions amoureuses). Et quoique plusieurs se moquassent de moi avec raison (Mérimée), *plusieurs autres me crurent sur parole,*

parce que j'avais ce que les artistes appellent de la *poésie,* ce que les soldats appellent de la *blague* !... Je méprisais les vertus simples et obscures, je raillais les dévots, et, crevant dans mon enflure, je ne pardonnais aux autres (au Musset de Venise) aucune faiblesse de caractère, *moi qui avais des vices dans le cœur!* » Voilà une assertion peu familière à la fille spirituelle de Jean-Jacques, qui n'en avait jamais souscrit jusque-là de pareille !

Après quoi, ce sera le ferme propos, présenté toutefois — dans une subtile inspiration d'orgueil persistant — comme une *guérison* dès à présent réalisée : « Sais-tu ce qui fait la différence d'un homme *corrompu* et d'un homme *égaré?* Certes, l'un et l'autre font d'aussi sottes et laides choses, mais l'un cesse et l'autre continue... L'homme qui s'est aperçu trop tard de la mauvaise route et n'a plus la force de retourner sur ses pas peut du moins s'arrêter et, d'un air triste, crier à ceux qui s'avancent : Ne passez point ici, *je m'y suis perdu!* Le méchant s'y plaît... s'amuse à entraîner sur sa trace le plus de malheureux qu'il peut, il rit en les voyant tomber dans la boue à leur tour et s'égaie à leur persuader que *toute cette boue est une essence précieuse* dont il n'appartient qu'aux grands esprits et aux gens de bon ton de s'oindre et de s'embaumer... François, nous n'avons pas grand mérite à n'être *pas* de ces gens-là (à n'être plus, faudrait-il dire, après avoir écrit *Leoni* et *Jacques*). Le grand air nous a dégrisés, etc... » Cette rétractation ne l'empêchera pas au surplus d'ajouter quelques lignes plus loin, dans sa conviction mystique secrètement conservée : « Le feu *sacré* est éteint... *Dieu n'est plus en moi* » : périphrases qui s'appliquent fort mal aux « vices » qu'elle vient de confesser ! Mais c'est que, en réalité, l'orgueil de l'alliance supra-terrestre n'a cédé qu'à demi et très provisoirement devant la leçon des faits sociaux, dans cet esprit rompu de longue date aux spéculations rousseauistes.

Déjà le *Voyageur* regrette ses considérations rationnelles et s'accuse de devenir *emphatique;* il coupe donc court et termine sa lettre à son coreligionnaire par une sorte de cabriole inattendue qui semble en renier le contenu, par une plaisanterie facile sur la manie botanique d'un autre de ses familiers !

Aussi bien toutes ses belles résolutions de janvier n'ont-elles pas tenu contre les cheveux blonds et les « blanches épaules » de l'enfant-poète. Février 1835 est rempli par une nouvelle incursion de l'infatigable marcheuse dans l'empyrée de l'érotisme divinisé. Puis, la « griserie » envolée une fois encore et laissant place à l'humeur de lendemain de fête, c'est dans l'oreille complaisante d'un autre dévot de Jean-Jacques, Sainte-Beuve, que l'incorrigible versera cette fois l'expression de son repentir. Elle se montre d'ailleurs moins démoralisée que précédemment et semble s'accoutumer à des alternatives qui ne lui apportent plus le sentiment de la surprise ou de l'égarement : « Tenez, écrit-elle, il me vient dans l'idée (et c'est une espèce de consolation que je me permets) que la cause pour laquelle les âmes passionnées subissent leur martyre en ce monde est une noble et *sainte* cause. » C'est ici une fois de plus le Platonisme érotique qui fait taire la morale chrétienne rationnelle. « Aimer, c'est tout ce que nous connaissons, tout ce qu'il y a encore de plus large et de plus *ennoblissant;* c'est là qu'on trouve encore la volonté et le pouvoir de *se sacrifier!* Malheur à ceux qui repoussent le sacrifice (il s'agit d'Alfred, sur qui ces interprétations intéressées n'ont plus de prise) et qui forcent une *âme* en feu à se reprendre et à s'éteindre ! Ceux-là sont des bêtes féroces qui déchirent le patient. Mais Dieu, *pour qui le martyre s'accomplit,* n'est pas moins digne de bénédictions, et ceux qui le blasphèment en mourant sont *des lâches!* Bah ! *Vive l'amour quand même!* Nos douleurs ne peuvent pas plus contre lui

que les nuages de la nuit contre l'existence et la beauté des étoiles ! »

Sainte-Beuve, de qui nous ne possédons point la réponse et qui entre à ce moment dans sa période de moraliste rationnel, Sainte-Beuve a paru sans doute étonné de la pirouette qui termine cette méditation commencée sur le mode grave : « Ne croyez pas, doit reprendre George en effet quelques jours plus tard, ne croyez pas que le *bah* qui se trouvait dans ma dernière lettre — en tête, s'il m'en souvient, d'une réhabilitation de l'amour — signifiât autre chose que la volonté de respecter ce sentiment comme une belle et sainte chose dont *j'ai mal usé* et dont on avait mal usé avec moi... Cela ne m'empêchera pas de chanter des hymnes à ce Dieu de ma jeunesse que j'ai mal adoré et qui m'a *foudroyée*. Mais je chercherai ailleurs ma guérison et ma réhabilitation vis-à-vis de moi-même. *Où?* Je ne sais vraiment pas, et vous me faites une si juste et si terrible définition des transformations morales que je puis subir sous le nom de *cavalcades*, que cela m'ôte l'envie de mettre le pied à l'étrier. Mais... je vois bien que mon tort et mon mal sont là, *dans l'orgueil avide* qui m'a perdue... Je comptais sans *la faiblesse humaine !* » Eh oui, sans l'originel égoïsme ou « impérialisme » de l'être qui tient tant de place dans l'amour érotique et qui est à l'antipode du sacrifice ou de l'abnégation, fruits des affections de famille et de l'expérience sociale la plus affinée. Et nous allons apprendre sans délai « où » George Sand a cherché son nouveau lien mystique d'alliance avec l'au-delà, sans d'ailleurs renoncer durablement au premier.

En effet, le 14 avril 1835, se clôt cette correspondance si précieuse avec Sainte-Beuve dont nous avons tiré souvent des lumières : Aurore a rencontré Michel de Bourges, l'avocat républicain que le procès des insurgés d'avril 1834 devant la Chambre des Pairs venait de mettre en évidence : « J'ai vu, écrit-elle

à son directeur de conscience, un grand ouragan d'hommes politiques qui ne m'a pas donné envie *de faire une cavalcade dans ces idées-là,* quoique ce soient de belles idées et des hommes beaux intellectuellement. » L'envie lui va bientôt venir, et ce dada-là, elle le chevauchera quinze années durant sans débrider, à des allures de plus en plus vertigineuses; puis encore, avec plus de modération, pendant le reste de ses jours, sa fougue ayant été amortie, au cours de ce nouvel essor mystique, par une chute assez rude à la fin du printemps 1848. C'est d'ailleurs l'amour qui la jettera dans la politique. Michel en fera sa maîtresse dans un fort bref délai, avant de la conduire à professer un mysticisme social beaucoup plus largement fondé que celui dont ses premiers écrits montrent déjà quelques traces, en conséquence de leur inspiration rousseauiste foncière. Mais cet inspirateur, aux prétentions austères, exigera d'elle avant tout une publique rétractation du mysticisme passionnel, ce frère jumeau, trop compromettant à ses yeux, du mysticisme démagogique dont l'avocat de Bourges venait d'être promu grand pontife. Une partie de la sixième *Lettre d'un Voyageur* est consacrée à cette rétractation, quelque peu hésitante, contrainte et embarrassée, dont il nous faut pourtant scruter avec soin les termes.

Ç'avait été, notons-le bien, par la lecture de *Lélia* que l'homme de loi méridional, transplanté sur le sol berrichon, s'était intéressé de loin à sa voisine de Nohant sans la connaître. Dans les éloquentes vaticinations de la déléguée du Ciel, il avait discerné le germe, plein de promesses, d'un mysticisme social provisoirement étouffé par un mysticisme passionnel encore très impétueux, quoique plaintif; et il avait déploré que la seconde de ces inspirations réduisît la première au silence chez un écrivain si merveilleusement doué pour remuer les âmes. Quand il fut présenté à Mme Dudevant, au cours du mois de mars

1835, il lui parla tout aussitôt de *Lélia* et lui présenta des objections que l'on peut résumer de la sorte : « Quand donc cesserez-vous vos futiles récriminations contre la divinité, qui a des affaires autrement sérieuses à régler en ce monde misérable que les déboires sensuels ou sentimentaux de quelques oisifs? »

Dans cette question et dans les perspectives qu'elle lui fait entrevoir, Sand, séparée déjà par bien des événements de sa *Lélia*, croit discerner la voie de son salut; car de belles revanches s'offrent sur cette voie à sa volonté de puissance dont la présente dépression lui devient insupportable à la longue. Elle y répondra donc publiquement, le 15 avril, par une nouvelle *Lettre* de son symbolique Voyageur, adressée cette fois à Everard — pseudonyme qu'elle avait choisi pour Michel et devait lui conserver fidèlement jusqu'au terme de leurs relations passionnelles et politiques. — Elle débute par cette affirmation, fort contestable, qu'aucun de ses ouvrages n'a été jusqu'alors l'expression d'une foi philosophique bien définie : « Quelques personnes qui lisent mes livres, écrit-elle, ont le tort de croire que ma *conduite* est une profession de foi, et le choix de mes *historiettes* une sorte de plaidoyer contre certaines lois. Bien loin de là, je reconnais que ma vie est *pleine de fautes* et je croirais commettre une lâcheté si je me battais les flancs pour *trouver une philosophie qui en autorise l'exemple!* »

Or, elle n'a pas fait autre chose depuis son début dans les lettres que de commettre cette « lâcheté »-là, — si lâcheté il y a, car nous appelerions plutôt cette faute une tentative d'empoisonnement du corps social; — et elle continuera, jusqu'au terme de ses jours, à tenter de justifier, par de successives interprétations philosophico-mystiques, les diverses décisions de son élan vital. Elle ajoute d'ailleurs aussitôt, sur le ton le plus désinvolte, que, n'étant pas susceptible d'envisager avec *enthousiasme* certains aspects de la vie (ses aspects rationnels, et, en particulier, le

mariage), elle ne saurait regarder les fautes dont elle vient de s'accuser comme assez graves pour exiger réparation ou expiation de sa part. Ce serait leur faire *trop d'honneur,* explique-t-elle, puisqu'elle ne voit point que ses torts aient empêché de se bien porter ceux qui s'en plaignent. —Ses amants, peut-être, se portent bien physiquement, mais ses lecteurs se portent-ils aussi bien moralement après lecture de *Jacques* et des premières *Lettres d'un Voyageur.* Nous dirons que certains d'entre eux ont été d'une opinion tout autre. — « Mes écrits *n'ayant jamais conclu* (!), poursuit-elle cependant avec aplomb, je ne demande pas mieux que de leur donner une conclusion, si je la trouve, mais... je suis de trop bonne foi pour essayer de me réconcilier, par un acte d'*hypocrisie,* avec les sévérités que mon *irrésolution, courageuse et loyale,* j'ose le dire, ont attirées sur moi ! J'en supporterai la rigueur, quelque pénible qu'elle me puisse être, tant que je n'aurai pas la conviction intime que *j'attends !* » Quelle maîtrise, après Jean-Jacques, dans le sophisme justificateur ! Elle attend toujours sa conviction définitive sur le mariage, soit !... Mais nous savons déjà que, chemin faisant, elle a largement mûri la conviction de bien d'autres en matière de liberté passionnelle !

C'est pourquoi Michel, non satisfait de cette orgueilleuse et nuageuse apologie personnelle, va lui réclamer, au nom de la *vertu républicaine,* une rétractation plus entière. Alors enfin, séduite et dominée par le tribun qu'elle aime déjà, Sand se résout à l'amende honorable sans restrictions et s'acquitte de cette pénible tâche dans une lettre datée du 18 avril 1835 : « Je suis bien loin encore de ce qu'on appelle les *vertus républicaines,* concède-t-elle. J'ai *mal vécu,* j'ai mal usé des biens qui me sont échus. J'ai négligé les œuvres de charité; j'ai passé mes journées dans la mollesse, dans l'ennui, dans les vaines larmes, dans les *folles amours...* Je me suis prosternée devant des *idoles de chair et de sang,*

J'ai laissé leur souffle enivrant effacer les sentences austères que la sagesse des livres (surtout ceux de Franklin, de son *cher* Franklin dont elle a invoqué plus haut le patronage stoïco-chrétien) avait écrite sur mon front dans ma jeunesse... car j'avais été *honnête autrefois*, sais-tu bien cela, Everard? Ceux d'ici te le diront; c'est de notoriété *bourgeoise* dans notre pays. Mais il y avait peu de mérite : j'étais jeune et *les funestes amours n'étaient pas encore éclos dans mon sein.* » Elle fait évidemment allusion à sa période de lecture avide pendant les derniers mois de la vie de sa grand'mère, à Nohant, et aux années qui ont immédiatement suivi son mariage. « J'ai été détournée de ma route, reprend-elle, et emmenée prisonnière par une passion dont je ne me méfiais pas, que je croyais *noble et sainte.* Elle l'est, sans doute, mais je lui ai laissé prendre *trop ou trop peu* d'empire sur moi. Ma force virile se révoltait en vain contre elle; une lutte affreuse a dévoré les plus belles années de ma vie ! »

Ainsi, contre la passion — même proclamée *noble et sainte* par fidélité secrètement continuée au mysticisme rousseauiste — la force « virile » a le droit et même le devoir de *se révolter !* Et ce qui suit va confirmer cette assertion de morale enfin quelque peu rationnelle : « Je suis restée tout ce temps dans une terre étrangère pour mon âme, dans une terre d'*exil* et de *servitude* d'où me voici enfin échappé tout meurtri, tout abruti par l'esclavage. Oui, j'ai été esclave, et l'esclavage, je puis te le dire par expérience, avilit l'homme et le dégrade. Il le jette dans la démence (période du *Journal*) et dans la perversité. Il le rend méchant, menteur, vindicatif, amer, détestable vingt fois plus que le tyran qui l'opprime ! » Voilà donc la passion, naguère *voix de Dieu,* redevenue pour un instant voix du tentateur au jugement de notre romantique et définie par ses fruits antisociaux à l'abri d'une adroite métaphore républicaine sur l'esclavage que cette passion impose à l'homme comme

les tyrans pèsent sur le peuple : « C'est ce qui m'est arrivé, conclut le Voyageur après cette énumération de défauts qu'il avait avoués déjà pour la plupart à Musset en novembre 1834 ! Et, dans la haine que j'avais conçue contre moi-même, j'ai désiré la mort avec rage tous les jours de mon *abjection!* »

Michel se tint pour satisfait sans doute après cet acte de contrition publiquement formulé. Aussi bien allait-il profiter sans scrupule d'une nouvelle transgression de la *vertu républicaine* de la part de Mme Dudevant. L'aveu, remarquons-le, était plus complet dans ses termes que celui dont Rollinat avait eu en janvier le bénéfice, mais toutefois moins humble dans le fond. Il est en effet consenti précisément parce que notre mystique a déjà choisi sur un autre point son recours et son lien d'attache avec une surhumaine alliance : elle se sent au moment de conclure sur de nouvelles bases un pacte d'association avec la divinité qu'elle n'a point trouvée suffisamment docile à ses exigences érotiques. — Écoutons plutôt la suite de son examen de conscience. — Si, dit-elle, les funestes amours ont étouffé dans son sein bien des qualités précieuses, en revanche, d'autres qualités natives sont demeurées en elle sans la plus *légère atteinte,* et les premières n'ont été nullement perdues sans retour : « Je suis ici, conclut-elle par une magnifique image, avec une flèche brisée dans le cœur. C'est *ma main* qui l'arrachera. Je sens avec orgueil que *j'en retire le fer et que mon âme ne le suit pas!* Je puis guérir et faire encore *un bon soldat!* » A savoir un soldat d'élite, en effet, pour cet impérialisme nouvellement entrevu par elle dans ses possibilités de victoire prochaine; l'impérialisme démocratique au profit duquel elle trouve *avantage* à renier *sa grande folie, l'amour,* dont elle a déjà connu les désastres, pour l'avoir édifié sur d'irrationnelles assises.

Encore une fois, son abjuration ne porte guère que sur la théorie mystique de l'amour-passion, et, même

réduite à ces termes, ne sera pas de longue durée. Michel n'est-il pas son amant dès cette heure? Elle saura bientôt concilier — et sans grand effort de synthèse en vérité, puisque leur origine est la même — le mysticisme érotique et le mysticisme démocratique de notre âge. Elle affichera toutefois plus volontiers le second vers le dehors à titre de palladium, au moins pour quelques années. C'est pourquoi il était pour nous opportun de recueillir avec soin, pendant qu'il en était temps encore, les aveux rationnels échappés à sa très fragile, à sa très brève clairvoyance morale.

4. — Les conséquences sociales du mysticisme passionnel. « Noémi. »

Un maître fort distingué de l'enseignement supérieur, M. Louis Maigron, publiait, il y a quelques années, un ouvrage bien curieusement documenté sur le *Romantisme et les Mœurs*. Ce livre, très remarqué et très commenté d'ailleurs à sa date, restera comme une source précieuse pour l'histoire morale de la génération de 1830, la troisième de la religion rousseauiste selon nous. On y trouve un chapitre intitulé : *Monographie d'une fille spirituelle de George Sand,* chapitre que la *Revue de Paris* avait préalablement offert à ses lecteurs, et qui nous paraît des plus utiles à méditer pour tout historien des idées morales. M. Maigron y conte l'histoire *véridique* d'une famille bourgeoise pendant les premières années de la monarchie de Juillet. La femme d'un riche industriel — Noémi, pour la désigner seulement par son prénom — mène une vie heureuse aux côtés de son époux lorsque celui-ci prend pour comptable et introduit par là dans son intimité un ancien camarade tombé dans le besoin. Cet ingrat (il s'appelle Adolphe) devient une sorte de Bénédict placé près d'une autre Valentine. Mêlé à Paris au monde des lettres, il prétend avoir

visité George Sand dans sa mansarde du Quartier Latin; il met les premiers romans de cet auteur dans les mains de Noémi et tous deux échangent bientôt par écrit leurs impressions sur ces attrayants ouvrages dont ils savent par cœur des pages entières.

De cette communion d'idées artistiques, ils passent à des sentiments plus tendres. *Indiana*, *Valentine* et surtout *Jacques* (notons ce détail) leur fournissent des formules pour l'expression de leur amour, qui se croit platonique : « Puisque c'est Dieu qui veut l'amour, écrit Adolphe en propres termes, l'*amour n'est jamais coupable!*... C'est la volonté de la *Providence* que nous restions l'un près de l'autre pour nous aimer d'un amour éternel ! » Mais un enfant est mêlé à cette aventure, ce qui n'arrive ni dans *Indiana*, ni dans *Valentine*, ni dans *Leoni*, ni dans *Jacques*. Soudain le fils de Noémi, âgé de cinq ans, tombe par accident dans une pièce d'eau et s'y noie; il a été insuffisamment surveillé par la servante, dont sa mère avait fait une messagère d'amour et qui, gagnée par la contagion de l'exemple, l'a perdu de vue pour aller rejoindre un contremaître de l'usine.

Noémi, terrassée par une fièvre cérébrale à la suite de ce drame, se relève avec la ferme volonté d'expier son égarement fatal. A dater de ce jour, George Sand n'aura pas de plus implacable adversaire, et le journal de cette infortunée deviendra le plus terrible des réquisitoires qu'on ait jamais dressé contre l'auteur de *Jacques*. A la grande romancière qu'elle va jusqu'à nommer habituellement l'Infâme, elle s'adresse par lettre afin de provoquer de sa part, s'il est possible, une rétractation moins sommaire, moins provisoire et plus efficace que celle que nous venons de signaler dans les *Lettres d'un Voyageur :* « Vous prêtez à la *voix du démon*, lui écrit-elle, — en termes non moins significatifs que ceux de son amoureux tout à l'heure, — les accents les plus enchanteurs et les plus suaves. Votre parole assoupit les scrupules et les endort.

Mais quel terrible réveil ! Que de larmes autour de vos œuvres ! Que de gémissements, que de misères ! »
Sand ne prit pas la peine de répondre à ces objurgations; il est curieux pourtant que, le 30 septembre 1848, elle ait spontanément écrit à Mazzini, le démagogue d'outre-monts : « J'ai vu votre amie Eliza, c'est une personne très bonne, très intelligente... mais elle est infatuée d'elle-même. Elle a *le vice du siècle,* et ce vice *ne me trouve plus tolérante comme autrefois...* Je crains que la lecture de mes romans ne lui ait été *mauvaise* et n'ait contribué en partie à l'exalter dans un sens qui n'est pas *du tout* le mien ! » Il faudrait dire : qui n'est *plus du tout* le mien, pour rester véridique. Et encore ne serait-ce pas exact, car nous verrons le mysticisme passionnel conserver quelque place dans des écrits sandiens bien postérieurs à 1848; dans son roman d'*Adriani* par exemple, où, en revanche, elle-même met de nouveau cet avertissement dans la bouche d'une femme d'âge à une jeune émule de Noémi : « Vous êtes fort éloquente, ma fille, et je comprends le prestige que vous pouvez exercer sur les imaginations vives. Mais la mienne n'est pas de ce nombre et ne prend pas *le réveil de vos sens* pour un besoin *tout à fait divin* de votre âme ! »

Proudhon, le socialiste par quelques côtés rationnel, écrira un peu plus tard que George Sand, à elle seule, a fait plus de mal aux mœurs de notre pays que toute la bohème : le grand coupable, dit-il, est cette femme-là ! Barbier, le poète des rêves démocratiques de juillet 1830, a jugé également que son influence avait été *très mauvaise,* que, fécondée par les puissants *esprits faux* (mystiques rousseauistes) qu'elle fréquenta l'un après l'autre, elle en fut le reflet malsain en sorte que ses écrits passionnels n'ont jamais été, sous des formes diverses, que les expressions de son moi *égoïste et sensuel.* Enfin, nous terminerons ces considérations de morale sociale par une anecdote qui nous paraît en résumer heureusement

la substance. Il y a quelques années, les journaux anglais rendaient compte d'un procès en divorce qui venait d'être plaidé devant les tribunaux britanniques, et ils reproduisaient une lettre de l'accusé que nous voudrions voir figurer à la dernière page des futures éditions de *Jacques*, ce spécieux roman par lettres. C'est, comme on va le voir, le geste touchant d'un autre Octave, qui, demeuré rationnellement chrétien dans le fond de son cœur, proposerait de restituer Fernande au mari qu'elle abandonne après l'avoir aimé, et, cela, en considération de ces deux enfants jumeaux trop aisément sacrifiés l'un et l'autre par Sand sur l'autel du mysticisme de la passion ! Voici, dans toute sa simplicité naïve, ces lignes adressées par le séducteur à l'époux qui le poursuivait en justice :

Monsieur,

Excusez cette longue lettre, elle concerne Clara, votre femme. Je vous ai fait un grand dommage dont je me repentirai toute ma vie; mais je vous assure que j'aime Clara de tout mon cœur et que je serais heureux de pouvoir la nommer ma femme devant tout le monde. Si vous étiez arrivé l'autre jour furieux et menaçant, je n'aurais fait qu'en rire, mais votre tristesse muette et digne m'a touché.

Si je dois me séparer de Clara, ma vie ne sera plus longue, car je l'aime à la folie. J'ai une parfaite confiance en elle et je sais qu'elle me sera fidèle comme elle vous l'a été jusqu'au jour où elle m'a connu. Je dois, pour que vous compreniez mes sentiments, vous raconter une histoire. Samedi, en approchant de votre maison où Clara n'était plus, j'ai entendu des voix d'enfants crier : Maman, maman ! Elles étaient si plaintives qu'elles m'ont navré le cœur. Je n'en ai pas dormi de la nuit, et, le lendemain, je

n'ai pu travailler. J'entendais toujours ce cri de : Maman !

Là vie ne m'a pas été douce; on m'a élevé rudement. Je n'ai qu'une faiblesse : mon amour pour les enfants et les animaux. Moi qui mourrais à l'instant sans sourciller s'il le fallait, je ne puis entendre crier un gosse ! Aussi, je vous en supplie, reprenez votre femme. Plaidez votre cause auprès d'elle au nom de vos petits. Elle a bon cœur, elle vous entendra. Éloignez seulement votre mère.

Si vous réussissez, parole d'honnête homme, je ne reverrai jamais Clara. Si vous échouez, je la conserverai, sûr alors qu'elle n'aime que moi. En m'excusant du tort que je vous ai fait, je vous prie de me croire, Monsieur, respectueusement vôtre.

Ce ton n'a rien de gaulois, certes; il déconcerte quelque peu notre disposition traditionnelle au sourire en pareille occurrence; la proposition finale garde quelque naïveté, mais c'est ici la situation de *Jacques* entièrement renversée sous nos yeux par la vie réelle et par l'éveil des plus nobles sentiments traditionnels. Nous contemplons un Octave qui se prépare à disparaître et à mourir de nostalgie pour laisser la place non point, comme le mari de Fernande, à la passion égoïste et antisociale qui détruit à son profit la famille, mais au contraire à cette association conjugale fondée et continuées pour le bien de l'enfant (c'est-à-dire de la société de demain), à ce contrat matrimonial qui, consacré par les religions rationnellement inspirées et par le code des peuples réfléchis, assura le progrès moral de l'espèce humaine en ses races d'élite.

LIVRE II

MYSTICISME SOCIAL

VERS L'INTRONISATION DU PEUPLE-MESSIE

> « Je suis prête à te confesser que nous sommes tous de grands sophistes. Le sophisme a tout envahi. »
>
> (Lettre du 26 avril 1835 à Michel de Bourges, dans les *Lettres d'un Voyageur*.)

Les très-terrestres agitations de l'hiver 1835 ont sensiblement atténué, dans l'âme de George Sand, ses mystiques convictions sur le caractère divin de l'amour adultère. Elle reviendra sans doute au mysticisme passionnel, en fille pieuse du sensible Rousseau, mais ne le professera jamais plus sous la forme tranchante et provocante que cette religion avait revêtue dans *Leoni* ou dans *Jacques*. Et pourtant son tempérament féminin l'entraîne toujours à concevoir comme principalement affective ou émotive en ses repercussions mentales, cette alliance surhumaine que l'homme recherche, par instinct ou par habitude multiséculaire, afin d'en appuyer son effort vital d'agrandissement et de conquête. Elle va donc s'attacher à une nouvelle interprétation, pareillement émotive, de cette alliance supposée, après que les événements lui auront interdit pour un temps de considérer et de présenter avec bonne foi comme des suggestions d'En-haut les vicissi-

nocturnes de Bourges et durant cette pérégrination décisive sur laquelle nous aurons bientôt à revenir George Sand trouva donc une seconde fois son chemin de Damas. Elle abjura les objections que son passé bourgeois lui avait suggérées contre les promesses du mysticisme social : elle pressentit, dans cette religion démocratique dont on lui offrait de partager les conquérants espoirs, tant de réconfort actuel, tant de possible puissance future, qu'elle s'inclina devant l'initiateur si visiblement délégué par le Ciel pour imprimer à son talent une orientation conforme aux desseins de son Allié supra-terrestre : « Je sais bien, lui disait avec autorité cet initiateur, je sais bien que le mal de ton intelligence vient de quelque grande peine du cœur. L'amour (érotique) est une passion *égoïste* (oh ! combien !). Étends donc cet amour brûlant et dévoué que tu portes en toi et qui ne recevra jamais sa récompense (dans les bras d'un homme) à toute cette humanité qui déroge et qui souffre. Pas tant de sollicitude pour une seule créature. Aucune ne le mérite. Mais *toutes ensemble* l'exigent, *au nom de l'Auteur éternel de la création !* »

Aussi, dans l'*Histoire de ma Vie*, marquera-t-elle plus tard en traits heureux le caractère, une fois de plus si nettement mystique, de sa conversion à l'*idée* démocratique, lorsqu'elle se prêtera cette formule de remerciement à l'égard de Michel, dont les entretiens l'avaient ralliée à la bonne cause : « Tu m'as fait pleurer de grosses larmes, comme au temps où je devenais dévote par un attendrissement subit et imprévu de ma rêverie... Ton éloquence et ta persuasion ont fait le miracle que je demandais ! » Mention de sa crise extatique de 1819, au couvent des religieuses anglaises, qui est, en cet endroit, profondément significative (1).

(1) C'est peut-être ici le lieu de faire remarquer que le mysticisme social et le mysticisme passionnel, le désordre poli-

CHAPITRE PREMIER

Période républicaine.

Les idées au service desquelles Michel de Bourges mit la plume de George Sand en 1835 n'étaient pas entièrement nouvelles dans l'esprit de la jeune femme. Dès sa dix-huitième année, elle se passionnait pour le *Contrat social.* Pendant les derniers temps de la Restauration, l'esprit d'opposition se développa chez elle au point de l'engager dans la lutte électorale à La Châtre, au profit des candidats avancés. Son premier écrit public, *Rose et Blanche,* met en scène un grand-vicaire ambitieux, qui annonce déjà le Rodin d'Eugène Sue et terrorise les fonctionnaires civils ou militaires dont il tient dans sa main les destinées, parce que la « Congrégation » règne alors en France. — Lélia se montre aussi pessimiste dans ses prévisions politiques que dans ses considérations passionnelles. Elle ne saurait admettre en effet que la civilisation suive une marche progressive quand nous voyons autour de nous les convictions se perdre, les sociétés s'agiter sans résultat dans leurs liens relâchés, les facultés s'épuiser par l'abus de la vie, les principes jadis intangibles tomber dans le domaine de la discussion et servir de jouet aux enfants, comme les oripeaux du

tique et le désordre charnel ont presque toujours marché la main dans la main, l'un et l'autre appuyés sur quelque mysticisme hérétique prétextant l'alliance privilégiée avec une puissance de l'au-delà, Diable ou Dieu. Tel fut au cours de l'histoire chrétienne le cas de certains Gnostiques, des Nicolaïtes, Cathares, Patarins, Dulcinistes, Frérots, Beggards, Lollards, Turlupins, Hussites, Anabaptistes, etc... Le quiétisme rousseauiste nous gouverne aujourd'hui.

sacerdoce et de la royauté servirent en 1793 aux mascarades du peuple français, devenu prêtre et monarque par le droit de sa force? Encore quelques spasmes d'agonie, et le vent de l'éternité passera, indifférent, sur un chaos de nations sans frein, réduites à se disputer les débris d'un monde usé qui ne suffira plus à leurs besoins. En vain quelques groupes de *sectaires impuissants* essayent de rallumer une étincelle de vertu! *Derniers débris de la puissance morale de l'homme*, ils surnageront un instant aux lèvres de l'abîme pour aller rejoindre bientôt les cadavres submergés dans ses profondeurs. Certes, Lélia fait profession d'admirer ces hommes de courage et de cœur : elle se contenterait au besoin d'être *le dernier d'entre eux!* Mais la prophétesse désespère de leur victoire finale sur le genre humain dépravé par la science et par le luxe! — Ce sont précisément ces pages que Michel considéra comme blasphématoires devant le Dieu du mysticisme social. Elles provoquèrent son intervention décisive auprès de leur génial auteur.

1. — Les leçons du révélateur et les objections du catéchumène.

Parce que, dans *Lélia*, Mme Dudevant condamnait le mysticisme social, dont elle n'avait jamais fait nettement profession, aussi bien que le mysticisme passionnel qu'elle avait déjà mis en pratique, son attitude irrita et charma tout à la fois Michel de Bourges façonné par les mêmes influences rousseauistes que sa voisine de Nohant. Il pressentit que, dans l'une de ces sphères comme dans l'autre, des négations si chaudes ne seraient pas très difficiles à métamorphoser en affirmations extatiques de l'alliance divine renouée et bénie. On sait que Musset s'était chargé de l'opération restauratrice au profit du mys-

ticisme passionnel. Dix-huit mois plus tard, l'avocat républicain entreprit d'amener la jeune femme, de nouveau déçue dans sa foi érotique, à la profession publique du mysticisme social. Et, pour plus de sûreté, il restaura quelque peu le mysticisme passionnel en son âme tout en y instaurant ce mysticisme social aux toniques vertus. — Des amis communs préparèrent leur rencontre à Bourges, au commencement d'avril 1835. On dîna d'abord tous ensemble à l'auberge, puis on fut sur le point de se séparer vers onze heures : mais, comme la lune brillait au ciel et que la soirée de printemps était douce, Michel proposa de faire ensemble quelques pas dans les rues de la ville endormie. On l'accompagna jusqu'à sa porte : au moment de rentrer chez lui, il jugea bon de prolonger son exposé doctrinal et reconduisit ses compagnons vers leur domicile : le groupe parcourut ainsi neuf fois le chemin qui allait d'un logis à l'autre.

C'est que l'éloquence du principal interlocuteur faisait oublier le temps à ses auditeurs. Il s'était élevé, d'idées en idées, jusqu'aux plus sublimes élans vers la divinité inspiratrice; il s'était littéralement *transfiguré :* « Je fus, écrira Sand dans l'*Histoire de ma Vie*, le sujet un peu passif de sa déclamation passionnée. Planet et Fleury m'avaient cité devant son tribunal pour que j'eusse à confesser mon *scepticisme* à l'endroit des choses de la terre et cet *orgueil* qui voulait follement s'élever à l'adoration d'une perfection abstraite en oubliant les pauvres humains, mes semblables !... Nous nous sentîmes, en le quittant, au-dessus de nous-mêmes ! » — Et, deux mois après, dans la septième *Lettre d'un Voyageur*, elle s'exhortait en ces termes à emboîter le pas aux hommes politiques d'avant-garde : « Suis-les ! Tâche de leur ressembler ! Voilà tes maîtres, voilà tes guides ! Recueille leurs conseils; observe leurs préceptes; répète *les formules saintes de leur prière*. Ils *connaissent*

Dieu; ils t'*enseignent ses voies.* Va, mon fils, que tes plaies se guérissent, que tes blessures se ferment; que ton âme soit purifiée, qu'elle revête une robe nouvelle, que le Seigneur te bénisse et *te remettre au nombre de ses ouailles!* » C'est à dire de ses alliés par privilège ! — N'y a-t-il pas là tout le décor, pseudo-chrétien, d'une initiation mystique renouvelée?

Le roman de *Simon,* que Sand rédigea vers la fin de 1835, nous présente, sous les traits du héros, un portrait moral de Michel que ses confidences sur son passé avaient fait mieux connaître de son amie. Neveu d'un prêtre pieux, Simon a vu cultiver en lui de bonne heure le sentiment religieux : sa pensée a donc toujours conservé *un caractère de mysticisme* (sic), et l'amour de la contemplation n'a pas cessé de primer le souci de l'examen dans sa pensée. A côté de ses plébéiens *appétits de puissance,* il a conservé de sa longue solitude morale *une veine d'extase religieuse;* et, parfois, laissant pour quelques instants de côté ces perspectives d'action qui séduisent son élan vital, il se surprend à caresser un rêve de perfection chrétienne et philosophique demi-conquérante et demi-monacale ! — C'est assurément sous cet aspect que l'auteur du roman contemplait son nouveau guide, après quelques mois d'une étroite familiarité en tous genres.

Elle n'avait pourtant pas accepté sans objection cet admirable enseignement qui d'abord avait semblé lui prescrire un *ascétisme tout républicain.* Par la sixième *Lettre d'un Voyageur,* faite de pages adressées par Mme Dudevant à Michel en avril 1835, au début de leurs relations, on voit que son nouvel ami lui avait reproché certains passages de *Lélia* au nom de la *vertu républicaine* (Sans doute n'avait-il pas encore lu *Leoni* et *Jacques,* tellement plus suspects à ce point de vue !). Mais George Sand ne s'incline pas du premier coup sous la main qui l'humilie, et c'est en psychologue, pour une fois hobbiste ou

impérialiste, qu'elle va discuter une trop exigeante doctrine : « Quant à la philanthropie, dont vous avez l'humilité de vous vanter, vous autres réformateurs, *je n'y crois pas*, écrit-elle nettement. *L'amour de la gloire* est autre chose et produit d'autres destinées. *Sublime hypocrite*, tais-toi là-dessus avec moi ! Tu te méconnais en prenant pour le sentiment du devoir *la pente rigoureuse où t'entraîne l'instinct de ta force.* Tu n'aimes pas les hommes, car tu n'es pas leur frère, tu n'es pas leur *égal;* tu es une exception parmi eux. Tu es né *roi !* » Habiles flatteries dont l'objet est de faire accepter du despote quelques vérités assez mordantes, ainsi qu'on va le voir : « Ce n'est pas que je déserte ta cause, au moins !... Je ne conçois même pas que les *poètes* en puissent avoir une autre... Votre ambition est noble et magnifique. De tous les hochets dont s'amuse l'humaine vanité, vous avez choisi le moins puéril, la gloire... Achille prit un glaive au milieu des joyaux de femme qu'on lui présentait : vous prenez, vous autres, le martyre, les nobles ambitions au lieu de l'argent, des titres et des petites vanités qui charment le vulgaire. *Généreux insensés* que vous êtes, gouvernez-moi bien tous *ces vilains idiots* et ne leur épargnez pas les étrivières ! »

Nous sommes encore loin du mysticisme social en ces lignes, car leur auteur ne professe nullement le respect attendri du *Peuple*, inspiré de Dieu. Pourtant elle cédera peu après à la pression exercée sur sa pensée par son catéchiste. Huit jours plus tard, elle accepte déjà de marquer sa place à venir parmi les *vertueux* de la République prochaine : elle s'accuse d'avoir confondu son maître avec ces pharisiens qui, tant de fois déjà, ont prétendu la baptiser de leurs mains impures, et elle s'humilie sous son geste dominateur avec une dernière plaisanterie pour couvrir sa capitulation définitive : « République, aurore de la justice et de l'égalité, *divine utopie*, soleil d'un avenir *peut-être chimérique*, salut ! Si tu descends sur nous

avant l'accomplissement des temps, tu me trouveras prête à te recevoir et toute vêtue déjà conformément à tes lois somptuaires. » Ce n'est pas ce que Balzac devait constater quelques mois plus tard au cours d'une visite à Nohant dont nous avons parlé plus haut. Et voici qui ne fut pas davantage vérifié par les événements : « Et toi, idole de ma jeunesse, amour, *dont je déserte le temple à jamais*... de plus jeunes m'y remplacent déjà. Règne, amour, en attendant que la République et la *vertu* te coupent les ailes ! »

Le fruit de cette résolution, aussi héroïque que peu stable, sera la rapide restauration du sentiment de l'alliance divine en cette âme orgueilleuse et toujours prête à se targuer de surhumaines faveurs : « Bonsoir, disait-elle à Michel dès le 22 avril, et la paix des anges soit avec toi, confesseur de Dieu et de la vérité. » Mais la huitième *Lettre d'un Voyageur*, qui a la forme d'un dialogue entre Sand et son ami Rollinat, sera plus frappante encore par le naïf orgueil avec lequel les deux interlocuteurs se reconnaissent réciproquement le privilège de la délégation divine : « Le monde nous traite de fous; mais, patience ! Nous avons semé une parole de vérité qui germera. Nous mourrons calmes et satisfaits sur le sable du désert comme *le peuple de Dieu !* ». Lamennais est salué l'un des chefs de la croisade nouvelle; lorsque sa voix s'éleva pour proférer *les Paroles d'un croyant*, les murs de sa cellule frémirent et les anges émus chantèrent le hosannah dans l'empyrée. Il est possible, concède encore le Voyageur, que l'époque voie éclore trop nombreux les rédempteurs et les législateurs imperturbables? Mais cette suprême réserve du bons sens s'effacera dans la neuvième *Lettre* de ce même Voyageur, lettre qui est adressée à Néraud et toute débordante d'exaltation « républicaine ». Les aristocraties qui se sont attribué trop souvent l'origine céleste et la délégation divine sont proclamées présentement déchues de leurs privilèges et *reniées de Dieu*, tandis

que les *vrais enfants* de la terre, les hommes simples, *vestiges de la primitive humanité* (ô Jean-Jacques), seront désormais les alliés du Très-Haut par privilège. Seuls ceux-là portent au front le signe de leur *céleste origine*, et Sand se rangera donc volontairement parmi ces hommes « simples ». Mais nous remarquerons que c'est sans grand mérite, en vérité, puisqu'il s'agit de partager avec eux le bénéfice de l'alliance divine dans les conflits sociaux imminents !

Son procès en séparation se plaide à cette heure, et elle compte que son allié d'En-haut la soutiendra dans cette occurrence, en prévision des services qu'elle se propose de rendre à la cause républicaine : « A cette heure matinale, écrit-elle sous l'influence de ses préoccupations conjugales, mes ennemis s'éveillent comme moi. Ils s'éveillent pour me haïr ! Ne les écoute pas, ô mon Dieu ! Je suis sans ambition ici-bas, sans cupidité, sans mauvais désir. Tu le sais, toi qui me regardes en face par cet œil brûlant des cieux ! Bonté de là-haut, appui du faible, tu n'écoutes pas les prières de l'*impie*... Parce qu'en écrivant des contes pour gagner le pain qu'on me refusait, je me suis souvenu d'avoir été malheureux, parce que j'ai osé dire qu'il y avait des êtres misérables dans le mariage... on m'a déclaré immoral et traité comme si j'étais l'ennemi du genre humain... Toi seul, ô mon Dieu, peux laver ces taches sanglantes que l'oppression brutale fait chaque jour à la robe de *ton fils* (le voyageur) et de ceux qui souffrent en invoquant ton nom... O mes ennemis, vous ne connaissez pas Dieu ! » L'accent n'est-il pas caractéristique? Qu'il soit sincère à ce moment, cela est douteux. Ici le mysticisme n'est guère qu'une attitude commode vis-à-vis de l'opinion publique qui a lu *Leoni* et *Jacques*, car les lettres particulières de l'enfant de Dieu ont une tout autre résonance. Elle vient d'écrire à Mme d'Agoult qu'à La Châtre, quatre mille « bêtes » la croient à genoux sous le sac

et dans la cendre, pleurant ses péchés comme la Madeleine, mais que leur réveil sera terrible, car le lendemain de sa victoire (juridique) la verra jeter sa béquille pour visiter les quatre coins de la ville au galop de son cheval ardent. « Si vous entendez dire, ajoute-t-elle, que je suis convertie à la raison, à la *morale publique*, ne vous étonnez de rien ! » Et à Mme de Saint-Agnan, née Roetiers du Plessis, son amie de jeunesse : « Vous ririez si vous pouviez voir de quel air *patelin* je traverse les places couvertes d'oisifs... Je suis obligée de mener une vie très régulière aux yeux des imbéciles parmi lesquels je vis ! » La conversion n'est donc pas encore descendue tout à fait dans le cœur ! Mais le nouveau pacte d'alliance n'en est pas moins scellé entre l'éloquente apologiste et le Dieu du mysticisme social.

Nous allons le mieux constater par l'examen rapide de sa production littéraire à cette époque de sa vie.

2. — Premières traductions romanesques du mysticisme nouveau.

Si l'on fait abstraction des *IVe, Ve, VIe et VIIe Lettres d'un Voyageur*, que Sand tira de sa correspondance privée pour satisfaire à son contrat de collaboration avec le *Revue des Deux-Mondes*, et dont nous avons déjà marqué, chemin faisant, le caractère, son premier ouvrage après la crise vénitienne est un fragment d'allure philosophique dont la lecture de l'*Orphée* de Ballanche lui avait inspiré l'idée. Il s'intitule : *Le Poème de Myrza*. — Cette Myrza, poétesse et prophétesse au temps du néo-platonisme alexandrin, est une grande liseuse de romans et de psaumes que ses confesseurs et ses *amants* ont initiée aux diverses religions qui se disputent l'esprit humain à son époque. Elle a donc traversé les que-

relles théologiques de son siècle en semant des fleurs de poésie sur ses pas et en laissant partout derrière elle un étrange parfum *d'amour*, de *sainteté* et de *folie!* C'est d'ailleurs (comme la princesse Quintilia Cavalcanti) une très *bonne personne* que cette femme. Les princes la font asseoir à leur table par curiosité, cependant que le peuple écoute ses improvisations avec enthousiasme sur la place publique. Elle chante en effet, devant ce peuple assemblé, la dégénérescence du genre humain, en qui s'est affaibli, avec le temps, le principe divin de l'*amour qui rayonna sur ses origines*. Sa franchise lui attire l'anathème de certains esprits austères, qui, pour la faire lapider par la foule, rappellent avec perfidie la conduite assez libre que cette belle prêcheuse a tenue dans le passé. Mais le peuple, juge moins prévenu, auditeur plus impartial, estime que la *vertu* est toujours belle, utile et sainte, quelle que soit la bouche qui se mêle d'en commenter les maximes ! Protégée de la sorte par le suffrage de la masse, elle s'éloigne en accablant ses ennemis confus de son pardon généreux et on la voit diriger ses pas vers le désert monacal de la Thébaïde. — Nous placerions volontiers au cours du mois d'avril 1835 la rédaction de ce petit ouvrage, si évidemment autobiographique pour une part, et qui doit être antérieur aux relations d'amour nouées entre Michel et sa prosélyte très peu de temps après leur première rencontre. Sa conclusion nous rappelle que le mysticisme de Sand a toujours joué volontiers avec l'idée, si poétique, de la vocation religieuse.

Peu après parut son premier roman républicain, *Simon*, qui fut écrit pour répondre au vœu de Michel et pour mettre sans délai la plume éloquente de l'auteur de *Lélia* au service de l'idée démocratique. — La situation qui fait le fond de l'œuvre est assez analogue à celle de *Valentine :* Athenaïs, Valentine et Bénédict s'appellent ici Bonne, Fiamma et Simon.

Ce dernier n'est plus toutefois, comme Bénédict, un pur rousseauiste, dessiné à la ressemblance de Saint-Preux ou de Werther, un prostestataire de principe dont les convictions politiques restent vagues et se réduisent à une instinctive rébellion contre les nécessaires disciplines sociales. Non, c'est un rousseauiste de tempérament, lui aussi, mais ce rousseauiste va recevoir, au cours du récit, un enseignement analogue à celui que Sand venait de trouver près de Michel et qui précisera donc quelque peu ses revendications de puissance.

Le jeune Simon Féline, fils d'un paysan républicain, massacré par les Chouans au cours des guerres de Vendée, et d'une mère fort pieuse, mais « hérétique vingt fois par jour à son insu », a été élevé par un prêtre qui pense comme le Vicaire savoyard. Il voit revenir, au temps de la Restauration, dans le château qui domine son village natal, le comte de Fougères, ancien seigneur du lieu : ce gentilhomme a employé utilement les loisirs que lui fit l'émigration : il s'est enrichi à Trieste dans le commerce de l'épicerie. Veuf d'une Vénitienne d'illustre naissance, une Falier, il a de cette union une fille, la belle et majestueuse Fiamma. Les deux jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre. Fiamma ne montre nul dédain pour la modeste condition sociale de son soupirant, parce que, du côté de sa mère, elle est « républicaine » de naissance. Elle sera d'ailleurs obligée de confesser, au cours du récit, que la république de Venise a été fort aristocratique : mais il plaît à son noble caractère de *poétiser* quelque peu l'esprit libéral de ses compatriotes, et elle incarnera donc sous les yeux du lecteur l'héroïne républicaine, en tous points digne de cette sublime conviction. Par un effort d'impersonnalité qui fut véritablement méritoire chez Mme Dudevant, si accoutumée à se peindre dans ses amoureuses et à leur prêter sa largeur d'idées en matière de relations passionnelles,

Fiamma, pour satisfaire au programme de propagande imposé par Michel, sera de vertu réellement austère et de mœurs irréprochables.

Par malheur, l'ayant voulue à ce point différente d'elle-même, George Sand n'a plus été capable de lui donner la vie. C'est pourquoi les premiers chapitres de *Simon* sont délicieux, tandis que les derniers sont sans valeur. — Contraste qui se renouvellera peu après dans son *Mauprat*, et pour la même raison, selon nous, quoique ce dernier roman recueille encore aujourd'hui des approbations qui surprennent. — L'ouvrage est plus négligé d'ailleurs dans sa structure et dans sa psychologie que *Le Secrétaire intime* — ce qui n'est pas peu dire, en vérité. — Fiamma, d'abord assez simple en ses allures, ne tarde pas à verser dans le bas romantisme; on la voit passer à travers l'action sur un cheval fougueux, des pistolets à sa ceinture, chassant l'ours et le chamois. Le comte de Fougères, fort brave homme au début de l'histoire, se transforme soudain en Tartufe odieux, en cruel tyran domestique. Aussi le lecteur apprend-il donc avec satisfaction vers la fin du livre que la belle républicaine n'est nullement la fille de ce pleutre, mais celle d'un pittoresque bandit d'Outre-Monts qui séduisit la descendante des Falier. Issue d'une dogaresse et d'un paysan des Alpes, brigand de grand chemin et « martyr de la liberté », Fiamma mérite donc bien que le méridionalisme romantique et le mysticisme démocratique s'associent entre eux pour la sacrer dès le berceau reine future du cœur de Simon, le plébéien français génial. Aurore Dupin n'avait-elle pas pour aieuls un roi de Saxe et un oiselier du quai de la Seine?

En octobre 1835, se produit dans la vie de Mme Dudevant une péripétie décisive à laquelle nous avons déjà fait allusion. Son mari la traite, devant témoins, avec assez de brutalité pour motiver de sa part une demande en séparation de corps. Elle ob-

tiendra cette séparation, avec la garde de ses enfants, grâce à l'éloquence de Michel et à la connivence de Casimir qu'elle dût acheter à beaux deniers comptants; mais sa fortune personnelle et ses gains sans cesse croissants d'écrivain lui permettaient désormais de faire ce sacrifice à sa liberté passionnelle enfin reconquise. — Pendant le cours du procès, elle s'était décidée à donner, après *Simon*, une autre satisfaction à son nouvel inspirateur et amant, en corrigeant *Lélia* dans le sens du mysticisme social. Elle modifia largement les deux volumes de la première édition et les augmenta d'un troisième où son héroïne se préoccupe de préparer l'avènement de la république universelle. Le précepteur masculin de Lélia au nom ossianique, Trenmor, reçoit désormais le pseudonyme plus méridional et plus chaud de Valmarina, tout en prenant certains traits de ressemblance avec Michel; l'auteur introduit un personnage nouveau, Esméo, jeune socialiste de grande espérance, qui essaye en vain de conquérir à sa foi politique le poète Sténio, obstiné dans un coupable dilettantisme esthétique (nous avons dit que la ressemblance de ce dernier avec Musset est accentuée à dessein). Enfin, quelques passages que Michel avait jugés passionnellement trop osés ou socialement sacrilèges dans la première *Lélia* ont disparu de la seconde : celui-ci, par exemple : « Tout, dans nos révolutions, a un caractère d'imitation puérile et de plagiat misérable. » Plagiat de Plutarque et de Sparte sans doute dans la pensée initiale de l'auteur ! Ou encore, ce pronostic peu encourageant pour le parti républicain : « De tout temps, les trônes ont chancelé sans s'écrouler pour cela ! »

De Lélia, l'audacieuse blasphématrice, Sand fait l'abbesse respectée d'un couvent de femmes, les Camaldules (qui étaient un monastère d'hommes dans la première édition). Était-ce souvenir de sa vocation religieuse d'adolescence ou réminiscence du spiri-

tuel badinage poétique de Musset, *Le Songe du reviewer* (1833)?

> **Brizeux est à la messe,**
> **Sainte-Beuve au lutrin,**
> **George Sand est abbesse**
> **En un pays lointain.**

Cette dignitaire, mitrée et crossée sans nul doute, n'a pourtant rien caché de ses tentatives passionnelles à ses préposés ecclésiastiques : elle leur a dit qu'elle osa chercher sa lumière dans *l'expérience*, en *s'abandonnant au plus noble des instincts*, et qu'elle a même prêché la religion érotique qui, sortie de Platon, venait d'être rajeunie par Jean-Jacques; mais cette loi nouvelle, toute de divination et d'inspiration, n'a pu, ajoute-t-elle, être comprise et pratiquée par le vulgaire. Elle s'est aperçue qu'elle avait marché plus vite que le genre humain et s'est donc résignée à revenir en arrière, au moins en apparence. Voilà dans quel esprit elle songe à remplir les fonctions abbatiales ! — De si franches déclarations ont bien suscité dans les rangs du clergé une prudente opposition à sa candidature, mais un certain cardinal Annibal — qui remplace le « prieur » de la première édition — s'est porté garant de sa bonne foi et a réduit les protestataires au silence. Il a su comprendre Lélia : il la soutiendra constamment de son autorité éminente.

Ce *porporato* est d'ailleurs disposé comme il convient pour appuyer une nonne qui posa pour première condition au prononcé de ses vœux d'obéissance qu'elle resterait libre de provoquer un *schisme* dans l'Église parce que le chef de cette Église est nul, et son immobilité dogmatique profondément regrettable. Lui-même est *plein de vices* et de grandeur (tel l'abbé de Maronis, dans la *Comédie Humaine*); sa vie fut désordonnée, mais il a *le sens de l'avenir* et nourrit au surplus des sentiments passionnés à l'égard de

Lélia, qui le tient à distance avec fermeté. Comme jadis Fénelon écrivant à Mme Guyon, il intervertit volontiers les rôles et se confesse à cette femme supérieure, qui, pour sa part, n'a jamais pu se confesser à personne (sauf au P. de Prémord, jésuite, comme nous le savons par l'*Histoire de ma Vie*). Certains traits de leurs dialogues sont bien caractéristiques en ce sens : « Condamnez-moi, lui dira-t-il par exemple, *ô ma sainte*. » — Et encore : « O noble pécheresse, vous voilà *princesse de l'Église* » ! Après s'être fait de la sorte, dans la hiérarchie de cette Église une place digne de ses prétentions messianiques, Lélia veut bien lui promettre l'avenir à la condition qu'elle réalisera sans délai de très urgentes réformes : le mariage des prêtres étant la première de toutes à introduire.

Notons d'ailleurs que cette nuance catholisante du mysticisme social, qui trahit l'influence de Lamennais à une certaine heure de la carrière de ce prêtre rousseauiste, ne marqua que fort peu de temps la pensée de Sand. Quand elle termina, en 1838, la correction de *Lélia* commencée en 1836, ce fut sous une inspiration déjà fort différente, celle de Pierre Leroux, et les derniers chapitres du récit contredisent donc sans aucun scrupule la partie centrale de l'ouvrage. L'espoir que l'abbesse avait placé dans la curie romaine, préalablement réformée par ses soins, a été lamentablement déçu : elle se verra condamnée par l'Inquisition à l'exil dans un climat meurtrier qui la tue en peu de mois. C'est donc une révélation toute neuve qui devra se lever sur l'horizon des sociétés modernes, car ces lumières, ces inspirations d'En-haut qui ont guidé de tout temps l'humanité sur sa voie difficile ne lui feront pas plus défaut que dans le passé, pourvu qu'elle se décide à rompre toute attache avec Rome !

Mauprat est le dernier des romans que Sand ait écrit sous l'influence immédiate de Michel de Bourges.

Encore les opinions du tribun s'expriment-elles de façon moins entière et moins tranchante en ce récit que dans *Simon*. L'idée républicaine le revêt comme un vernis assez superficiel et exerce peu d'action sur la conduite des principaux personnages, même sur celle du bonhomme Patience, le plus rousseauiste de la bande, qui pourrait n'être qu'un moraliste rustique aux originales attitudes. Quoique la plus grande partie de l'intrigue se déroule à la veille des événements de 1789, l'évolution intellectuelle du jeune Mauprat reste indépendante des revendications révolutionnaires. En outre, le mysticisme passionnel ne tient aucune place dans le roman qui se clôt, comme *Simon*, sur un irréprochable et heureux mariage. Rappelons en quelques mots son contenu.

Bernard de Mauprat, élevé par des oncles qui sont des bandits de grand chemin (mais fort peu poétisés cette fois, parce qu'ils sont en même temps des gentilshommes de l'ancien régime), parvient à tirer des mains souillées de ses tuteurs la charmante Edmée de Mauprat, sa cousine, parce que l'amour naissant a commencé de vaincre en son sein les tendances féroces qu'il tient de ces affreux éducateurs. Après les scènes de banditisme romantique qui en forment le truculent début, l'ouvrage contera les efforts infatigables d'Edmée pour civiliser quelque peu son cousin Bernard et l'élever jusqu'à elle avant de lui accorder sa main. Cette intrigue, d'abord mélodramatique, ensuite un peu traînante, se relève par le dessin soigné de quelques figures accessoires, empruntées sans doute pour une part aux souvenirs berrichons de l'enfance d'Aurore Dupin. Voici Marcasse, au parler énigmatique à force de concision : voici Patience surtout, ermite de la religion de Jean-Jacques, homme de la nature primitive à plus juste titre que le citoyen de Genève, c'est-à-dire allié par privilège du dieu-nature et dessiné en vue d'inspirer aux spectateurs de ses vertus la plus tendre admiration pour la

moralité primordiale que l'homme a si regrettablement anéantie dans son sein! Organisation puissante que celle de ce vieillard qui se dirige plus sûrement par ses faibles lueurs instinctives que tant d'autres à la clarté du savoir. Il n'a pas eu en lui *un seul mauvais penchant à vaincre,* alors que la plupart de nous les ont tous! Comment ce type de bienheureux rousseauiste n'aurait-il pas conquis les sympathies de nos contemporains?

De même que Patience, Edmée professe pour Jean-Jacques un « irréfrénable » enthousiasme : avec délices cette fille de haut parage sent ses veines tout aussi larges que « si elle était née dans les nobles rangs du peuple »! Mariée enfin avec Bernard, puis ruinée avec lui par la Révolution, elle n'aura même pas les complaisances girondines de son vieil ami, l'abbé Aubert, que les massacres de Septembre ont apitoyé. Cette sublime *montagnarde* pleure à l'occasion sur les malheurs de son siècle, mais n'en méconnaît du moins, *dans nulle extrémité, la grandeur saintement fanatique!* Certains noms qui font frémir l'abbé (ceux de Marat, Fouquier, Carrier, à coup sûr) ne cessent pas d'être *vénérés par elle,* en sorte qu'elle nous devient enfin tout à fait intolérable par son pédantisme jacobin. Mme Roland, si peu femme quand elle se prenait à commenter les thèses utopiques du *Contract social,* est dépassée de bien loin en raideur par cette « sainte » selon le canon de la Montagne. On a dès longtemps remarqué que Sand ne savait pas toujours finir ses romans de façon aussi remarquable qu'elle les commençait. *La Dernière Aldini, L'Uscoque, Le Compagnon du tour de France, Le Piccinino,* et, dans sa vieillesse, *Le Marquis de Villemer* ou *Les Deux Frères* sont des exemples particulièrement typiques de cette faiblesse dans la faculté ordonnatrice : on y trouve des volte-face psychologiques soudaines que rien n'explique et des conclusions bâclées qui laissent le lecteur sous une impression de dépit.

3. — L'ENFER DE NOUVEAU SUBSTITUÉ AU PARADIS PASSIONNEL.

Sand n'a pas fait allusion dans l'*Histoire de ma Vie* à ses vrais sentiments pour Michel, et c'était son droit de femme : mais elle dépasse la mesure de ce droit lorsqu'elle altère la vérité en parlant de la pureté de cette affection qui la lui rendait plus précieuse, du pacte tout « fraternel » qui la liait au tribun berrichon, enfin des sentiments « chastes » sinon paisibles qui les unissaient l'un à l'autre. En réalité, un amour singulièrement ardent et fébrile déroulait ses dramatiques alternatives derrière les dociles et brillantes manifestations littéraires dont nous venons de parler. L'élève de Michel, presque aussitôt devenue sa maîtresse, l'avait vite reconnu pour un ambitieux assoiffé d'empire, qui mettait le mysticisme démocratique au service de ses appétits de conquête, ainsi qu'elle-même avait naguère utilisé le mysticisme passionnel pour dominer Musset, affaibli par la maladie. L'avocat de Bourges était en outre un malade par les nerfs, tantôt follement exalté par ses perspectives d'omnipotence imminente (il se voyait déjà président de la « République Aquitaine », comme trente ans plus tard Ferdinand Lassalle se croira président de la République allemande), tantôt déprimé sans mesure par l'ajournement de ses espérances. L'amoureuse de Franchard semblait prédestinée aux galants visités d'hallucinations funèbres : « Planet et moi, écrira-t-elle plus tard, nous avons souvent passé une partie de la nuit à l'aider dans sa lutte contre une sorte d'agonie effrayante. Il était alors assiégé de visions lugubres. Courageux contre son mal, faible devant les images que ce mal éveillait en lui, il nous suppliait de ne pas le laisser seul avec les spectres. » Persistance dans la mise en scène romantique qu'on

serait tenté de juger peu sincère, si elle ne s'expliquait par les outrances du tempérament mystique, chez ces rousseauistes fougueux.

Sous le titre vague de *Lettres de femme* et d'abord sous le voile de l'anonymat, on a publié, il y a quelque trente ans, dans la *Revue illustrée* les lettres de Sand à Michel au début de 1837, deux années environ après leur première rencontre. Pages admirables par l'éloquence, le nombre et le rythme ! Elles nous laissent une fois de plus éblouis devant les dons d'expression qui furent le partage d'Aurore Dupin en ses jours d'inspiration amoureuse, mais non moins stupéfaits devant sa capacité d'illusion passionnelle : « Que tu m'aimes ou non, lisons-nous dans ces lettres brûlantes, à toi et en toi commence et finit mon seul amour véritable, le seul que *Dieu ait béni !...* Ce n'est pas que tu mérites cette adoration. Tu ne vaux pas mieux que moi... Si tu as plus de sympathie avec les hommes, tu as *moins de commerce avec Dieu* ! » C'est ici un essai de défense, au nom du mysticisme passionnel, contre le despotisme du mysticisme social. « Je t'ai raconté ma vie, poursuit-elle, comme si tu avais le pouvoir de la changer : tu l'as changée en effet, et cependant tu n'es pas l'homme de bien que j'avais rêvé. Il me semble parfois que tu es l'*esprit du mal*, tant je te vois un fond de cruauté froide et d'insigne tyrannie envers moi. » Après quoi revient l'accent de la soumission : « Tu es un stoïque, et la sagesse humaine a pris chez toi la place des instincts naturels; mais, moi je ne peux pas ! J'ai étudié ces impuissantes sagesses ! J'ai cherché à me les inoculer. J'ai vécu de longs jours repliée sur moi-même, étudiant la circulation de la vie dans mon être, luttant avec toutes les impressions extérieures, allant demander *jusqu'aux folies mêmes du Quiétisme* le secret du repos et du renoncement. » N'y a-t-il pas dans ce dernier aveu un argument à l'appui de notre opinion sur le rousseauisme, qui est, selon nous, un Quié-

tisme laïcisé (1)? « Mais quand il a fallu combattre l'amour de toi — car c'est toi que j'aime *depuis le jour où je suis née*, à travers tous les *fantômes* où j'ai cru un instant te trouver et te posséder, — je sentais bien que l'homme (rationnel) n'a rien trouvé qui lui donnât pouvoir sur l'homme (instinctif). Il faut aimer ou mourir quand on est né pour aimer ! » Quelle admirable éloquence est ici placée au service de cette naïve insincérité passionnelle qui toujours se voudrait vierge et sans passé d'amour à l'aurore de l'amour présent ! — Puis aussitôt, par réaction du tempérament un instant contenu et voilé, voici des déchaînements soudains d'impudeur dans l'expression du désir qui ont quelque chose de peuple et rappellent, en termes encore plus crus, les effusions du journal de novembre 1834 : « Et toi, chacal, il y a des jours où tu me hais... mon vieux lion au souffle embrasé, aux ongles féroces, etc... »

Nous possédons en outre, grâce aux investigations de Mme Karenine dans les inédits sandiens, quelques indications sur un autre document du même temps ou du même ton, un journal encore, qui s'intitule, de façon à demi plaisante, *Le Journal du docteur Piffoël* : car tel était alors le sobriquet donné à Mme Dudevant et à ses enfants par leurs intimes, en raison du dessin hardi de leur nez. Comme à l'automne de l'année vénitienne, nous nous sentons ici assez près du terme de cette nouvelle tentative amoureuse qui va se clore, elle aussi, par des violences; Piffoël stigmatise une fois de plus l'ambition d'Éverard, son appétit de domination sans limites, son besoin d'adulations basses, ses défauts révoltants, ses vices même : « Mon cher Piffoël, conclut-elle en s'adressant à elle-même, ne prends jamais pour ton

(1) Voir nos études sur *Mme Guyon et Fénelon précurseurs de Rousseau* (1918), et le *Péril mystique dans l'inspiration des démocrates contemporains*.

idéal de femme une âme forte, désintéressée, courageuse, candide. Le public te sifflera et te saluera *du nom odieux de Lélia l'impuissante!* » C'est ce qu'avait fait d'abord Michel et ce qu'il faisait de nouveau peut-être. « Impuissante, oui, mordieu ! Impuissante à l'adulation, impuissante à la bassesse, impuissante à la peur de toi !... Bête stupide !... quand tu trouves une femelle qui sait se passer de toi, ta vaine puissance tourne à la fureur et ta fureur est punie par un sourire, par un éternel oubli ! » Il est frappant que le spectre de Lélia revienne présider au dénouement de cet étrange roman comme à sa naissance. Étrange, disons-nous, car Michel n'était ni beau ni jeune, et il faut, pour expliquer l'entraînement qui retint près de deux ans à ses côtés sa compagne, recourir à certaines indications voilées de l'*Histoire de ma Vie* au sujet de ses séductions secrètes.

Un troisième document sur les impressions d'Aurore pendant ses relations avec Éverard se trouve dans la seconde rédaction de *Lélia*. Nous avons ailleurs exposé (1) comment la première rédaction de ce roman raconte deux amours successifs qui ont conduit la prophétesse à son état de présente désillusion et de sécheresse mystique : et nous avons établi qu'elle avait en vue dans ce passage, sa passion, d'abord très ardente, à notre avis, pour son mari Casimir Dudevant et ensuite son amour platonique pour le jeune magistrat Aurélien de Sèze, rencontré par elle durant son voyage aux Pyrénées. Or la *Lélia* républicaine ne contera plus qu'un seul amour à sa sœur, la courtisane Pulchérie : amour fort différent de ceux dont le récit figurait dans la première édition de l'ouvrage : amour dans lequel, après les constatations que nous venons de faire, il nous sera facile de reconnaître celui qui lia l'auteur du roman à Michel de

(1) Dans la *Revue hebdomadaire*, 1918 : *Le Premier Amour de George Sand.*

Bourges et finit par une profonde déception comme les précédents : « Cet homme, écrit-elle en effet, était juste, sage, généreux... mais il n'aimait pas ! Que m'importaient ses brillantes qualités? Tous en profitaient excepté moi... Je comprenais ses devoirs (envers son parti) et je ne voulais pas en contrarier l'exercice, mais j'avais une terrible clairvoyance, et malgré moi, je voyais tout ce que ces occupations que les hommes appellent sérieuses ont de vain et de puéril... Et pourtant, parmi les hommes, il était *l'un des premiers*, mais je voyais bien qu'il y avait pour lui, dans l'accomplissement du devoir social, des satisfactions d'*amour-propre* plus vives, ou du moins plus profondes, plus constantes et plus nécessaires que les *saintes* délices d'un pur amour ! Ce n'était pas le seul dévouement à la cause de l'humanité qui absorbait son esprit et faisait palpiter son cœur : c'était l'amour de la gloire... (Et nous avons vu ces objections présentées directement à Michel). Je ne comprenais pas qu'il pût se plaire aux caresses de la foule plus qu'aux miennes... Il est vrai qu'à la moindre déception il revenait vers moi. Souvent, il lui arrivait de trouver l'opinion injuste à son égard et la popularité ingrate. Alors, il venait pleurer dans mon sein... Mais, le souvenir des amusements politiques... le plus frivole de tous... le poursuivait jusque dans mes bras. Mon philosophique détachement de toutes choses l'irritait et l'offensait. Il s'en vengeait en me rappelant que j'étais femme et que je ne pouvais m'élever à la hauteur de ses combinaisons. De là une habitude toujours croissante de dépit et de sourde aversion ! » Nous avons constaté toutes ces étapes dans les relations d'Éverard avec Piffoël.

Voici maintenant l'écho de leur dissension finale — ce qui place la rédaction de ce morceau après 1837 : « Un jour vint où, furieux de *se sentir plus petit que moi* (retour offensif de l'orgueil mystique chez Sand), il tourna sa colère contre ma race et maudit mon sexe

tout entier... Il me reprocha jusqu'à l'immensité de mon amour comme une ambition insensée, comme un dérèglement de l'intelligence, comme un *appétit de domination* (le mysticisme est ici fort bien senti par un des lutteurs comme un impérialisme irrationnel chez l'autre). Et, quand il eut proféré ce *blasphème*, je sentis enfin que je ne l'aimais plus ! » On remarquera d'ailleurs que cet amour, beaucoup plus actif, beaucoup moins dépourvu de coopération de la part de Lélia que ceux dont elle traçait le tableau dans la première rédaction de son roman autobiographique, justifie beaucoup moins par conséquent cette conviction d'impuissance et ces doutes sur l'alliance mystique passionnelle dont elle laissa malgré tout tant de traces dans la seconde version de son ouvrage, enfin de n'en pas sacrifier au souci de la logique les pages les plus éloquentes. — En réalité, après Musset, Pagello et Michel, que Mallefille et Chopin vont suivre avant la publication de la seconde *Lélia*, celle-ci ne saurait plus se croire sincèrement ni se dire nettement atteinte d'incapacité amoureuse. Sand s'est bien aperçue de la difficulté, puisqu'elle prête cette objection à Pulchérie après le récit de sa sœur : « Il fallait sur-le-champ en aimer un autre, dit la belle pécheresse ! Tu avais du moins connu dans ta première passion *des heures d'enivrement et des jours d'espérance* que tu aurais retrouvés dans la seconde ! » La première Lélia n'avait en effet connu ni cet enivrement ni ces espérances, ce qui justifiait son attitude protestatrice, inexpliquée dans la nouvelle version de son existence amoureuse : aussi ne sait-elle quoi répondre à la courtisane. En revanche la vraie Lélia s'était tout simplement conformée à l'avis de celle-ci en donnant, nous venons de le dire, deux successeurs à Michel avant que de reparaître, assez différemment disposée et costumée, devant le public.

Quoi qu'il en soit de ces inconséquences, la rupture avec Éverard est consommée dès 1837 : à Mme d'A-

goult, à Girerd, l'émancipée en fait part. *Gabriel*, ce drame philosophique qui fut jeté sur le papier dans une chambre d'auberge à Marseille au retour du voyage de Majorque en 1838, est encore traversé par quelques souvenirs amers de cette expérience fâcheuse; mais quinze ans plus tard, l'*Histoire de ma Vie* parlera d'Éverard avec indulgence. La vérité, c'est que Michel n'avait accepté de son « enfant de troupe », ni le mysticisme passionnel jugé par lui dangereux pour la discipline civique dans la république de ses rêves, ni le mysticisme esthétique, mortel à l'esprit d'égalité, puisqu'il proclame l'artiste allié, interprète de Dieu par privilège. De son côté, Sand n'adoptait pas alors sans résistance et sans réserve ce mysticisme social dont le tribun se faisait un instrument de domination dans leur intimité amoureuse, et dans lequel elle ira plus loin que lui peut-être, lorsqu'elle croira pouvoir l'exploiter à son profit quelques années plus tard : elle le combattait en son « tyran » par des arguments de saine psychologie hobbiste ou « impérialiste », réminiscences de l'éducation philosophique qu'elle s'était donnée à Nohant en 1821, et dont elle usait assez peu pour sa part. Ainsi nous figurons-nous du moins l'allure habituelle de leurs contestations théoriques : « Mes objections l'impressionnaient trop, a-t-elle écrit plus tard en ses mémoires. Elles le jetaient dans un profond dégoût de sa propre existence, dans le découragement de l'avenir. Il s'écriait alors que j'avais *l'inexorable vérité* (psychologique) *pour moi*, que j'étais plus *philosophe*, plus *éclairée* que lui, qu'il était un malheureux *poète* (mystique) toujours trompé par des *chimères*... Il me fallait donc lui remonter le moral, lui dire qu'il poussait ma logique jusqu'à l'absurde, lui rappeler les *belles* et excellentes raisons qu'il m'avait données pour me tirer de ma propre *apathie* (politique), raisons qui m'avaient persuadée et depuis lesquelles je ne *parlais* plus publiquement sans respect *de la mission*

révolutionnaire et de l'*œuvre démocratique!* » — Il l'avait en effet engagée, malgré quelques personnelles réactions défensives, dans l'armée de l'impérialisme plébéien et lui avait imposé de publiques professions de foi républicaine : il l'avait amenée, en partie par son amour, à se laisser imprégner lentement des convictions du mysticisme social qui avait longtemps répugné à son bon sens de bourgeoise-née. Il l'avait maintenue longuement face à face avec l'aspect *social* du rousseauisme et après le lui avoir fait répéter comme une leçon, il la laissait préparée à faire siennes des vues plus hardiment mystiqués encore (parce que mieux motivées par une insidieuse philosophie de l'histoire), celles qu'allait lui proposer sans délai un autre délégué de Dieu, Pierre Leroux.

CHAPITRE II

Période socialiste.

Michel était surtout un homme de parole, un improvisateur plus encore qu'un théoricien. Or l'esprit, par quelques côtés viril, de George Sand avait des exigences logiques en même temps que des appétits mystiques : elle gardait le goût de la lecture et de l'étude. Une fois engagée dans le parti républicain par des manifestations ostensibles de sa foi nouvelle, elle chercha d'instinct un enseignement plus méthodique, des théories plus cohérentes que celles dont les monologues oratoires et les convictions parfois hésitantes de son amant lui avaient procuré le bénéfice. Elle s'attacha successivement à deux maîtres dont les écrits apologétiques établirent solidement les assises de sa religion démocratique : elle leur dut de connaître un mysticisme social, un *socialisme* romantique qui fournissait une plus ample matière à ses efforts de vulgarisation géniale. Lamennais et Leroux devinrent presque simultanément ses inspirateurs.

1. — Influence de Lamennais. Les lettres a Marcie.

La troisième *Lettre d'un Voyageur*, rédigée à Venise pendant l'été de 1834, exprime déjà fort éloquemment l'admiration de son auteur pour celui des *Paroles d'un Croyant* et ces lignes furent sans doute l'origine des relations qui se nouèrent entre eux quelques mois plus tard. Liszt les mit en rapport à l'occasion des procès politiques qui se déroulèrent à Paris au début du printemps de 1835. De même que deux ans plus tôt Sand un instant dominée par l'humeur lélienne, avait

redouté le contact, trop frivole à son gré, de Musset, elle craignit d'abord un rapprochement avec Lamennais pour des raisons entièrement inverses : elle sentait le prêtre schismatique encore trop attaché aux disciplines morales rationnelles qui font la force du christianisme ecclésiastique pour ne pas suspecter la morale passionnelle du rousseauisme et pour ne pas regarder avec quelque méfiance le romancier de *Valentine*, de *Leoni* et de *Jacques*. « Il y a encore en lui beaucoup plus de prêtre que je ne croyais, écrira-t-elle à Mme d'Agoult en mai 1836. Si Franz (Liszt) a sur lui quelque influence, qu'il le conjure de bien connaître et de bien apprécier *l'étendue du mandat que Dieu lui a confié*. Les hommes comme lui *font les religions* et ne les acceptent pas ! L'humilité d'esprit, le *scrupule*, l'orthodoxie sont des vertus de moines que *Dieu défend aux Réformateurs !* » Ainsi Mme Guyon dispensait jadis de l'humilité chrétienne les mystiques qui s'estimaient véritablement anéantis dans le sein de leur allié céleste !

« *Associée* de Lamennais, reprendra-t-elle en s'adressant à Janin, au mois de février 1837, c'est un titre et un honneur qui ne peuvent m'aller. Je suis son dévoué serviteur. Il est si bon et je l'aime tant !... Je n'ai pas l'outrecuidance de croire que je le sers autrement que pour donner, par mon babil frivole, quelques abonnés à son journal (*Le Monde*, fondé au début de 1837). » Et l'*Histoire de ma Vie* ajoutera plus tard dans le même sens : « Ce n'est pas à ma personnalité que la grande individualité de Lamennais s'est jamais heurtée : c'est à mes tendances socialistes. *Après m'avoir poussée en avant, il a trouvé que je marchais trop vite*. Moi, je trouvais qu'il marchait trop *lentement* à mon gré ! » Si elle est ici sincère, elle n'a pas connu tous les motifs de la défiance que Lamennais ne tarda guère à lui faire sentir en effet : car nous allons essayer de prouver que le mysticisme passionnel impénitent qui se réveillait parfois à ce moment

sous sa plume bien plutôt que son mysticisme social excessif inquiéta bientôt le prêtre réfractaire. Celui-ci alla presque aussi vite et presque aussi loin qu'elle dans le *socialisme* romantique pour sa part : mais il avait grandi et même vieilli dans la méfiance du démon de la luxure.

Examinons plutôt les *Lettres à Marcie* que Sand écrivit pour le journal de Lamennais; leurs lecteurs purent croire, au premier abord, qu'ils allaient y trouver une rétractation formelle de *Jacques*. Déjà, dans la XII[e] et dernière *Lettre d'un Voyageur* qui fut adressée à Nisard vers la fin de 1836, c'est-à-dire sous le règne amoureux de Michel, l'auteur se défendait d'avoir jamais attaqué l'institution du mariage. *Lélia* n'en parle pas, disait-elle, non plus que *Leoni* (il faudrait dire que ces deux romans le traitent comme inexistant). *Indiana*, poursuivait-elle, prête à l'amant (Ramière) un rôle plus odieux que celui de l'époux. *Le Secrétaire intime* vante les douceurs de l'union conjugale (nous avons dit dans quelles conditions, aussi peu conjugales que possible). *André* ne conclut ni pour ni contre. *Simon* s'achève sur une heureuse union (ce qui est exact). *Valentine*, il est vrai, commet l'adultère, mais se voit punie peu après par la mort tragique de son complice. — Reste à justifier *Jacques* et c'est difficile. Avec des *peut-être* et des *il est vrai* à chaque liaison de phrases, le *Voyageur* convient que *le talent lui a manqué* dans ce livre fameux pour *y exprimer ce qu'elle voulait dire :* or le talent y est éclatant au contraire et ne sert que trop bien la thèse passionnelle dont nous avons établi les tendances. Cette douzième *Lettre* se termine sur un hymne en l'honneur de l'amour éternel, qui paraît envisagé cette fois comme éternel au profit du *même* individu, c'est-à-dire comme parfaitement compatible avec le mariage indissoluble, s'il n'en est pas le fruit nécessaire.

Or, les *Lettres à Marcie* ont été certainement *commencées* dans le même état d'esprit. Cette jeune per-

sonne hésite devant l'éternel engagement du mariage et elle est supposée recevoir d'un de ses oncles, homme d'expérience et de bon conseil, quelques avertissements ou directions morales autorisées. L'oncle condamne avant tout les complaisances passionnelles du Saint-Simonisme, les audaces de quelques femmes qui ont prétendu goûter le plaisir dans la liberté ou même dans la *licence;* et Lamennais dut être satisfait de ce début. La seconde lettre est une rétractation plus frappante encore des enseignements de la période vénitienne de Sand : elle est remplie par l'histoire de trois sœurs, nièces d'un bon curé lombard. Dépourvues de fortune, ces jeunes personnes bien douées se sont résignées à demeurer filles, lorsqu'un seigneur anglais, séjournant dans le voisinage, s'éprend follement de la cadette Arpalice. L'étranger est riche : il est aimé *passionnément* de celle qu'il aime : il promet de doter ses deux belles-sœurs s'il est agréé. Cependant Arpalice le refuse, pour cette raison, vraiment bien subtile, qu'une fois heureuse dans le mariage, elle donnerait à ses compagnes de jeunesse la tentation de l'imiter et que celles-ci pourraient y trouver moins de bonheur ! Voilà qui paraîtra fort excessif en vérité ! C'est ce qui s'appelle passer d'un extrême à l'autre ! Car il était certes possible de rétracter le mysticisme passionnel de *Jacques*, trop émancipé de ses cadres chrétiens rationnels, sans traiter avec une pareille rigueur la plus légitime des aspirations amoureuses, sans conclure à l'ascétisme le moins justifié par les circonstances. Quel esprit raisonnable accorderait en effet son adhésion à la vertueuse Arpalice? On soupçonnerait presque une mystification, ou tout au moins une ironie de la part de la correspondante de Mme d'Agoult (1), si l'on ne connaissait d'autre part sa vén-

(1) L'on serait même encouragé dans cette interprétation irrévérencieuse si l'on remarquait que le prénom attribué

ration pour celui qu'elle persiste à nommer en ce temps l'*abbé* de Lamennais.

La troisième *Lettre à Marcie* reprend la réfutation du Saint-Simonisme, et la quatrième propose une explication de *Lélia* sur laquelle nous aurons profit à nous arrêter un instant. La prétendue « philosophie » antichrétienne du XVIIIe siècle finissant, expose l'auteur, ne fut en réalité que l'absence de toute philosophie véritable. En écartant le christianisme, on perdait en effet le principe de toute morale *raisonnée,* qui est l'habitude de *veiller humblement sur soi-même :* habitude si profondément salutaire qu'aucune sagesse n'est susceptible de la suppléer. — C'est à la fois vrai et excessif; si la morale chrétienne est largement rationnelle, en effet, il convient de l'opposer non pas à la sagesse philosophique, mais au mysticisme imprudent : l'imprudence mystique du XVIIIe siècle ayant été l'appel rousseauiste à la *bonté naturelle* de l'homme. — A un stérile effort pour revenir aux codes de Sparte ou de Rome, poursuit cependant l'oncle de Marcie, succéda la ridicule mascarade de la restauration catholique après le Concordat. Les esprits clairvoyants, abandonnés au hasard et à la fatalité, devinrent alors la proie de l'ennui romantique (sécheresse mystique) qui les dévore, tandis que la passion émancipée les égare et que le suicide les guette. Ils seraient toutefois plus à plaindre encore s'ils avaient perdu la foi *sans gémir et sans blasphémer* en compagnie de *Lélia;* car la preuve serait faite alors que Dieu n'est pas nécessaire à l'homme ! — Ce qui est une confirmation éclatante de l'interprétation proposée par nous de *Lélia :* révolte d'une mystique

par elle à sa vertueuse héroïne est celui d'une certaine maîtresse de Pagello qui, poussée par une jalousie à l'italienne, menaçait naguère d'une *coltellata,* d'un coup de couteau dans le cœur, la Parisienne installée sous le toit du jeune médecin !

passionnelle contre l'abandon de son Allié métaphysique, mais révolte qui n'est au fond qu'aspiration et appel ardent à cette alliance renouvelée. — Ces *soi-disant* sceptiques, insiste en effet la créatrice de Lélia, souffrent de leur isolement sentimental : ils envisagent Dieu comme *irrité* contre sa créature et c'est pour apaiser la divinité un instant défavorable qu'ils lui offrent en sacrifice les larmes de leurs nuits sans repos ! Byron est invoqué fort à propos en cet endroit comme le patron par excellence de ces révoltés implorateurs.

Ils n'auront pas pleuré en vain, constate l'ancienne Lélia vieillie de quatre ans et si fort enrichie d'expérience passionnelle pendant cet intervalle de temps ! Les larmes précieuses de ces âmes *mystiques* (l'épithète est ici de Sand en personne) ont déjà préparé leur salut ! Le scepticisme fut le défilé périlleux que le siècle présent n'était pas libre d'éviter : mais tandis que les hommes sans tête et sans cœur y périssent, les vaillants y marchent sans faiblesse à *la voix du Seigneur* qui leur crie d'avancer hardiment parce qu'ils emportent avec eux l'arche d'*alliance*, garante des pactes nouveaux qui préparent un destin plus heureux aux générations prochaines ! — Lamennais, le fils spirituel de Jean-Jacques, était obligé d'accepter cette mystique philosophie de l'histoire contemporaine et il trouvait même sous la plume de sa collaboratrice une allusion à sa propre destinée. Quelques-uns seulement n'ont jamais douté, ajoutait-elle en songeant à l'auteur des *Paroles d'un Croyant;* leur autorité reste donc intacte, et si le monde voulait leur prêter une oreille attentive, il connaîtrait par eux les dogmes du christianisme *futur*. Ceux-là auront *sauvé l'amour*, élan de l'homme vers son allié divin, et la charité, rapport *naturel* (!) des hommes avec les autres hommes. Que les femmes, en particulier, s'efforcent à corriger leur médiocre dévotion coutumière et réclament *des communications*

plus directes et plus intimes avec la divinité! Que Marcie remplace le catholicisme, qu'elle a déjà répudié, par une forte discipline morale stoïco-chrétienne, par les méditations, les lectures graves, l'examen quotidien de la conscience, le travail assidu sur soi-même en vue de combattre les penchants mauvais. Elle n'a pas besoin de refaire sa vie d'après un type inconnu qui serait encore à créer puisque la morale *chrétienne* suffira pour la guider vers l'équilibre de l'âme.

Tout ceci restait assez conforme à la pensée de Lamennais à peine dégagé des vœux du sacerdoce et cherchant à allier tant bien que mal mysticisme rousseauiste et morale chrétienne rationnelle. Mais la cinquième *Lettre* de l'oncle moraliste semble indiquer un brusque changement d'orientation dans la pensée de l'auteur : changement que sa vie personnelle et passionnelle mieux connue dans le détail nous expliquerait peut-être à cette date. Ces pages sonnent en effet comme une protestation voilée contre toute influence qui s'imposerait trop despotiquement à sa pensée. Que Marcie se garde d'entrer au couvent comme elle en a parfois manifesté l'intention, lui écrit son directeur laïque. L'intelligence est trop développée chez cette fille remarquable pour que l'esprit d'examen se laisse brider de façon durable en elle ! Que sa présente vertu soit d'*attendre* avant d'engager sa vie sur quelque voie trop hâtivement essayée ! — Enfin, la sixième et dernière lettre contredit à peu près directement les quatre premières : on y croit entendre Indiana ou même Sylvia qui reprendraient soudain la parole pour commenter les institutions de leur temps : elle débute en effet par la plus violente diatribe contre les péchés du sexe masculin en matière conjugale : et cette fois, nous croyons bien reconnaître dans ces pages irritées l'écho des scènes brutales qui précédèrent la rupture entre leur auteur et Michel de Bourges. — Lamennais se montra certainement choqué par cette nouvelle

rébellion contre la discipline sociale puisque la publication des *Lettres à Marcie* fut aussitôt interrompue dans son journal. C'est donc bien sur le mysticisme passionnel, nullement sur le mysticisme social, comme l'indique l'*Histoire de ma Vie*, que porta la divergence de vues entre les deux rédacteurs les plus en vue de ce journal.

Lamennais avait d'ailleurs été averti par Béranger du genre de danger qu'il courait en acceptant la collaboration de Mme Dudevant : « Je voudrais bien, écrit très crûment le chansonnier dans une lettre citée par Mme Karenine (1), retirer Lamennais du *bourbier* où d'autres semblent vouloir l'enfoncer... Il m'a compris relativement à ses rapports avec Liszt et George Sand, mais je crains bien que, facile et bon comme il est, il ne tombe de Charybde en Scylla. » Et Lamennais lui-même écrira, plus cruellement encore, à Vitrolles après avoir suivi les conseils de Béranger : « Ce n'est pas qu'elles (Mme Sand et son amie Mme Marliani) comprennent le premier mot de ces doctrines qui les charment tant (les doctrines de Leroux). Mais il en sort *je ne sais quelle odeur de lupanar* qu'elles aiment à humer ! » Jugement tout à fait arbitraire à l'égard de George Sand, —fort capable de comprendre la philosophie mystique de l'histoire que professait son inspirateur de ce temps, — mais jugement qui trahit une perception intéressante, quoique vague, des liens qui associent le mysticisme passionnel du rousseauisme à son aspect de mystique sociale. Si le passé ecclésiastique de Lamennais et son âge fort mûr le gardaient de confondre désormais l'un avec l'autre, il n'en était pas de même chez ses disciples plus ardents. Il ajoute d'ailleurs que l'entourage de son ancienne collaboratrice lui déplait beaucoup plus qu'elle-même, car il a subi l'influence sympathique qui émanait

(1) II, 401.

malgré tout de cette personnalité, si spontanée dans ses élans affectifs : il accepte donc de la distinguer jusqu'à un certain point de son intimité dans laquelle il constate « un effrayant dévergondage d'esprit et de principes »; pourtant il reviendra par la suite à d'aigres allusions vis-à-vis du même correspondant, et il se proclame, au total « fort heureux d'être oublié de ces gens-là. »

Sand ne soupçonna jamais tant d'animosité latente dans l'homme qu'elle avait vénéré de bon cœur; sinon elle lui eût été moins indulgente peut-être en ses mémoires. Lorsqu'elle fonda la *Revue indépendante* avec Leroux, elle avait défini avec générosité les sentiments qu'elle conservait à son second initiateur en matière de mysticisme social : « Quoique son espérance de rénovation sociale nous paraisse *trop vague*, quoique nous trouvions qu'il a gardé dans ses vues et dans ses instincts quelque chose de *trop ecclésiastique* (opposition constatée au mysticisme passionnel), quoiqu'il ne nous semble pas avoir *compris la mission de la femme* (!)... nous serons à jamais ses amis et ses admirateurs, jusqu'au dévouement, jusqu'au martyre s'il le fallait, plutôt que d'insulter à la souffrance d'une si noble destinée ! »

2. — Un troisième Révélateur. Pierre Leroux.

Michel avait conquis George Sand au mysticisme social, mais il condamnait trop durement le mysticisme esthétique (le messianisme artistique) et même le mysticisme passionnel, — bien qu'il fut devenu sans délai l'amant de Mme Dudevant après lui avoir prêché la *vertu républicaine*, — pour que celle-ci ne se dérobât pas tôt ou tard à sa despotique emprise. — Lamennais, poète de droit divin lui-même, acceptait mieux la mission divine de l'artiste et la nuance,

plus fermement chrétienne, de son rousseauisme avait raffermi la foi démocratique dans la pensée de son admiratrice : en revanche, il avait refusé avec bien plus d'autorité que Michel de la suivre sur le terrain du mysticisme passionnel où la ramenaient périodiquement les surprises de son tempérament impérieux. — Pierre Leroux se présenta tout à point pour soutenir les pas de la jeune femme sur cette triple voie de l'ascension mystique dont il lui convenait de pouvoir user sans restriction ni contrainte. Il lui proposait une philosophie mystico-démocratique de l'histoire universelle assez analogue à celle que construisirent, dans le même temps, au-delà du Rhin, les représentants de la gauche hégélienne (dont Leroux savait lire les écrits dans leur texte original). Cet ancien ouvrier autodidacte était un socialiste-né : il croyait à la mission du penseur et de l'artiste; enfin, le décousu de sa propre vie ne laissait prévoir en lui nulle sévérité pour les fantaisies, théoriques ou pratiques, de sa prosélyte passionnelle. Aussi bien Lamennais trouvait-il dans les écrits de ce concurrent moins doué, outre l'odeur fort suspecte dont nous avons parlé plus haut, « une apologie évangélique de l'adultère » !

Cependant l'amour charnel n'entra pour rien dans l'autorité de Leroux sur l'esprit de Mme Dudevant, il faut s'empresser de le reconnaître. Il crut devoir esquisser, semble-t-il, un geste discret de galanterie, que lui conseillait la réputation, dès lors bien établie, de son élève; mais cette troisième Héloïse ne s'éprit pas de son peu séduisant précepteur qui, lui-même, renonça vite à l'importuner de ses avances : aussi bien reclamait-il plutôt des subsides que des faveurs, et son amie sut-elle prouver en cette occurrence que l'indulgence persévérante aussi bien que le dévouement infatigable pouvaient procéder chez elle d'une gratitude purement intellectuelle.

L'Histoire de ma Vie place en 1835 les premières

relations de Leroux et de Sand. Sainte-Beuve avait entretenu celle-ci de deux hommes qu'il considérait comme supérieurs à Lamennais par leur intelligence de la question sociale, parce que le catholicisme orthodoxe ne les avait pas gênés dans leur développement théorique : Jean Reynaud et Pierre Leroux. Ce fut vers ce dernier qu'elle se tourna : elle assure, dans ses mémoires qu'elle ne le trouva pas plus modeste que Lamennais, mais seulement plus timide. Sa philosophie, dit-elle, était peu claire, mais sa conception de l'histoire imitée des romantiques allemands jetait sur le passé de l'humanité de vives lumières à l'avis de son interlocutrice : la *logique* (démocratique) *de la Providence* éclatait dans ses discours !

Ce sont ici des jugements de sang froid qu'elle fut loin de prononcer tout d'abord. Après la retraite silencieuse de Lamennais, Sand se donna tout entière à Leroux. A dater du début de 1839 surtout, les témoignages d'adhésion passionnée à la doctrine du maître se pressent dans la correspondance de l'élève. Elle n'a plus, dit-elle, à combattre de doutes car la lumière de sa conviction nouvelle les a dissipés comme de vains nuages. Elle n'a plus à interroger ses sentiments qui, désormais, parlent chaudement au fond de ses entrailles, imposant silence à toute hésitation, à tout amour-propre littéraire, à toute crainte du ridicule. Leroux l'a saisie, entraînée, pénétrée : si elle a une goutte de « vertu » dans les veines, c'est à cet homme qu'elle le doit, car sa philosophie lui apparaît à ce moment « claire comme le jour » et parlant au cœur comme l'Évangile. Dans cet évangile, elle élève son fils, le jeune Maurice Dudevant-Sand, alors âgé de seize ans : elle y a puisé pour elle-même le calme, la force, la foi, trésor de son enfance (corambéenne), cette foi qu'elle avait rêvé de trouver dans le catholicisme, mais que l'examen du catholicisme est venu détruire en elle. Certes, concède-t-elle,

quand le sang-froid lui revient quelque peu, les travaux de Leroux, entravés par son existence précaire, demeurent incomplets, interrompus, fragmentaires. Mais c'est qu'il édifie une *religion*, tout simplement ! Or une religion ne se laisse pas mettre sur pied comme un roman ou comme un sonnet, dans le cerveau d'un homme ! Il porte en lui des solutions dont la certitude lui est garantie dès à présent par son *cœur*, mais dont la définition et la preuve en forme demandent d'immenses travaux d'érudition et des années de méditation abstraite. — Qu'importe au surplus, puisque ces admirables fragments suffisent amplement pour mettre un esprit droit et une bonne conscience sur le chemin de la vérité ! Ils sont les fondations d'un temple élevé à *la vraie divinité* !

Cet enthousiasme se soutint longtemps sans défaillance, puisqu'en 1844 on trouve, dans une lettre adressée à un certain Guillon, la plus humble profession de foi : « George Sand n'est qu'*un pâle reflet de Pierre Leroux*, un disciple fanatique du même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres pour écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspiration. Je ne suis que le vulgarisateur, à la plume diligente et au cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans ses romans la philosophie du maître. Otez-vous de l'esprit que je sois un grand talent. Je ne suis rien du tout qu'un croyant docile et pénétré... D'aucuns prétendent que c'est l'amour qui fait ces miracles. L'amour de l'âme, je le veux bien, car, de la crinière du philosophe, je n'ai jamais songé à toucher un cheveu, et je n'ai jamais eu plus de rapports avec elle qu'avec la barbe du grand Turc. Je vous dis cela pour que vous sentiez bien que c'est un acte de foi sérieux, le plus sérieux de ma vie, et non l'engouement équivoque d'une petite dame pour son médecin ou son confesseur ! » L'affirmation est très vraisemblable, nous l'avons dit, quoique

de telles affirmations ne soient pas toujours convaincantes sous la plume qui les formule : et voilà pourquoi, sans nul doute, l'influence de Leroux sur George Sand dura beaucoup plus longtemps que celle de Michel.

Il fallut les événements de 1848 pour ouvrir enfin les yeux de la dévote sur les faiblesses du lévite. En janvier 1851, elle parlera de lui sur un ton bien différent, comme on va le voir. Il s'annonce avec une grande *audace*, opine-t-elle désormais, comme possesseur d'un dogme, d'une organisation, d'un principe de subsistance pour la société moderne, et *c'est beaucoup dire* en vérité (les événements venaient de le faire connaître aux mystiques sociaux trop confiants dans les complaisances de leur Dieu). Aussi bien, entre le génie et *l'aberration* n'y a-t-il souvent que l'épaisseur d'un cheveu, poursuit-elle ! Et elle se reconnaît désormais incapable de suivre le prophète sur les voies vertigineuses où l'entraîne une sorte d'*ivresse métaphysique !* — Ajoutons que, dès longtemps Leroux l'accablait de demandes d'argent, tantôt sur le ton onctueux d'un moine qui recueille des offrandes pour son couvent, tantôt sur le mode violent, avec assaisonnement d'injures à l'odieux capital, dont il sait pourtant si mal se passer, puisqu'il se jette sans cesse en d'absurdes entreprises. Il est d'ailleurs exploité lui-même par ses frères, « orgueilleux et lâches fainéants », écrit l'un des correspondants de Sand, qui vivent sans rien faire à ses dépens et se sont accoutumés à cette existence de mendiants ! En dépit de ces relations, désormais si peu attrayantes, la dame de Nohant fit preuve d'une patience inlassable à l'égard de son philosophe : elle supporta même de lui certaines allusions malveillantes à ses entraînements passionnels, ce que son orgueil n'accepta jamais d'aucun autre, et elle le secourut jusqu'à sa mort.

3. — Philosophie mystico-démocratique de l'histoire.

Venons aux fruits artistiques de cette profonde et tenace influence. — Le premier fut, en 1839, un drame symbolique qui s'intitule *Les Sept Cordes de la lyre*. Le héros, Albertus, est un Faust qui ressemble à Leroux et commente quelques points de sa doctrine. Dieu, dit-il, nous a jetés dans cette vie comme en un creuset *après des existences préalables* dont nous avons perdu le souvenir : il nous a en effet condamnés à nous voir pétris, remaniés, retrempés par la souffrance, par la lutte, le travail, le doute, les passions, la maladie, la mort : maux que nous subissons pour notre purification et notre salut. Un instinct divin, de plus en plus clairvoyant dans l'humanité avec le cours des siècles, nous fait pressentir que rien ne meurt dans l'Univers, et que, si nous abandonnons, lors du trépas, le milieu où nous avons quelque temps séjourné, c'est pour renaître bientôt dans une autre sphère, plus favorable à notre développement *éternel*. Tels sont les grands traits de la *palingénésie* qu'Albertus enseigne à ses auditeurs, qu'il appuie d'une ingénieuse philosophie de l'histoire et qu'il leur recommande en outre par sa vie respectable, sa vertu sans tache, sa touchante sympathie pour les êtres qui lui ressemblent, sa patience généreuse envers ceux qui le persécutent ou le nient !

Sand a donc accepté, pour un temps, de son maître en philosophie la foi dans une humanité *éternelle,* la croyance à la métempsycose, qu'elle traite d'ailleurs assez souvent comme un beau symbole de la responsabilité morale des âmes : responsabilité qui s'étend pour ces âmes au-delà du tombeau, même dans une conception rationnelle de l'existence, en raison de leur solidarité avec leur descendance. C'est

en ce sens que parlera quelques années plus tard à *Consuelo, comtesse de Rudolstadt*, le président du convent maçonnique dont cette noble femme a l'ambition de faire partie. Plus tard encore, durant la crise de dépression nerveuse où la jeta la mort de sa petite-fille, Jeanne Clésinger, Sand retournera vers ces rêveries métaphysiques que le livre de Reynaud, *Ciel et Terre*, venait de rappeler à son souvenir. Nous avons dit que, vingt ans auparavant, Sainte-Beuve lui en avait prôné l'auteur en même temps que Leroux. « Je sais bien que ma Jeanne n'est pas morte, écrira-t-elle alors. Je sais bien qu'elle est mieux que dans ce triste monde où elle a été la victime des méchants et des insensés (son père et sa mère). Mais ces beaux livres qui excitent notre soif de partir ont leur côté dangereux. On se sent partir avec eux : on s'en va sur leurs ailes ! Je sens que mon âme s'en va malgré moi ! » Cela est plus chrétien d'inspiration qu'elle ne le pense. Pour elle, la métempsycose de Leroux fut donc tantôt une poétique expression des lois, si mystérieuses encore, de notre activité mentale subconsciente, tantôt une allégorie mystique qui exprime la continuité de l'effort humain vers l'équilibre social, tantôt une source de consolations quasi chrétiennes aux heures de deuil, tantôt enfin un commode procédé artistique pour introduire, de façon à peu près acceptable à l'esprit moderne, un certain merveilleux dans ses romans (*Consuelo*, *La Comtesse de Rudolstadt*).

Mais c'est dans un dessein de prédication politique et sociale que la métempsycose de Leroux devait être principalement utilisée par son élève. Les lettres de Sand à Mme Marliani en 1839 nous montrent plaisamment son vieil ami Buloz « pleurant à chaudes larmes » sur sa présente orientation intellectuelle, l'accusant de faire du *mysticisme* (à combien juste titre, grands dieux !) ou tout au moins de la métaphysique nuageuse ! C'est assurément les tendances

de *Spiridion* que dénonçait, par ses gestes de douleur, le pilote expérimenté de la *Revue des Deux-Mondes;* portons donc notre attention sur ce roman.

Dans un couvent de Bénédictins qui se dresse sur une plage méditerranéenne, à la fin du XVIIIe siècle, un novice, de vaste pensée, se voit torturer moralement par des moines bornés et pervers. La valeur du frère Angel est devinée toutefois par un vieux religieux, d'âme noble et de vaste savoir, le père Alexis, qui s'attache à cultiver son esprit. Cet Alexis se proclame serviteur non pas du Christ, comme le donnerait à penser son habit, mais de l'*Esprit,* de l'esprit tout court, ou, si l'on veut, de l'esprit *bon et fort,* qui n'a rien de commun avec le *saint* Esprit de la Trinité chrétienne — excepté, remarquons-le toutefois, ses préceptes, car il veut être honoré, lui aussi, par le renoncement, l'humilité, l'étude désintéressée et patiente. — Le monastère qui abrite ces personnages a été fondé au XVIIe siècle par un certain Hébronius, devenu en religion l'abbé Spiridion. Juif d'origine, comme Spinoza, dont il fut toujours soupçonné d'être en secret le disciple, il a été converti au catholicisme par Bossuet et s'est acquis une réputation de haute sainteté. Pourtant, vers la fin de sa vie, il est devenu le critique sévère de la pensée catholique, et, sans proclamer publiquement ces dangereuses conclusions de son expérience vitale, il les a consignées dans un manuscrit qu'il a commandé d'ensevelir avec lui dans la tombe. Après les grands « hérétiques » (mystiques) du passé, Abélard, Huss, Luther et Bossuet — car l'évêque de Meaux ne fut qu'un protestant déguisé, selon le jugement de Leroux — l'abbé Spiridion a incarné en lui l'*Esprit divin,* qui n'est plus descendu sur terre au siècle suivant, mais se prépare à des incarnations nouvelles. (Plus clairvoyante que Leroux, Sand, la fille spirituelle de Jean-Jacques, aurait bien dû mentionner ce dernier parmi les

Messies dont elle croit continuer la Mission, avant de manifester l'esprit de Dieu dans son imaginaire Angel, à l'aurore du siècle romantique !)

Le savant Alexis, qui remplaça Spiridion dans la dignité abbatiale, n'est qu'une sorte de Jean-Baptiste, simple annonciateur du prochain délégué du ciel à la rénovation de la « sainte » *hérésie*, car luimême a péché dans la recherche du vrai; il a manqué d'enthousiasme et n'a trouvé dans son cœur timide ni assez de courage, ni assez de génie pour *négliger le témoignage humain* (l'expérience des âges) ou du moins pour le *rectifier hardiment* par cette puissante certitude que *le ciel accorde aux grandes âmes* et pour renier la *logique*, ou même la *géométrie*, là où ces disciplines expérimentales contredisent le témoignage de la *conscience* (et l'on sait l'élasticité de ce dernier vocable dans la spéculation rousseauiste) ! En outre, il n'a pas compris que, en morale romantique, *tout est permis parce que tout est nécèssaire :* formule hégélienne, fournie par Leroux, et qu'Alexis s'efforce d'élucider quelque peu devant son auditeur Angel par la comparaison que voici : lorsque le chasseur des Alpes a résolu de tuer le vautour, n'est-il pas contraint de percer aussi par son trait meurtrier l'agneau qu'emportait l'oiseau ravisseur? Il s'agit donc tout simplement d'une justification de la violence aveugle au service du mysticisme social : il s'agit d'établir que les *excès* ou les *abus* des victoires populaires en temps de révolution ne peuvent être imputés ni aux combattants, ni à leurs chefs. Les triomphateurs n'ont-ils pas toujours été représentés par les artistes avec l'auréole céleste (?) pour indiquer que la main du *Dieu des armées* s'étend sur les braves et que leur mission est *sainte !* A la transformation sociale imminente, il faudra donc la *violence* pour accoucheuse, et ces lignes nous apprennent le passage de Sand, républicaine de la veille, dans le camp des *socialistes*, fils spirituels de Gracchus

Babeuf : une compagnie où nous la suivrons de plus près tout à l'heure.

Alexis a compris trop tard cette logique et cette morale toutes mystiques : c'est donc dans le jeune Angel, moins pusillanime, que va descendre l'*Esprit* bon et fort jadis incarné dans l'hérésiarque Spiridion. A Angel seul ce grand homme est apparu pour l'encourager sur sa voie difficile. Seul Angel parviendra sans effort à s'emparer du manuscrit révélateur qui enferme la suprême pensée du Spinoziste. Cette pensée, c'est l'Évangile de l'*amour*, c'est-à-dire celui de Jean, le disciple bien-aimé du Christ, complété par celui du mystique médiéval Jean de Parme et par un commentaire lumineux dont l'auteur est Hebronius en personne. En fait, il s'agit de la pensée de Lamennais corrigée par celle de Leroux, et nous verrons bientôt ce prétendu *johannisme* figurer dans les ouvrages ultérieurs de Sand comme la plus décisive des *hérésies* bienheureuses dans lesquelles il faut voir les révélations successives et de plus en plus explicites du Dieu véritable. La vérité, c'est que Leroux, ayant constaté les prétentions de réforme sociale qui ont été le corollaire de la plupart des hérésies chrétiennes mystiques, n'a pas eu de peine à reconnaître leur parenté avec le mysticisme rousseauiste qu'il professe lui-même sans le savoir; car tel est le fond véritable de sa philosophe de l'histoire, fort tonique aux appétits de la démagogie contemporaine, ainsi qu'on le conçoit. *Spiridion* est donc une très intéressante manifestation de cet état d'âme que nous proposons de désigner par le nom de mysticisme social dans les esprits façonnés par l'enseignement de Rousseau.

Consuelo, qui suivit ce curieux roman à deux années de distance, est assurément celui des récits de Sand où se trouvent entassés pêle-mêle le plus d'aperçus mystiques insuffisamment digérés. C'est pourquoi ce très ample ouvrage, continué par *la*

Comtesse de Rudolstadt qui n'est pas moins prolixe, fut lu en Allemagne avec plus d'intérêt qu'en France et y grandit considérablement la renommée de son auteur : le lieu de la scène est d'ailleurs le plus souvent dans ce pays ! — Le début en est charmant, car il s'apparente de fort près à ses romans de cadre vénitien que la plume trop facile de Sand prodigua sans compter entre 1837 et 1840; il ressemble à *la Dernière Aldini* principalement. — Dans le délicieux décor des lagunes adriatiques mûrit la tendre passion qui pousse l'un vers l'autre l'adolescent Anzoletto, ténor incomparable, et la douce Consuelo, cantatrice et musicienne de génie : c'est Daphnis et Chloé dans une mansarde italienne. Cependant les désillusions de cet amour précoce et le souci de sa carrière artistique éloignent bientôt la jeune artiste de la ville natale et la transportent dans le Boehmerwald, à l'extrémité septentrionale des Carpathes. Là, au château des Géants, féodale et sombre demeure, elle rencontre un singulier mystique, de nuance sociale, qui deviendra peu après son époux, le comte Albert de Rudolstadt.

Ce gentilhomme descend par les femmes du fameux Hussite et Taborite bohémien, Jean Zyska. Il a étudié avec piété l'histoire de son farouche aïeul, et, dans son cerveau exalté, s'est affermie la persuasion qu'il réincarnait ici-bas ce trop fameux hérétique, comme Angel réincarna Spiridion. Choyé par des parents excellents, il ne laisse pas de les condamner en son cœur parce qu'ils n'ont pas vendu leur domaine héréditaire et partagé leurs biens entre les pauvres, selon le précepte de la perfection chrétienne : ainsi Tolstoï, disciple de Rousseau et de Sand songera quelque dix années avant sa mort à partager son domaine d'Yasnaia entre ses paysans, mais s'en laissera détourner par des considérations de famille. — Consuelo s'éprend de ce fou sublime qui renouvelle la prédication des Hussites.

Révoltés contre la Rome papale, ces hérétiques prirent jadis pour leur allié surhumain le rival du Dieu dont leurs adversaires catholiques prétendaient monopoliser le patronage : ils choisirent Satan, le céleste rebelle, pour leur patron dans l'au-delà et adoptèrent cette formule de salutation vis-à-vis de leurs corréligionnaires : « Que le diable soit avec toi ! » A l'appui de leurs fort terrestres ambitions, ils construisirent une théologie sataniste qui leur parut fort persuasive : ils enseignèrent que l'archange révolté (digne précurseur de la lypémanie de Jean-Jacques) avait été la victime de la *jalousie*, de la *calomnie* des autres esprits célestes ainsi que de la partialité du Très-Haut pour un certain groupe de ces derniers (les « jésuites » de ce lointain passé métaphysique, sans nul doute). C'est pourquoi l'archange Michel, prétorien de l'au-delà, exécuteur des basses œuvres divines et, en sa compagnie, ses milices victorieuses, seraient considérées comme les véritables démons si l'on connaissait mieux ici-bas quelle fut l'injustice de leur cause : au lieu que Lucifer, Béelzébuth, Astaroth et autres capitaines infernaux obtiendraient toute la sympathie des âmes sensibles. Au surplus, les hussites annonçaient, si l'on en croit Leroux et son élève, que le règne de Michel et de ses suppôts touche à sa fin par bonheur. Bientôt, le diable, patron de la cause populaire, sera réhabilité par l'opinion et réintégré dans le ciel avec ses phalanges indûment maudites.

Débarrassée du contrôle gênant de Michel de Bourges et surtout de Lamennais, assurée de trouver dans son nouvel inspirateur une entière tolérance pour ses retours en arrière vers le mysticisme passionnel, l'auteur de *Consuelo* constatait en outre avec plaisir que, si les Hussites réhabilitaient le démon, comme symbole de la souveraineté populaire, ils le justifiaient du même coup comme instigateur des appétits de la chair et conseiller des libres amours. Sur

tous les points, Satan devenait ainsi, dans l'opinion des masses, le libérateur de l'humanité, trop longtemps *calomniée et avilie par la doctrine du péché originel* qui nie la bonté essentielle de la nature. Tels sont les enseignements, peut-être hussites, mais largement rousseauistes à coup sûr, dont Albert de Rudolstadt se fait le commentateur auprès de Consuelo qu'il aime : et l'imagination *artiste* de l'italienne se sent aussitôt conquise à la religion diaboliste, parce que le mysticisme esthétique du romantisme est relié au mysticisme passionnel et au mysticisme social par ses fibres les plus intimes. Elle imaginera désormais Satan comme une belle figure pâle et douloureuse, comme une silhouette-sœur de celle du Christ cher aux mystiques romanesques, et, de même que cette dernière, tendrement penchée vers le peuple pour l'encourager dans sa présente misère.

Ce diabolisme mystique qui tend à fondre Satan et Jésus l'un dans l'autre, pour associer révolte et sensibilité érotique dans l'inspiration de la démocratie moderne, est d'ailleurs présentée par Sand (d'après Leroux) comme une expression particulière et locale de ce *Johannisme* que nous avons déjà entrevu dans *Spiridion* et qui se retrouverait à la source de toutes les hérésies *libératrices* du passé : un enseignement soi-disant issu de Jean l'évangéliste qui associe christianisme et révolution en les complétant par quelques revendications féministes. — Abandonnant un instant ses procédés d'exposition romanesque, Sand s'est faite historien pour célébrer *Jean Zyska,* disciple de Huss et chef des insurgés Taborites, puis *Procope le Grand* qui le continua : deux terribles partisans dont les pillages, les supplices et les incendies jalonnèrent les marches sanglantes à travers la Bohême. Elle commente longuement le *Credo* de ces sectaires : *Credo* qu'elle est d'ailleurs contrainte de désarticuler et de remanier à sa mode pour l'identifier avec celui de Leroux. Elle

explique ou excuse leurs forfaits tant bien que mal. A ses yeux, le sang que les « saintes » hérésies du moyen âge, ces « hautes révélations de l'esprit de Dieu » ont fait couler par torrents, ne fut que la déplorable rançon d'une cause à jamais sacrée ! Que ce sang, versé par les Taborites, et, plus près de nous, par les Terroristes rousseauistes, retombe sur les véritables ennemis de la lumière et de la vérité divines !

On le voit, la justification ou même l'apologie des violences terroristes tiennent à cette époque une très large place sous la plume de Sand que ses lecteurs ne songeaient pas encore à baptiser la *bonne* dame de Nohant. « Ramasse les outils de ton travail, dit nettement la seconde Lélia au paysan de nos campagnes ! Soulève ces boulets de ton bagne éternel et frappe, écrase ces parasites qui mangent ton pain et qui te volent jusqu'à ta place au soleil. Tue cet homme qui dort, bercé par l'égoïsme ! Tue aussi cette femme impuissante à sortir du vice ! » Et voilà qui est particulièrement cruel sous sa plume, en vérité. — Puis encore, dans *Le Compagnon du tour de France*, nous lisons que le domaine seigneurial des Villepreux était la demeure d'une famille aristocratique qui y vivait simplement, noblement, d'une manière tout à fait conforme aux lois providentielles; mais que, cependant, aucun pauvre ne pouvait, ne *devait* même voir cette demeure *sans haine et sans envie !* Si la loi de la force n'eût protégé le riche, il n'est aucun pauvre qui n'eût jugé, qui n'eût *senti* (surtout) que la violation de cet asile et *le pillage de cette propriété* étaient des *actes légitimes !* — Voilà qui est véritablement femme, par l'emportement sans scrupule de la logique affective : et la suite du raisonnement pourra bien atténuer (sans les contredire nettement d'ailleurs) ces lignes incendiaires, la passion du lecteur ne retient de pareilles argumentations que ce qui la nourrit. — Retenons-les donc de notre côté, afin de ne pas nous laisser tromper par d'autres

incarnations publiques de leur auteur, afin d'établir d'équitable façon ses responsabilités morales dans les journées de juin 1848 qui viendront marquer, après celles de septembre 1792 (et en attendant celle du printemps de 1871), l'aboutissement fatal du mysticisme rousseauiste de nuance sociale, lorsqu'il est semé dans d'étroits ou incultes cerveaux.

Ajoutons aussi, pour épuiser ce sujet, que l'*Histoire de ma Vie* continuera de présenter Robespierre comme le plus humain des législateurs, comme un des plus grands noms de l'histoire; et que, consacrant quelques années plus tôt une sorte de méditation psychologique au personnage de Hamlet (1), Sand fera du prince de Danemark, avec assez de clairvoyance, le patron des terroristes de 1793. « Il a vu, dit-elle, le crime au sein de sa famille et qui de nous, contemplant l'étendue de ce *mal* auquel la terre reste livrée, oserait affirmer qu'il se montrera plus fort, plus juste, plus *patient* que le personnage de Shakespeare, qu'il ne deviendra pas fou à son tour? *Tue* et meurs, *détruis* et disparais ! *C'est le sort de l'homme !* » Un programme de vie très favorable au progrès moral ou social, en vérité !

Après *Spiridion* et *Consuelo*, le troisième et dernier roman de la série proprement *socialiste*, —qu'on pourrait également baptiser « illuministe », dans l'œuvre sandienne et qui procède directement de Leroux, — c'est la *Comtesse de Rudolstadt*. Nous savons déjà que cette comtesse, au nom germanique, n'est autre que la fille des lagunes, Consuelo, mariée à son mystique hussite. La violence tient encore quelque place dans les suggestions de cet ouvrage, mais un certain apaisement s'y manifeste déjà, qui va s'accentuer pendant la période *communiste* de la pensée de l'auteur. Les progrès de son expérience vitale, le senti-

(1) On l'a réimprimée dans le recueil : *Questions d'art et de littérature.*

ment de sa responsabilité grandissante en face de ces enfants qui grandissent, n'ébranlent pas encore en elle ces convictions de mysticisme social qui sont devenus le point d'appui par excellence de son impérialisme vital; ils prêtent du moins à l'expression de ce mysticisme une forme moins tranchante, une allure plus calme, une nuance moins amèrement pessimiste. Les aventures de Consuelo près de Frédéric de Prusse et de Marie-Thérèse d'Autriche ont perdu pour nous leur intérêt, mais son initiation à la secte mystique et maçonnique des *véritables serviteurs de Dieu* (nom caractéristique) mérite de retenir notre attention pour un moment.

La comtesse se voit accueillie dans un château où commande un prince mystérieux, assisté d'un tribunal secret. Comme Hamlet, comme Albert de Rudolstadt, ce prince est un *fou* en même temps qu'un *saint :* sous sa direction autorisée, la jeune femme se livre tout d'abord à des lectures philosophiques dont la méthode doit être remarquée, parce que ce fut, à n'en point douter, celle dont George Sand usa pour s'associer tant bien que mal aux spéculations de Leroux. Consuelo ne *lit* pas ces textes du passé, elle les feuillète tout au plus, ce qui ne l'empêche pas de se les assimiler comme il convient. Ayant l'âme bien plus « religieuse » que philosophique, elle se sent toujours éclairée par le *cœur, avant* de l'être par la tête : elle saisit les *révélations du sentiment* avec une clairvoyance foudroyante. Quant aux considérations philosophiques, elle est capable de s'y intéresser : elle en est même étonnamment instruite pour son âge, son sexe et sa situation sociale : mais il faut que cet intérêt soit éveillé dans son sein par la parole éloquente et chaleureuse d'un *révélateur* parce que les organisations artistes acquièrent infiniment plus dans les émotions suscitées par la parole vivante que dans la froide atmosphère des bibliothèques. Consuelo ne parvient guère à lire une page tout entière avec

attention : mais qu'une grande pensée condensée dans une phrase sonore vienne à frapper son imagination généreuse, aussitôt son âme s'y attache pour ne plus s'en séparer jamais ! Elle se la répète alors comme on se redit machinalement un motif musical heureux : le sens, quelque profond qu'il soit, la pénètre peu à peu comme un rayon divin : elle vit de cette idée, l'applique à ses émotions de tout ordre, y puise à chaque instant une force nouvelle ! — Excellent exposé des allures de la spéculation mystique, comme aussi du procédé des artistes-nés, tels que Sand en matière de composition romanesque.

Après avoir passé par cette initiation pseudo-scientifique, Consuelo sera mise en présence de l'Aréopage ou chapitre sacerdotal secret qui tient ses assises dans le château des Invisibles. Là, l' « initiateur » en fonctions exposera devant elle à grands traits la doctrine qu'elle accepte et devra confesser au besoin de son sang par la suite. En voici la substance : les temps sont proches où tout homme pourra réclamer de son semblable le secours de son cœur et l'appui de son bras. Héritiers des *Johannites* eux aussi, les Invisibles projettent d'affranchir le genre humain non plus par la révolte ou par la prédication sanglante, à la mode hussite et terroriste, mais par l'*ardente* vérité et par l'*implacable* raison. — On constatera que seules les épithètes sont désormais inquiétantes en ce programme d'action. — Il est en effet bien plus aisé qu'on ne le pense communément d'éclairer et de moraliser sans délai les hommes les plus rudes. Il suffit de se mettre courageusement à l'œuvre. L'esprit humain agit par trois puissances diverses : la sensation, le sentiment, la connaissance. La sensation, si on la cultive seule, produit les « porcs » du matérialisme : le sentiment, trop prépondérant, fait *les fanatiques du mysticisme* (les mystiques insuffisamment lestés de raison et voilà qui est bien vu) : enfin la connaissance, seule favorisée, conduit à l'or-

gueil de l'athéisme. Il faut donc développer simultanément et de façon harmonieuse ces trois facultés de notre âme. — On ne saurait mieux dire cette fois, mais nous allons voir que le « fanatisme » continua quelque temps de dicter ses inspirations artistiques à l'infatigable romancière.

CHAPITRE III

Période communiste.

Depuis trop longtemps, dit un des personnages du roman d'*Horace* (1842), les républiques *oublient de donner à leurs théories la sanction divine* que ces théories réclament; ce serait pourtant une chose grande et neuve que de voir un révolutionnaire proclamer le droit humain *pris à son point de vue religieux*. Cette chose grande et neuve, George Sand a tenté de la réaliser et il y a là un nouvel aspect, une extension intéressante de l'influence exercée par Leroux sur sa pensée théorique. Adaptateur ingénieux des grands faits du passé au cadre mystique que l'enseignement de Rousseau est venu fournir à quelques impérialismes contemporains, Leroux n'avait pas seulement instruit son élève docile à saluer l'inspiration divine chez les hérésiarques notables dont la doctrine eut des répercussions politiques ou sociales en Europe; il avait en outre mûri et précisé dans son esprit cette conviction que le peuple se montre présentement, plus que jamais, le dépositaire de l'inspiration d'En-Haut, — ce fruit de l'alliance divine privilégiée dont la *bonté naturelle* est le signe extérieur et visible. — Le corollaire d'une telle affirmation peut être formulé de la sorte : si nos modernes gouvernants savaient interroger le peuple avec confiance et avec sympathie, ils obtiendraient de ses réponses, comme de quelque oracle sybillin, la solution géniale de tous les problèmes sociaux de l'heure actuelle. C'est sur cette voie que s'engage George Sand après 1840; c'est de cette interrogation délicate qu'elle se fait fort d'anticiper les résultats si désirables par le moyen de la fiction

romanesque, et c'est à cette nouvelle période de son activité intellectuelle que nous devons appliquer maintenant notre attention.

1. — Le peuple dépositaire de l'inspiration divine.

Dans *La Dernière Aldini,* où le plébéien Nello refuse d'épouser la belle patricienne qui lui offre spontanément sa main, cet acte de délicatesse héroïque avait été commenté en ces termes : « O âme pure et désintéressée ! Qu'on vienne donc nier la candeur et la *sainteté* de ces natures plébéiennes rangées si bas par nos préjugés odieux et par notre stupide dédain ! » Mais *Le Compagnon du tour de France* consacrera de bien plus amples commentaires à cette assertion dont nous avons indiqué l'origine. Pierre Huguenin, le beau menuisier du bourg de Villepreux, manifeste en effet une noblesse de nature plus exquise et plus accomplie mille fois que toutes les illustrations *acquises* et consacrées par l'opinion des hommes. Il est même contraint d'étouffer à toute heure en son sein les élans d'une organisation *quasi-princière* qui s'accorde mal avec sa très modeste situation dans la société actuelle. Lorsque cet homme s'assied, dans une noble attitude, sur les coussins d'un sopha de velours (au château de Villepreux, à la menuiserie duquel il travaille) et contemple avec sensibilité un admirable paysage, il se sent *comme le roi du monde*, mais, lorsqu'après un instant de rêverie sublime, il retrouve sur son front pensif, sur ses mains sèches et meurtries, les éternels stigmates de l'esclavage, des larmes brûlantes s'échappent par torrents de ses yeux : il tombe à genoux, il tend les bras vers le ciel, implorant la patience pour lui, la justice pour tous ses frères, condamnés à l'abrutissement de la misère. Aussi bien porte-t-il dès à présent dans son esprit la

révélation d'un temps et d'une société *où le principe de la pleine liberté individuelle pourra se concilier avec le droit de tous.* On peut donc l'assimiler sans blasphème au Christ nazaréen, à l'ouvrier charpentier de la bourgade galiléenne, puisque ce menuisier contemporain est vraiment *de la même étoffe divine* que le fils de Marie.

Oui, le peuple est aujourd'hui le grand foyer d'*inspiration* créatrice. Le métaphysicien et le géomètre ont leurs révélations, soudaines et merveilleuses, de même que le fanatique religieux, l'amant ou le poète. Comment donc l'homme de dévouement et de charité, celui dont le cœur et le cerveau travaillent de concert à découvrir la vérité sociale dans l'intérêt de ses frères, ne serait-il pas porté, lui aussi, par cet *esprit du Seigneur,* qui plane au-dessus de nos têtes. Huguenin se sent poussé dans cette voie sublime. Par malheur, lorsqu'il s'abandonne aux séductions de son *rêve,* il va se heurter, dès ses premiers pas, contre la *froide* raison incarnée dans le comte de Villepreux, le père de la belle aristocrate dont il est aimé. Oui, ce gentilhomme se montre *sceptique, bien qu'attendri,* devant l'*immense paradoxe* dont l'ouvrier se fait l'avocat pendant leurs colloques familiers, devant le *sublime* problème *sans solution* qu'Huguenin sent le besoin de se poser : « Je ne vous souhaite pas, proteste toutefois ce philosophe plein de bienveillance, le découragement et le dégoût qui sont le partage de la vieillesse en cheveux blancs. Faites des vœux, faites des systèmes. Faites-en tant que vous voudrez et renoncez à y croire *le plus tard que vous pourrez !* » Mais ce langage, si plein de sang-froid en effet sous ses apparences conciliantes, jette Huguenin dans une *sainte colère* et l'ouvrier croit avoir sous les yeux, dans la personne de cet homme d'expérience et de sens, « un cadavre paré des plus beaux insignes de la vie ! »

Qu'importe après tout l'opinion d'un Villepreux,

si supérieur encore à la plupart des membres de sa caste? Le peuple se délivrera lui-même, posera sa règle en personne, tirera ses conseillers de son propre sein, puisant ses inspirations dans *l'esprit de Dieu qui descendra sur lui* au moment propice. Et ces dons de prophétie sont contagieux. Il suffit que la belle Yseult de Villepreux se décide à mettre sa main dans la main d'Huguenin pour qu'elle participe de son céleste privilège. Désormais, lorsqu'elle s'accoudera sur sa gothique terrasse, elle recevra *de grandes révélations sur la perfectibilité humaine,* et les rejetons qui naîtront de ce couple fatidique ne peuvent donc manquer d'être des prophètes, tels qu'il les faut pour hâter les effets de la moderne alliance nouée entre Dieu et le Peuple.

Sand ressuscite d'instinct le vieux symbole aristocratique pour mieux consacrer la nouvelle aristocratie de droit divin. Elle oppose le sang *rouge* et généreux des hommes du peuple au prétendu sang *bleu* des nobles. Sa Consuelo explique l'énergie qu'elle manifeste dans l'épreuve par le bon sang plébéien qui remplit ses veines, et se félicite de n'avoir pas subi, en naissant, *la tache du patriciat.* Mlle de Villepreux s'adresse au compagnon du Tour de France en ces termes : « Vos ancêtres étaient serfs et les miens soldats, c'est-à-dire que vous sortez des oppprimés et moi des oppresseurs ! *J'envie beaucoup votre noblesse,* maître Pierre ! » On reconnaît ici les convictions que Milord Bomston exprime déjà dans la *Nouvelle Héloïse,* avec aussi peu de vraisemblance. — Plus heureuse que la belle Yseult, Aurore Dupin pouvait, nous le savons, se réclamer d'ascendants plébéiens immédiats, du côté de sa mère : elle n'y manque pas à cette époque de sa vie et voici quelques-unes de ses confidences sur ce point à son ami le maçon-poète, Victor Poncy (1843) : « Je tiens au peuple par *le sang* autant que par le cœur. Ma mère était *plus bas* placée que la vôtre dans cette société si bizarre et si

heurtée. » Et elle n'hésite pas à ajouter ici, sur la jeunesse peu régulière de Mme Maurice Dupin, quelques confidences que sa fille Solange jugera « horribles et inutiles » quand ces pages lui passeront sous les yeux longtemps après. « Ne me croyez donc pas si *intrue* (sic) dans le peuple, poursuit-elle. Je rends grâce à Dieu d'avoir de *ce sang plus chaud* dans les artères. Je ne me sens pas obligée de faire des efforts de raison et de philosophie pour me détacher de cette caste nobiliaire à laquelle mes entrailles tiennent beaucoup moins directement qu'au ventre de ma mère... Pardonnez-moi ce mouvement d'*orgueil*. Bientôt, nos frères se *relèveront*, Dieu se révèle chaque jour davantage à des poètes et à des philosophes plébéiens ! » Tels que Poncy et Leroux.

Dans l'*Histoire de ma vie*, elle dira tenir ces prétentions aristocratiques à rebours des enseignements de sa mère qui se croyait plus noble que tous les patriciens de la terre et disait son sang plus rouge, ses veines plus larges que celles des parents de son mari. Elle s'efforcera d'interpréter en outre certains incidents (fort peu significatifs en réalité) de son enfance comme de natives prédispositions à la foi « communiste ». Dès 1848, elle interprète de la même façon une certaine paresse d'artiste ou de rêveuse qui l'empêche d'administrer comme il le faudrait ses affaires de fortune, en particulier son domaine de Nohant : « J'ai la haine de la propriété territoriale, écrit-elle en ce temps. Je m'attache tout au plus à la maison et au jardin. Le champ, la plaine, la bruyère, tout ce qui est plat m'assomme, surtout quand ce plat m'appartient, quand je me dis que c'est à moi, que je suis forcée de l'avoir, de le garder, de le faire entourer d'épines et d'en faire sortir le troupeau du pauvre, *sous peine d'être pauvre à mon tour, ce qui, dans certaines situations, entraîne inévitablement la déroute de l'honneur et du devoir !* » Restriction bien

significative ! Elle réfute à elle seule tout ce qui la précède, en laissant la parole à l'expérience qui parle malgré tout dans ce cerveau de génie. Quelques années encore, et nous la verrons écrire sur un tout autre ton au représentant de ses intérêts en Berry : « Mon fermier laisse ses métayers tenir des chèvres, les mener dehors, et permet d'ébrancher les arbres autrement qu'il n'est convenu. *Tenez la main à ce qu'il en soit puni,* en ne recevant pas les arbres que je lui cède ordinairement pour son usage ! » Voilà qui est parler net : non plus selon la pure charité chrétienne à coup sûr, — parce que cette vertu n'est pas toujours de saison, comme l'Évangile en fait foi à toutes les pages, — mais selon *la justive distributive* qui impose le respect des contrats comme la base essentielle des rapports sociaux et rémunère chacun *selon ses œuvres :* « J'ai toujours vécu *optimiste en principe,* dira, plus tard encore, la petite fille des fermiers généraux de l'ancien régime, *et pas plus abusée qu'une autre en pratique!* » Ce qui est une excellente définition de son attitude vitale en effet.

La suppression de l'héritage serait l'assise même de ce communisme qu'elle professa quelque temps et vers lequel elle prétendit avoir été portée dès l'enfance. Or, elle se gardera de tout communisme sur ce point en ce qui la touche : « La loi *morale* de l'hérédité des biens, écrira-t-elle, qui entraîne celle de l'*hérédité d'éducation, de dignité et d'indépendance,* nous interdit absolument, sous peine d'infraction aux lois de la famille, la dilapidation du patrimoine familial. Nous ne sommes pas libres d'imposer le baptême de la misère aux enfants nés de notre sang... Tout ce qui enchaîne la liberté future d'un enfant est un acte de tyrannie, quand même c'est un acte d'enthousiasme et de vertu ! » En d'autres termes, la liberté ne résulte que de la puissance et diminuer de son plein gré la puissance sociale des siens, c'est restreindre dans la même proportion leur liberté, — tout

au moins en ce monde « impérialiste » où nous devons vivre et dont le rêve romanesque de Rousseau reproduit si imparfaitement les contours. — Les parents d'Albert de Rudolstadt avaient donc raison contre cet hérétique sublime quand ils lui conservaient la demeure de ses pères et le comte de Villepreux n'était pas moins autorisé dans ses réponses aux arguments d'Huguenin (1).

N'est-il pas remarquable au surplus qu'en pleine période communiste de sa pensée, la plupart des romans de Sand s'achèvent par l'enrichissement, plus ou moins ample, des personnages sympathiques du récit, ces personnages fussent-ils d'ailleurs les plus farouches des socialistes ou les plus attendris des communistes; ainsi en advient-il de l'héroïne du *Meunier d'Angibault* et des jeunes époux qui font le centre du *Péché de Monsieur Antoine;* puis, plus tard, des rousseauistes démocrates qui continuent de figurer dans *Les Vacances de Pandolphe, La Daniella, La Ville noire, La Famille de Germandre, Pierre qui roule, Ma Sœur Jeanne* et *Les deux Frères*. Ainsi, comme elle en a donné l'exemple en personne, les personnages les plus caressés par la mystique imagination de Sand prennent amplement leurs aises avec ce « communisme » bénévole dont elle a quelque temps appuyé les revendications les plus extrêmes et les moins conciliables avec les dispositions vraies de l'humaine nature.

2. — Le caractère conciliant du communisme théorique dans l'oeuvre de Sand.

Examinons maintenant de plus près le caractère du « communisme » sandien afin de mieux com-

(1) On lirait aussi avec fruit les commentaires que son *Histoire de ma Vie* consacre à la question des serviteurs (II, pp. 48 et suiv.).

prendre comment une doctrine de telle exagération mystique a pu s'imposer fort longtemps à un esprit aussi supérieur, aussi lucide même par intervalles, que celui de cette femme illustre. Ses convictions sur ce point procèdent de la hantise de l'*égalité* totale (égalité économique aussi bien que politique), et cette hantise lui fut imposée par l'étude des écrits pseudo-historiques de Pierre Leroux. Dans l'Avant-Propos de son *Compagnon du tour de France,* elle a présenté comme un axiome une véritable monstruosité psychologique : « Qui dit *association* dit *égalité,* écrit-elle, car il n'y a pas d'autre principe qui puisse réunir les hommes que le principe de réciprocité ou d'égalité ! » La conjonction *ou* réalise l'escamotage logique qui était ici de rigueur pour aboutir à l'affirmation posée tout d'abord, et Rousseau a eu souvent de ces sophismes décisifs, glissés en une demi-ligne que dicta la logique émotive. En réalité, la réciprocité est une égalité très restreinte et préalablement déterminée par l'apport des intéressés dans l'association. Voyez plutôt les associations financières qui sont les plus pratiquées et par suite les plus perfectionnées de toutes; les actions y sont bien égales en influence le plus souvent (pas toujours), mais non point du tout les actionnaires. Certes, il est permis de penser que le principe d'égalité serait favorable au bon fonctionnement d'une association, mais il est irréalisable si tous les participants ne sont en effet des *égaux* par les capacités physiques, intellectuelles et morales que cette association a pour objet de mettre en œuvre de concert. A défaut de cette égalité peu vraisemblable, toute association est nécessairement *inégale* au contraire et son but est d'assurer à chacun selon sa mise de fonds. Proudhon partit vers le même temps du même sophisme mystique pour réaliser la partie caduque de son œuvre qui a d'autres portions plus conformes à l'expérience et à la raison. Karl Marx, disciple de Hegel et de Prou-

dhon, n'a pas eu d'autre point de départ puisque dans *le Capital,* il commence par faire, — provisoirement, dit-il, — *abstraction* des inégalités du travail dans la production moderne, mais il n'eut pas le temps de compléter ses déductions en levant cette abstraction préalable comme il l'avait promis, et ses disciples, constatant l'effet émotif de son œuvre ne se sont pas souciés de la compléter en ce sens, à supposer qu'ils en aient été capables (1).

En 1848 seulement et dans un essai intitulé *Socialisme,* Sand, mise en demeure par les événements de février de réaliser ses mystiques promesses, sera contrainte à corriger enfin ses insoutenables assertions de naguère. « Dieu, dira-t-elle alors, a créé les hommes *parfaitement égaux,* et les *conserve* tels en dépit des erreurs sociales de l'humanité. » *Seulement,* égal ne veut pas dire *identique;* il y a des hommes plus habiles, intelligents, généreux, robustes, vertueux les uns que les autres, mais il n'y a aucun homme qui, du fait de sa *supériorité naturelle,* soit créé pour détruire la liberté d'un autre homme. On voit ici tout à plein quelle est l'ambiguïté de ce mot de « liberté ». Comme celui d'égalité, il dissimule une revendication de puissance provisoirement restreinte, en attendant que cette puissance se donne un plus ample cours après satisfaction préalable et réclame droit d'oppression retournée ou supériorité de droit divin en sens inverse, (comme nous l'avons vu chez Consuelo ou chez Mme Maurice Dupin).

Le compagnon du *Tour de France* a ce raisonnement plus commode : « Je ne *chérirais* pas l'égalité si l'égalité n'était pas réalisable ! » Autant vaudrait de dire : « Je n'aspirerais pas si ardemment à me rendre dans la Lune si le voyage n'était pas faisable ! » Méthode de persuasion au plus haut point féminine,

(1) Voir notre étude sur Marx dans *Les Mystiques du Néoromantisme* (Plon, 1911).

et véritable quintessence de logique affective! Le marquis de Boisguilbaut, du *Péché de Monsieur Antoine,* a étudié Saint-Simon et Fourier tout d'abord, puis encore par surcroît les philosophes, les saints, les prophètes, les poètes, les martyrs et les artistes; il va donc sans doute établir à nos yeux le *Communisme* qu'il professe sur des bases logiques inébranlables. Écoutons. Une vérité *éternelle* lui est alors *apparue,* expose-t-il! Cette vérité, c'est *l'égalité des droits ainsi que des jouissances.* Et il a soin de spécifier que cette apparition révélatrice ne l'a même pas *ému,* car il se garde avec le plus grand soin des *extases du mysticisme.* Non, il l'a considérée tout bonnement comme *prouvée par la logique,* — sans qu'il condescende d'ailleurs à esquisser le moindre commencement de *preuve logique* à notre profit, et pour cause!

Après février 1848, les *communistes* passeront, dans l'opinion bourgeoise, pour les plus inquiétants des démagogues. Chose curieuse, en ce qui concerne Sand, l'évolution qui l'a conduite vers 1840 du *socialisme* de Lamennais au *communisme* de Leroux s'accompagne au contraire d'un adoucissement des dispositions violentes que nous avons dû signaler dans ses premiers écrits de propagande républicaine. A mesure que l'utopie s'installe à demeure en cette âme féminine, — après tout généreuse et dévouée quand l'orgueil ou l'entraînement passionnel ne lui dictent pas sa conduite, — cette utopie se fait plus indulgente et plus souriante; elle oublie ou néglige les obstacles à écarter de son chemin dans le ravissement des résultats entrevus. N'est-il pas significatif que ses récits délibérément communistes aient été publiés en feuilleton par des feuilles conservatrices comme le *Constitutionnel* ou *L'Époque,* tandis que les journaux réformistes se fermaient devant ces rêveries qui leur semblaient devoir décourager l'action immédiate. L'appel à la violence a disparu en effet des ouvrages

dont nous avons à marquer présentement le caractère; un souffle d'idylle, une haleine de printemps circulent entre les feuillets noircis d'encre, annonçant les délicieux romans champêtres qui vont les suivre ou même les continuer par une transition insensible. Le rousseauisme de Sand semble ici rétrograder vers sa source *astréenne* qu'il rejoindra tout à fait dans *Les Beaux Messieurs de Boisdoré.* C'est l'association *volontaire* qui est désormais proposée par elle comme le ressort essentiel de la réforme sociale prochaine. L'évangélisme dont elle s'inspire à cette heure est de nuance moins biblique et moins âpre que celui de Lamennais, de couleur moins brutalement « hérétique » que celui de Zyska; il s'attendrit de reflets féneloniens.

Deux articles politiques qui sont sortis presque simultanément de sa plume, en novembre 1844, viendront préciser quelque peu à notre profit cette disposition, assez déconcertante, d'un vaste esprit qui sait tout en psychologie, mais tient si peu de compte de ce savoir en politique et en morale. « Certes, dit-elle, il importe d'exercer une pression constante et infatigable sur la société pour en améliorer les institutions imparfaites; mais il importe davantage encore d'exercer une action sur les hommes pour les disposer à réformer *de bon gré* leurs institutions sociales défectueuses. » Or les politiques de métier tendent par malheur à faire agir les hommes avant de les *éclairer;* ils *comptent sur un miracle* (pyschologique et moral, oui) sans savoir et sans même se demander quel sera ce miracle. La devise ingénue de ces téméraires pourrait être formulée de la sorte : « Agissons toujours; nous verrons après ! » Or Sand ne partage point à ce moment leur avis. Les socialistes *éclairés,* poursuit-elle en effet, estiment au contraire que le plus urgent n'est pas de pousser les masses à conquérir leur *droits,* mais bien plutôt d'éclairer ces mêmes masses sur l'étendue de leurs *devoirs :* car le « miracle » escompté

ne se fera que s'il a été *préparé*. C'est le devoir de la bourgeoisie d'élever le peuple au niveau cultural qu'elle a déjà conquis pour sa part : le peuple *sera inspiré pourvu qu'il soit préalablement éclairé*. — Conception fort sage de l'intervention divine en ce bas monde ! Rationnalisation fort avancée déjà du mysticisme social, mais à laquelle notre communiste ne se tint pas toutefois très fermement attachée, ainsi que nous le dirons bientôt.

Il lui reste en effet une illusion à vaincre avant de toucher au port du socialisme ou de la démocratie de caractère rationnel qui ont pour eux l'avenir. Elle est convaincue que les « clartés » réclamées par elle au bénéfice de ces clients plébéiens leur seront *très rapidement* départies par la persuasion (alors que l'expérience et la leçon des faits y sont malheureusement nécessaires). « Une philosophie qui est *bonne*, dit-elle (en songeant à la philosophie de Leroux), *abrège* singulièrement les étapes du progrès. *Les lents calculs de l'expérience* deviennent à peu près superflus pour les adhérents d'une telle doctrine. » Dix ans, ou même moins de dix ans devraient donc suffire à l'instruction des masses, s'il faut l'en croire : et même, au début de l'année 1848, alors qu'il s'agira d'encourager à tout prix le mouvement révolutionnaire commencé, Sand plus « millénariste » que jamais abaissera jusqu'à *trois* années seulement le délai indispensable pour doter le peuple des lumières dont il a besoin afin de réaliser le bonheur social universel.

Avant de préciser davantage encore le caractère de son *communisme* peu défini, notons que ce mot apparaît pour la première fois sous sa plume dans le roman d'*Horace* (1842), refusé pour *la Revue des Deux-Mondes* par le directeur de cette revue. Leroux avertit à ce propos son élève qu'il préférerait *communionisme*, comme plus expressif d'une doctrine sociale fondée sur la fraternelle communion des âmes. Toutefois, le peuple ayant préféré *communisme*, il s'y tient

également pour sa part. Si d'ailleurs le « mot » fait trop grand peur à Buloz, elle peut se dispenser de l'écrire, car l'esprit vaut mieux que la lettre. — Elle l'adopta toutefois et en fit même son mot de ralliement pendant les années qui suivirent. Dans sa pensée, le communisme prescrit de réaliser l'égalité entre les *faibles* et les *forts* par diminution *volontaire* du pouvoir social de ces derniers au profit des premiers. — Prescription directement contraire à la loi primordiale de toute vie et que seule l'expérience la plus avertie peut conseiller de réaliser jusqu'à un certain point dans les sociétés humaines. Le christianisme lui-même, avec toute sa puissance de persuasion mystique, n'a obtenu de ses adeptes qu'une bien hésitante application d'un pareil principe.

Écoutons le menuisier Huguenin, christ de l'évangile républicain, nous exposer ses convictions sociologiques. La richesse, explique-t-il, s'est créée par le *savoir-faire* des uns et par la *simplicité* des autres. — Deux mots très habilement, quoique instinctivement choisis à double sens; car *savoir-faire*, c'est talent aussi bien que ruse, et *simplicité*, c'est infériorité aussi bien que vertu. « Plus tard des *habiles* sont venus prouver que *cela devait être ainsi*; et voilà qu'il y a eu *tant et tant de simples* que nos pères et nous avons été *condamnés* à travailler pour les riches sans nous plaindre. » A cela rien à répondre qui n'ait été déjà cent fois répondu : c'est l'enfantine philosophie de l'histoire que proposent, à leur profit immédiat, les mystiques conquérants issus de Rousseau. — Huguenin concède toutefois que le prolétaire échappe parfois à la pauvreté s'il se montre très *persévérant* dans son effort pour améliorer sa condition. « Mais trouvez-vous donc bien *juste* et bien généreux, ajoute-t-il sans délai, qu'un homme croupisse dans la misère et périsse sur la paille, *parce que Dieu ne lui a pas donné autant d'esprit et de santé qu'à vous?* » Il conclut que ces médiocres, ces faibles, ces *paresseux peut-être*



(car il ne recule pas devant cette adjonction périlleuse) doivent être aidés *de notre gain,* jusqu'à ce qu'ils aient *reconnu la nécessité de travailler eux-mêmes sans se ménager!* — Il est certes à craindre que, dans ces conditions, ils ne tardent longtemps à le *reconnaître,* puisque tout sera fait pour les empêcher de s'en apercevoir. — C'est pourquoi un camarade de l'héroïque menuisier lui fait remarquer que sa vertu est admirable, mais, en revanche, si *peu naturelle* et si exagérée qu'elle ressemble à un *accès d'enthousiasme* fort capable de lui préparer de longs repentirs. Objection qui provoque cette réponse de Pierre : « Nous sommes peut-être tous deux dans le vrai. Tu es l'homme de la société présente. *Je suis peut-être celui de la société future!* » On ne saurait accumuler en effet trop de *peut-être* devant des affirmations psychologiques à ce point astréennes.

Ajoutons qu'après la tourmente de 1848, Sand tentera d'expliquer à Mazzini quelle fut exactement la nature de son communisme d'antan. Jusqu'à un certain point éclairée dès lors sur les conséquences du mysticisme social par les événements qui venaient de se dérouler sous ses yeux, elle persiste encore à faire sienne la célèbre formule de Louis Blanc que Mazzini repousse avec énergie pour sa part : « A chacun selon ses *besoins!* » Mais elle consent à la corriger quelque peu par ces deux autres principes, plus généralement acceptés du bon sens : « A chacun selon sa *capacité,* à chacun selon ses *œuvres.* » Ce qui revient à dire, explique-t-elle : Tout le monde nourri d'abord; puis le surplus de la production (s'il y en a) distribué selon la capacité et selon les œuvres. Soit, et c'est ce qu'a réalisé la société capitaliste dans le cadre chrétien (fût-ce au moyen du *Workhouse* comme dans l'Angleterre victorienne) car la charité publique et privée y fait en sorte qu'après tout la mort par la faim y est pratiquement inconnue. Mais cela suppose, remarquons-le, que les produits du travail *commun*

(sinon communiste) suffisent pour nourrir tous les hommes vivants sur un territoire donné et laissent encore un supplément à distribuer : or, ce résultat n'est pas déjà si facile à réaliser par les présentes sociétés humaines (et il est fort à craindre, en ce moment, qu'un prochain avenir ne le démontre). Car il y faut tous les ressorts « impérialistes » de la *concurrence* vitale, tant bien que mal ordonnée et canalisée par l'expérience sociale des âges; de cette concurrence ou même de cette *émulation* que Pierre Huguenin faisait profession de condamner en les assimilant au *vol* et au *meurtre :* « Mon communisme, conclut la correspondante de l'agitateur italien, avec franchise et clairvoyance, *suppose les hommes bien autres qu'ils ne sont, mais tels que je sens qu'ils doivent être!* » Et l'on croirait entendre Jean-Jacques en personne. Oui, les hommes *doivent* être semblables aux « habitants » du rêve de Rousseau, aux personnages de la songerie « corambéenne » de Sand, ou enfin aux bergers d'Honoré d'Urfé pour que le communisme soit en mesure de les régir.



3. — Les romans « communistes » de Sand.

Afin d'écrire le premier de ses deux grands romans communistes, *Le Meunier d'Angibault*, Sand revint tout simplement au scenario déjà utilisé par elle dans *Valentine*, *Simon* et *Le Compagnon du tour de France*, c'est-à-dire à chacune des précédentes étapes de sa pensée théorique : étape passionnelle, républicaine et socialiste. Elle conta de nouveau l'amour (couronné ou non par le mariage) entre une belle aristocrate et un plébéien génial : nous ajouterons qu'elle ne laissera pas d'y revenir encore, et jusqu'aux dernières années de sa vie, car c'est véritablement là son thème favori, celui qui exprime le mieux ses aspirations les plus intimes. — Il est pourtant facile



de comprendre ce qu'un pareil thème a de psychologiquement inacceptable pour le temps présent, parce que l'égalité *culturale* entre époux est la plus essentielle condition du succès pour cette association, si difficile à conduire à bon terme, qui est le mariage indissoluble : la combinaison inverse, un aristocrate élevant à lui une fille du peuple serait moins sûrement vouée à l'échec, pour plus d'un motif; c'est pourquoi elle a derrière elle un respectable passé romanesque. En compagnie de quelques autres corollaires de la psychologie rousseauiste, cette insistante erreur a surtout mérité au roman sandien le reproche d'enseigner à *voir faux* sur le chemin de la vie. Remarquons aussi, comme une singularité, que *Le Meunier* fut dédié à Solange Dudevant, la fille de l'auteur, à Solange dont certes l'âme ironique et altière ne fut jamais effleurée par la pensée d'unir son destin à celui d'un ouvrier démocrate. « Mon enfant, cherchons ensemble, lui dit sa mère avec naïveté ! » La jeune femme cherchera sans guide un peu plus tard et se frayera son chemin dans de toutes autres voies que les paisibles « traines » du canton d'Angibault. Suivons un instant ces rustiques sentiers.

Une belle Parisienne, Marcelle de Blanchemont, restée veuve avec un très jeune fils, se retire à la campagne, dans la région de Nohant, — dans cette « vallée noire » que les romans rustiques de George Sand vont bientôt faire illustre. — Les terres de sa famille ont été lourdement hypothéquées par un mari dissipateur : elle vient en disputer les débris aux créanciers de ce peu regrettable époux, afin de sauvegarder tant bien que mal les intérêts de son enfant. Elle y fait presque aussitôt la connaissance du meunier d'Angibault, le grand Louis, qui s'offre à l'aider dans sa tâche ardue. — Mme de Blanchemont a aimé naguère un socialiste du nom de Lémor, qui lui a prêché les doctrines de Pierre Leroux. Elle se félicite donc de sa ruine, car elle a longtemps déploré

pour son enfant, ce nouvel Émile, le « malheur » d'être né riche : « A présent, Louis, je serai *du peuple,* dit-elle avec élan à son protecteur, et les hommes comme vous ne se méfieront plus de moi ! — Vous ne serez pas du peuple, lui répond le meunier avec un parfait bon sens. Votre fils a des parents riches qui ne le laisseront pas élever par vous comme un pauvre. *Tout cela, c'est des romans que vous faites !* » Et Sand a toujours montré de ces clairvoyances intermittentes à travers ses tenaces illusions mystiques. — S'il voit juste en matière psychologique et sociale, le grand Louis n'en est pas moins bon « communiste » en ce sens qu'il voudrait assurer le sort des faibles, des bornés ou même des paresseux : mais il conçoit que des étapes soient nécessaires pour aboutir à ce résultat, et Marcelle corrigera donc, jusqu'à un certain point sous son influence, l'excès de générosité dont elle nous a rendus témoins tout d'abord : elle raisonnera désormais à peu près comme la châtelaine de Nohant sur l'éducation et sur l'avenir de sa progéniture, c'est-à-dire comme tous les représentant de la classe bourgeoise à cette date. Elle aussi, se pose cependant parfois des interrogations inquiètes. Le pauvre ne pourrait-il pas lui dire : « Pourquoi ton fils connaîtrait-il plutôt que le mien Dieu et la vérité ? » Et elle soupire qu'hélas, elle n'a *rien à répondre* sinon qu'elle ne peut sauver le fils du pauvre qu'en sacrifiant le sien ! — En réalité, la raison lui conseillerait de répondre que les mérites sociaux de ses pères ont valu à son enfant cette rémunération familiale qui est la richesse héréditaire : car telle est l'organisation de la société bourgeoise ou « capitaliste » orientée vers l'encouragement efficace de l'effort individuel et qui a réalisé, grâce aux stimulants qu'elle a mis en jeu, les résultats inouïs que l'on sait. Il reste à attendre le « communisme » ou collectivisme à l'œuvre pour voir ce qu'il fera de la civilisation et du progrès.

Les hésitations de Marcelle sont néanmoins infiniment plus acceptables, dans leur humilité relative, que les tranchantes affirmations auxquelles l'auteur de *Spiridion* et du *Compagnon* prêtait peu auparavant l'appui de sa plume éloquente : on y sent les abdications logiques d'un esprit vigoureux qui ne parvient pas à concilier les réalités de la concurrence vitale avec les aspirations de son cœur généreux. Sand commence à douter de ses prophètes : la raison lui paraissant refuser une solution immédiate et sans reproche aux difficultés de la vie commune entre ces impérialistes-nés que sont les hommes, elle n'en demande que plus ardemment, plus naïvement aussi cette solution désirable au cœur, à l'élan affectif, aux velléités altruistes de l'âme, à l'inspiration mystique en désespoir de cause. On dit, soupire en effet sa Marcelle sur un ton qui trahit une réelle lassitude de la faculté raisonnante, on dit que les plus grands saints du christianisme comme les plus grands sages de l'antiquité ont été *sur le point* de résoudre le problème social et que nous devons donc le juger susceptible de solution. On dit encore (et c'est Leroux qui a dit tout cela) que cette religion rédemptrice contre laquelle *tout semble conspirer dans la réalité*, est cependant *prête à descendre dans le cœur des hommes!* Mais quand donc luira cette aurore?

Elle décide de s'arrêter pratiquement à des solutions moyennes et provisoires, à celles-là même que Sand acceptait alors pour règles de son existence familiale et bourgeoise à Nohant comme à Paris : car elle ne voit aucun des systèmes politiques nouveaux où *l'ambition de dominer* ne montre par quelque endroit le bout de l'oreille (oh ! combien), où la liberté morale soit suffisamment respectée. Saint-Simonisme et Fouriérisme sont à ses yeux des philosophies *avortées* où *l'esprit du mal* semble se cacher sous les dehors de la philanthropie (et sans doute songe-t-elle ici à la très suspecte réhabilitation de la chair.) En un mot,

elle se sent repoussée loin de ces doctrines comme par le pressentiment d'un *nouveau piège tendu à la simplicité des hommes*.

Voilà des constatations fort sages, et, lorsque Lémor, le premier inspirateur politique et moral de Marcelle, ainsi que nous l'avons dit, s'écriera devant elle dans un transport d'enthousiasme : « O peuple, tu prophétises ! C'est par toi que Dieu fera des miracles. C'est sur toi que souffle l'Esprit-Saint. Tu sens ta force, ton *amour !* Tu comptes sur l'*inspiration* d'en-haut, et voilà pourquoi j'ai *brûlé mes livres* pour chercher la loi parmi les simples de cœur ! » Le beau meunier ripostera sur le même ton que précédemment : « *Romans*, romans que tout cela ! Mme de Blanchemont ne sait pas ce que pensera son fils dans quinze ans d'ici sur l'argent et sur l'amour. N'allez pas faire la folie de le dépouiller de son bien ! » — Toutefois, par la volonté de Sand, les événements viennent mettre à néant cette évidente sagesse : les grands-parents de l'enfant se ruinent à leur tour sur ces entrefaites : il ne lui reste aucun héritage à prétendre et le problème de son avenir se trouve résolu de ce fait. Marcelle voyant son enfant sans ressources, proclame avec joie qu'enfin il est *un homme* à ses yeux (c'est le mot de Jean-Jacques au début de l'*Émile*) : « Puisses-tu comprendre un jour, lui dit-elle, que te voilà jeté dans le troupeau de brebis qui est *à la droite du Christ* et séparé des boucs qui sont à sa gauche ! » Formule biblique pour affirmer l'alliance céleste au profit de l'impérialisme démocratique. Après quoi, elle ajoute, par une inspiration plus rationnelle, aussitôt compensée par une nouvelle assertion mystique : « Mon Dieu, donnez-moi la force et la sagesse nécessaires pour *faire* de cet enfant un homme. Pour en faire un *patricien, je n'avais qu'à me croiser les bras !* » Naïve philosophie du patriciat que n'aurait contresignée ni Plutarque, admirateur des aristocrates spartiates, macédoniens et romains et meilleur appré-

ciateur des conditions morales de leur puissance, ni même peut-être Jean-Jacques, membre de ce patriciat civique qui gouvernait la république genevoise en son temps et dont il réclama longtemps les privilèges.

Aussi bien la tâche éducatrice de Marcelle sera-t-elle facilitée par cette circonstance que le jeune Edmond est déjà, dans sa cinquième année, un être tout évangélique, un enfant *béni* que Dieu a marqué en naissant pour en faire un *noble pauvre :* et nous ne nous chargerons pas de décider où est le substantif, où l'adjectif, dans cette combinaison de deux épithètes également laudatives. — Quant au grand Louis, il restera partisan de la charité conçue de façon pratique et exercée sans exagération imprudente : il se gardera toujours d'une exaltation que nous l'avons vu traiter de *romanesque* à bon droit et qu'il dirait tout aussi justement « romantique », — Marcelle a conservé d'ailleurs un petit capital de cinquante mille francs qui la dispense, ainsi que son fils, de la nécessité du travail manuel : cependant qu'un riche paysan, le dur fermier Bricolin, antithèse vivante du généreux meunier, ayant vu brûler sa ferme vers la fin du récit — catastrophe que nous étions tentés d'interpréter comme un châtiment du ciel, — finira par ne rien perdre de son avoir ! Car nous savons que l'indulgence de Sand corrige souvent de la sorte ses théories les plus subversives.

Le Péché de Monsieur Antoine est un récit d'allure plus optimiste encore, exprimant une plus entière confiance dans les réalisations sociales d'un *très prochain* avenir. Le charmant début du livre est de couleur à peu près purement poétique : il nous fait d'abord souvenir que l'ère des romans paysans, — l'ère des chefs-d'œuvre sans conteste — est désormais commencée pour l'auteur (avec le livre intitulé *Jeanne*). Nous assistons à un orage nocturne dans le pittoresque pays de la Creuse, sur les bords de la Gargilesse, où la châtelaine de Nohant venait alors

séjourner de temps à autre. Le fils d'un grand industriel qui est en train de « prolétariser » méchamment ce pays champêtre, le jeune Émile Cardonnet, surpris par la bourrasque, se réfugie dans les ruines d'une forteresse féodale du nom de Chateaubrun. Ces ruines abritent encore un exquis paysan gentilhomme, M. Antoine, comte de Chateaubrun, en compagnie de sa fille, la délicieuse Gilberte, et de sa servante, l'originale et dévouée Janille. Le comte, ruiné par la révolution, a dû se faire charpentier sous la direction de son frère de lait, l'artisan Jean Jappeloup, qui ne lui a pas ménagé les semonces ou même les injures au cours de son apprentissage. Après quoi, il a exercé dans le pays cet honorable métier que la tradition évangélique attribue au père nourricier de Jésus. — Ne le prenons pas trop au sérieux comme ouvrier cependant, car George Sand nous apprendra bientôt qu'il fut un travailleur « pour rire », et qu'il « avait l'air » de faire de l'ouvrage plutôt qu'il n'en abattait véritablement ! De l'aspect sous lequel il nous fut présenté, il ne gardera pas moins l'auréole du travailleur manuel, et, par là, le droit à l'alliance divine privilégiée, selon le canon de Jean-Jacques.

A M. Antoine, le gentilhomme descendu vers la vie du peuple, s'oppose comme une vivante antithèse le manufacturier Cardonnet, son voisin, un *self made man* qui est en train de révolutionner le pays de la Gargilesse où il a introduit la grande industrie moderne : un fléau contre lequel Sand élève d'abord toutes les critiques formulées à son époque par cette école économique que les marxistes ont flétri du nom de « petit-bourgeoise » en lui refusant l'alliance divine pour la réserver au prolétaire occupé dans les ateliers de la grande industrie moderne. Aux cultivateurs que tentent les salaires de Cardonnet, elle oppose avec la plus visible sympathie son Jean Jappeloup, une sorte d'*outlaw* attendri, assez proche parent du Patience de *Mauprat*, qui refuse tout travail régulier

parce qu'il ne s'*amuse* qu'en s'occupant à des riens et en se livrant sans contrainte d'aucune sorte à sa fantaisie du moment. Il est flâneur, distrait, incapable d'une application sérieuse, parce qu'il se sent un *artiste* et qu'il estime l'homme né pour le travail sans doute, mais seulement dans la mesure du *plaisir* qu'il trouve à ce travail. — Ce qui nous ramène assez près de ce Fourier dont *Le Meunier d'Angibault* traitait la doctrine avec une sévérité si dédaigneuse.

Mais laissons la parole à M. Cardonnet lui-même, car celui-ci va plaider pour l'industrie capitaliste contre son fils unique, Émile, — un jeune communiste de la plus grande espérance, qui mérite amplement de porter le prénom illustré par l'œuvre de Jean-Jacques, ainsi que nous allons le voir. — C'est expose donc le père (en coupant son discours d'exagérations criantes et de brutalités voulues par Sand, mais que nous en éliminons pour n'en conserver que la substance), c'est la mode des jeunes gens d'aujourd'hui que de se poser en législateurs, d'inventer des religions, des sociétés, une morale nouvelle. Leur imagination se plaît à ces chimères : mais avant de détruire la société, il faudrait la connaître et la pratiquer, car on s'apercevrait bientôt qu'elle vaut encore mieux que nous. « Avec tes utopies socialistes, tu ne feras pousser ni froment sur le sol aride, ni hommes *capables* de vivre en frères sur la terre devenue commune. A quarante ans, épuisé de fantaisies, à bout de génie et de confiance, dégoûté de l'imbécillité ou de la perversité de tes disciples, fou peut-être, car c'est ainsi que finissent les âmes *sensibles et romanesques* lorsqu'elles veulent appliquer leur rêve, tu me reviendras accablé de ton impuissance, irrité contre l'humanité et trop vieux désormais pour reprendre le bon chemin ! » N'est-ce pas à peu près exactement la destinée de Rousseau, celle même de Leroux que nous avons vu Sand traiter de « fou » après 1848 ?

Les ouvriers de manufacture, expose encore M. Cardonnet à son rejeton, se trouvent en situation d'acquérir dans leurs ateliers l'esprit d'ordre, la prévoyance, la sobriété et mainte autre vertu qui fait trop souvent défaut au cultivateur arriéré de nos campagnes. Ces vertus procéderont pour eux de l'exercice régulier de leurs forces : devenus vieux, ils n'auront plus besoin de secours : ils auront songé eux-mêmes à l'avenir et seront devenus des hommes libres ! — Magnifique formule de socialisme rationnel : c'est au total celle que propose le marxisme à ses adhérents, mais il néglige de cultiver en eux les ressorts qui les conduiraient le plus sûrement à la réalisation de cet idéal parce qu'il préfère exploiter des survivances du mysticisme rousseauiste dans l'âme moderne pour en obtenir de précaires élans destructeurs. — Il est caractéristique que Sand place cette formule sur les lèvres de son bourgeois typique avec la plus amère ironie, comme une absurdité doublée d'un blasphème et la considère dans sa bouche comme le comble de la mauvaise foi hypocrite ! « Il n'y a pas d'autre moyen de *sauver* le peuple, conclut ce calme théoricien du *self help*. Je suis seulement fâché de te dire que ce sera plus long à réaliser que ton utopie. Pour moi, je veux que tout le monde travaille selon ses facultés, et mon *idéal*, puisque ce mot te plaît, ne serait pas éloigné de celui des Saint-Simoniens (assagis) : à chacun selon ses *capacités*. Que la société assure la puissance d'un homme capable, car la capacité est un bienfait *public*. Mon utopie à moi est une source de force et un stimulant précieux pour cette société de rêveurs qui nous entoure. Soyons cent dès aujourd'hui à nous inspirer de ces principes et je réponds que, dans cent ans, nous ne serons plus des exceptions, car l'activité est contagieuse, entraînante, prestigieuse ! » — Encore une fois, tout développement est coupé d'outrances et de cruautés voulues par l'auteur et

que nous en écartons, car elles sont comme des saillies difformes éparses sur un mur de solide construction rationnelle, saillies auxquelles le jeune Émile va pouvoir accrocher son échelle d'assaut, qui, par malheur, ressemble trop à cette échelle mystique que Jacob contempla seulement dans son rêve !

Tout d'abord, le *pauvre enfant* demeure *accablé* sous l'étroitesse et la *froideur* de tant de *lieux communs*, lui qui espérait de la bouche paternelle les manifestations d'un *saint enthousiasme*. Mais enfin la parole lui revient pour plaider sa cause à son tour en ces termes : « Vous exigez que je m'astreigne comme vous à pressurer le travail des hommes à mon profit. Quel *sacrifice* utile à l'humanité aurai-je accompli par cette occupation? Fonder une colonie d'hommes libres, vivant en frères et m'aimant comme un frère, c'est là toute mon ambition. Que devient en effet le *paresseux* dans votre système ! » (Il est étonnant de constater quelle sollicitude Sand a cru devoir témoigner au paresseux pendant la période communiste de sa pensée théorique !) « Certes, dans une société *parfaite*, il pourrait être juste de l'abandonner à la loi de répression après avoir *essayé de le corriger*, parce que, là, le paresseux deviendrait une monstrueuse exception ! Mais actuellement, combien de paresseux seraient chassés et abandonnés à leur sort ! » Et l'on ne voit pas trop pourquoi le petit nombre des paresseux ferait la justice de leur châtiment dans le paradis rousseauiste.

Émile expose encore que l'*amour* du travail sans relâche et sans autre compensation qu'*un peu* (!) de sécurité pour la vieillesse est *si contraire à la nature* qu'on ne l'inspirera jamais à la masse. Quelques tempéraments exceptionnels, *dévorés* d'ambition ou d'*activité*, feront le *sacrifice de leur jeunesse*. — C'est ici le sacrifice que réclamait précédemment Émile et le plus salutaire au corps social qui se puisse accomplir ! — En revanche, reprend-il, celui qui se sentira

simple, aimant, porté à la rêverie, à d'innocents et légitimes *plaisirs,* soumis enfin à ces besoins d'affection et de calme qui sont le bien-être *légitime* de l'espèce humaine (toujours l'appel au droit avant la concession au devoir) celui-là fuira cette geôle de travail excessif où l'on prétendrait l'enfermer. « Si après votre formule : A chacun selon ses capacités, insiste Émile, vous n'ajoutez pas *aussitôt* : A chacun selon ses *besoins,* c'est l'*injustice* (!) qui règne, c'est le droit du plus fort par l'intelligence ou par la volonté ! C'est l'*aristocratie* ou le *privilège* sous d'autres formes ! » Que tout cela est bien femme en vérité, car les commentateurs masculins de la doctrine rousseauiste hasardaient moins de non-sens ingénus et se taisaient sur ces corollaires compromettants de leur mystique prédication. « Cette paresse, cette apathie à laquelle vous vous heurtez dans le peuple, achève cependant Émile avec intrépidité, sont les résultats d'une lutte où quelques-uns triomphent seuls. *Supprimez la lutte économique!* Alors vous trouverez autour de vous *tant de zèle et tant d'amour* que vous ne serez plus obligé de vous épuiser seuls ! Vous pouvez décupler, *centupler* le zèle ! Vous pouvez faire éclore, comme *par miracle,* le feu du dévouement, l'intelligence du cœur dans ces âmes affaissées, engourdies, et vous ne le voudriez pas ! Supprimez le bénéfice personnel. Moi, j'y renonce *avec transport!* Et cette fortune que vous rêvez à présent pour vous seul dépassera, pour l'ensemble, vos prévisions et vos espérances ! » Ce qui nous ramène en plein fouriérisme, ainsi qu'on le voit !

L'odieux Cardonnet père croit pourtant posséder un moyen de courber son enfant sous sa volonté tyrannique Il refusera d'autoriser son mariage avec l'aimable Gilberte de Chateaubrun, la fille de M. Antoine, si le jeune homme n'abjure pas sa foi communiste pour proclamer à son exemple l'ignorance, l'erreur, l'injustice et la folie dans l'homme, et par

conséquent pour *haïr Dieu dans l'humanité faite à son image*. Et voilà de frappantes formules pour résumer la psychologie rousseauiste. — Mais cette abjuration ne saurait être obtenue parce que les convictions du jeune héros sont *naturelles*, imposées aux hommes *par l'instinct que Dieu leur a donné*, bien que certains d'entre eux, par une étrange anomalie, n'en puissent souffrir la déduction *logique* (nous avons jugé de cette logique) et les conséquences *rigoureuses!*

Comment donc ce charmant couple parviendra-t-il à la réalisation de ses vœux? Ce sera l'œuvre du marquis de Boisguilbaut, un très riche propriétaire foncier de la région, qui est une sorte d'hégélien marxiste avant la prédication de Marx; car George Sand savait un peu de philosophie romantique allemande par Ballanche, Barchou de Penhoen et Leroux. « Lorsque Boisguilbaut, dit-elle, prenait la parole au nom de *la logique des idées*, souveraine du monde et mère des destinées humaines, il n'irritait pas Émile comme l'exaspérait M. Cardonnet, invoquant *la fausse et grossière logique du fait.* » — Et sans doute, remarquerons-nous ici, Émile devait-il écouter le marquis avec longanimité, puisque celui-ci sous le nom de *logique des idées* (platoniciennes) usait de la même logique sentimentale dont nous avons vu le jeune homme appuyer ses aspirations utopiques.

La seule différence entre le vieux gentilhomme et le pieux communiste en herbe, c'est que l'un professe avec calme les doctrines que l'autre soutient avec exaltation ! Quand les *faits* donnent un démenti *apparent* au noble argumentateur, il ne doute pas pour cela, il ne *peut pas même douter*, parce qu'il croit à l'*ordre moral des choses éternelles*, et qu'il envisage l'univers avec une sorte de fatalisme optimiste. Plus il se trouve *illogique à ses propres yeux*, et plus *il sent la logique de Dieu planer sur sa faible tête*. — Et voilà le représentant du sang-froid en matière de réforme sociale dans cette partie de l'œuvre

sandienne. — Il fait d'Émile l'héritier de son immense fortune pour que Gilberte puisse devenir Mme Cardonnet : son intention est que cette fortune soit employée par les jeunes gens à la fondation d'une « commune » modèle; mais rien ne les presse et s'ils ne jugent pas les circonstances propices, si la phase d'humanité qu'ils traversent ne permet pas une telle fondation, ils sont autorisés à léguer cette fortune à d'autres sous la même condition. — Disposition fort sage et que sans doute approuva M. Cardonnet père en se frottant les mains. Après quoi Boisguilbaut expire, non sans avoir salué l'aurore du communisme comme très prochaine : « N'ôtez pas, dit-il, au vieux planteur cette illusion, si c'en est une! » On voit que le dernier mot du roman marque moins d'assurance que certains de ses chapitres : et ce discret scepticisme final à l'égard de la psychologie rousseauiste n'est pas sans saveur et sans prix.

4. — Les romans paysans.

Communisme théorique mis à part, — et le communisme ne tient pas au total une bien grande place dans ce très long roman, — *Le Péché de Monsieur Antoine* est déjà par quelques côtés une idylle exquise. A y regarder de près, les romans paysans de Sand qui seront, à notre avis, la partie durable de son œuvre, procèdent de la même inspiration que ses romans communistes, qu'ils accompagnent ou continuent immédiatement d'ailleurs si l'on se reporte à leur date. Lorsqu'elle consent à voiler ses préoccupations sociales, son optimisme psychologique se fait facilement accepter sur le terrain de l'idylle et elle en sait tirer les fruits artistiques les plus savoureux. — *Jeanne* conserve un arrière-goût théorique peu attrayant, ce récit ayant pour objet de faire connaître à quel point le paysan français serait mûr pour réaliser la

« commune » productive, cette cellule économique de la société future ! Le personnage principal en est dessiné en vue de fournir cette preuve. La jeune bergère Jeanne, la « Velléda du mont Barlot » qui s'élève au centre de la France, rêve, prie, aime sans cesse, mais ne *pense* presque jamais. Organisation véritablement rustique, elle réalise un de ces types de *pure humanité primitive* en qui la *perfectibilité* demeure fort inutile puisqu'ils réalisent dès à présent la *perfection* : type bien digne de *figurer dans l'Astrée,* écrit à ce propos George Sand de la plus instructive manière, puisqu'assurément l'*Astrée* est l'une des sources du mysticisme social dont elle a fait sa religion principale depuis 1835. Certains êtres, explique-t-elle encore, ne peuvent rien apprendre dans les livres parce qu'ils n'ont nullement besoin de *progresser* pour se révéler enfants (ou alliés) de Dieu, sanctuaires de justice, de sagesse, de sincérité, de charité. Ceux-là sont tout prêts pour la société idéale que le génie humain cherche, rêve, annonce de si longue date. On dirait *que le péché originel ne les ait pas flétris et qu'ils soient d'une autre race que les fils d'Ève !* Mention involontaire d'une autre source du mysticisme rousseauiste : les mysticismes féminins hétérodoxes de l'âge moderne qui tendirent vers la psychologie de la bonté naturelle par la voie de l'érotisme sublimé. — Tout cela nuit, encore une fois, à la perfection artistique de ce roman idyllique qui fait en outre une certaine place à la critique de la société capitaliste en mêlant paysans et bourgeois.

La Mare au Diable n'a plus ce caractère que dans sa préface dont quelques passages, purement descriptifs, sont délicieux malgré tout : l'œuvre elle-même est véritablement classique par la simplicité géniale de son dessein. Germain, le fin laboureur, ressemble d'assez près, dans ses sentiments, au compagnon du Tour de France, au meunier d'Angibault et au frère de lait de M. Antoine; mais il n'a plus la

culture philosophique qui rend si peu vraisemblable les deux premiers de ces personnages, ni l'indiscipline « artistique » qui caractérise le dernier. — *La Petite Fadette* fut écrite pour reposer le cerveau de son auteur, fatigué par les spéculations sociales qui avaient abouti aux désordres de 1848 : c'est une des plus entières réussites de cette plume magique. *François le Champi*, moins pur de sentiment, et les *Maîtres Sonneurs*, un peu trop prolixes et mal ordonnés, ont pourtant des pages délicieuses.

Oui, la « bonté naturelle » se fait accepter dans ces ravissants poèmes champêtres, mais Sand s'est interrogée parfois, de fort instructive façon, sur les origines de cette qualité dans ses héros rustiques. *Le Diable aux champs* posera la question en termes précis. Ne doit-on pas rapporter à quinze siècles de culture chrétienne les tendances sociales innées qui se remarquent dans certaines populations rurales, dont le voisinage (en Savoie et dans certains cantons suisses) imprima d'ailleurs dans le cerveau de Jean-Jacques sa conviction théorique fondamentale? Et à cette interrogation Sand répondra nettement par l'*affirmative!* — Encore ces tendances héritées sont-elles précaires et fragiles. Lors de son voyage à Majorque, où elle ne se sentit pas appuyée, comme en Berry, par sa situation sociale héréditaire dans ses rapports avec les populations paysannes et où elle se fit au surplus un point d'honneur de heurter leurs convictions religieuses, elle trouva leur contact peu plaisant et jeta sur le papier cette invective : « Vous ne pouvez pas vous figurer ce que c'est qu'un peuple *arriéré* (voilà une épithète qui n'est plus nullement rousseauiste). De loin, on le croit poétique : on *imagine l'âge d'or* et des mœurs patriarcales. Quelle erreur! La vie de semblables patriarches vous *réconcilie avec le siècle* (ou la civilisation), et l'on voit bien clairement que, si nous valons peu *encore*, ce n'est pas parce que nous *en*

savons trop, mais parce que nous en *savons trop peu!* » — Déjà du temps de Rousseau certains observateurs attentifs de ses « Montagnons » ou de ses Helvètes avaient proposé des conclusions analogues : et lui-même ne se fit pas faute de dauber sur ses concitoyens après ses déboires de Genève ou de Motiers.

Avec leurs yeux excellents, dira plus tard George Sand de ses rustiques voisins du Berry, les paysans ne *voient pas :* on croirait leurs sens très développés par leur genre de vie. Eh bien, c'est le contraire qui est la vérité : ils n'observent rien : tout détail qui *n'est pas pour eux l'objet d'un intérêt personnel* leur échappe. A force d'ignorer les causes, ils en viennent à les dédaigner et finissent par être incapables de les percevoir, même quand ces causes se révèlent par des faits très saisissables à leur intelligence.

Dans *La Famille de Germandre*, c'est moins au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral, qu'elle rectifiera la vision optimiste de son maître à la lumière de son expérience personnelle : car elle y dira le paysan du centre de la France plein de sagesse, d'égards, d'esprit, de justice dans ses relations avec ceux de sa caste, mais en revanche, méfiant et rusé, flatteur en paroles et secrètement hostile à quiconque le *prime* par la fortune ou par l'*éducation!* — Remarque qui, tout en rendant justice aux acquisitions sociales rationnelles dont nos masses rurales sont redevables à leur finesse naturelle et à la culture chrétienne, nous entraîne bien loin des rêveries du mysticisme social sur le terrain solide de la psychologie « impérialiste », où nous savons déjà que Sand sait poser de temps à autre un pied ferme, — mais pour s'élancer aussitôt dans l'espace sur les ailes du songe extatique et de l'imagination artiste.

On tirera les mêmes conclusions des portraits excellents qu'elle a tracés, dans ses écrits autobiographiques, de certains paysans berrichons de son

proche voisinage : Demai, le fou touchant qui partout « cherche la tendresse », promise au genre humain de façon quelque peu prématurée par quelques mystiques : le porcher Plaisir, ce gnôme de la glèbe, intermédiaire entre l'homme et le loup-garou, qui chevauche parfois ses brutales ouailles avec une maestria sauvage : Mouny-Robin, le meunier braconnier, qui, dans une sorte de crise épileptiforme, analogue aux magiques cérémonies des chasses primitives, prétend contraindre le gibier rebelle à essuyer le feu de son arme infaillible : Pierre Bonin, le fermier énergique et prospère dont le seul regret, vers le soir de sa vie, est de n'avoir pas choisi le métier militaire qui l'aurait assurément fait général et même *empereur*, ainsi que n'en doute pas un instant cet « impérialiste » au sens étymologique du mot : enfin le vigneron Patureau, dit Francœur qui, affiné par un commencement de culture livresque, devint maire élu de Châteauroux en 1848, pour subir ensuite le contre-coup des réactions rationnelles devenues nécessaires. — Sand a donné l'immortalité à ces noms obscurs, mais il faut ajouter que sa veine idyllique, plus largement ouverte à dater de 1840, ne tarda pas beaucoup à se tarir. Nous l'avons dit, ses romans paysans procèdent de ses convictions communistes atténuées, amorties, maintenues au second plan de son récit par un souci d'art et par un commencement d'expérience politique. Après que le second Empire put sembler pour longtemps affermi, le communisme évangélique, fondé sur la bonté naturelle de l'homme, se trouva pour quelque temps démodé, et l'active productrice se tourna donc vers des préoccupations plus actuelles afin de conserver, d'élargir même autant que possible le cercle de ses lecteurs attentifs et charmés.

CHAPITRE IV

Le Mysticisme social devant les leçons de l'année 1848.

Les événements de février 1848 trouvèrent Mme Dudevant profondément ébranlée dans son équilibre moral et même dans sa santé physique par une des plus terribles crises intimes de son existence, qui en avait pourtant connu de bien graves (en 1821 et en 1835, par exemple). Ces événements publics la surprirent en effet au lendemain du mariage de sa fille Solange avec le sculpteur Clésinger, union qui avait été précédée et suivie des plus pénibles incidents domestiques. Nous ne nous arrêterons par sur ces faits, encore insuffisamment éclaircis. Ils intéressent au surplus l'évolution de son mysticisme social, en ceci seulement qu'ils lui conseillèrent de se jeter à corps perdu dans le mouvement politique pour distraire à tout prix sa pensée de ses préoccupations personnelles. Aussi bien se crut-elle à ce moment devant l'aurore de cette société de rêve qu'elle appelait depuis quinze années de ses vœux, et dont elle avait préparé de son mieux l'avènement par ses écrits. Le succès « miraculeux » de la campagne des banquets réformistes éveilla d'abord sur ses lèvres un hymne d'allégresse, presque un *nunc dimittis,* quoique cette interprète en titre des intentions du ciel n'eût aucun désir réel d'abandonner l'existence à l'heure même où elle allait devenir si douce à couler pour les hommes, à l'heure où s'incarnait le Dieu dont elle avait eu mission expresse d'annoncer la venue, à l'heure où le peuple dûment *inspiré* enfin se préparait à pronon-

cer les paroles qui sauvent et à prodiguer les gestes qui guérissent.

1. — Enthousiasmes, violences et velléités de repentir.

« Bon et grand peuple, prononce-t-elle dès le 7 mars dans la première de ses *Lettres au Peuple,* aujourd'hui que la fatigue de ta noble victoire commence à se dissiper, agenouille-toi devant Dieu ! O peuple, que tu es fort, puisque tu es *si bon!*... Tu vas régner; tu vas, en échange de la science sociale que tes maîtres avaient vainement cherchée sans toi, leur donner la lumière de ton âme qui est *toute d'instinct* et dont la *pureté* n'a été ternie par aucun *sophisme!* » Les gamins de Paris, à la fois peuple et enfants, c'est-à-dire doublement cher à la sociologie mystique du rousseauisme, lui apparaissent comme les *enfants du miracle* et aussi comme des artistes décorateurs visiblement doués de génie, ce qui est un troisième titre à sa sympathie mystique. Partout, dans cette révolution inespérée, elle se dit frappée du « *spiritualisme vague mais exalté de l'enfant-artiste* », et cette prépondérance sociale *du premier âge* lui paraît dans l'ordre, puisque c'est aux enfants et aux femmes qu'il convient de demander des directions politiques aux heures de crise. Toujours *désintéressés* (?), ces êtres naïfs sont en rapport *plus directs* que les hommes mûrs avec l'*Esprit* qui souffle d'en-haut sur les agitations de ce monde. La confiance placée en Dieu par les masses populaires que ce Dieu favorise n'est donc nullement *romanesque,* et la révolution va se développer grande et belle à coup sûr, puisque le peuple possède son *instinct prodigieux du beau et du juste* pour écarter les dangers qui menacent et trancher les difficultés qui se pressent.



Elle écrit à Lamartine dans les premiers jours

d'avril qu'il s'exagère le défaut de maturité du peuple souverain, qu'il doute bien à tort des *rapides et divins* progrès dont ses *convulsions* seront pour lui le signal. — Il faudra donc des *convulsions* avant la béatitude promise? C'est reculer vers le temps où elle écrivait *Jean Zyska.* — « Pourquoi doutez-vous, insiste-t-elle, vous qui pouvez juger des miracles que la toute-puissance divine tient en réserve pour l'intelligence des faibles et des opprimés, d'après les *révélations sublimes* qui sont tombées dans votre âme de poète et d'artiste. » Assimilation du mysticisme démocratique au mysticisme esthétique qui risquait d'indisposer Lamartine, peu enclin à partager de la sorte avec le vulgaire le privilège de la délégation d'en-haut, les satisfactions préparées à l'humaine volonté de puissance par le messianisme romantique : « Vous croyez, lui signifie cependant sa correspondante, que Dieu attendra des siècles pour réaliser le tableau magique qu'il vous a permis d'entrevoir? Vous vous trompez d'heure, ô grand poète, en *retardant l'avènement de l'idéal!* Pourquoi êtes-vous avec ceux que *Dieu ne veut pas éclairer?*... Si la peur seule peut les ébranler et les vaincre, mettez-vous donc avec les prolétaires pour *menacer,* sauf à *vous placer en travers le lendemain* pour les empêcher d'exécuter leur menace ! » On sait où conduit ce jeu dangereux que Sand va trouver opportun de jouer pendant tout ce décisif mois d'avril 1848.

Oui, puisque les bourgeois se refusent à *aimer* ceux qui s'avancent en armes pour les soulager du pouvoir économique et politique conquis par leurs précédents efforts dans le cadre légal du temps, il faudra les *effrayer* désormais quelque peu pour leur bien. De là des déclarations de ce genre : « J'ai vu la méfiance et l'affreux scepticisme, funeste héritage des mœurs monarchiques, s'insinuer dans le cœur des riches et y étouffer l'étincelle prête à se ranimer..., ceux-ci cacher et paralyser leurs richesses, ceux-là calomnier

les intentions du peuple... Les hommes sont si peu mauvais naturellement que quand les *mauvaises institutions changent leurs instincts* (ô Jean-Jacques) et faussent leurs besoins, ils deviennent *insensés !* » Ainsi, aux *bons naturellement,* aux alliés du Très-Haut que sont les prolétaires réclamant le pouvoir, s'opposent des hommes dont les instincts *faussés* par les institutions libérales ont fait des *insensés.* On voit ce que suggère une telle opposition dictée par la psychologie mystique. Quoi de plus légitime que de courir sus à des fous ?

Certes Sand ne l'entend pas de la sorte et son attitude hiératique tend à calmer d'une main ceux qu'elle excite de l'autre : « Jamais, dans l'avenir, tu ne recommenceras le passé (terroriste), dit-elle au peuple ameuté par ses cris de menace. Dans le passé, tu as été l'homme du passé, tantôt *sublime,* tantôt criminel ! Reconnais la faute de tes pères et *pourtant, vénère et bénis le nom et la mémoire de tes pères,* qui furent à la fois *grands et coupables.* Ceux qui les haïssent et les condamnent d'une manière absolue *font le procès à Dieu même !* » Toujours le recours mystique en dernier ressort ! Mais le parti conquérant qu'elle désigne sous le nom de peuple répondrait fort congrûment à ces avis de modération et lui répondra bientôt en effet par des actes : « Coupables, criminels même, nous le serons donc à notre tour et sans trop de scrupule en vérité, puisqu'au regard des mystiques à venir nous avons chance d'être pareillement grands, vénérés, bénis, sublimes et avoués de Dieu en personne, notre conscience n'étant pas encore suffisamment éclairée par le ciel pour nous détourner du geste qui tue. »

Au début d'avril, invitée par ses amis du gouvernement provisoire à leur rendre ce bon office, Sand rédigera de sa main le XVIe bulletin officiel de la République nouvelle, proclamation qui hâtera le mouvement réactionnaire par sa violence illuminée :

« Pour un bulletin *un peu raide* que j'ai fait, sera-t-elle contrainte d'écrire au lendemain de cette équipée, il y a un déchaînement incroyable contre moi dans toute la classe bourgeoise ! » Et, peu après, elle se verra réduite à plaider sur ce point les circonstances atténuantes. « Je crois, écrira-t-elle à Girerd, que tu dois blâmer la *brutalité* du XVIe bulletin. Pardonne-moi ce péché que je ne puis appeler un péché de jeunesse... Il n'y avait *qu'une femme assez folle pour oser l'écrire*. Aucun homme n'eut été assez bête et assez mauvaise tête pour faire tomber de si haut une vérité si banale ! » Les derniers mots sont une tentative d'excuse, les avant-derniers, une profonde vérité psychologique. Elle écrit encore en ce temps, qu'il semble fort équitable au premier coup d'œil de *tout reprendre à celui qui a tout pris*. « Les riches, ajoute-t-elle, voient bien que nous ne les laisserons pas jouir en paix d'un luxe qui nous affame..., ils doivent s'attendre à payer les frais de guerre, etc.... » Ensuite viendront, il est vrai, les palliatifs à la Jean-Jacques, mais trop tard pour les menacés comme pour les menaçants. « Ayons quelque pitié de ces pauvres riches, prononcera-t-elle sur un ton qui n'est pas, au vrai, moins agressif que le précédent; tolérons-les parmi nous jusqu'à ce que nous puissions les élever à la dignité d'*hommes du peuple,* c'est-à-dire d'*initiateurs* pour leur part, puisqu'ils seront dès lors les alliés du Dieu des mystiques sociaux; et, en attendant de leur accorder cette promotion surhumaine, regardons passer avec *un sourire* leur faste insolent et leur vanité creuse ! » Mais quelle sera l'expression de ce sourire sur les lèvres du lecteur prolétaire de ces pages? En cela, le raisonnement est bien « femme » encore et c'est en effet la logique féminine, comme elle l'avait réclamé tout d'abord, qui mène cette mystique levée de boucliers plébéiens.

Elle ne menace pas moins ouvertement la représentation nationale, aigrie qu'elle se sent par la déception

chaque jour plus profonde que lui apportent les faits; c'est « en souriant » une fois de plus que le peuple laissera les représentants élus seuls en face de leurs ennemis et leur portera peu après la constitution qu'il aura votée « sur le Champ de Mars ». En réalité, d'accord avec ses amis Leroux et Barbès, elle rêvait de « fructidoriser » cette assemblée rebelle à l'inspiration d'en-haut : c'était la tradition de 1793; incliner la France devant les faubourgs de Paris et l'immense majorité du vrai peuple devant l'infime minorité des clubs qui pérorent dans les villes après en avoir sélectionné dans leur sein les éléments les plus suspects. Enfin, comme les Girondins de 1792, elle appelait de ses vœux la guerre extérieure, très propre à déchaîner les *instincts* populaires par les émotions de la peur et de la haine, car une telle péripétie faisait partie intégrante à ses yeux du scenario révolutionnaire. Mais on sait de quelle qualité sont les instincts qui parlent le plus haut à ces heures de crise.

Elle constate bientôt pourtant l'effet produit sur l'opinion moyenne par le spectre du communisme avec lequel on l'a vue jouer de si bonne foi naguère; elle avoue qu'*un petit nombre d'exaltés* a donné prétexte à la panique en agitant çà et là le drapeau du communisme *immédiat,* qui serait, dit-elle un peu tard, la *négation même* du communisme *organique* de demain : et elle s'efforce d'atténuer, de contredire au besoin ses assertions de naguère. Mais pendant ces discussions théoriques éclate la manifestation du 16 avril 1848. Le peuple a tenté de passer des menaces aux violences et la réaction s'annonce, inévitable ! « Mon pauvre Bouli, écrit-elle à son fils avec clairvoyance, j'ai bien l'idée que la République a été tuée dans son principe et dans son avenir, du moins dans son prochain avenir ! » Le cri partout proféré désormais de « Mort aux communistes », l'inquiète grandement pour sa sûreté personnelle et celle de ses proches : c'est à son tour de passer par les émotions de la peur.

En mai, elle publie quelques articles peu compromettants sur la religion qui convient désormais à la France. Ce doit être le *vrai* christianisme, c'est-à-dire l'hérésie érotico-romanesque de Jean-Jaçques, de Lamennais et de Leroux; les saints en seront, comme nous le savons déjà, tous les confesseurs anciens de la *sainte hérésie,* si souvent conséquence et source à son tour d'utopie sociale dans le passé. Elle convient désormais que le peuple a besoin d'être *initié* à bien des choses encore, mais c'est, ajoute-t-elle (pour rester quelque peu fidèle à ses convictions de la veille), c'est comme on initie *un enfant de grande espérance,* objet d'une sollicitude fort justifiée par les destins glorieux qui l'attendent. N'importe, la métaphore de l'*enfance* a grandement évolué sous sa plume ainsi qu'on le voit, car l'enfant-peuple n'est plus le *vates* illuminé, initié directement d'en-haut : il réclame de la bourgeoisie une initiation rationnelle et condescendante, quoique respectueuse, tels que les Dauphins la recevaient de leurs précepteurs sous la monarchie de droit divin.

Sa raison se tourmente et la tourmente davantage encore après l'émeute du 15 mai, et sa conscience elle-même en devient craintive à son tour, car elle reconnaît un peu tard qu'il ne faut pas *jouer avec l'action.* Décidément le peuple n'est pas prêt, et c'est pourquoi, en le stimulant, on le *retarde.* Le chef des insurgés, Barbès, reste et restera toujours un *saint* à ses yeux, mais il a voulu imposer par l'audace une idée que le peuple n'a pas



encore acceptée dans son intégralité, à savoir la loi de la *fraternité totale,* et les procédés qu'il a mis au service de sa tentative sont moins de Jésus que de Mahomet ! Au lieu d'une religion, il n'aurait fondé qu'un *fanatisme !* — Que la ligne de démarcation est donc étroite entre ces termes, successivement enthousiastes et dénigrants, qui s'appliquent selon l'allure variable des événements aux mêmes aspira-

tions mystiques ! « Le succès de Barbès, ajoute-t-elle, eût été une *usurpation philosophique ;* après trois mois de ce régime, on se serait réveillé *non pas républicain, mais cosaque!* » — Nous savons à quel point les événements récents du pays des cosaques ont justifié ces pronostics, rationnels enfin. — Est-ce que Leroux aurait toléré Cabet, ajoute ironiquement l'élève du premier de ces rêveurs? Ah ! qu'elle connaissait mieux désormais ses inspirateurs et ses inspirés de la veille ! : « Je n'accepte pas le 15 mai, écrira-t-elle nettement par la suite : ce fut une sorte d'*orgie* improvisée où les *clubs* ont marché, mais non pas le *peuple!* » Encore une fois que la distinction est difficile à faire entre ces abstractions évoquées tour à tour selon le plus ou moins de succès des actes qu'il s'agit de qualifier !

Elle se retire alors à Nohant d'où elle écrit à ses amis des lettres fort désabusées, car les événements de juin se préparent. Elle ne désire point, dit-elle, les solutions du *désespoir,* la haine *impie* entre concitoyens. Certes, le peuple terrible à tous de 1793 fut la *gloire tragique* de son temps, mais il serait la *honte sanglante* du nôtre. — Toujours de ces distinctions purement oratoires qui ne sauraient arrêter les intérêts ou les passions qu'elles surexcitent d'ailleurs encore dans la phrase même où elles ont la prétention de les contenir. — Décidément le peuple est bien un *enfant,* mais un enfant encore *faible et ignorant* (voici la conception rationnelle de l'enfance enfin substituée à sa conception mystique) quoiqu'il porte en lui le *germe* d'un avenir *idéal.* Décidément aussi, on a trop *effrayé* la bourgeoisie qui fournit les cadres de la production nationale. La propriété *commune* doit avoir *des bornes,* et ne pas anéantir la propriété *individuelle.* La vérité a été *outrepassée* par les écoles socialistes à ce point de vue. — Nous voilà donc loin des théories d'Émile Cardonnet, qui pourra rester quelque temps seul héritier de son vieil ami Boisguilbaut.

Puis encore c'est la psychologie rousseauiste qu'elle répudiera (comme elle sait le faire par intervalles), à la lumière de la grande expérience mystique du XIX[e] siècle dont elle vient de contempler le spectacle. « Tout irait bien, écrit-elle en effet, si les hommes qui représentent les idées de l'avenir étaient *bons,* mais ils sont faux, ambitieux, vaniteux, égoïstes et le meilleur de tous ne *vaut pas le diable;* tout cela est bien triste à voir *de près!* — J'ai, dira-t-elle plus tard dans l'*Histoire de ma Vie,* j'ai beaucoup appris, beaucoup vécu, beaucoup vieilli durant ce court intervalle (de 1848) *par cette tardive et rapide expérience de la vie générale...* Je n'avais étudié l'humanité que sur des individus, souvent exceptionnels et toujours examinés par moi à loisir. Depuis, j'ai fait de l'œil une campagne *dans le monde des faits* et je n'en suis pas revenue telle que j'y étais entrée ! » Dès le lendemain des journées de juin, elle avait écrit avec moins de sérénité rétrospective, qu'il fallait enfin ouvrir les yeux pour voir la majorité du peuple français telle qu'elle est : aveugle, crédule, ignorante, ingrate, méchante et bête, *bourgeoise,* pour tout dire en un mot ! Au mois de décembre de la même année, dans une préface écrite pour un livre de Borie, elle conviendra qu'il faut prendre l'homme tel que nous pouvons *raisonnablement* (rationnellement, enfin !) le concevoir, sans nous refuser un peu d'optimisme au besoin, car c'est la tendance des âmes *aimantes,* mais sans que cette tendance vienne à dégénérer en *folie!* Imposer le communisme par la violence, ce serait recommencer l'œuvre de l'*Inquisition!* — Et tel n'était pas son avis au temps de *Jean Zyska.* — Quant à la période de temps nécessaire pour amener la masse à professer la sainte hérésie communiste, il la faut *cent fois* plus longue (1) qu'elle n'avait été prévue tout d'abord. Trois ans ayant été sa prévision la plus courte, c'est

(1) *Correspondance,* III, 312.

donc au XXII[e] siècle qu'elle ajourne désormais ses espérances d'avenir.

2. — SOPHISMES SUPRÊMES ET CLAIRVOYANCE FINALE.

On sait que l'année 1849 parut offrir quelques perspectives de revanche aux mystiques sociaux écartés du pouvoir à la suite des événements de juin, car la passion de l'impérialisme irrationnel n'est pas excitée si obstinément dans le cœur de l'homme sans que son émotion n'y soit de quelque durée. Les agitateurs de profession crurent alors la dictature populaire prête à renaître de ses cendres et Karl Marx, dans son refuge de Londres, offre un typique exemple de cet état d'esprit. — Retirée dans son lointain Berry, Sand s'empresse de partager ces espérances que l'événement allait très vite démentir; et elle marque aussitôt quelques retours, plus ou moins explicites, à ses sentiments de l'avant-veille. Dans la préface qu'elle rédige alors pour un livre de l'ouvrier Gilland, elle montre la voix du peuple désormais chaleureuse, *modeste et clémente;* ce n'est plus le chant prophétique de l'inspiration qui élève des autels à un Dieu *irrévélé au vulgaire,* c'est le cri de la conscience persuasive et de la *raison attendrie,* de la dignité humaine volontairement (?) et chrétiennement *humble!* Voix d'autant plus ferme au surplus qu'elle sera plus doucement modulée! Voix qui conseille de reprendre courage et de compter sur la Providence, ce dernier vocable étant le plus rationnalisé de tous ceux qui évoquent l'assistance divine ici-bas.

En mars 1849, rassurée pour sa liberté et même pour sa vie qu'elle a pu croire quelque temps menacée par certaines vengeances locales, la châtelaine de Nohant revient à sa position d'équilibre mental, qui est, nous le savons assez, l'aspiration mystique lestée de sagesse bourgeoise. Elle informe son correspon-

dant parisien Thoré que, pour le moment, elle n'écrira plus rien sur le socialisme : elle *fera le mort!* Mais la *foi* lui est revenue cependant avec le calme, elle s'est retrouvée aimant le peuple et croyant à son avenir (ce qui est fort acceptable). Aussi bien ce peuple n'a-t-il pas été le vrai coupable; on (c'est-à-dire la réaction) a *faussé* son esprit au moment où son intelligence *naturelle* allait se développer, s'ouvrir à la conscience de son *droit!* — Et qui donc a *faussé* cet esprit en abusant de l'idée de *droit?* — On a souillé et flétri ce que *Dieu a fait de plus pur et de plus beau*, la conscience de l'homme simple ! Si cet homme simple se montre bientôt *rude et furieux*, ce ne sera point sa faute, mais celle des bourgeois. « Jacques, Jacques, poursuit-elle en s'adressant à Jacques Bonhomme, le paysan des campagnes de France, tu m'as fait bien du mal et j'ai bien souffert pour toi dans mon âme ! Mais je suis ta fille et ta mère, et, si *je ne sais pas vivre avec toi*, du moins c'est avec toi ou pour toi que je veux mourir. Ah ! je te croyais *mûr* aux jours de février. Tes grands instincts triomphaient. Tu as été sublime par moments, insensé parfois, mais toujours péchant par excès de confiance et d'enthousiasme ! » Cet enthousiasme et cette confiance intéressés d'assaillants ne sont pas des circonstances très atténuantes, il faut le dire.

Un homme a surgi cependant dont l'apparition est venue modifier de façon décisive les données du problème politique immédiat : c'est Louis Bonaparte. Sand avait été avec lui en relations épistolaires tandis qu'il était captif au fort de Ham à la suite de ses tentatives insurrectionnelles : ils échangeaient alors leurs rêveries humanitaires et communiaient dans un pareil rousseauisme utopique à cette époque. Par là s'était créé entre eux un lien qu'elle ne jugea nullement opportun de rompre lorsque le prétendant se vit porter par les événements au pouvoir : elle devait obtenir beaucoup de lui après le coup d'État de

décembre, en faveur des démagogues menacés dans leur liberté ou même dans leur vie.

Elle parut donc accepter d'abord, sans trop de répugnance, cette solution imprévue de la crise sociale qui fut la dictature non pas de Jacques Bonhomme ainsi qu'elle l'avait annoncé, mais d'un fils et d'un neveu de souverain, elle s'efforça seulement d'interpréter un tel événement dans le sens de sa foi sociale. La grande prêtresse du mysticisme démocratique fit mine de s'avancer, comme jadis le métropolitain de Reims, pour oindre au front le nouveau chef d'État du Saint-Chrême de la religion rousseauiste : « Je vous ai toujours regardé, lui écrira-t-elle le 20 janvier 1852, comme un génie *socialiste*. Dieu vous impose à la France. Pénétrée d'une confiance religieuse, je croirais faire un crime en jetant, dans cette vaste acclamation, un cri de reproche contre le ciel, contre la nation, contre l'homme que Dieu suscite et que le peuple accepte. » Napoléon sourit sans doute, dans sa moustache cirée, à ce vocabulaire qui rappelle celui du pape Léon se portant au devant d'Attila, mais il s'inclina avec un geste courtois. Lorsque Sand réclama de lui clémence ou amnistie au nom du Dieu dont elle se disait interprète, elle fut plus d'une fois exaucée et se montra quelque temps reconnaissante.

Devant cette capitulation plus ou moins voilée d'un nuage d'encens, ses coreligionnaires ne se firent pas faute de crier à la trahison, ce qui eut le don de l'exaspérer : « Cela m'inspire, écrit-elle à Hetzel, un profond mépris et un profond dégoût pour l'esprit de parti et je donne de bien grand cœur, non pas au président qui ne me l'a pas demandée, mais à Dieu, *que je connais mieux que bien d'autres*, ma démission politique ! » Et les récriminations se pressent sous sa plume, beaucoup plus amères d'accent que les années précédentes : « Savez-vous, écrit-elle par exemple à Mazzini, la seule chose dont je serais capable?

Ce serait une *malédiction ardente* sur cette race humaine, si *égoïste,* si lâche et si perverse ! Je voudrais pouvoir dire au peuple des nations : C'est toi qui es le grand criminel ! C'est toi, imbécile, vantard et poltron qui te laisses avilir et fouler aux pieds. Je t'ai cru grand, généreux et brave : tu l'as été en effet sous la pression de certains événements, quand Dieu fit en toi des miracles... Mais tu vends ta conscience pour un peu de plaisir, etc... » Elle acceptera donc le rétablissement de l'Empire sans s'indigner aucunement, parce que le peuple lui apparaît à cette heure comme un *enfant assez ingrat, fort égoïste* et à tout prendre innocent de ses propres fautes parce que son éducation a été *trop tardive* et ses instincts *trop peu combattus !* Voilà l'aboutissement de la métaphore enfantine que nous avons rencontrée sous sa plume à toutes les étapes de la crise mystique dont fut marqué le milieu du siècle romantique. « Il faut laisser, conclut-elle, cet enfant présomptueux aux leçons de sa propre expérience ! » Ce qui est très vrai de tous les enfants des hommes. — Mais Mazzini la boudera quelque temps pour ce trop franc aveu d'illusion et d'erreur.

Si l'homme du peuple se montre, à l'expérience, fort *égoïste* et uniquement conduit par la considération de ses intérêts, qu'est-ce donc qui le distingue encore psychologiquement de ce « bourgeois » qu'on lui opposait naguère comme le méchant, le suppôt de Satan, le bouc émissaire de toutes les iniquités sociales? Mais rien d'essentiel, en vérité. Lorsqu'en 1855, Sand fit représenter *Maître Favilla,* cette aimable fantaisie esthétique qu'on a récemment remise à la scène avec quelque succès, Jules Janin lui reprocha de manifester sourdement sa haine persistante du « bourgeois » en réalisant l'apothéose de l'artiste, qu'elle présentait comme parfaitement dédaigneux des véritables conditions de la vie. Morigénée de la sorte, elle prit aussitôt la plume pour

riposter par une lettre fort intéressante où elle traite du bourgeois, non tel qu'il apparaît aux adeptes du mysticisme esthétique (c'était le terrain sur lequel s'était placé Janin), mais plutôt tel que le voient les fidèles du mysticisme social, du bourgeois antithèse de l'homme du peuple et non pas antipode de l'artiste. Elle se fait honneur, avant tout, d'avoir peint dans ses derniers romans (*Adriani* et surtout *Mont-Revêche*), des bourgeois fort estimables, parce que, dit-elle, le bourgeois dans son *bon et beau type* se montre *sage, équitable et conséquent*. C'est ici la réhabilitation de Cardonnet père après le reniement de Cardonnet fils, et nous étudierons plus loin ce nouveau résultat de l'expérience sur la pensée de George Sand. Bien mieux, identifiant désormais l'un à l'autre les deux types sociaux qu'elle se plaisait à opposer si violemment naguère, elle proclame que dorénavant *le bourgeois c'est le peuple* (ou plutôt, comme nous allons le voir, que le peuple c'est le bourgeois). En effet, le bourgeois de la monarchie de juillet qui comptait chaque soir les *honnêtes et modestes profits* de sa journée de *travail,* qui ne jouait pas à la Bourse comme on le voit faire aux spéculateurs « délirants » de la grande industrie nouvelle, ce bourgeois-là n'existe plus; ou, pour mieux dire, il existe encore, mais il ne s'appelle plus le bourgeois, il est désormais *le peuple ;* et il n'y a d'ailleurs entre le prolétaire et lui que la différence d'*un peu plus ou d'un peu moins d'activité, d'invention ou d'ambition* (si nous faisons abstraction de cet un « peu », résidu des polémiques de naguère, nous sommes pleinement dans la vérité psychologique et sociale). Oui certes, bourgeois et plébéien sont maintenant des égaux, des frères, des hommes de bonne volonté qui cherchent et travaillent de concert, qui attendent et espèrent côte à côte, parce que, chez tous, l'aristocratie réside dans l'intelligence et dans la vertu ! — Ce qui nous ramène des nuées sur le terrain solide de l'économie politique rationnelle.

Les spéculateurs eux-mêmes ont du bon : ils accélèrent l'accumulation de ces richesses sociales dont le peuple est l'héritier désigné, dans un prochain avenir. Le salut général doit surgir au bout de la vertigineuse carrière qui s'ouvre présentement devant l'individualisme effréné de nos jours. Les capitaux stimulent le génie des découvertes : le principe d'association se dégage des sociétés par actions comme le soleil, du sein des nuages ! Le socialisme futur trouvera finalement son compte à ce que les spéculateurs soient enfin devenus *intelligents.* Après tout, la vie n'est pas *arrangée* pour ceux qui mettent l'esprit au-dessus de la matière (le mysticisme au-dessus des faits). Ceux qui croient à l'esprit de Dieu agissant dans l'humanité (par des volontés particulières) ont pour destin presque assuré la souffrance. Mais qu'importe ! Ils doivent conserver leur foi et trouver dans une conscience pieuse le remède au découragement qui les menace.

Quelques années encore et, dans le roman de *Monsieur Sylvestre,* le jeune bourgeois Pierre Sorrède, personnage fort sympathique à l'auteur, proclamera que les doctrines du socialisme humanitaire sont très *pernicieuses* en ce qu'elles promettent à l'individu le bonheur sans une *collaboration soutenue de sa part;* il faut haïr les révolutions qui n'aboutissent pas à *l'amélioration des individus* et se garder surtout de croire aux sociétés *meilleures que ceux qui les font!* Quelle admirable formule de socialisme rationnel que cette constatation du bon sens ! « Oui, poursuit Sorrède avec une conviction communicative, si les masses étaient imbues de ce principe que la société leur *doit* le bonheur, quelque ignorantes et corrompues qu'elles soient d'ailleurs et qu'elles puissent rester, elles deviendraient bientôt ivres de fureur et de tyrannie. » En ce cas, personne n'étant encore *capable* du bonheur qui réclame avant tout l'ordre, le travail, le dévouement et la modestie, mais

tout le monde s'imaginant néanmoins être *digne* de ce bonheur, on verrait une lutte effroyable s'établir entre la foule, follement exigeante, et le dictateur éphémère ou le parlement divisé qui seraient sommés par elle de la contenter sans réserves et sans délai ! La civilisation ne pourrait manquer de périr en une pareille tourmente ! Ce à quoi M. Sylvestre répond, comme jadis son maître Jean-Jacques, qu'il préfère la *liberté* à une *vaine* civilisation : mais c'est là une riposte si faible et si visiblement puérile aux solides propositions de Sorrède, que Sand était assurément d'accord à cette heure avec le bourgeois dont elle rédigeait en termes si heureux les discours.

Nous dirons les survivances et les réveils inopinés du mysticisme social dans sa pensée vers la fin de sa vie, après qu'elle eut entièrement oublié sa part de responsabilité dans le sang répandu en juin 1848 sur les pavés de la capitale : car telles sont les conséquences de tout mysticisme de conquête lorsqu'il se montre trop dédaigneux des leçons de l'expérience et des suggestions de la raison (elle-même, synthèse de l'expérience des âges). Mais il ne faut pas perdre de vue cependant que le mysticisme encadré de raison a été jusqu'ici le grand ressort de l'activité humaine et paraît destiné à le demeurer sous des formes sans cesse adaptées davantage aux nouvelles constatations de l'expérience humaine. Ses interprètes de marque gardent leurs fervents s'ils ont leurs critiques nécessaires, et le progrès se fait de leurs triomphes d'un jour comme de leurs défaites opportunes et de leurs imprescriptibles espoirs.

Pour terminer ces considérations sur le mysticisme social étudié par nous dans l'œuvre de Sand, nous reproduirons, presque textuellement, un article donné par M. Réginald Kann au *Temps* du 23 mars 1920. La scène se passe au milieu du XIX[e] siècle, entre la Colonie du Cap et le Natal, aux confins de la grande province sud-africaine anglaise. Là, vivait

la riche et guerrière nation des Kosas, soumise pour les deux tiers environ par les armes britanniques après huit guerres meurtrières. Un matin de mai 1856, une jeune fille kosa, allant puiser de l'eau dans le ruisseau qui coulait près de sa case, aperçut sur la berge un groupe de personnages d'aspect étrange; elle courut chercher son oncle, un certain Umhlakaza, qui reconnut dans l'un d'eux son frère mort depuis plusieurs années : il apprit ainsi qu'il avait affaire à des Esprits. Ceux-ci lui expliquèrent qu'ils venaient de très loin pour apporter la prospérité aux Kosas et la confusion à leurs ennemis, à condition d'être fidèlement obéis. Ils avaient *choisi* Umhlakaza pour *faire connaître leurs volontés,* et lui prescrivirent d'abord de leur offrir un bœuf en sacrifice. L'homme s'exécuta, et, bientôt, la nouvelle de sa singulière rencontre se répandit dans le pays. De partout, on vint *écouter l'oracle.* Les esprits n'apparaissaient plus, mais ils tenaient des conciliabules souterrains. La nièce d'Umhlakaza, debout dans le lit du ruisseau, pouvait seule en percevoir les échos que son oncle interprétait à la foule ébahie. — Ces phénomènes d'hallucination plus ou moins contagieuse nous sont bien connus en Europe. Umhlakaza devait être un exalté intelligent et ambitieux, sans doute demi-sincère et demi-charlatan, par impérialisme mystique.

D'abord, les appels de l'au-delà ne demandèrent que l'holocauste de quelques animaux, mais, à mesure qu'on les satisfaisait, ils devenaient plus exigeants — sans doute parce qu'il faut la surenchère pour retenir sur soi l'attention et l'adhésion de la masse. — Ils finirent par réclamer la mise à mort de tout le bétail et la destruction complète des provisions de grains. C'était condamner le peuple à la famine absolue. Mais, en retour, quelles promesses ! Lorsque le dernier bœuf serait égorgé et le dernier épi brûlé, la face du monde changerait. Au jour fixé pour le com-

mencement des temps nouveaux, deux soleils paraîtraient à l'horizon. D'innombrables troupeaux descendraient des montagnes dans le pays des Kosas et la terre se couvrirait spontanément de moissons mûres. Quant aux *autres peuples, Cafres, Hottentots* (les plus voisins d'abord, fussent-ils de même race), *blancs* enfin, le ciel les écraserait. Aucun des leurs ne survivrait (c'est le sort des non-prolétaires dans le schéma marxiste), et les Kosas resteraient seuls à jouir des délices du paradis terrestre.

Les prophéties d'Umhlakaza gagnèrent de proche en proche et triomphèrent de toutes les résistances. Le roi des Kosas, les principaux chefs donnèrent l'exemple. Une frénésie de destruction s'empara de la nation entière. Toute la contrée devint un vaste abattoir à la lueur de l'incendie des récoltes. On massacra plus de deux cent mille têtes de bétail : la viande pourrissait sur le sol. En vain les administrateurs anglais s'efforcèrent-ils d'enrayer cette fureur dévastatrice. Les arrêts du gouverneur, les sermons des missionnaires restèrent sans effet. — (Les Doukhobors russes, chers à Léon Tolstoï, ont donné des spectacles de ce genre au Nouveau-Monde quand on les y eut transportés et établis à grands frais sur des terres arables.)

Le grand jour approcha enfin. (On dit chez nous le grand *soir*.) La nuit qui le précéda se passa en chants et en danses extatiques, malgré les souffrances déjà endurées, jusqu'au moment où le ciel commença de blanchir vers l'Orient. Le peuple attendait, haletant. Quand le soleil se montra, personne ne voulut admettre la terrible déconvenue : « Umhlakaza s'était trompé d'heure, disait-on. A midi, le second astre paraîtrait avec les troupeaux et les moissons. » Puis il fallut reporter l'échéance jusqu'au coucher du soleil. Alors seulement le désespoir atteignit cette masse d'êtres fatigués par le jeûne. La plupart d'entre eux n'essayèrent pas de réagir contre le sort et se lais-

sèrent mourir sur place. Les plus énergiques, se nourrissant de racines et de chenilles, s'enfuirent dans les territoires voisins. Ceux qui tombèrent aux mains des tribus cafres furent tués ou réduits en esclavage : les autres trouvèrent asile chez les colons blancs où des dépôts de vivre avaient été placés par le gouvernement. Le pays fut presque complètement dépeuplé. Dans la partie soumise aux Anglais, soixante-sept mille habitants, sur un total de cent cinq mille, périrent ou se dispersèrent; quant aux Kosas indépendants, ils disparurent presque entièrement. Sir George Grey, gouverneur du Cap, songea aussitôt à utiliser au mieux des intérêts de la colonie les terres devenues vacantes. Il les répartit entre les soldats de la légion germanique recrutée pour la guerre de Crimée et sur le point d'être licenciée; en sorte que ce sont déjà des Allemands, gens pratiques, qui héritèrent là-bas de ces mystiques sociaux trop conséquents avec leur thèse. — Les commentaires sont superflus, n'est-il pas vrai? Nous avons ici en raccourci, comme dans une parabole monitrice, l'histoire du socialisme romantique depuis les rêveries élyséennes de Jean-Jacques dans la forêt de Montmorency, jusqu'aux dévastations des régimes extrémistes, qui conduiraient à un avenir plus noir encore si, dans nos races d'antique culture, la raison, synthèse des enseignements d'un long passé social, ne gardait ses droits malgré tout et ne devait vraisemblablement se réserver le dernier mot.

LIVRE III

MYSTICISME ESTHÉTIQUE

L'ARTISTE ET SA DÉLÉGATION D'EN-HAUT

« Oh! amour, tu n'es donc pas une *religion!* Tu n'as donc ni révélation, ni loi, ni prophètes?... Nous n'obtiendrons donc pas du ciel un divin secours pour te purifier en nous-mêmes, pour t'ennoblir, pour t'élever au-dessus des instincts farouches, pour te préserver de tes propres fureurs et te faire triompher de tes propres délires? Il faudra donc qu'éternellement tu succombes, dévoré par les flammes que tu exhales, et que nous changions en poison, par notre orgueil et notre égoïsme, le baume le plus pur et le plus divin. »

(*Gabriel*, IVe partie.)

Il y a quelques années, certain compositeur de musique était sur le point de faire représenter à Paris un opéra de sa façon. Il fut copieusement interviewé, suivant l'usage, pendant les jours qui précédèrent la première représentation de son œuvre; et, dans son enthousiasme de créateur, dans la certitude anticipée de sa victoire, il crut pouvoir affirmer à ses visiteurs professionnels que le collaborateur de tout artiste digne de ce nom n'était autre que Dieu lui-même! Ce fut sur le boulevard une hilarité générale, les revues de fin d'années s'emparèrent de l'incident: on y montra le musicien donnant à ses amis quelques

précisions sur son céleste compagnon de travail. C'est que le mysticisme romantique, qui continue d'être autour de nous la religion dominante, a quelque peu modifié son vocabulaire depuis le milieu du siècle dernier. Des audaces sacerdotales et des gestes hiératiques qu'il conserve volontiers, il ne donne plus aussi franchement l'explication que naguère. Pendant la jeunesse de Hugo, de Vigny, de George Sand, la phrase qui provoqua l'éclat de rire des bureaux de rédaction aurait été regardée comme un lieu commun, un *truism,* une vérité incontestable et incontestée; mais nous avons à peu près tout gardé du romantisme de 1830, sauf la conscience claire de notre mysticisme foncier; nous n'assimilons plus guère au Dieu biblique et chrétien l'Allié métaphysique dont l'appui nous paraît acquis à notre originelle volonté de puissance; cet allié que Rousseau et ses continuateurs immédiats appelaient la *nature,* nous l'appelons plus volontiers la *vie* depuis quelque temps, mais les conséquences de ces prétentions orgueilleuses sont bien les mêmes au total.

Il faut le reconnaître d'ailleurs, l'artiste est mieux qualifié pour se réclamer de Dieu que tout autre mortel, car une ancienne tradition l'y invite. Chez les primitifs, le prêtre est poète et le poète est prêtre, interprète attitré de la pensée d'En-haut : le mot latin *vates* désigne à la fois le lyrique et le devin. Le christianisme, qui a si puissamment rationalisé le sentiment religieux au cours des siècles, a fait du prêtre un savant plutôt qu'un inspiré, mais le rousseauisme, hérésie mystique qui accepte les suggestions de l'érotisme romanesque, est revenu vers la conception des vieux âges. L'Allemagne dont la propension mystique est ancienne et qui accepta Jean-Jacques pour l'un des siens, a recueilli, pour la développer, cette suggestion de son enseignement; l'équipe littéraire dite du *Sturm und Drang,* qui, vers 1770, porta la parole Outre-Rhin au nom de la première génération roman-

tique, rapprit de son patriarche Klopstock que la poésie est un art sacré, le poète un missionnaire délégué du Ciel pour agir sur les hommes dans le sens religieux et moral. Le génie, enseignait le pieux auteur de la *Messiade*, agit en nous comme une mystérieuse puissance d'où procède cet acte merveilleux de l'effusion lyrique par laquelle l'homme participe à l'œuvre divine de la *création* et devient le collaborateur privilégié du Très-Haut. Hamann et Herder devaient répéter après lui que la poésie a tous les caractères de la prophétie.

Ces notions, transmises à la France par la seconde génération du romantisme, par les Ramond, les Nodier, les Staël, s'y épanouirent à l'aurore de la troisième. Nos grands lyriques, en particulier Vigny dans *Stello,* dans *Chatterton* et dans la préface, si caractéristique, de ce drame, ont donné des formules éloquentes au mysticisme esthétique ressuscité. On sait avec quelle magnificence Hugo devait glorifier maintes fois le poète, porte-parole de la divinité sur la terre et protégé, par la main de Dieu, contre ses impuissants rivaux :

> En vain vos légions l'environnent sans nombre !
> Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre
> A la fois tous vos fronts !
> Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles
> Comme un char, en passant, couvre le bruit des ailes
> De mille moucherons !

Or, la future George Sand avait été passionnément « hugolâtre » dans les dernières années de la Restauration; sa sincère modestie de débutante lui interdit quelque temps de s'attribuer la dignité sacerdotale dans le temple de l'Art; il lui fallut les encouragements réitérés du succès ou même les nécessités de la polémique personnelle pour la conduire à préciser dans sa pensée et à formuler dans son œuvre l'affirmation de l'alliance privilégiée qui unit l'artiste à

Dieu. En revanche, une fois cette position prise, elle plaida peut-être plus hardiment, plus amplement que tout autre la cause du mysticisme esthétique dans certains de ses écrits. C'est cet aspect de son effort intellectuel dont nous abordons présentement l'examen.

CHAPITRE PREMIER

Les principes de la morale artiste et ses grandeurs.

Pendant les cinq ou six ans de cette épreuve, âprement méditée, que fut la vie conjugale de Mme Dudevant en Berry, c'est-à-dire depuis 1825 — date où son amour pour son mari achève de s'éteindre, — jusqu'en 1831, époque de son émancipation passionnelle et artistique, elle avait observé, sans bienveillance, les mœurs et les principes bourgeois de son voisinage. Les notables de La Châtre, la petite ville voisine de Nohant, avaient condamné son adolescence frondeuse et ses relations trop libres avec Stéphane de Grandsaigne, suscitant par là ses réactions défensives faites d'orgueil et de mépris. Un peu plus tard, et surtout après 1830, ils s'étaient repris à critiquer en elle des allures d'indépendance qu'ils jugeaient peu conformes à sa qualité d'épouse et de mère. Elle leur répondit de nouveau par un dédain qui se cherchait volontiers des justifications et des titres, et c'est alors que, s'appuyant sur ses copieuses lectures de jeunesse, elle expliqua, sans trop de peine, à l'école de Hobbes ou d'Helvétius, les prétendues vertus de la bourgeoisie par l'*intérêt;* mais ce ne fut certes pas pour donner son adhésion à cette morale de l'intérêt bien entendu qui s'incline devant les exigences de la vie en commun des hommes. Tout au contraire, elle opposait par instinct à ce principe d'action celui de la pitié rousseauiste, de la compassion désintéressée, de la chaleur naturelle à l'âme bien née, seules sources véritables de l'activité morale ici-bas et, au

surplus, privilège incontesté de la femme, ainsi que l'expose déjà son roman ébauché de jeunesse, *La Marraine,* dont on a publié des fragments.

1. — Rousseau contre Hobbes.

Suivons-la de plus près dans ces premières déclarations de principes. A Boucoiran, le précepteur de son fils, elle écrivait au début de 1830 : « Observez-vous avec sincérité pendant une journée seulement. Vous verrez combien de mouvements de vanité misérable, d'*orgueil rude et fou* (?), d'injuste égoïsme, de lâche envie, de stupide présomption sont inhérents à notre *abjecte nature!* » C'est la psychologie expérimentale du christianisme et de Hobbes qui est aux antipodes de celle de Rousseau; elle reviendra toutefois vers cette dernière, quand il ne s'agira plus de dénigrer ses adversaires, mais de défendre ses congénères ou coreligionnaires. Dans *Lélia,* Pulchérie, la courtisane qui soutient contre sa sœur, momentanément infidèle au mysticisme de la passion, la cause de la morale *artiste* ou esthético-passionnelle, Pulchérie explique avant Nietzsche toute *vertu* par la *faiblesse* du caractère, et proclame déjà nettement que la vertu de la prostituée consiste à braver avec courage le verdict de l'opinion bourgeoise : « Cette puissance de l'opinion devant laquelle les âmes qu'on appelle *honnêtes* se montrent si *serviles,* explique-t-elle, savez-vous qu'il ne s'agit que d'être *faible* pour s'y soumettre, et qu'il faut être fort pour lui résister? Appelez-vous donc vertu un calcul d'égoïsme si facile à faire et dans lequel tout vous encourage et tout vous récompense? Comparez-vous les travaux, les douleurs, les héroïsmes d'une mère de famille à ceux d'une prostituée? Pensez-vous que celle-là mérite le plus de gloire qui a eu le moins de peine, etc. » On croirait à un paradoxe d'étudiant devant une

table de brasserie, mais le contexte établit, de façon indiscutable, qu'il s'agit d'une conviction dès lors bien raisonnée chez l'auteur : « Je n'ai pas, dira son Sténio à son tour, *l'égoïsme invulnérable qui soumet à ses desseins les passions qui le gênent!* » Ce qui est excellente définition romantique de la morale rationnelle !

Dans *Jacques,* on entend apprécier le héros du livre en ces termes par son jeune rival Octave : « La nature ne l'a pas doué de passions *vives,* et il aime *le genre héroïque!* Il est plus content d'avoir à pratiquer la doctrine de renoncement qu'il s'est faite que de jouir de tous les biens de la vie, et son *orgueil* se trouve plus satisfait de la sorte. Il songe à l'admiration qu'il impose... Pour moi, je m'efforce en vain de chercher mon bonheur dans les satisfactions de l'orgueil ! » Dans *Le Péché de M. Antoine,* l'attitude de sang-froid que conserve Cardonnet père sera stigmatisée comme une dignité d'emprunt, acquise à grand renfort de volonté et dissimulant des orages intérieurs. Pendant que cet homme paraît se contenir, il calcule *tumultueusement* les effets ou les moyens de sa colère, prête à éclater, et sa vie s'épuise de la sorte en émotions refoulées ! Enfin, jusque dans *Francia* (1872) nous lirons, sur une belle marquise du premier empire, cette appréciation qu'elle aurait pu devenir une femme galante, car ses sens parlaient quelquefois en dépit d'elle-même, mais qu'un *grand fond d'égoïsme* l'avait préservée de tout ce qui peut compromettre ou engager en ce genre ! Jugement fort explicable chez qui il orienta tout différemment son existence ! Il s'applique par extension, dans une partie de l'œuvre de Sand, aux assises même et aux mobiles habituels de la morale bourgeoise.

A cette pratique toute égoïste, toute intéressée de la vertu, ou même de la simple correction, voyons-la maintenant opposer, de façon plus explicite, la spontanéité, l'oubli de soi-même qui caractérise à ses

yeux l'âme *artiste;* et feuilletons à cet effet son roman de *Pauline* qui, commencé dès 1832, ne fut achevé qu'à son retour de Majorque, en 1839, puis publié l'année suivante. En voici les traits principaux. Laurence est une actrice célèbre, dont Marie Dorval en 1832, Mmes Garcia, Malibran et Viardot en 1839 durent fournir le modèle à l'auteur. Cette femme, d'origine bourgeoise, a connu toutes les passions et toutes les douleurs, toutes les déceptions et tous les repentirs qui sont chez nous l'habituel accompagnement de la carrière théâtrale; elle profite de son passage dans une petite ville de province pour y visiter une amie intime de sa première jeunesse, Pauline D., qui vit dans cette bourgade comme une sainte, vouée au soin de sa mère aveugle et alitée. Le triste état d'âme de ces deux dévotes fera mieux ressortir la rayonnante beauté morale de la comédienne, à l'orageux passé d'amour.

Contemplons plutôt un instant la mère infirme, Mme D., sur sa couche « en forme de corbillard »: ses yeux ternes et sans vie lui donnent l'aspect d'un cadavre; à l'égard de Pauline, sa fille, de si sublime dévouement, le sentiment de cette femme n'a rien d'une affectueuse reconnaissance, comme nous serions tentés de le supposer; il se réduit à la gêne ou même à la *peur,* parce que, dans son sacrifice de tous les instants, la garde-malade laisse percer sans le vouloir un muet, mais éternel reproche que sa mère devine et redoute plus que tout au monde ! En effet, quelques mots sèchement prononcés par la bouche, au pur dessin, de Pauline auront bientôt édifié Laurence sur les sources vraies de son abnégation apparente : dévouement *glacé,* comme l'*égoïsme chrétien* qui nous conseille de tout supporter ici-bas en vue des récompenses célestes : « Je te connais, dira donc l'actrice à son amie qui brave en la recevant sous son toit tous les préjugés de son provincial entourage, tu ne serais plus toi-même si tu n'avais trouvé un vrai

plaisir à t'élever de toute ta hauteur au-dessus de ces bégueules. — C'est à cause de toi que cela m'est devenu un plaisir, répond l'amie, quelque peu froissée de cette interprétation dénigrante. — Allons donc, rusée, c'est à cause de *vous-même,* riposte assez brutalement Laurence ! »

Mais pourquoi ménagerait-elle cette prétendue sainte? Pauline a fait de son temps le plus précieux et de ses plus nobles facultés un usage *stupide*, presque *impie*, puisqu'elle a négligé de s'instruire à l'école de la vie comme l'a su faire Laurence, inspirée par la religion passionnelle. Elle a démontré, par son exemple, que la pratique de certaines vertus paralyse l'âme des femmes au lieu de la fortifier. — La vieille dame ayant rendu son âme à Dieu sur ces entrefaites, Laurence décide Pauline, devenue libre, à partager son existence parisienne. Mais la dévote transporte dans cette vie nouvelle son orgueil, son besoin d'être admirée pour l'éclat de ses vertus; elle ne peut plus se considérer comme une simple mortelle après s'être trop longtemps *divinisée* de ses propres mains ! — Et laquelle donc de ces deux femmes se « divinise » le plus audacieusement au fond de son âme, objecterions-nous ici? La seule différence entre elles est que les fruits de l'effort chrétien vers l'alliance divine sont profitables à la société, tandis que ceux de l'essor passionnel sont, quoi qu'en disent des psychologues romantiques, de très suspecte conséquence sociale. Quoi qu'il en soit, l'inexpérience de Pauline, jointe à son orgueil, la jette dans les bras d'un séducteur vulgaire; elle parvient à se faire épouser toutefois, mais mènera près de son compagnon la plus malheureuse existence !

Pendant ce temps, Laurence, qui a toutes les séductions et toutes les élégances, vit à Paris comme une reine au milieu de sa cour, parce que l'esprit triomphe de tout (même de l'opinion publique); paisible d'ailleurs au fond de l'âme, comme on l'est sous les orages

passagers quand on a trouvé en soi le vrai but et les véritables moyens de son activité vitale, elle se sent satisfaite d'elle-même et bienveillante à autrui. Il est vrai (et ceci résulte d'un retour sincère de la pensée de Sand sur son propre passé passionnel), il est vrai que la comédienne n'a pas toujours été prudente, bien entourée, sagement posée dans la vie comme elle l'est pendant le séjour de son envieuse amie à ses côtés. Elle a beaucoup souffert dans le passé, tantôt pleurant sur ses illusions de la veille, tantôt regrettant les courageux *élans* (érotiques) de sa jeunesse; mais elle s'est enfin résignée à subir la vie telle que *Dieu l'a faite*, à ne rien craindre comme à ne rien provoquer de la part de l'opinion qui la juge, à sacrifier même souvent l'ivresse de ses rêves à la douceur de suivre un bon conseil (et ces lignes sont de 1839 à n'en pas douter). Elle parvient de la sorte, dans l'exercice de son art aussi bien que dans la conduite de sa vie, à la solution d'un difficile problème, celui de *s'apaiser sans se refroidir* et de se contenir sans s'effacer. Elle exerce les véritables vertus domestiques. Égarée plus d'une fois, elle ne s'est jamais *perdue* et sa mère, Mme S., a su lui faire le sacrifice tacite de ses principes, beaucoup moins libres : sacrifice le plus sublime que puisse suggérer l'amour maternel ! Notons que Solange Dudevant n'a que onze ans à peine en 1839; quelque dix ans plus tard, quand elle s'engagera sur la voie de Laurence, sa mère ne lui fera nullement le sacrifice de principes qui se seront quelque peu modifiés avec l'expérience et avec la venue de l'âge.

Au total, conclut l'auteur de *Pauline*, encore engagée sur les voies de la libre passion, Laurence est d'âme trop élevée pour céder jamais à d'autres entraînements qu'à ceux de son amour. Le respect de soi-même n'exclut pas *le courage du cœur* en effet; insuffisamment soucieuse peut-être de l'opinion publique dès que son âme est envahie par un senti-

ment *généreux,* elle redoute néanmoins et repousse l'imputation d'être *assistée* ou même *protégée* par ses amants ! — Mais aux dernières pages du livre, l'auteur s'aperçoit que le souci de sa propre apothéose morale l'a entraînée un peu loin dans ses affirmations théoriques. Après s'être acharnée, comme nous l'avons vu, sur Pauline, elle proclamera soudain que les vertus austères tiennent sans doute à des facultés *négatives* (!) de notre être, mais qu'on aurait tort de leur refuser pour cette raison une estime équitable ! Dans ces pages confuses et contradictoires, nous lisons donc l'embarras de la femme supérieure que l'expérience éclaire peu à peu de ses lumières, qui persiste toutefois à prêcher le mysticisme esthético-passionnel, par souci de justifier à tout prix l'attitude qu'elle a prise et conserve encore en matière sentimentale, mais dont le regard pénétrant n'est pas sans avoir discerné quels seraient, en fin de compte, les résultats d'une pareille doctrine morale si elle venait à être universellement pratiquée.

2. — L'Artiste possède ici-bas la délégation du ciel.

Liszt a sans doute été le plus efficace éducateur de Sand en matière de mysticisme esthétique proprement dit. Lorsque Balzac esquisse un portrait de ce musicien célèbre sous les traits du chanteur Conti, dans sa *Beatrix,* il le présente comme une nature charmante en apparence, mais en réalité comme un véritable charlatan de beauté. Conti définit, en effet, l'artiste comme un missionnaire directement envoyé du ciel, l'art, comme une religion qui a ses prêtres et qui doit avoir au besoin ses martyrs. Une fois engagé dans cette prédication, ajoute le romancier, il atteint « le pathos le plus échevelé que jamais professeur allemand ait dégurgité à son auditoire »; et son air convaincu *tromperait Dieu !*

Il est certain que Liszt, façonné dans sa patrie hongroise par la philosophie romantique allemande, par l'esthétique de Kant et de ses continuateurs, écrivait alors dans les journaux français des articles où le mysticisme esthétique est professé avec une conviction communicative (1). Sand ne pouvait manquer de s'intéresser à ces spéculations d'une pensée étrangère qu'elle sentait si proche parente de la sienne (par Rousseau leur commun inspirateur) et qui accordait au talent le privilège de l'assistance céleste en toutes circonstances. Elle l'utilisait en outre pour répondre aux préventions qu'elle rencontrait à ce moment chez Michel de Bourges ou même chez Lamennais contre les artistes, serviteurs du luxe, fauteurs de corruption, et surtout concurrents des mystiques démagogues à l'exercice du pouvoir social de droit divin : « Veux-tu me dire à qui tu en as avec tes déclamations contre les artistes, écrivait-elle à Michel dès le 26 avril 1835, dans les *Lettres d'un Voyageur?*... O Vandale ! Employer les mains d'un Liszt à tourner une meule de pressoir !... L'autre jour, tu leur imputais tout le mal social, tu les appelais *dissolvants;* tu les accusais d'attiédir les courages, de corrompre les mœurs, d'affaiblir tous les ressorts de la volonté... » Sans doute, répondait-elle alors, en substance, à ces critiques de son maître, sans doute l'art ne procure pas de pain aux prolétaires, mais il leur apporte des émotions saintes et les gratifie d'un *mystique enthousiasme;* il leur enseigne à *rêver de Dieu* et d'un avenir, *chimérique* peut-être, mais du moins fortifiant et sublime : « Qui t'a donc fait ce que tu es toi-même, Éverard, interroge la grande artiste avec une adroite insistance? C'est *cette fantaisie de rêver le soir!* Et c'est toi, le plus candide et le plus adorablement rustique des hommes de génie, qui vou-

(1) Ils ont été récemment réédités par M. Jean Chantavoine qui les a munis d'une excellente introduction.

drais faire la guerre *aux lévites de ton Dieu!* » En d'autres termes, l'éloquence de Michel le qualifie pour prendre place entre les pontifes du mysticisme esthétique aussi bien que parmi ceux du mysticisme social, et il paraît étrange à sa très mystique admiratrice que son instinct de domination ne le lui dise point à l'oreille !

Échappée à la férule de Michel en 1837, il semble qu'elle soit revenue avec délices vers ce mysticisme esthétique que lui interdisait son rude pédagogue; c'est l'époque de ses romans à sujets vénitiens : *Les Maîtres Mosaïstes,* une constante apologie de l'artiste indépendant, souverain et dédaigneux des approbations vulgaires; *La Dernière Aldini,* qui oppose l'orgueil esthétique à l'orgueil patricien par la bouche du beau ténor Nello, dédaignant la main d'une grande dame : « Nous autres bohémiens, expliquera-t-il, nous ne nous laissons pas beaucoup imposer par les usages du monde et par les lois de la convenance, nous n'avons pas grand'peur d'être repoussés de ces théâtres particuliers où le monde, à son tour, joue devant nous sa comédie et où nous sentons si bien *la supériorité de l'artiste.* Car là, personne ne sait nous rendre les vives émotions que nous savons donner. Les salons nous ennuient et nous glacent en retour de la chaleur et de la vie que nous y portons ! » Aussi le grand chanteur méprise-t-il les gens du monde autant que ceux-ci le dédaignent : « Qu'ils s'*arrangent,* dit-il. Qu'ils nous laissent nous *amuser* sans eux. Laissons-les s'ennuyer sans nous. Narguons l'orgueil des grands, rions de leur sottise, et *vive la Bohême!* »

Après *L'Orco* et *Mattea,* qui n'ont pas d'originalité théorique, *L'Uscoque* est le dernier roman de cette agréable série. Un Uscoque, pour les riverains de l'Adriatique, est, nous explique Sand, une sorte de corsaire byronien, un pirate de marque qui se distingue entre les gens de même métier comme le

requin se signale entre les monstres marins par sa férocité insatiable; et telle est la précaire situation sociale à laquelle est enfin descendu le beau gentilhomme vénitien, Pier Orio Soranzo, un autre Leone Leoni dont l'étrange amour pour la bonne et belle Argyria est curieusement analysé par la plume de Sand. Mais c'est plutôt en nous servant des *Sept Cordes de la Lyre* (1839), dont nous avons parlé déjà, que nous résumerons utilement nos impressions sur la période où le mysticisme esthétique se partage avec le mysticisme social les complaisances de la pensée sandienne. Le personnage principal, Albertus, qui peut passer pour le Faust de la troisième génération rousseauiste, pour le petit-fils du magicien-philosophe de Gœthe, se montre plus onctueux, plus attendri que son aïeul : plus éclairé aussi sur certaines conséquences du mysticisme rousseauiste devenues plus évidentes avec le cours des ans. Sand lui prête des réserves de bon sens mais ne fait pas mine de les approuver entièrement, toutefois : une fois de plus, elle reste partagée entre son hérédité bourgeoise rationnelle et ses propensions mystiques.

Écoutons d'abord un disciple d'Albertus, Wilhelm, formuler la profession de foi esthético-passionnelle que lui inspire son amour pour l'angélique Hélène, une autre élève du même maître : « Je n'ai *plus besoin d'intelligence,* il me suffit de voir Hélène pour comprendre d'emblée toutes les merveilles que l'étude patiente et les efforts du raisonnement ne m'eussent révélées qu'une à une ! Je crois que, par l'*amour,* j'arriverai plus vite à la foi, à la vertu, à la divinité que par l'étude et par l'abstinence ! » C'est l'affirmation platonicienne qui encourage depuis deux mille ans l'érotisme européen, et le sage Albertus y répond de manière aussi topique qu'indulgente : « Peut-être que tes *sens* te gouvernent à ton insu et te suggèrent ces *ingénieux sophismes* que je n'ose combattre de

peur de te paraître *infatué d'orgueil philosophique* (rationnel plutôt)... Cher enfant, sois heureux selon tes facultés ! » Méphisto, que ce sang-froid irrite, décide de tenter cet homme d'expérience et de synthèse méditative d'une manière moins banale que le docteur tudesque. « Au lieu de le rajeunir, dit l'Esprit anti-social, enterrons-le cette fois sous les glaces d'une vieillesse (mentale) prématurée. Tout ce qui *tranchera du romanesque* lui semblera criminel. Il reviendra *franchement cuistre* et c'est là que je l'attends ! »

Avertis de la sorte, les lecteurs de Sand pourront juger qu'Albertus n'est que « franchement cuistre » dans sa pensée lorsqu'elle lui dictera peu après — vis-à-vis d'un autre de ses disciples au nom également germanique, Hans, — cette sévère appréciation du mysticisme esthétique : « Si vous êtes poète, faites des vers et quittez mon école ! Si vous êtes mon disciple, n'égarez pas l'esprit de vos frères par des rêveries fanatiques et *des paradoxes romantiques !* Toutes ces inspirations de la *fièvre,* toutes ces métaphores délirantes constituent un état de maladie purement physique durant lequel le cerveau de l'homme ne peut rien produire de vrai, rien d'utile, *par conséquent rien de beau !* Je n'admets la poésie que comme une formule claire et brillante, destinée à vulgariser les austères vérités de la science, de la morale, de la *foi,* de la philosophie en un mot. » Il ne semble pas y avoir d'ironie dans ce passage, et telle fut, on le sait, la conviction tardive du comte Tolstoï, mais elle risqua de le brouiller avec les admirateurs romantiques de son mysticisme social intrépide.

Pourtant, l'auteur des *Sept Cordes* ne laisse point passer sans contradiction la morale de son grave docteur. Hans riposte aux assertions de son maître par un brillant plaidoyer en faveur de la religion esthétique. Le progrès accompli sous l'impulsion des arts serait, dit-il, le plus certain, le plus rapide et le

plus magnifique de tous si la génération actuelle ne prétendait faire marcher à son médiocre pas les géants de la pensée. Étriquée dans ses sentiments comme dans ses actes, cette génération mesquine proclame impossible ou absurde tout ce qui la dépasse ! Aussi les artistes contemporains sont-ils réduits à travailler *en martyrs,* et s'ils n'ont la ressource d'une grande vertu, s'ils ne sont pas d'*augustes fanatiques,* ils se résigneront à *divertir* au jour le jour leur trop bourgeois auditoire. Thèmes romantiques qui sont alors développés par Liszt, en attendant d'être repris à la génération suivante par Richard Wagner et par son dévot, le jeune Frédéric Nietzsche.

Albertus s'efforce de les réduire à de plus justes proportions rationnelles; il invite les artistes à *modérer leur orgueil* (mystique) et à réaliser par amour de l'humanité le sacrifice de leur enthousiasme « fanatique », sacrifice qu'ils refusent à bon droit de consentir par désir des richesses ou des dispositions sociales. Qu'une méritoire abnégation les incite à enseigner leurs contemporains dans un langage intelligible pour ces derniers ! S'il est vrai que les poètes pénètrent, par une intuition privilégiée, dans les conseils de la Divinité rectrice du monde, ils devraient consentir à nous révéler les mystères entrevus par eux dans un idiome dont nous puissions pénétrer le sens. Sans doute, cette protestation est-elle dictée par la « cuistrerie » dont les maléfices de Méphisto ont affecté le trop sage Albertus, car Hans, le poète, se révolte contre ces prétentions exorbitantes : « Mieux les artistes vous révèlent les mystères de l'Au-delà, et moins vous les comprenez, proteste-t-il avec feu, parce que vous fermez l'oreille à leurs oracles. Ils ont gravi *les degrés du ciel,* ils ont entendu *les concerts des Anges,* ils vous les traduisent à leur mode, mais leur expression retient nécessairement quelque chose d'élevé qui vous semble mystérieux parce que votre organisation paresseuse se refuse à *dépasser les bornes*

de la raison démonstrative. Eh bien, modifiez donc en vous cette organisation imparfaite... par une entière adhésion au triomphe des arts et de la poésie ! La philosophie ne pourra qu'y gagner ! »

La nuageuse héroïne de ce drame philosophique, l'énigmatique Hélène va cependant prendre la parole à son tour pour départager des antagonistes pareillement animés d'intentions droites; elle n'y parviendra qu'en les entraînant à sa suite dans l'empyrée du mysticisme esthétique. Elle possède, nous a-t-on dit, *peu d'intelligence*, ses perceptions sont bornées, la moindre subtilité psychologique la fatigue et l'embarrasse : c'est une sœur par l'esprit des Zdenko, des Gottlieb et autres « innocents » inspirés de Dieu qui figurent à cette époque dans les romans « illuministes » de Sand. En revanche, pour avoir touché hardiment à la lyre magique qui donne son titre à l'ouvrage, elle a paru quelque temps frappée d'une *folie* qui est en même temps une *puissance*. Sa méditation n'a plus besoin de trouver une sanction dans les jugements de la *raison humaine*. Aussi bien, lorsqu'on est fou *d'une certaine manière,* la guérison serait-elle un malheur. Si on la réveillait de son apparente torpeur, Hélène regretterait ses extases, ses rêves sans entraves, ses danses aériennes avec Titania au lever de la lune (toujours les « habitants » de Rousseau ou les compagnons de Corambé). Et quel est l'être obtus qui ne donnerait pas au moins la moitié de sa *grosse santé bourgeoise,* s'il devait obtenir en échange les visions dorées de l'*artiste*.

C'est pourquoi Hélène, ayant longuement vaticiné sur l'avenir social aussi bien que sur le présent esthétique du monde, sera entraînée vers le ciel par l'Esprit de la lyre dans une assomption finale. En vertu de son intercession, Albertus deviendra le protégé de l'Au-delà, et, parce que la sagesse, un peu bien terre à terre, de cet homme de bonne volonté sociale se couronna de foi et de charité, on consent de la lui

pardonner en haut lieu. En d'autres termes, le savant se voit ici toléré par le mysticisme rousseauiste comme le caudataire ou comme le satellite de l'artiste, directement inspiré de Dieu. Sand ne pouvait pas moins faire pour son maître Leroux, qui se considérait beaucoup plutôt comme un érudit que comme un poète.

8. — Les plus dangereux détracteurs de la morale artiste.

Nous avons entendu le ténor Nello opposer, dans la *Dernière Aldini*, la douce et *honnête* liberté des bohémiens de l'art à la corruption fardée des classes dirigeantes, et certes, ni la patricienne Bianca Aldini, ni surtout sa fille Alezia ne sortent à leur honneur des entraînements amoureux qui les portent l'une après l'autre vers le même artiste plébéien. Plus généralement, c'est peut-être la plus immuable de toutes les convictions psychologiques de Mme Dudevant que la corruption profonde des femmes du monde et que l'hypocrisie raffinée qui assure et conserve leur respectabilité de façade. Préparée par les enseignements de sa mère, cette conviction s'affirma dans son âme orgueilleuse après sa rupture avec sa parenté paternelle en 1821, et y fut définitivement enracinée par son indiscipline passionnelle après 1831. Elle eut bientôt creusé si profondément de ses propres mains le fossé qui la séparait de la société régulière que rien n'y put la réintégrer pleinement dans la suite. Et Rousseau fut jadis conduit par des motifs analogues à une semblable attitude.

Le roman de *Valentine* inaugure cette campagne de dénigrement systématique à l'endroit de la femme du monde. La grand'mère de l'héroïne est une survivante de l'ancienne cour, au ton parfaitement cynique; le plébéien de génie, Bénédict, se sent frappé

de stupéfaction en présence de « tant d'usage avec tant de démoralisation, d'un tel mépris des principes joint à un tel respect des convenances ». La vieille dame expirera en murmurant à l'oreille de sa petite-fille ce suprême avis de son expérience : « Prends un amant de ton rang ! » Et sans doute Aurore Dupin avait-elle entrevu des types de ce genre quoique moins poussés à la caricature dans la société de sa grand'mère paternelle, fille d'une danseuse d'Opéra, comme nous le savons, en même temps qu'alliée par son mari à quelques familles de noblesse. — Quant à la mère de Valentine de Rimbault, elle vaut moins encore que la galante douairière, parce qu'elle pratique la dépravation de façon moins franche. Un de ses amants l'ayant délaissée pour devenir celui de sa belle-fille (née d'un premier mariage de son époux), elle poursuit l'infortunée de sa haine et parvient à la déclasser, en sorte que cette victime pourra dire à sa demi-sœur Valentine, avec une amère ironie : « Écoutez plutôt les femmes que *le monde estime*, votre mère ! Celle-là est *irréprochable*. Nul n'a su *positivement* que mon amant avait d'abord été le sien. Elle a tant de *prudence !* » Voilà le *leit motiv* qui sera répété sous maintes formes diverses dans l'œuvre de Sand.

Pulchérie, la fille bien née qui a choisi délibérément la profession de courtisane, brodera quelques variations sur ce thème favori dans *Lélia :* « N'aurais-je pas pu m'asseoir, explique t-elle, parmi les femmes de ma caste, *jouer* comme elles la pudeur, la fidélité et toutes les vertus hypocrites, satisfaire tous mes caprices, assouvir toutes mes passions en consentant à porter un masque et à me placer sous la protection (conjugale) d'une *dupe?* » Nous avons vu ce que *Jacques* pense des femmes du monde. *André, La Dernière Aldini, Horace, Tévérino, Le Meunier d'Angibault, Isidora, Lucrézia Floriani, Monsieur Sylvestre, Césarine Dietrich* nous fourniraient à foison des jugements ou des silhouettes de même tendance.

Arrêtons-nous seulement au type le plus achevé de la « femme du monde » telle que Sand persistera jusqu'à son dernier jour à la concevoir dans son for intérieur et à la représenter dans son œuvre, à la duchesse d'Évereux qui figure dans *Constance Verrier*, dont la rédaction se place dans la seconde partie de l'année 1859.

Cette grande dame, qui conserve, à trente-cinq ans bien comptés, toutes les séductions de la jeunesse, nous expose en effet, de façon particulièrement ouverte et détaillée, sa conception de l'amour et de la vie passionnelle. Son éducation fut entièrement vide; on lui a surtout appris à rayer de son vocabulaire certaines locutions que proscrit l'usage des salons, et c'est donc sur de si graves indices que la duchesse s'est accoutumée à juger les hommes ! Son père et sa mère ont vécu sous ses yeux dans l'*union*, mais cette union ne s'accompagnait pas de *tendresse*, en sorte que le verbe *aimer* n'a jamais frappé son oreille enfantine. On l'a mariée fort jeune à un grand seigneur fort séduisant qui lui a tenu tout aussitôt ce discours : « Avez-vous lu des romans? Non, mais vous vous sentez romanesque, et, sans doute, l'êtes-vous de naissance en effet. Eh bien, il faut vous corriger sans délai d'une *maladie* qui ne sied point à une femme mariée. Je vous prie de rester dans la mesure de l'affection que nous nous devons l'un à l'autre et de ne pas exiger de moi des extases de poète ou des simagrées de théâtre, etc... » Après cette leçon d'antiromantisme cynique, le duc est retourné sans délai à la danseuse d'opéra qu'il entretient.

La duchesse a profité de ces enseignements; elle a vite oublié ses aspirations romanesques, si tant est qu'elle en ait nourri de telles, et le mysticisme esthético-passionnel n'aura point dans la suite de plus railleuse adversaire. Balzac, Dumas, Karr, Sue, Soulié, tous les romanciers issus du rousseauisme sont regardés par elle comme des exaltés, des fous

dangereux, des amants de l'impossible et des abstracteurs de quintessence. L'amour tel que ces gens-là le comprennent lui apparaît comme une espèce de *champignon vénéneux, produit d'une civilisation malade*. Les lyriques de la passion, ajoute encore la duchesse, sont de dangereux empoisonneurs qu'il faudrait pendre, ou plutôt ce sont *de pauvres croyants qui se trompent de siècle !* Elle devrait dire des croyants qui ne savent pas surveiller leur foi, mais cette dernière invective de sa part est, sous la plume de l'auteur qui la lui fait prononcer, un adroit hommage à la céleste lumière dont s'auréole l'amour sans règle aux yeux des mystiques de la passion.

A ces mystiques qu'elle juge égarés par leurs rêves, Mme d'Évereux n'oppose nullement le mysticisme chrétien encadré de raison, la rectitude de la vie sous la règle du devoir, et pour cause; elle les réfute par l'épicurisme destitué de toute prétention platonicienne. Elle s'est formée en effet non par la lecture des romans, mais par celle des *mémoires* de l'ancienne cour de France, Brantôme, Bassompierre, Bussy, Hamilton, Casanova, — et nous ferons observer que cela revient à peu près au même puisque tous ces écrivains ont été formés par les romanciers de leur temps —. Elle a vu, poursuit Sand, les héroïnes de ces récits véridiques conserver à travers toutes les trahisons de l'amour les seuls avantages sérieux de la femme, à savoir la beauté, l'éclat de la position, les triomphes d'un juste orgueil, surtout la jeunesse, le plus longtemps possible ! — En est-il donc autrement des Lélias et des Laurences ? — Et elle a mis leur sagesse en pratique : « J'ai connu, dit-elle en parlant d'elle-même, une personne qui a su unir le plaisir à l'amitié, bannir les grands mots de son vocabulaire, se satisfaire sans blesser personne. Elle a eu les plus brillantes conquêtes, les plus piquantes aventures et nul n'a jamais pu dire qu'elle ait manqué *aux plus austères convenances !* » Elle convient pourtant qu'elle

a connu quelques revers dans sa lutte terrible contre cet œil pénétrant du monde qui est l'opinion publique aux aguets, elle a rencontré des obstacles redoutables et couru des périls extrêmes. Elle avait heureusement pour se soutenir les consolations intérieures de la *puissance assouvie;* elle se sentait à la fois ardente et raisonnable; elle s'en tenait à une *saine* notion de l'amour et ne s'avisait pas d'exiger des hommes ce qu'ils ne sauraient donner, *l'idéal!* Elle ne connaissait pas cette soif de sublimités irréalisables qui rend malheureux les caractères romanesques (mystiques) et sa doctrine se résumait dans un seul mot qui, bien compris, peut devenir l'alpha et l'oméga de l'amour, la *volupté!* On le voit, c'est la lutte contre la morale rationnelle pratiquée par un individualisme armé d'expérience et de calcul. Elle est présentée sous un jour odieux afin de relever, par comparaison, la lutte contre la même morale menée par un individualisme mystique qui se donne comme le serviteur de l'*idéal,* du sublime ou de la Divinité, rectrice des destinées humaines.

Ajoutons qu'une seule femme du monde échappe à ces sévérités de la plume de Sand, car elle comprenait la vie à peu près comme la duchesse d'Évereux, mais son apologiste de génie l'a dotée par reflet d'une auréole de mysticisme passionnel. Nous voulons parler de la baronne de Warens, la « maman » du Messie romanesque et romantique. Assez belle pour spéculer sur ses charmes comme les grandes dames de la cour, lisons-nous dans le morceau que Sand intitule *A propos des Charmettes* et qui parut dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1863, elle préférait *se donner pour rien à des gens de rien!* On sait dans quelles conditions. Mais sans doute était-ce sa façon de servir l'*idéal* et de pratiquer la morale sublime de la beauté.

CHAPITRE II

Le Mysticisme esthétique associé au Mysticisme social.

Comment Sand s'y prit-elle cependant pour associer en son esprit le mysticisme esthétique — qu'elle professait parfois avec un si communicatif enthousiasme — au mysticisme social plus austère qui demeurait sa religion dominante pendant cette période de son existence? Michel de Bourges ne lui avait pas facilité l'amalgame de ces deux inspirations diverses, au temps de son noviciat républicain; c'est ce que démontrent quelques-unes des *Lettres d'un Voyageur;* Lamennais ne s'y prêta pas de beaucoup meilleure grâce, comme le prouvent les *Lettres à Marcie.* Mais Leroux lui rendit enfin cette conciliation plus aisée, car il pratiquait peu l'austérité pour sa part et sa philosophie tout affective de l'histoire était faite pour voiler les contrastes et pallier les incompatibilités; nous en donnerons bientôt quelques preuves. Au surplus son élève tendit d'elle-même avec les années à subordonner sa foi esthétique à ses croyances sociales, en dépouillant courageusement cette foi de quelques traits qui lui semblent pourtant essentiels au premier abord. Nous allons nous en rendre compte.

1. — L'ARTISTE PLÉBÉIEN DÉPOSITAIRE DU SECRET DE DIEU.

Nous savons déjà qu'elle considère le peuple comme dépositaire de l'inspiration divine en matière sociale; toutefois cette assertion gratuite se ferait plus facilement accepter si, ne pouvant encore révéler son

génie d'organisation sociale, le peuple affirmait du moins son génie de création artistique. C'est à lui faciliter cette affirmation que s'est employée quelque temps sa dévote annonciatrice, avec une abnégation assez touchante. Dans *Un Hiver à Majorque,* nous la voyons morigéner un jeune artiste « romantique » (de nuance médiévale et chateaubrianesque) qui fait profession de dédaigner le peuple grossier, et tend à ressusciter par ses œuvres l'esprit de *mysticisme* qui, durant le moyen âge, engendra l'art chrétien, ce sublime enfant du passé de nos races ! Quelle aberration qu'un tel choix aux yeux de George Sand ! « Et comment est-il possible, écrit-elle, que les artistes de France aillent chercher leur inspiration ailleurs que dans le glorieux présent qu'ils contemplent? Ils ont tant de choses à chanter, à plaindre, à illustrer ! Et ils se réduiraient à vivre courbés vers la terre où dorment pour jamais leurs ancêtres ! Ils mettraient dans la poussière du tombeau toutes leurs complaisances ! » L'artiste incriminé de la sorte défend cependant son point de vue par les arguments habituels au mysticisme esthétique. « Dieu a confié, dit-il, aux serviteurs du beau une *mission* sacrée que le monde actuel s'obstine à ne pas reconnaître. Comment vivraient-ils ailleurs que dans ce passé qui sut comprendre leurs pareils? » Mais ce sont là désormais, au jugement de Sand, des considérations dictées par l'*orgueil,* des rêves de risible *vanité.* Dans cet art dont le peintre archaïsant parle sur un ton d'emphase et qu'il fait si grand par la pensée, il ne voit en réalité que lui-même ! L'isolement qu'il souhaite ne serait qu'un moyen de grandir encore à ses propres yeux, de se *déifier* de ses propres mains ! Le tort de pareils égarés est de *ne croire qu'à l'art,* c'est-à-dire, en définitive, à *eux-mêmes.* Et voilà donc, dictée par le mysticisme social, la plus topique condamnation des excès du mysticisme esthétique.

Victor Hugo incarne en ce temps, non sans mot fs,

au regard de Sand les aberrations de l'orgueil artiste ; « Un individu, écrit-elle à Poncy, le maçon-poète, (en juin 1842) un individu qui se pose en poète, en artiste pur, en Olympio, comme la plupart de nos grands hommes *bourgeois* et aristocrates, nous fatigue bien vite de sa personnalité. Les délires, les joies et les souffrances de son *orgueil*... que nous importent ces choses? L'âme de Hugo n'est pas assez *morale!* » Et, quelques années plus tard, elle constatera que les *artistes* et les *littérateurs* sont parmi les ennemis les plus furieux de l'idée *divine,* c'est-à-dire de l'*égalité* sans restrictions. Ne s'avisent-ils pas de prétendre que *la poésie est un sacerdoce,* que l'alexandrin doit régner sur le monde et que l'humanité à genoux doit adorer le littérateur *fils aîné de Dieu?* Voyez plutôt l'attitude de Lamartine et de Hugo, ces évidents aristocrates? — Que d'oublis accumulés de sa part en ces quelques lignes !

Déjà *Le Compagnon du tour de France* nous avait appris que tout homme de talent devrait se tourner vers ses frères du peuple pour les haranguer en ces termes : « On vante mon mérite, *on plie sous ma puissance,* mais ma science, ma force ou mon génie ne me constituent aucun droit qui vous soit nuisible. Je reconnais que le plus simple d'entre vous a droit, tout aussi bien que moi et les miens, au bien-être, à la liberté, à l'instruction ! » C'est pourquoi Huguenin, qui pourrait devenir un grand architecte, préfère rester menuisier parce qu'il *aime* le travail des mains et se *sent ouvrier par tous les pores!* Le roman d'*Horace* pose à nouveau la même question dans les mêmes termes, car Paul Arsène, admirablement doué pour la peinture, y représente l'*abnégation plébéienne* face à face avec l'égoïsme et l'ambition bourgeoises en matière d'art : cette dernière disposition d'esprit étant incarnée sous nos yeux par l'homme qui donne son nom au livre, le peu sympathique Horace. Arsène décide en effet de briser les pinceaux

qu'il maniait déjà en homme de génie, afin de gagner sa vie par un métier : et par un métier qui n'a rien d'esthétique à coup sûr puisque c'est celui de garçon de café. Dans *Consuelo*, l'exhortation à l'humilité esthétique au profit de l'impérialisme plébéien revêt une forme un peu différente : « Il faut, se dit la cantatrice applaudie, que je retrouve mon ancien bonheur, qui consistait tout entier à aimer les autres afin d'en être aimée en retour. Le jour où j'ai cherché leur *admiration*, ils m'ont retiré leur *amour*... La gloire m'a ravi le cœur de mon amant (un artiste aussi, et qui la jalouse). Que l'humilité me rende du moins quelques amis ! » Et son renoncement à la gloire lui restitue en effet la sérénité du cœur ! Tels sont les fruits, tout évangéliques, du sacrifice consenti par le mysticisme esthétique au profit du mysticisme social dans les plébéiens de génie.

A dater de 1840, Sand croit découvrir dans les rangs du peuple un certain nombre de ces génies en espérance. Elle salue avec enthousiasme les publications si vite oubliées, de Magu, le tisserand de Lizy, de Gilland, le serrurier-conteur (gendre du précédent), enfin et surtout celles du maçon Victor Poncy, un toulonnais qui devint son correspondant fidèle et son ami dévoué ! Remarquons au surplus que ce dernier, loin d'imiter les Arsène et les Huguenin, usa de ses qualités natives pour se dégager des rangs du peuple; il resta poète médiocre, mais conquit rapidement la fortune par ses mérites professionnels et la sage économie de son existence. Lorsque Sand, qui ne lui prévoit pas encore cet avenir, accepte de préfacer un de ses recueils lyriques intitulé *Le Chantier* (1844), elle répète que le peuple est l'initiateur providentiel, fatal, nécessaire et prochain, le dépositaire du feu sacré, et qu'il nous réserve, par la grâce de son inspiration, des miracles. Son aspiration continuelle et pour ainsi dire dévorante vers une société *idéale* est le présage de la *révélation* qui approche.

Il devient chaque jour plus *évident* que l'esprit du peuple enfantera sous peu une *religion sociale* : « Allons, poètes prolétaires, à l'ouvrage, prononce pieusement la prophétesse. Trouvez-la donc, cette loi religieuse, sociale et politique qui réunira tous les intérêts en un seul... et si le secret de Dieu ne veut pas encore descendre de son sein dans le vôtre, ne cessez pas du moins de l'*annoncer,* ce secret ! (c'est bien plus facile)... Il gronde sourdement dans vos seins oppressés. C'est vous qui l'enfanterez... Vos filles et vos femmes... feront descendre le messie (prolétarien) sur la terre, et vos *amis,* ces hommes de l'opposition constitutionnelle qui ne peuvent rien ou presque rien aujourd'hui, *inspirés* alors et enflammés par vous, trouveront *facilement* ces moyens politiques qui doivent vous faire asseoir tous ensemble au banquet de l'égalité ! » Que le poète populaire porte donc *bien haut* cette tête que Dieu a bénie. (A celui-là l'orgueil esthétique est permis, comme on le voit, parce qu'il est également Messie social, d'indiscutable façon.) Qu'il conserve pur ce cœur choisi du ciel pour devenir le sanctuaire de ses oracles futurs ! Ses frères, *les nobles puritains de la vertu plébéienne,* seront d'autant plus fiers de son génie qu'eux-mêmes se sentiront plus convaincus de leur *mission* (en sous-ordre) et la feront respecter davantage ! — Voilà donc l'alliance étroitement nouée entre mysticisme esthétique et mysticisme social sous les auspices du messianisme rousseauiste. Nous avons dit que Poncy prêcha l'égalité d'abord, mais finit riche et notable bourgeois de Toulon.

2. — Quelques artistes plébéiens dans les romans de Sand.

Ce prolétaire, qui est aussi un artiste de génie — c'est-à-dire un homme qualifié à double titre pour promulguer les volontés d'En-Haut, — il était beau-

coup plus facile à Sand de le dessiner dans ses romans que de le rencontrer dans la vie. Elle ne s'est pas refusé ce pis-aller et nous a donc tracé d'un pareil Messie quelques silhouettes instructives. Nous avons déjà parlé de Pierre Huguenin, *le Compagnon du tour de France;* il a près de lui un autre compagnon menuisier, le jeune Amaury, dit le Corinthien, qui ressemble physiquement au portrait de Raphaël Sanzio dont se pare notre musée du Louvre et qui *sait tout sans avoir rien appris,* comme il arriva, paraît-il, aux artisans de nos cathédrales gothiques ! Assertion fort peu vraisemblable, mais c'était alors un article de foi pour le rousseauisme esthétique et social que des hommes du peuple produisirent jadis ces chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture, uniquement sous l'impulsion de leurs facultés *naturelles;* on l'admettait également des poèmes homériques, avec des moyens de contrôle encore moindres. Il était difficile d'y aller voir en effet, et ces mystiques assertions pouvaient donc être soutenues sans dommage par leurs auteurs; elles leur procuraient au contraire l'adhésion d'un public préparé par l'atmosphère ambiante aux acceptations irrationnelles.

Amaury est un personnage de second plan. Une expression plus achevée de ce type, qui a eu son heure de prépondérance dans la pensée de Sand ainsi que dans son art, c'est *Tévérino.* Le roman qui porte ce nom est encore agréable à lire (1845) : le début du récit, en particulier, montre une piquante vivacité, et nous savons qu'il arrive souvent à l'auteur de mieux réussir ses exordes que ses péroraisons. Un artiste parisien célèbre, Léonce, se trouve en villégiature dans une ville d'eaux avec une aimable parisienne, mariée à un lord anglais ridicule. Elle succombe sous le poids de l'*ennui* distingué qui est, nous le savons, le lot des femmes du monde dans la conception sandienne de la vie. Léonce a parié de fournir à cette

belle dame blasée *une journée d'imprévu*. Il vous faut de l'amour, n'en fut-il plus au monde, lui dit-il, ou à peu près, pour l'éclairer sur les sources vraies de ses langueurs, et il se dispose à gagner sa gageure en la fournissant d'amour inopiné : circonstance qui lui interdit de se mettre sur les rangs en personne, car il est depuis longtemps fort connu de lady Sabina. C'est pour un homme du peuple qu'il prétend faire battre ce cœur alangui par l'acceptation des convenances mondaines. Sabina ne montre en effet nulle répugnance pour l'idée démocratique, elle ne s'effraie aucunement de l'ascension du peuple vers le pouvoir, mais elle se croit incapable d'aimer jamais dans la classe inférieure : « Plus j'accepte, dit-elle, l'égalité future, moins je me sens en mesure de chérir et de caresser ce que l'inégalité a *souillé dans le passé*. Qu'y a-t-il hors des limites du monde aristocratique? Des bourgeois, race insolente et vulgaire? Du peuple, *race abrutie et malpropre?* Des artistes, race *ambitieuse et profondément égoïste?* L'amour d'une femme du monde est une fleur délicate qui ne saurait croître et s'épanouir dans le premier terrain venu. » Suffisance choquante qui présage de promptes défaites, on le sent.

Ce sera, en effet, sur le plus embroussaillé de ces terrains que Léonce saura faire éclore sans délai, au profit de la fière lady, les fleurs de la passion doublement rédemptrice, et par sa vertu propre et parce qu'elle aura pour objet un délégué plébéien du Très-Haut à l'empire prochain de ce monde. Ayant dirigé sa promenade solitaire vers un vallon voisin de l'auberge alpestre où se déroule l'action, il fait une rencontre opportune; il surprend au bain un homme nu, fier et beau comme notre premier père avant le péché. C'est Tévérino, plébéien, artiste et napolitain, donc triplement recommandé près du lecteur romantique par ses qualités de nature. Le dieu marin se rhabille et quelques mots de conversation révèlent

au peintre parisien dans ce personnage en guenilles, un homme de génie spontané dont l'esprit a même été cultivé quelque peu par la fréquentation des ateliers où il a souvent servi de modèle. C'est d'ailleurs un *lazzarone* typique, doué par conséquent de la faculté d'assimilation superficielle, de la virtuosité imaginative et de la flexibilité morale qui caractérisent ses frères de race. Léonce, admirablement servi par le destin, a donc trouvé l'*imprévu* passionnel en chair et en os; et lady Sabina va perdre son pari.

Le peintre s'entend avec Tévérino pour le présenter, sous des vêtements qu'il lui prête, comme un gentilhomme d'outre-monts à la petite colonie parisienne de l'endroit; et le prétendu marquis joue son rôle à miracle. Il a, pour se faire goûter en tous lieux, une originalité poétique, une sensibilité facilement exaltée et les dons du véritable *artiste*. Ayant séduit Sabina sans effort, il renonce, en galant homme, à pousser trop loin son avantage et s'emploiera même à servir Léonce, qui aime secrètement la jeune femme. Son attitude est d'ailleurs restée parfaitement digne au cours de cette mascarade; il a traité son amoureuse comme une étourdie qu'elle est, *avec un mélange de hauteur et de bonté*. Et de plus en plus, il marche vers l'apothéose dans la suite de ce roman hybride qui commence en anecdote de salon pour finir en hymne au mysticisme esthétique et social. Avec quelque stupéfaction, le lecteur le quittera directeur musical des novices dans un couvent de Bénédictins : car telle est la plasticité mentale de l'homme de génie, issu des rangs du peuple et fermement décidé à n'en point sortir.

Est-il donc préférable d'être, dans la sphère de l'art, Tévérino plutôt que Léonce! N'est-il pas permis d'espérer, de réaliser même une conciliation immédiate entre ces deux types humains — l'un et l'autre chers quoique inégalement chers au Dieu du mysticisme moderne, — qui sont, d'une part l'artiste

formé par l'étude de son art, mais trop souvent empêtré dans les étroites notions morales de la bourgeoisie dont l'adhésion est nécessaire à son succès; et d'autre part, l'artiste plébéien moins complet, plus inégal, plus dédaigneux de l'opinion, mais prophète des radieux lendemains de la société actuelle? Consuelo a tenté parfois de conclure un traité de paix si désirable entre le mysticisme esthétique pur, teinté de complaisance bourgeoise, et le mysticisme esthético-social préparant à ses adeptes une plus étroite alliance avec les pouvoirs d'En-haut. Dans son propre sein, elle a senti en effet se rencontrer et parfois se combattre ces deux ressorts d'action conquérante, l'ambition artistique et l'aspiration démocratique. Le ciel, en lui donnant le talent, lui a refusé par bonheur ce froid et féroce égoïsme qui procure seul à tant d'artistes la force nécessaire pour se frayer un chemin à travers les difficultés et les séductions de la vie. L'homme qu'elle choisit pour lui exposer ses hésitations et ses doutes (cet homme est un jeune musicien de génie, Joseph Haydn) lui répond en artiste pur : « Si j'avais un conseil à te donner, ce serait d'écouter la voix de ton génie et d'étouffer le cri de ton cœur; mais je sais que tu ne le pourrais pas ! »

La grande cantatrice aborde plus tard le même problème avec son maître vénéré, le vieux musicien Porpora, qui s'efforce de la retenir au théâtre en exaltant à ses yeux la sublime *mission* de l'artiste, élu du ciel pour transmettre les suggestions divines à la terre. Mais Consuelo traite de « noble délire » ou même d'enivrement de l'*orgueil* cette essentielle profession de foi du mysticisme esthétique : elle a vu de près, en effet, l'apostolat de l'art; elle n'a guère discerné dans la vie de l'artiste qu'un combat, « une colère concentrée, une rage de tous les instants », et l'art lui a paru bien peu de chose ! « Loin de nous, prononce-t-elle donc avec amertume, loin de nous

méchantes passions, brûlantes fièvres, rancunes et vengeances ! Adieu pour jamais à la gloire et au génie si telles sont leurs compagnes nécessaires ! » Enfin, se précisera, dans son âme avide de clarté, la règle de vie qui la doit conduire aux conciliations tant souhaitées par elle entre son talent et sa foi démocratique; il faut faire comprendre l'art et le faire aimer sans faire en même temps redouter ou même haïr la personne de l'artiste ! « Rêves de jeunesse, murmure en soupirant son vieux maître ! — Si c'est un rêve, le triomphe de l'*orgueil* en est un aussi, riposte la jeune femme, et j'aime mieux le mien ! » L'argument n'est pas convaincant, mais les intentions sont assurément excellentes. Haydn accorde son approbation à cette générosité sublime, bien plus belle à ses yeux que le « délire » esthétique du Porpora.

Enfin dans *Le Piccinino,* qui fut écrit à la veille des événements de 1848, Sand a traité encore une fois de ce difficile accommodement entre les deux croyances les plus essentielles de son âme en ce temps, puisque le feu des passions achève alors de s'amortir en elle : mais elle en traite avec un peu plus d'expérience des hommes et avec le souci de sa responsabilité familiale largement accru par les pénibles événements intimes auxquels nous avons fait allusion déjà. Si, en effet, sa fille Solange s'est assez brutalement soustraite à son influence maternelle, son fils Maurice, heureusement doué pour les arts, travaille alors dans l'atelier de Delacroix, mais commence sans doute à manifester ce défaut de persévérance dans la route une fois choisie, cette disposition d' « amateur » qui devaient rester, sa vie durant, les traits caractéristiques de sa personnalité morale. Aussi sa mère, alors en plein apostolat « communiste », lui laisse-t-elle entendre, — par une inconséquence fort excusable et très *humaine,* — qu'en dépit de son enseignement public de cette époque, elle vou-

drait lui voir pratiquer son art moins en humble artisan qu'en artiste soucieux du succès d'opinion. Elle redoute peut-être que Maurice ne suive l'exemple de Paul Arsène, ce personnage du roman d'*Horace* qui déserte l'atelier de Delacroix pour se faire garçon de café par scrupule de mysticisme social. (C'est la profession que Mme Maurice Dupin assurait naguère avoir été exercée quelque temps par son futur gendre, le père de Maurice Dudevant.)

Sous la visible influence de cette préoccupation, toute « bourgeoise » en son essence, elle rédige le roman sicilien dont nous venons de rappeler le titre et qui, derrière une histoire de brigands sans originalité, dissimule une thèse esthétique intéressante. Le héros du récit, le jeune Michel-Ange Lavoratori, est, cette fois, un artiste-artisan plutôt qu'un artisan artiste comme l'était le *Compagnon du Tour de France* et la nuance ne laisse pas d'être sensible au regard, ainsi qu'on va s'en rendre compte. En effet Lavoratori, devenu peintre de talent, se trouve quelque peu froissé dans son amour-propre par l'humble condition de son père qui, demeuré pur et simple artisan décorateur, l'oblige à fréquenter chez lui de très petites gens. Le *pauvre* enfant, habitué durant ses études à des relations plus relevées, souffre de frayer avec des garçons un peu rudes et un peu bruyants, qui de leur côté lui reprochent de les dédaigner et qu'il s'efforce en effet sans conviction de considérer comme ses pairs. Échos sans doute des impressions de Maurice, comme de celles de Solange, en présence des relations « communistes » et « bohêmes » de leur mère.

Dans le sein d'un de ces honnêtes artisans, le moins vulgaire de ceux qui l'entourent, le jeune Michel-Ange épanchera l'aveu de ses ambitions ou de ses faiblesses, de ses rêves dorés d'avenir ou de ses actuels froissements d'amour-propre. Et le brave garçon qui reçoit ces confidences réconfortera de son

mieux l'ami du peuple qui — tel jadis Henri Beyle-Stendhal, — ne saurait pourtant supporter le contact des mains rudes : « Vois-tu, Michel, lui dit ce philosophe en blouse de travail, tu n'as pas tort à mes yeux. L'inégalité des positions étant, *jusqu'à présent*, la loi du monde, *chacun veut monter, aucun ne veut descendre. Dieu merci*, le peuple aussi veut *grandir!* Moi-même, je cherche à *posséder quelque chose* pour ne pas obéir toujours et devenir libre enfin. Je sais bien que tu *fuis* tes frères d'origine sans les mépriser et sans les haïr. Tu te déplais avec eux et tu les obligerais pourtant dans l'occasion. *Tu t'élances vers le grand monde*, sans effroi ni honte... Mais nous avons peut-être quelque chose qui t'intéresserait si tu le comprenais; cette simplicité qui nous caractérise devrait *frapper de respect et d'attendrissement* ceux qui l'ont perdue ! Va, Michel, travaille, espère, *monte*, pourvu que ce ne soit pas au détriment de l'esprit de justice ou de bonté ! » Et voilà certes, une règle de vie directement *opposée* à celle que prescrivait le *Compagnon du Tour de France* à son entourage.

Michel ne la trouve pourtant pas encore assez complaisante à ses ambitions de pouvoir et il objecte que la *réputation* est indispensable à l'artiste, ce qui suggère cette réponse à son très accommodant interlocuteur : « Tu as *raison*, Michel. Là est ton droit, *par conséquent ton devoir* et ta destinée ! Mais qu'elle est *sombre et cruelle* cette destinée des hommes intelligents sortis du peuple ! Il me semble que *jusqu'à toi* (de même que George Sand jusqu'à Maurice Sand) j'ai eu raison de m'opposer à des dispositions de cette sorte, parce que *les autres étaient réellement vaniteux!* Toi, tu te peins l'art sous des couleurs si grandes et si belles, tu sens si fortement *la noblesse de sa mission*, que *je n'ose plus te combattre*. Il me semble que *toi*, tu as le droit de *tout briser pour parvenir!* » Encore une fois palinodie entière et totale capitulation

« bourgeoise » que de semblables concessions à l'orgueil artiste, revanche de la saine psychologie « impérialiste » de l'être, sur les utopies mystiques que Sand appuie tant bien que mal de son talent depuis quinze années déjà : sagesse un peu bien tardive qui est imposée à la mère de famille par l'accession de ses rejetons à la vie sociale réelle.

Amnistié ou même encouragé de la sorte dans ses très peu démocratiques propensions, Michel se montrera bon prince au surplus : « Tolère-moi, dit-il à son camarade, car je te respecte..: Certains sont faits pour toucher les cœurs, vivre fraternellement avec les simples. D'autres sont appelés à éclairer les esprits et à chercher la lumière, *fût-ce parmi les ennemis de leur race !* » C'est en effet parmi les bourgeois que réside la lumière d'expérience dont le mysticisme rousseauiste sent parfois le besoin quand il prend contact avec les faits. Michel corrige d'ailleurs aussitôt cette concession imposée par le bon sens en parlant dédaigneusement de ces patriciens dont il recherche les bonnes grâces mais qui sont trop *dégénérés* pour influer sur ses convictions démocratiques d'origine et de fond. En ces héritiers des grands noms historiques, réside seulement une « poésie qui les révèle à l'état de figures ou d'ombres si l'on veut ». Ombres si l'on veut, ces ombres lui sont chères. Il aime à passer en *souriant* dans leurs rangs, et nous connaissons, sur les lèvres orgueilleuses de Sand, ce sourire de dédain qui n'est qu'une manifestation nouvelle de l' « impérialisme » vital. Ajoutons que son ouvrier sicilien s'acquerra bientôt le titre de *prince* et que cette promotion sociale imprévue se fera pour le plus grand profit de son art. Si pourtant la guerre sociale se déchaînait sans trop de délai, le grand seigneur prendrait le fusil pour la cause du peuple, mais si le peuple devait être encore une fois vaincu dans son élan de conquête, le prince de fraîche date « recueillant ses cruels souvenirs » ferait « beau-

coup de tableaux » pour immortaliser la mémoire de ces sanglants désastres. Son œuvre, émue et désespérée, n'en aurait que plus de succès.

Tout cela s'adresse visiblement à Maurice Sand; il s'agit de le persuader qu'il peut rester un soldat de l'armée plébéienne et de la conquête *communiste* tout en fréquentant le Tout-Paris de la haute vie; il suffira qu'il se distingue aux salons annuels par des toiles de sujet démocratique. Il est très vraisemblable, en effet, que sa nonchalance native s'abritait en ce temps derrière certains sophismes démagogiques qu'il pouvait récolter à foison dans les écrits de sa mère, de même que la sensualité de Solange empruntait des armes aux sophismes *passionnels* non moins amplement répandus dans cette œuvre éloquente autant qu'abondante. Le *Piccinino* est une réponse au fils comme *Isidora* avait été, sans nul doute, un avertissement à la fille. Vienne d'ailleurs la guerre sociale pour la France, dès l'année suivante, et la mère parlera plus haut que l'héroïne démocratique au cœur de Mme Dudevant; elle quittera Paris pour éviter que Maurice, retenu à Nohant par ses fonctions de maire, ne s'avise de le rejoindre dans la capitale insurgée et d'y exposer ses jours.

CHAPITRE III

Le Mysticisme esthétique associé au Mysticisme passionnel.

Le mysticisme esthétique est beaucoup plus facile à concilier avec le mysticisme passionnel qu'avec le mysticisme social. Ce sont des inspirations étroitement associées entre elles et souvent impossibles à discerner l'une de l'autre, parce que la passion est source d'exaltation esthétique et que réciproquement l'enthousiasme du beau théorique conduit facilement au culte de la beauté vivante. La passion stimule le génie; le génie d'expression verbale ou musicale est un incomparable auxiliaire de la passion. Platon, initiateur mystique par excellence de l'âme européenne, a posé simultanément les bases de ces deux religions qui ne manqueront jamais de fidèles. Nous allons voir que George Sand a utilisé leurs analogies, exploité leurs connexions au profit de son art et de ses amours avec une virtuosité sans égale.

A Venise, sa passion subite pour Pagello, alors qu'elle se trouvait encore engagée quelque peu avec Alfred, l'avait conduite à pousser à l'extrême les thèses du mysticisme passionnel dans *Leoni, Jacques* et les premières *Lettres d'un Voyageur*. De même en 1838, quoique liée à Mallefille, précepteur de Maurice, par une nouvelle décision sentimentale, elle s'éprend soudain de Chopin et il lui faut donc revenir aux plus subtils arguments de la théologie érotique pour justifier à ses propres yeux sa nouvelle inconstance et, au besoin, le partage de ses faveurs auquel elle se déclare résolue désormais, si cela deve-

nait nécessaire pour lui procurer l'immédiate satisfaction de ses nouveaux désirs. Mme Komaroff-Karenine a publié, dans le IIIe volume auquel s'arrête pour l'instant son ample biographie sandienne, une stupéfiante (1) lettre de Mme Dudevant à son ami polonais, le comte Grzymala, très lié avec Chopin son compatriote, et qu'elle prend donc pour confident de ses perplexités présentes ainsi que de ses très probables résolutions du lendemain. Nous y lisons qu'elle s'est sentie « un peu confuse et consternée de l'effet produit sur elle par ce petit être », le musicien des *Préludes*. « Je ne suis pas encore revenue de mon étonnement, ajoute-t-elle avec une naïveté qui désarme; et, si j'avais beaucoup d'orgueil, je serais très humiliée d'être tombée en plein dans l'infidélité du cœur au moment de ma vie où je me croyais *à tout jamais* calmée et *fixée* (près de Mallefille). » Elle ajoute que les bornes qu'elle a souvent essayé de se donner ne lui ont jamais servi à rien en pareille matière : il n'est pas *dans sa nature* de gouverner son être par la raison quand la passion s'en empare; elle est donc toute décidée d'avance à subir de nouveau la « fatalité » qui s'impose à son organisation native. Aussi bien ne doute-t-elle pas que l'amour impulsif ne nous rende meilleur et que, loin de commettre un crime en y cédant, *on s'approche alors de Dieu, source et foyer de cet amour!* (Toujours la suggestion platonicienne.) Après tout, si le ciel nous veut fidèles aux affections une fois nouées sur cette terre, pourquoi donc laisse-t-il ses *anges s'égarer quelquefois parmi nous et se présenter sur notre chemin?*

Une seule chose lui a déplu dans l'*ange* qui lui inspire ces déclarations mystiques de principes, c'est qu'il est trop ange, au sens chrétien rationnel de ce

(1) Nous excusons d'avance les audaces que nous imposera l'analyse, très atténuée, de cette lettre, dans les lignes qui suivent.

mot. Tout en se laissant voir épris d'elle, Chopin a paru, comme les *dévots*, faire fi des grossièretés humaines, rougir des tentations qu'il éprouvait sans doute et craindre de souiller sa passion naissante par un transport de plus ! Or, cette manière pudibonde d'envisager le dernier terme de l'amour a de tout temps *répugné* à notre moraliste romantique. Et écoutons bien l'argument stupéfiant dont elle se sert. Si le dernier embrassement n'est pas une chose aussi *sainte*, aussi pure, aussi dévouée que ce qui le précède, il n'y a pas de vertu à s'en abstenir. (Quelle logique !) Mais en réalité, il est pur et saint comme le reste : ce mot d'amour *physique* dont on se sert trop souvent pour désigner *ce qui n'a de nom que dans le Ciel*, lui déplaît et la choque comme une *impiété* greffée sur une *idée fausse*. Est-ce que les natures *élevées* peuvent aimer d'un amour uniquement *physique?* Est-ce que, d'autre part, les natures *sincères* ne vont pas nécessairement jusqu'au bout de leur sentiment qui *sanctifie* tout ce qu'elles font? L'homme qui a pourtant reçu de Dieu le don de sentir *divinement* ce que les animaux sentent matériellement, l'homme seul s'est avisé de considérer le *miracle* qui s'accomplit à ce moment, dans son *âme* aussi bien que dans son corps, comme une nécessité misérable et d'en parler avec mépris, avec ironie, avec honte ! (Et Tartufe applaudirait ici des deux mains.) C'est en conséquence de cette erreur, qui consiste à séparer l'esprit de la chair dans les matières d'amour, qu'il a fallu créer des couvents et des mauvais lieux ! — On voit quelles régressions stupéfiantes sont les fruits nécessaires de ce mysticisme désencadré de raison !

Nous saurons bientôt, par l'examen de *Lucrezia Floriani*, ce que fut la vie commune entre George Sand et Chopin, mais la profession de foi dont nous venons de rendre compte nous avertit que son auteur est tout près de revenir au mysticisme passionnel

de *Jacques*, sauf à lui apporter quelque correction pour le mettre d'accord avec le mysticisme esthétique et le mysticisme social, si assidûment médités, si publiquement confessés par elle au cours des cinq années précédentes. Voyons donc quelles furent, dans son œuvre romanesque, les plus caractéristiques échos de son émoi passionnel, puissamment renouvelé par sa rencontre avec le virtuose polonais.

1. — Nouveaux commentaires sur les tyrannies du lien conjugal.

Voici d'abord *Gabriel*, un roman dialogué qui fut écrit à Marseille, au retour de Majorque, et dédié au comte Grzymala. Après les rétractations des dernières *Lettres d'un Voyageur* et des premières *Lettres à Marcie*, il marque une régression fort nette vers l'état d'esprit d'*Indiana*, de *Lélia* et de *Leoni*, sans doute parce que les difficultés de la vie de ménage avec Chopin réveillaient alors dans l'esprit de Mme Dudevant, le souvenir de sa vie de famille avec son époux et de ses dissentiments vénitiens avec Musset. Le héros est en même temps une héroïne, un reflet de Sand dans son hybride personnalité, mi-masculine, mi-féminine : car Gabriel-Gabrielle naquit fille d'une des petites maisons souveraines d'Italie et des considérations dynastiques ont engagé ses proches à la faire élever sous des habits de garçon, en dissimulant son sexe véritable. Devenue grande, elle entreprend de ramener au bien son cousin, le comte Astolphe de Bramante, sorte de César de Bazan, aux allures bohèmes, qu'elle aime cependant et auquel elle finit par déclarer son sexe véritable, afin de pouvoir devenir sa maîtresse, par une libre décision de sa volonté émancipée. Ajoutons que c'est comme *artiste*, expressément, qu'elle se juge en droit de pratiquer une entière liberté passionnelle :

« L'amour du beau, lui dira le compagnon de vie élu par elle, le sentiment de l'élégance est une des conditions de ton existence. D'ailleurs que ferais-tu de tes nobles pensées et des poétiques élans de ton imagination au milieu des détails abrutissants d'un ménage régulier et des prévisions *égoïstes* d'une étroite parcimonie? Ces pauvres femmes (mariées) vantent de telles préoccupations par *amour-propre*, et pourtant, vingt fois le jour, elles laissent percer le dégoût et l'ennui dont elles sont abreuvées. » C'est revenir à montrer dans la morale rationnelle et dans la vie régulière les fruits de l'égoïsme le plus froid, les sources de l'ennui le plus accablant.

Mais le ménage fondé sur ces bases fragiles ne tarde pas à se désagréger. Astolphe, comme jadis Musset, retourne à sa vie de débauche, et néanmoins prétend exercer sur sa cousine et compagne une tyrannie conjugale de tous les instants : il se montre follement autoritaire et jaloux. Gabrielle ne saurait plus l'aimer dans l'intempérance et dans le blasphème après avoir rêvé de le chérir dans une inspiration toute religieuse, de l'associer dans son âme à l'idée de Dieu et au désir de la perfection. Bientôt, sa patience est près d'être à bout : « O mon Dieu, soupire-t-elle avec angoisse, faites que *je ne me lasse pas enfin de tout ceci!* » — Pour ramener l'infidèle, elle imagine alors de stimuler, par des apparences de coquetterie, la jalouse disposition d'esprit qu'il lui témoigne dès longtemps sans sujet, mais cette feinte conduit Bramante à la résolution d'*épouser* enfin sa cousine pour la tyranniser avec plus de facilité et la réduire définitivement en servitude. Alors, un prêtre qui jadis éleva Gabrielle sous ses habits de garçon et qui est un catholique fort convaincu, conseille à son élève de *refuser le sacrement* qui la lierait. Ignorant de son sexe tandis qu'il la façonnait par ses leçons, il a en effet travaillé à en faire un *homme* digne de ce nom par le caractère, et il a trop bien réussi

dans son entreprise : il sait qu'elle répugne à l'obéissance servile, qu'elle *ne souffrira jamais un maître,* qu'on n'obtiendra rien de sa volonté par la contrainte et que, consacrant naguère sa libre union avec Astolphe par un serment prêté *à la face du ciel,* elle lui a bien juré fidélité, mais non pas *obéissance* : « Tenez, expose au brutal Bramante cet ecclésiastique de manche large, je vais vous dire une parole imprudente, insensée, contraire à la foi que je professe et aux devoirs qui me sont imposés : *ne contractez pas de mariage avec Gabrielle.* Qu'elle vive et meure *travestie,* heureuse et *libre* à vos côtés. Amante chaste et fidèle, elle sera enchaînée au sein de la liberté par votre amour et par le sien ! » Mais Astolphe persiste dans ses coupables intentions de mariage.

Au surplus son amour prétendu pour la femme dévouée qui lui demeure si généreusement fidèle se manifeste désormais par des explosions d'orgueil sauvage, par la soif de la domination, ou même de la vengeance : chacun de ses soupçons jaloux le jette dans un délire abject, le pousse à souiller ses lèvres aux lèvres des prostituées. Hanté par une inquiétude vague et dévorante, par un mal sans nom, il outrage bientôt publiquement sa compagne (et Leoni avait eu aussi ces instants de folie abjecte, mais sans lasser aucunement Juliette). Gabrielle se résout enfin au suicide et n'est dispensée de ce geste tragique que par la haine farouche de sa famille princière qui la fait assassiner tout à point pour la délivrer du fardeau de la vie. — On le voit, l'auberge de Marseille dictait à la voyageuse abritée sous son toit des inspirations analogues à celle que l'auberge de Venise lui avait fournie jadis. C'est bien un nouveau *Leoni* que les circonstances font couler de cette plume toujours prompte aux confessions et aux récriminations personnelles. Mais Sand a connu des amants plus exigeants que des maris depuis son hiver vénitien : Pagello pendant l'été de la même année, Musset vers

l'automne, Michel un peu plus tard, Chopin à Majorque. Aussi Astolphe, ce Leoni qui veut épouser, ne lui inspire-t-il plus que l'aversion.

Quoique divisé en actes et en scènes, *Gabriel* n'a pas été écrit pour la représentation, non plus qu'auparavant *Aldo le Rimeur* ou les *Sept Cordes de la Lyre* qui sont disposés de même. Mais ce fut peu de mois après que Sand décida d'affronter les feux de la rampe en donnant *Cosima* au Théâtre-Français. La pièce, considérée comme immorale, échoua complètement; Alexandre Dumas fils, cet adaptateur des thèses sandiennes aux nécessités de la scène, n'était pas encore venu rompre le public contemporain aux acceptations rousseauistes. Aussi la préface dont l'auteur a muni son drame est-elle une protestation contre l'inintelligence et la prévention du public bourgeois. Mais pourquoi donc, après avoir réédité *Leoni* sous un costume quelque peu modifié, s'avisait-elle de porter *Jacques* au théâtre, avec quelques précautions oratoires insuffisantes? Une brève analyse de la pièce fera comprendre les étonnements du spectateur.

Cosima, épouse du négociant florentin Alvise Petruccio au temps de la Renaissance, s'éprend follement du bel Ordonio Elisei. « Que ses expressions sont nobles et touchantes, se dit-elle en ouvrant un billet du galant ! Ah, si cet amour est criminel, pourquoi Alvise n'a-t-il *pas su exprimer le sien avec la même éloquence !* » C'est le droit passionnel du génie qui est insinué dans cette singulière excuse. Par malheur, Ordonio n'est qu'un débauché vulgaire auquel Sand ne montre plus la complaisance qu'elle témoignait naguère à Octave, tentateur de Fernande. Il ne se contente pas de l'amour platonique que lui propose tout d'abord Cosima, fidèle à la tradition romanesque, et il retarde son triomphe probable par des exigences prématurées. — Au surplus, Alvise, comme autrefois Jacques, a suivi de près l'intrigue qu'avait

nouée sa compagne : il sait qu'elle n'a pas trahi matériellement son devoir et ne nourrit donc à son égard aucun sentiment de rancune. D'autre part, Ordonio n'aime pas *saintement* la jeune femme et ne mérite donc point de l'obtenir : Alvise n'aura garde de s'effacer devant un galant auquel le Très-Haut refuse les sacrements du mysticisme passionnel. « Si vous eussiez été *digne d'elle*, explique-t-il sous les yeux du public à son larron d'honneur, *j'ignore ce que j'aurais fait.* Je me serais *éloigné*, je me serais peut-être ôté la vie, car je sens dans mon âme une si grande pitié pour ceux qui souffrent, une telle impuissance à faire souffrir, qu'en toutes choses j'aimerais mieux être la victime que le bourreau. » La scène ne supportait pas alors ce que le roman pouvait déjà se permettre. Sans doute certains lecteurs indulgents de *Jacques* sifflèrent-ils le mari de *Cosima*.

Sand a pourtant atténué quelque peu sa thèse vénitienne, puisque Alvise, moins indulgent que le mari de Fernande à des légèretés de jeunesse, ne juge pas Ordonio *digne* de Cosima. Le thème d'*Indiana* se mêle ici à celui de *Jacques* et c'est un Ramière que la Providence a mis sur le chemin de l'épouse insatisfaite. « Je vous dis, moi, que vous n'êtes *pas aimé*, signifie l'époux à l'amant. Une grande bonté de cœur, un rêve de jeunesse, un peu de vanité peut-être ont un instant troublé la conscience la plus pure qui fut jamais. C'est un noble cœur que vous faites saigner, un orgueil légitime et sacré que vous mettez à la torture... Vous êtes devenu un fléau pour l'âme crédule et généreuse qui voulait toujours vous pardonner et qui espérait vous *convertir* !... Il faut que la faiblesse soit protégée, il faut que l'insolence soit *punie !* » Encore une fois le mysticisme passionnel n'est pas mis cette fois de la partie comme il aurait pu l'être, et Alvise reste dans le bon sens, mais le dénouement de l'ouvrage inflige un démenti cruel à la confiance héroïque de cet exemplaire époux.

Au lieu de rentrer dans le droit chemin et de payer son sauveur de sa générosité par un dévouement moins fragile que dans le passé, Cosima s'empoisonne en voyant tromper son espoir érotique; elle montre ainsi son âme beaucoup plus flétrie par la passion illégitime que son mari n'avait voulu le croire et met à néant, autant qu'il est en elle, la thèse, assez rationnelle, de tolérance et de ménagement avant la faute qui avait été défendue par le mari devant le public. — D'ailleurs Sand, emportée par l'habitude, avait d'abord posé Alvise comme un sot, invitant chez lui Ordonio dont il sait déjà les projets, l'aimant même avec élan, parce qu'il *a besoin d'aimer*, explique-t-il avec une naïveté bien proche de la stupidité. C'est seulement vers la fin du drame qu'elle habille soudain ce grotesque en homme moralement supérieur; mais ces volte-face psychologiques, qui déparent quelquefois ses romans, se font encore moins accepter à la scène : elles transforment en marionnettes, mues par le caprice de l'auteur, des personnages qui devraient donner l'illusion de la vie. Ajoutons que cet auteur devait triompher un peu plus tard à bon droit dans cette même salle du Théâtre-Français, quand il plaidera plus discrètement les thèses mystiques que son orgueil lui avait trop longtemps conseillé de prêcher sans précautions suffisantes.

La question du mariage fut de nouveau traitée par elle après quelques mois dans *La Comtesse de Rudolstadt*. L'héroïne de ce récit, la vénitienne Consuelo repousse les propositions galantes du bel Anzoletto qu'elle aime cependant. Elle réclame de lui le mariage, non par conviction toutefois, car elle n'y attache aucune importance, mais seulement pour ne pas violer un serment qu'elle fit jadis à sa mère mourante : « Je ne tiens pas beaucoup, explique-t-elle, à ce que *les patriciennes appellent leur réputation*. Je suis trop peu de chose dans le monde pour attacher

mon honneur *au plus ou moins de chasteté qu'on voudra bien me supposer*, mais je fais consister mon honneur à garder mes promesses. » Et le mysticisme passionnel, que plaida sans nul doute Anzoletto, n'est pas ici lésé par une résolution qui semble le contredire, puisque cette résolution procède d'une circonstance fortuite et d'un sentiment de piété filiale.

En Bohême, Consuelo épouse le comte Albert de Rüdolstadt, mais leur félicité conjugale ne commencera son cours qu'après avoir été traversée par de pénibles épreuves. Le comte a disparu le lendemain de son mariage et sa femme le croit mort; or elle le retrouve trait pour trait, au bout de quelques mois d'aventures diverses, dans un certain personnage mystérieux qui se fait appeler Liverani et vers lequel son cœur la porte au premier regard, quoiqu'elle s'obstine à le juger distinct d'Albert. Ses amis maçonniques, les Invisibles, encouragent cependant par tous les moyens l'inclination qui la pousse vers Liverani, alors qu'elle voudrait demeurer fidèle au souvenir de Rudolstadt et résiste donc à ces suggestions qui lui semblent impies. — En réalité, c'est bien Albert qui se cache sous un nom d'emprunt aux yeux de celle qui porte son nom et voici l'explication, plus ou moins vraisemblable, de son déguisement. Il sait que Consuelo n'a aimé en lui jusque-là que le mystique social, allié du ciel par privilège. Guéri cependant de l'exaltation maladive qui le tourmentait avant son mariage et redevenu beau d'une beauté moins ascétique que par le passé, il voudrait inspirer en outre un amour physique à la jeune femme. Il redoute qu'elle ne revienne à lui par pure fidélité à son devoir lorsqu'elle apprendra qu'il est vivant : quel malheur serait le sien s'il avait l'impression qu'il entrave le moins du monde Consuelo dans l'exercice de sa pleine liberté sentimentale et que, peut-être, il lui dérobe *les émotions d'un nouvel amour* ! — Toujours l'attitude conjugale de Jacques,

ainsi qu'on le voit, mais les choses tourneront beaucoup mieux pour les conjoints, cette fois.

Il faut savoir en effet que les succès de théâtre et de société remportés par la grande artiste à Berlin après son prétendu veuvage, ont fait courir le bruit qu'elle était devenue la maîtresse du roi Frédéric II (et Voltaire aurait bien ri de ce bruit-là)! Alors Albert, toujours à l'exemple de Jacques, s'est aussitôt résigné à l'inévitable : « Je saurai bien renoncer à être heureux pourvu que ce sacrifice lui profite, a-t-il déclaré dès ce moment. Si elle en aimait un autre, je continuerais à l'aimer dans le passé, ange *tombé* que ma vie serait consacrée à relever de sa chute et à soustraire au mépris des hommes ! » Mais Consuelo ne serait nullement un ange tombé, remarquons-le, pour aimer un *autre* homme après Albert, si cet homme était libre de lui donner son nom, puisqu'elle se croit veuve. Quoi qu'il en soit, Albert a bientôt reconnu l'inanité des accusations qui ont été portées contre sa femme et il a aussitôt imaginé cette bizarre épreuve qui consiste à se présenter à elle sous un faux nom, à tenter de la conquérir, à la faire ensuite instruire par des officieux que son mari vit encore et va reparaître à ses yeux, mais la laisse entièrement libre d'ailleurs de choisir entre lui et Liverani, qu'elle continue de croire un autre homme — Demandons-nous cependant ce qui adviendrait si l'épreuve tournait contre Albert et si Liverani lui était préféré ! Il n'aurait pas la ressource de disparaître comme Jacques, puisque ce serait dérober du même coup à l'amour de Consuelo son nouvel élu. La situation serait inextricable, ou même franchement comique, en vérité : et il y a là une sorte de caricature involontaire du problème traité jadis avec tant de gravité.

Par bonheur, Consuelo choisit le devoir et la vertu sublime : elle se propose de rester fidèle à Albert qu'on lui dit être vivant et de reprendre la vie con-

jugale avec le comte, bien qu'elle ne l'ait jamais aimé physiquement et qu'elle aime désormais physiquement un homme qu'elle croit distinct de lui. Elle déclare solennellement sa résolution devant le tribunal des Invisibles, assemblés en séance plénière à cet effet, mais sa pâleur mortelle trahit la violence qu'elle est obligée de se faire. Et, sur le constat de cette pâleur, le tribunal ordonne que son divorce sera prononcé contre son gré, puisque c'est à l'homme que visiblement elle aime qu'il lui faut appartenir, en vertu du droit imprescriptible de l'*amour dans le mariage*. Les Invisibles sont en effet les adversaires de la morale bourgeoise et les adeptes du mysticisme passionnel : ils travaillent à briser les entraves anciennes, à inaugurer et à sanctifier *le libre choix du cœur*. Mme de Rudolstadt, ayant encore triomphé, par sa vertu, de cette insistance qui est une épreuve de plus, apprend enfin qu'Albert et Liverani, que Jacques et Octave ne font qu'un, pour son bonheur et celui de cet époux si complet. — On voit quelle atténuation a subi le dénouement du récit fameux, jadis rédigé sous le toit de Pagello.

Bien mieux, dans un commentaire inspiré, l'orateur qui parle au nom du tribunal des Invisibles expose la solution du problème conjugal telle que le propose Sand en 1844 : solution assez hypocrite à y regarder de près, mais qu'il est intéressant néanmoins de comparer avec la déclaration de *Jacques* sur les deux serments féminins de fidélité et d'obéissance, dont l'un était selon lui une absurdité, l'autre une bassesse : « Vous allez, dit cet orateur en s'adressant à ses collègues, vous allez demander à cet homme et à cette femme s'ils veulent s'appartenir exclusivement l'un à l'autre en cette vie. Et leur *ferveur présente* est telle qu'ils vous répondront sans nul doute : Non pas seulement dans cette vie, mais encore dans l'éternité !... Dispensez-les de ces ser-

ments sacrilèges. Laissez à *Dieu* le soin de continuer le *miracle*. Je vous le dis encore une fois, les hommes ne peuvent se porter les garants ni se constituer les gardiens de la perpétuité d'un *miracle*. Que savez-vous *des secrets de l'Eternel?*... Ne touchez pas à l'amour *par la profanation du mariage*. Vous ne réussirez qu'à l'éteindre dans les cœurs les plus purs !... Que le sacrement soit une *permission* religieuse, un encouragement et une exhortation à la perpétuité de l'engagement. Autrement, vous ne verrez jamais s'accomplir sur la terre le *miracle* de la fidélité conjugale dans son entier et dans sa *durée*. Votre loi antireligieuse, votre sacrement antihumain détruiront toujours en vous l'*effet de la grâce !* » Le mariage est donc toléré désormais par le mysticisme passionnel, pourvu qu'il se fasse bien humble et bien reconnaissant de l'accueil qui lui est consenti : la passion, voix de Dieu, peut à la rigueur parler en faveur du même être pendant tout le cours d'une vie, mais seulement en vertu d'un *miracle*, et le sacrement ne doit être qu'une modeste sollicitation de ce miracle qui semble peu compatible avec les plus habituelles dispositions de l'Éternel.

Puis encore le mysticisme social vient à la rescousse du passionnel pour persuader aux époux Rudolstadt que si leur mariage est tolérable, ils auraient pourtant mieux fait de ne pas le conclure naguère. En effet, dans la société nouvelle où il fera si bon d'avoir vu le jour, les épouses ne rencontreront dans leur voisinage que de *chastes sœurs*, gardiennes délicates et jalouses de leur fidélité conjugale. Comment l'époux les tromperait-il encore? Ces mêmes épouses trouveront en outre dans tous les mâles de l'espèce autant de *frères* de leur conjoint, autant de protecteurs-nés du repos de la dignité de celui-ci. Comment le tromperaient-elles à leur tour? — On voit que nous sommes ici dans le monde de Corambé. — C'est à cette heure seulement que la

société pourra s'enhardir jusqu'à concevoir de plus solides espérances pour l'avenir des couples assemblés dans son sein par l'amour. Alors peut-être le prêtre et le magistrat, escomptant avec quelque vraisemblance le *miracle ininterrompu* que suppose tout amour durable, *oseront-ils bien* consacrer au nom de Dieu des unions *indissolubles* avec autant de sagesse et de justice qu'ils portent aujourd'hui, à leur insu, d'impiété et de folie dans leur ministère ! Mais Albert n'aura pas la patience d'attendre le triomphe du régime « communiste » de l'avenir pour jurer à Consuelo une fidélité *éternelle*, et Consuelo, « sublime téméraire », lui répondra tout aussitôt par une promesse non moins audacieuse ! Les voilà donc l'un et l'autre participants de la folle impiété de nos curés et de nos maires (ou du moins des maires de 1844, car le code d'aujourd'hui montre moins de foi dans le *miracle*).

2. — Nouvelle apologie des libres amours.

Horace, publié à la fin de 1841, nous ramène à l'étude de l'union libre, étude continuée ou reprise par Sand à la lumière du mysticisme esthétique et du mysticisme social. Car le sujet du livre est l'aventure passionnelle du plébéien-artiste Paul Arsène, bien plus que celle du bourgeois Horace. Rappelons-en plutôt les événements essentiels. — Une jeune femme du nom de Marthe vit en concubinage avec un cabaretier, le sieur Poisson, dont elle est devenue la maîtresse sans amour, uniquement parce qu'elle s'était réfugiée sous son toit pour fuir les abominables importunités de son propre père. Maltraitée bientôt par ce vulgaire personnage dont elle porte le nom sans l'avoir épousé, elle le quitte pour réclamer la protection de Paul Arsène, le plébéien au grand cœur, qui, doué du génie de son art, y a renoncé pour

se faire garçon de café chez Poisson, par scrupule d'humilité et par stricte conception de son devoir social.

L'ex-Madame Poisson, qui est pourtant *la plus parfaite créature de Dieu*, préférera longtemps au généreux Arsène, qui l'a recueillie et soutenue sans lui demander la moindre faveur en retour, ce bourgeois égoïste et pleutre qu'est le jeune étudiant en droit Horace : amour purement physique au surplus chez cette femme clairvoyante qui doit juger celui qu'elle désire à sa vraie valeur morale. Mais quoi, c'est ainsi que parle en son sein la « voix de Dieu » ! Elle se donnera donc à lui sans conditions ni réserves et en aura bientôt un enfant. Cet enfant sera délaissé par son père et adopté par Paul Arsène lorsque Marthe acceptera ce troisième compagnon d'existence, en nouant avec lui une liaison tout aussi libre que les deux précédentes au surplus. — Telle est la nouvelle *sainte* du mysticisme passionnel.

Afin de mieux mettre ses mérites en relief, Sand a cru lui devoir juxtaposer, à titre de repoussoirs, deux filles de réputation sans tache, les sœurs de Paul Arsène, les Paulines de cette nouvelle Laurence, Louison et Suzanne sont arrivées à Paris de leur village avec toute l'*intolérance d'une sagesse incontestée* jusque-là, mais sans posséder nullement la bonté, la raison (?), la charité fraternelle qui leur seraient nécessaires dans leur nouvelle position, c'est-à-dire dans leur quasi-cohabitation avec le faux ménage de leur frère Paul. Celui-ci excuse de son mieux leur « intolérance » auprès de sa compagne de vie : « Je vous supplie, lui dit-il, de leur pardonner certains préjugés de province, qu'elles auront bientôt perdus, je vous en réponds ! » En effet, Louison (comme naguère Pauline) tournera fort mal sur le pavé de Paris, mais auparavant, cette pécore sera parvenue à inspirer quelques faux scrupules au sujet de Marthe à son frère. Par bonheur, la nature

évangélique de ce dernier le dégagera bientôt d'une influence si *fâcheuse* : il achèvera de comprendre que *ce qu'on appelle les fautes d'une femme sont imputables à la société*, non à des penchants mauvais qui sont *bien rares, Dieu merci*, qui sont exceptionnels même, et, en tous cas, ne tiennent aucune place dans le cœur de sa maîtresse.

Isidora est une autre réhabilitation des libres amours et une réhabilitation plus décidée que jamais, en dépit de certaines prudences dans l'argumentation de l'auteur. — Jacques Laurent, un jeune plébéien de haute intelligence et de grand cœur, est venu à Paris pour y rencontrer de véritables femmes, telles qu'il les rêve et qu'il les devine, car la province ne lui a présenté qu'un seul type féminin, celui de la *prudence* bourgeoise, autrement dit de la *poltronnerie devant l'amour.* Arrivé dans la capitale, il lie connaissance avec la comtesse de S. qui lui paraît une âme sœur de la sienne : c'est une fervente de Rousseau, qui porte sa richesse comme un *châtiment* dans une société qui renferme encore des pauvres et qui regarde comme impies les jouissances que l'argent procure. — Au surplus, cette façon de penser ne l'empêche nullement de mener une vie fort luxueuse : et, entraîné par elle au bal de l'Opéra, Jacques y découvrira bientôt dans cette prétendue grande dame une courtisane qui a pris le nom d'un de ses amants. Mais pourquoi en estimerait-il moins Isidora? Ces femmes sont souvent celles qui ont le plus tendre cœur, l'esprit le plus spontané, la plus noble intelligence, les entrailles les plus maternelles, les dévouements les plus romanesques, les instincts les plus héroïques, parce que, sur la ruine de tous les principes admis, elles ont élevé *le culte du dieu d'amour* (rappelons-nous encore une fois l'apothéose de Laurence dans *Pauline*). Toutefois la bonne entente ne sera pas durable entre Isidora et Laurent parce que ce dernier continue d'associer à sa passion

une velléité de *pardon*, une perspective de *réhabilitation* qui pouvait suffire aux courtisanes pendant les premières générations du romantisme, mais qui les froisse désormais dans leur amour-propre. La soi-disant comtesse retourne donc à son amant du grand monde, qui l'épouse peu après *in extremis*, et lui laisse toute sa fortune. La voilà comtesse pour de bon.

Pendant ce temps, Jacques Laurent est devenu le précepteur des enfants de la sœur du comte de S., l'exquise veuve Alice de T., une véritable femme du monde celle-là, et moins sacrifiée que ses congénères aux rancunes d'ancienne date qui conduisent d'ordinaire la plume de Sand, lorsqu'elle aborde ce domaine social. Le jeune homme lui a bientôt donné son cœur et reçu le sien en retour. Cependant les deux belles-sœurs deviennent amies intimes par la générosité d'Alice, et Jacques de retomber dans les chaînes d'Isidora, et Alice de se préparer à faire ce sacrifice de plus au profit de la femme qu'elle souhaite à son tour de « réhabiliter ». Pourtant, le volage, s'apercevant enfin qu'il n'aime qu'Alice, se consacrera près d'elle à ses devoirs d'éducateur. — La morale de ce récit, psychologiquement fort peu cohérent, pourrait donc être celle-ci : il faut ménager infiniment, caresser même tendrement au besoin l'orgueil légitime des prostituées, ces victimes d'une société mal faite, ces dociles pratiquantes de la loi divine qui appelle la *beauté* à l'empire du monde. A ce prix, on leur préparera une vieillesse rangée et tranquille.

A la même tendance de la pensée sandienne se rattache le drame de *Claudie* qui fut représenté à l'Odéon en 1851 et obtint un succès de larmes : la thèse de cette pièce est à peu près celle que Dumas fils reprendra plus tard dans sa *Denise*, en lui donnant pour cadre un autre milieu social. — Claudie, fille des champs, a fauté sur une fallacieuse promesse de mariage : elle a eu un enfant de son séducteur qui

s'est empressé de l'abandonner aussitôt sans vergogne. Elle n'en sera pas moins épousée au dénouement, en pleine connaissance de cause, par un brave et riche garçon dont sa *vertu* a fait la conquête. — Dans les fermes où elle va offrir son travail, elle est accompagnée par un vieux grand-père, proche parent, par la tournure d'esprit, du Patience de *Mauprat* ou du Jappeloup de *Monsieur Antoine*, et dont la demi-folie, au vernis poétique, a pour charge de dorer au public la forte pilule que l'auteur nourrit le dessein de lui faire absorber, à savoir le mariage dont nous venons de rappeler les antécédents.

L'arrogance dans le péché qui caractérise l'aïeul et la petite-fille sent d'ailleurs d'une lieue son Jean-Jacques et rappelle l'attitude qu'adopte Saint-Preux dans la *Nouvelle Héloïse* après chacune de ses veuleries morales. Écoutons plutôt : « Je ne crains pas, proclame solennellement Claudie, qu'aucune vérité dite sur mon compte me mérite l'affront des bons cœurs et des honnêtes gens ! » Et le vieux Rémy de reprendre en parlant du séducteur : « Elle l'a aimé, elle l'a cru honnête. *Il n'y a que celles qui n'aiment point qui se méfient* ! » Il n'était pas besoin de se méfier, pourrait-on lui répondre, il suffisait de se respecter ! — Puis s'adressant aux parents, provisoirement récalcitrants, du nouvel amoureux de la jeune personne : « Est-ce qu'il est vraiment *digne d'elle*, votre garçon? Qu'il soit honnête et bon ouvrier *tant qu'il voudra*, est-ce qu'il a *montré sa vertu par des épreuves comme la nôtre*? Vous êtes plus aisés que nous, et voilà *tout ce que vous avez de plus que nous en ce monde*. Mais nous verrons là-haut, *nous autres*, qui sera *le plus près du Dieu juste !* » Tout cela est étrangement sophistique, car la vertu de Claudie reste discutable; les parents de son second amoureux ont à leur actif l'honorabilité en outre de l'aisance; et le paradis auquel il est fait appel par l'avocat de la trop fragile pécheresse est celui du mysticisme passionnel,

associé une fois de plus en ces lignes au mysticisme social pour surprendre l'adhésion d'un public, trop bien préparé par son éducation romantique à l'escamotage moral qui lui est servi de main de maître !

Pourtant le bon sens, la psychologie « bourgeoise » perdent rarement tous leurs droits sous la plume d'Aurore Dupin, et le père Fauveau qui donnera son fils à Claudie vers la fin de la pièce avait d'abord formulé cette remarque de moraliste rationnel, pour défendre ses hésitations préalables : « C'est de la rigueur si vous voulez, mais *ça règne partout* et les parents regardent à ça si les enfants n'y regardent pas... Les idées du monde, c'est les miennes et je ne veux point les démolir. Faut pas, *parce que vous savez parler mieux que moi, me prendre pour une bête !* » Les spectateurs de Claudie ne paraissent pas avoir remarqué très nettement cette brève résistance qui honore le fermier Fauveau : George Sand parlait trop bien pour ne pas les faire bêtes à sa volonté ! — La pièce n'alla pas loin cependant. *François le Champi*, *Le Mariage de Victorine*, et *Le Marquis de Villemer*, dont le mysticisme passionnel est beaucoup plus discret, devaient être ses véritables triomphes au théâtre et lui faire enfin connaître à la scène ce succès d'argent, que lui procurait dès longtemps le roman.

Bien mieux, Gilland, le serrurier-conteur, ne se satisfit pas du mysticisme social qui parle sourdement par la bouche du grand-père en guenilles : il écrivit à sa célèbre amie pour critiquer *Claudie*, et notamment la scène où l'aïeul ne se contente pas d'excuser la fille-mère, mais prétend la placer *au-dessus de tout le monde* dès ce monde, en attendant les satisfactions « impérialistes » qui leur sont préparées à tous deux dans l'au-delà. A cette rousseauiste attitude de mysticisme passionnel insuffisamment corrigé par la raison, l'ouvrier, de culture chrétienne, oppose très opportunément la scène évangélique où Jésus se contente, dit-il, de *pardonner* à la femme adul-

tère, sans l'élever sur le pavois. Et telle est bien la différence entre morale rationnelle et morale mystique extrême : ici l'indulgence qui prépare les relèvements, là l'orgueilleuse apologie de la faute qui reste d'un fâcheux exemple. Gilland assurait avoir senti le public froissé parfois au cours de la représentation : c'était de fugitives réminiscences d'un passé moins aveuli, et ce public a fait du chemin depuis lors, car *Claudie*, récemment reprise, n'a pu paraître qu'un morceau fort anodin aux habitués de nos théâtres.

CHAPITRE IV

Le dénouement des amours artistes. « Lucrezia Floriani ».

Aux approches de 1848, sous l'impression des discordes familiales qui troublent si profondément sa vie intime à cette heure de sa carrière parce qu'elle recueille le fruit de ses leçons psychologiques et morales dans son entourage, George Sand revient à la confidence autobiographique dont ses préoccupations d'ordre social l'avaient quelque temps détournée. Elle esquisse alors certains examens de conscience, qui tendent d'ailleurs bien vite à l'apologie personnelle sous sa plume, comme la plupart des confessions mystiques en général et romantiques en particulier. *Isidora* était l'une de ces tentatives, mais la plus intéressante de beaucoup, c'est *Lucrezia Floriani*. Nous allons donc en étudier la genèse et en préciser le sens avant d'en recueillir les précieux enseignements de psychologie mystique et de morale extatique.

1. — George Sand et Frédéric Chopin en 1846.

Examinons tout d'abord ce qu'étaient devenues, par le cours du temps, les relations nouées entre George Sand et Frédéric Chopin avec tant de confiance et d'ardeur en 1838. Le sujet est assez longuement, assez ouvertement traité aux dernières pages de l'*Histoire de ma Vie*. Triste matière à mettre en œuvre pourtant ! Tout le talent, toute la dextérité d'argumentation de la grande artiste ne parviennent pas à sauver son lecteur d'un sentiment de malaise et d'insécurité. Quelle cruelle revanche la vie vraie, qui met en œuvre la nature humaine, « impérialiste »

par essence, n'a-t-elle pas prise en cette circonstance sur les rêves de l'esprit romanesque et de l'outrecuidance mystique !

Entre ces deux cerveaux de génie, le désaccord naquit de leur éducation trop différente. Chopin qui était un incomparable artiste, — et même un romantique en musique si tant est que le mysticisme rousseauiste puisse mettre bien nettement sa marque sur cet art, qui échappe aux précisions logiques, — Chopin s'affirmait en revanche comme un traditionaliste inébranlable et comme un rationnel en morale. Il avait grandi en effet dans une famille unie, patriarcale, respectueuse des disciplines chrétiennes et de la dignité du foyer domestique, nous en aurons bientôt la preuve. Au contraire, Aurore Dupin n'avait joui d'aucun de ces avantages et nous savons que la tradition morale n'avait pas de plus audacieuse adversaire quand ses passions entraient en jeu. Elle sut discerner ce contraste au premier coup d'œil et le nota dans cette lettre étonnante à Grzymala, où nous l'avons vue réprouver, avec tant de malaise et tant d'âpreté, certains scrupules du « petit être » vers laquelle l'entraînait l'amour. Elle nous rappellera plus tard qu'il admirait Ingres et goûtait peu Delacroix; en général ce qui avait un caractère d'exception lui était sujet de scandale et le poussait à s'enfermer « dans tout ce qu'il y avait de plus étroit dans le convenu ! » Il se montrait enfin si fort « aristocrate » dans le choix de ses relations, que son « hôtesse », comme il la nommait à ses amis, hésitait à inviter Victor Poncy ou Hippolyte Chatiron sous son toit lorsqu'il s'y trouvait.

Ces divergences morales essentielles se marquèrent davantage quand les enfants de Mme Dudevant eurent grandi, au cours des huit années que dura cette association passionnelle, car Chopin se crut autorisé, par son intimité d'ancienne date, à intervenir dans leurs désaccords avec leur mère : interven-

tion au plus haut point délicate et périlleuse, qui lui attira l'aversion de Maurice Sand, mais en revanche la sympathie de Solange à qui plaisaient ses instincts aristocratiques. Cette créature de luxe et de beauté sentait en lui un allié contre sa mère dont le mysticisme social suscitait également sa répulsion et son mépris. Un rôle assez important paraît avoir été joué dans ce drame intime par une certaine Mlle de Rozières, maîtresse du comte Antoine Wodsinski qui était l'ami de Chopin et le frère de l'ancienne fiancée du musicien. Cette personne déclassée aurait voulu afficher sa liaison avec le comte, ainsi que Mme d'Agoult l'avait fait avec Liszt : attitude que Sand approuvait, comme bien on pense, mais que condamnait âprement le traditionalisme de Chopin. Mme Karenine donne raison au grand artiste en cette occurrence : elle écrit qu'il manifestait à bon droit son dégoût pour ces *grandes phrases* (les sophismes du mysticisme passionnel), pour ces inconvenances, cette ostentation du scandale qui le choquaient chez Mlle de Rozières, et qu'il ne ressentait pas à moins juste titre *l'indignation d'un homme de goût* devant les déclamations qu'il lui fallait entendre au bénéfice de cette intrigante contre le monde « hypocrite » et contre les convenances « odieuses » ! Nous savons que ce sont là les thèmes du roman sandien depuis ses origines. Maurice Sand, plus docile que sa sœur aux impulsions de sa mère à laquelle il ressemblait bien davantage, faisait chorus avec elle pour célébrer en Mlle de Rozières une *excellente* personne. Au total, le conflit d'opinions peu à peu grandi jusqu'au paroxysme entre Chopin et Sand fut bien celui de la morale et de la pédagogie rationnelles, opposées à la morale et à la pédagogie du rousseauisme mystique. Il anéantit leur attachement mutuel à la longue : « L'amour n'est plus ici, pouvait écrire Mlle de Rozières à son amant pendant un de ses séjours à Nohant... mais seulement

la tendresse et le dévouement... mêlés de regrets, de tristesse et d'ennui *par le choc de leurs caractères*, la divergence de leurs goûts, leurs *opinions opposées !* » La rupture totale ne devait se produire pourtant qu'au mois de novembre 1846.

Nous allons trouver dans *Lucrezia Floriani* les plus instructifs échos de ce conflit théorique; mais, pour justifier notre attentive étude de ce roman très injustement oublié, il nous faut d'abord établir que le héros du récit, le prince Karol de Roswald, est bien un portrait de Chopin. En effet, dans l'*Histoire de ma Vie,* Sand a cru devoir nier qu'elle eût jamais tracé de portraits; elle avance même qu'elle n'aurait pu le faire parce que l'homme est trop peu logique, trop pétri de contrastes dans la réalité pour trouver place tel qu'il est dans une œuvre de l'art. Mais on voit quelle est la portée de cet argument dilatoire. En fait, nous avons assez établi déjà qu'elle n'a guère fait que transgresser cette prétendue règle de l'art au cours de son existence : un portrait n'est pas nécessairement une photographie et ne vise jamais à reproduire tous les aspects de l'homme à la fois, il suffit qu'il nous instruise de ses traits caractéristiques pour que nous soyons autorisés à en proclamer la ressemblance et à en utiliser les données. A la veille de la guerre franco-allemande de 1870, on accusera encore l'auteur de *Malgré tout* — et à très juste titre selon nous, — d'avoir tracé dans ce livre un portrait dénigrant de l'impératrice Eugénie del Montijo, sous le nom de Mlle de Ortosa.

Que le prince Karol et Frédéric Chopin ne fassent qu'un, malgré la dénégation de Sand dans l'*Histoire de ma Vie* (1), c'est ce que Mme Karenine a na-

(1) Notons que Chopin était mort lorsque Sand publia ses mémoires tandis que Musset ne l'était pas. Elle a donc parlé bien plus librement du premier. En revanche, Chopin put lire *Lucrezia*, Musset ne connut pas *Elle et Lui*, et pourtant *Lucrezia* est plus audacieusement sincère à notre avis qu'*Elle et Lui*.

guère affirmé en ces termes péremptoires : « Nous osons réfuter absolument et catégoriquement l'assertion de Sand de n'avoir pas tracé le caractère de Chopin dans la personne du prince Karol... L'auteur lui-même savait parfaitement qui il peignait, quoiqu'il l'ait nié plus tard. » Après quoi, en quatorze paragraphes soigneusement numérotés, la biographe privilégiée de Sand établit son dire de la plus persuasive manière. Il resterait à expliquer toutefois que Chopin ait pu lire *Lucrezia Floriani,* quelques mois *avant* sa rupture avec l'auteur de ce livre, sans protester aucunement contre les transparentes et au total fort malveillantes allusions de l'ouvrage, sans paraître même les apercevoir. Sand assure qu'il ne s'y reconnut en effet que plus tard, et sur les suggestions de quelques malveillants. C'est possible après tout. N'assure-t-on pas que notre propre voix, enregistrée par un bon phonographe, est la seule que nous soyons incapables de reconnaître entre celles qui nous sont familières, parce qu'elle ne parvient jamais à notre oreille que déformée par la transmission interne des os du crâne. Il en est de même au moral et nous nous voyons difficilement tels que nous sommes dans la représentation mentale de nos semblables.

Une fois qu'il se fut reconnu, Chopin semble avoir été profondément blessé de se contempler dans une si déplaisante image, car le 17 octobre 1848, peu avant sa fin, il écrira à ce même comte Grzymala qui avait en quelque sorte présidé à son installation dans l'intimité de Sand : « Je n'ai jamais damné personne, mais, dès à présent, ce que je ressens est si intolérable, que je me sentirais allégé si je pouvais damner *Lucrezia!* » Il avait fallu la brouille totale qui les sépara, les sincérités verbales qui précédèrent sans doute cette brouille, les commentaires de toutes sortes qui en furent la conséquence dans leur entourage pour lui faire connaître tout ce que son « hôtesse » *croyait* avoir souffert à ses côtés par sa faute, et pour

accroître d'autre part sa propre souffrance de longue date jusqu'au paroxysme que trahissent ces lignes véritablement dantesques.

2. — Contrastes de tempéraments et de caractères.

Lions donc plus ample connaissance avec ce jeune prince Karol de Roswald dont nous n'avons encore mentionné que le nom. Au physique, il est d'une beauté charmante : on dirait qu'il n'ait ni âge, ni sexe et qu'en lui revive une de ces créatures idéales dont la poésie du moyen âge chrétien faisait l'ornement de ses temples. L'expression de son visage est à la fois tendre et sévère, chaste et passionnée. Pourtant il sait cacher un froid dédain sous sa politesse exquise, et, seuls, des observateurs superficiels le jugent aussi capable d'*amour* (romantique) que de courtoisie. Son enfance, débile et souffreteuse, l'a fait élever par les siens comme en serre chaude; il a donc été privé de l'expérience personnelle précoce que rien ne remplace; et c'est ainsi que Sand explique l'attitude hostile qu'elle lui prête à l'égard du mysticisme passionnel et du mysticisme social, alors qu'au contraire ce fut l'éducation traditionnelle de Chopin, fondée sur l'expérience morale et sociale des siens qui, aux yeux d'un psychologue de sang-froid, prépara en lui un critique clairvoyant des exaltations passionnelles et sociales de son hôtesse. Karol, expose cependant celle-ci, n'a nulle intelligence de la démocratie tout d'abord; il sait secourir les malheureux, mais s'est habitué à *mépriser la cause de leur détresse* et à regarder le paupérisme comme une plaie *inguérissable* au flanc de l'humanité corrompue. On ne lui a pas appris que les masses peuvent et doivent s'affranchir *insensiblement* de leurs tares. Et voilà un adverbe que Sand employait rarement

pendant la période « communiste » de sa pensée — qui est aussi celle de sa cohabitation avec le musicien polonais. — Nous estimons que celui-ci se serait associé très volontiers aux espérances d'un mysticisme social aussi raisonnablement précautionné dans ses suggestions d'avenir, mais les rancunes de sa compagne préfèrent accuser sa formation *catholique* d'avoir fermé son esprit à l'idée de progrès et son cœur aux misères morales de ses semblables (!), parce que, dit-elle, la doctrine romaine qui sauve les hommes de bonne volonté, ne sait pas *briser la mauvaise volonté* du grand nombre et accepte qu'il y ait peu d'élus parmi beaucoup d'appelés. Sophisme encore une fois, car la formation de la volonté est assurément mieux assurée par le christianisme rationnel de Rome que par l'hérésie romanesque de Rousseau.

Karol n'est pas moins armé contre les tentations du mysticisme passionnel que contre les illusions du mysticisme social. Ainsi, à l'un de ses amis intimes, Salvator Albani, il pardonne difficilement ses galantes « escapades » : il n'aime ce viveur qu'avec des restrictions, de la souffrance, une sorte d'amertume dont la source, insinue sa portraitiste, se trouverait peut-être dans ce sentiment inavoué qu'Albani ne lui paraît pas *susceptible d'être aussi malheureux que lui-même!* Et comment accueillerait-il avec égalité d'âme les confidences que lui prodigue contre son gré ce compagnon de sa jeunesse (Wodzinski sans doute, ou Grzymala) lorsqu'il professe lui-même qu'on ne rencontre jamais qu'*une fois,* sur cette terre, la femme que Dieu vous destina de toute éternité pour compagne, — et nous voilà fort loin en effet des doctrines de *Jacques,* — lorsqu'il estime en outre que l'âme-sœur s'est déjà présentée sur son chemin, puis qu'elle est morte. (Évidente allusion à l'épisode de Marie Wodzinska dans la vie de Chopin.) Pour sa part, il ne veut donc

plus rien admirer ici-bas qui ne soit conforme au type féminin qu'il porte éternellement parfait, éternellement accompli dans sa pensée. Il croit que demander la révélation de l'amour à une femme prodigue de ce bienfait dans le passé, ou même à une femme qui ne lui en apporterait pas les *prémices,* ce serait déroger à ses plus inébranlables principes ! C'est pourquoi la première question qu'il posera sur la grande artiste Lucrezia Floriani, devenue fortuitement sa voisine de campagne, se formulera de la sorte : « A-t-elle eu des amants? » Curiosité qui ne saurait recueillir l'approbation de Sand, on le conçoit, et à laquelle Albani riposte donc avec impatience : « *Peu importe,* puisque c'est la femme la plus intelligente, la meilleure et la plus digne que j'aie jamais rencontrée de ma vie ! » Sur ce point aussi, le pitoyable préjugé du prince procède du *dogme catholique* (nous dirions de la morale chrétienne rationnelle) qu'il accepte dans son ensemble, tout en se permettant quelques incrédulités de détail.

Karol se détourne en vain de Lucrezia : en elle il a rencontré son destin sans le savoir encore. Cette femme est une actrice illustre et de plus un écrivain déjà célèbre. Au physique, elle n'a qu'une stature médiocre, des formes un peu alourdies, et sa voix possède presque trop de sonorité pour l'oreille délicate du prince, accoutumé aux intonations plus discrètes des femmes de son monde. En revanche, avec son profil de camée antique, ses cheveux roulés sans art et sans coquetterie autour de sa tête puissante, sa robe lâche et sans luxe, mais sous laquelle se dessine un corps qui semble une *statue d'impératrice romaine,* sa pâleur calme, ses yeux fatigués mais sereins, ses beaux bras ronds et fermes, elle montre *la tranquille modestie que donne l'habitude de régner!* Karol s'inclinera donc bientôt malgré lui sous ce sceptre conféré par le Dieu du mysticisme esthétique et bien véritablement de droit divin. Ajoutons

que Lucrezia a eu, de quatre amants différents et successifs, quatre beaux enfants qui lui font une couronne de grâces : (souvenir peut-être d'Hortense Allart, amie de Mme Dudevant, car cette belle personne affirmait volontiers, dit-on, des maternités préparées de la sorte; mais sauf cette bravade gratuite à la morale rationnelle, le reste du portrait ne convient qu'à George Sand).

Au moral, la Floriani est une nature active dans le calme, distraite pour elle-même, attentive et vigilante au profit d'autrui. Elle a pour système d'entretenir autour d'elle la bonne humeur, de prendre par leur côté plaisant les contrariétés qu'elle doit subir. Sa manière d'être, sa vie entière, son être lui-même réalise *une incessante éducation* au bénéfice de son entourage ! (Et voici qui nous éloigne un peu de Nohant.) Lucrezia a d'ailleurs plus de mérite qu'une autre à traverser la vie avec tant de sérénité, car nulle femme n'a eu davantage à souffrir. Ce serait en effet une *par trop impossible aventure* que, dotée si royalement par la nature, elle eût vécu sans sacrifier largement à l'amour. Certes, sa conduite est tellement honorable et digne que certaines femmes du monde (Mme d'Agoult?) la fréquentent avec sympathie et même avec *un certain sentiment de déférence,* mais cela ne veut pas dire que cette conduite ait été très *régulière,* et nous le savons déjà. Une grande facilité d'illusion, une aveugle bienveillance de jugement, une tendresse inépuisable de cœur l'ont souvent entraînée sur les voies séductrices de la passion. Il en résulta pour elle beaucoup de faiblesses et de mécomptes, des dévouements héroïques de sa part au profit d'*indignes objets,* une force inouïe qu'elle déploya pour atteindre certains buts, à la fois *sublimes* dans sa pensée et assez misérables dans la réalité. Son existence s'est déroulée de la sorte tout ensemble généreuse, insensée et déplorable. Pour avoir *trop aimé ceux que le Christ a voulu racheter* (!),

pour n'avoir pas cherché tout bonnement la quiétude, la sécurité et le triomphe paisible des prudents de la vie, de ces *insupportables justes* (ô Aristide), qui, du haut de leurs chaises d'or, narguent les souffrances de l'humanité fragile, la Floriani a été sacrifiée par l'opinion publique au lieu d'en être *canonisée* comme elle le méritait si bien !

Il faut pourtant avouer qu'elle prend un malin plaisir à *scandaliser* les insupportables justes par sa stupéfiante franchise. Un vieux gentilhomme ne lui ayant pas marqué tous les égards dont elle se juge digne, elle lui a demandé dans quelle catégorie de femmes il croyait devoir la ranger et elle lui a épargné la peine de la réponse. La dirait-il une courtisane, exposa-t-elle, ou une femme galante ou une femme de mauvaise vie? Il ne l'oserait, car elle n'est rien de tout cela comme elle le démontre avec ampleur. La dira-t-il pourtant une femme *honnête*. Non sans doute, mais il aura tort, car elle a *la certitude de l'être ;* bien mieux, plus hardie que son maître Jean-Jacques qui, sur le tard, se proclamait ami de la vertu plutôt que vertueux, elle prétend au titre de femme *vertueuse,* au moins devant Dieu. Et elle s'attend bien que son interlocuteur lui attribuera là-dessus *une belle dose d'orgueil,* mais nous savons déjà qu'elle ne redoute pas ce reproche. Elle accordera que son orgueil est grand, mais en ajoutant qu'elle n'a aucune *vanité* (?). « Je n'ai pas combattu mes passions, conclut-elle. Si j'ai fait bien ou mal, j'en ai été récompensée ou punie par ces passions mêmes. *Cela ne regarde que moi!* De quels droits les gens qui condamnent autrui disent-ils que l'exemple est dangereux? Du moment que le coupable est condamné, il est *exécuté*. Il ne peut plus nuire ! » On appréciera la portée d'un raisonnement si peu intelligible. Et d'ailleurs, quelques pages auparavant, cette condamnée exécutée nous avait été montrée recevant de femmes irréprochables un traitement plein de

déférence, en sorte que son « exemple » ne laissera pas d'être assez contagieux pour qui l'approche ou la lit.

Quoi qu'il en soit, Karol de Roswald devient follement amoureux à première vue de cette belle personne aux instincts *sublimes* dont les mœurs imprudentes, les dévouements effrénés, la faiblesse de cœur et l'audace d'esprit semblent formuler pourtant une protestation incessante directe et *violente* contre les préceptes de la religion qu'il professe et contre les principes du monde auquel il appartient par sa naissance : préceptes et principes auxquels il se croyait dévoué corps et âme. La Floriani se montre « sceptique ou même rebelle à l'égard des choses que le prince respecte le plus, crédule au contraire, jusqu'au *fanatisme*, à l'égard de celles qu'il a toujours niées pour sa part ! » Et voilà, très heureusement formulée en quelques mots, n'est-il pas vrai, l'opposition foncière de tempéraments et de croyances que nous cherchons à mettre en relief entre Sand et Chopin. Fragiles barrières pourtant contre les impétuosités de l'amour ! La passion se déchaîne enfin, irrésistible, dans le cœur de Karol jusque-là fermé devant elle; il essaye de fuir, mais il tombe malade et ce sont les soins maternels de la grande artiste, émue de compassion à son égard, qui le rappellent à la vie. Comment s'éloignerait-il désormais sans ingratitude?

Lucrezia, — véritablement trop naïve après tant d'expériences érotiques, — accorde foi tout d'abord à la parole du jeune homme qui déclare l'aimer *comme une mère*. C'est qu'à ce moment de sa vie, « veuve de plusieurs amants dont elle n'a jamais eu la pensée de revoir le compte », elle juge terminée sa vie passionnelle. Mais voici qu'elle s'éprend à son tour et l'on pense bien que Karol ne tardera pas à recevoir tout ce qu'il a désiré. Calme et fière dans son « sacrifice », elle le croit pour jamais le plus heureux des hommes ! — Que va-t-il se passer pourtant, après ce

triomphe facile, dans l'âme compliquée du prince? Provisoirement aveuglé, lui aussi, par les flammes de son amour, il pense n'avoir en rien contrevenu à ses très stricts principes et s'estime aussi étranger que jamais à ce mysticisme passionnel qui est la religion de sa maîtresse. En effet, il n'eût éprouvé que du dégoût pour une femme toute pareille à la Floriani par ses aventures, mais qui n'aurait pas été la Floriani; ou en termes plus clairs, il a cédé au charme irrésistible qui émane d'elle et qui lui a fait oublier *pour un temps* (retenons ce mot) tout ce qui n'était pas l'attrait souverain de cette femme! Par malheur, le réveil, inévitable après l'ivresse, le fera de nouveau clairvoyant, ombrageux et méfiant. Alors son amour présent lui apparaîtra comme une trahison de tout son passé, puisque, nous l'avons dit, il croit avoir déjà rencontré et perdu l'âme-sœur, la seule que le ciel lui eût destinée pour compagne au cours de son pèlerinage terrestre. Il reprendra donc le ton critique ou tout au plus condescendant à l'égard de son amie. Or, pour celle-ci, l'idée d'être *protégée* est intolérable! Mille fois plutôt se voir torturée par les travers d'un amant sans délicatesse que de subir la discipline majestueuse d'un pédagogue parfumé!

De son côté, Lucrezia revient peu à peu de sa première extase. Elle s'est accoutumée de longue date à considérer les grands seigneurs et, en général, les favorisés de l'ordre social comme *ses ennemis naturels*. Elle a bien pu se donner l'usage du monde, mais elle est demeurée fille du peuple jusqu'à la moelle des os, et de son extraction plébéienne, elle a conservé un *fond d'orgueil un peu sauvage* contre ce monde qui la tient à distance. Certes, elle porte au besoin dans les salons une telle distinction de manières qu'on la dirait née sur les marches d'un trône, mais elle ne peut souffrir qu'on attribue en elle cette allure noble et ce langage élevé à la fréquentation de la haute société. Elle sent trop bien qu'elle a puisé

tout cela dans son propre sentiment des *hautes convenances de l'art,* dans son *instinct* de la véritable élégance ou dans la fierté *innée* de son esprit. Et cette prétention à la distinction de droit divin caractérise admirablement le mysticisme esthético-démocratique, parvenu à une entière franchise d'expression. La Floriani rit à pleine gorge lorsqu'un marquis de basse expression ou de tournure absurde, lorsqu'une grande dame à la voix rauque et au menton barbu, l'approuvent pour avoir si bien *deviné la bonne compagnie!* Or de telles hilarités doivent choquer étrangement Karol dès qu'il aura retrouvé le sang-froid de les remarquer, mais il n'en comprend point tout d'abord le sens, et, de son côté, elle fait honneur du charme délicat de son amant non point à son éducation et aux habitudes contractées par lui dès l'enfance, mais uniquement à la perfection de son caractère *naturel.* Elle devra changer d'avis par l'expérience, mais, rassurée quelque temps par cette interprétation rousseauiste et mystique des faits, elle peut s'enivrer *saintement* de prestiges qui lui apparaissent chez le prince comme le sceau, visible à tous les regards, de la gratuite alliance divine.

L'un et l'autre illusionnés et rapprochés de la sorte sur un commun terrain d'aveugle extase, ils filent quelque temps le parfait amour : « Va, dit la noble artiste à Karol, mon âme, que je croyais épuisée, était *aussi vierge que la tienne!* J'en suis certaine à présent et je puis *le jurer devant Dieu!* » L'on sait combien le Dieu du mysticisme rousseauiste est un garant commode pour des faux serments de cette sorte. Et d'ailleurs les deux amants que nous avons montré divisés par le mysticisme passionnel et social ont du moins une foi commune dans leur commun mysticisme esthétique. Celui de Lucrezia est plus naturiste sans doute, d'ordre plus sensuel et visuel, tandis que Roswald, insensible à la beauté *extérieure* des choses et aux réalités de sa propre vie, préfère « noyer son

imagination plus exquise et plus libre dans un dialogue avec Dieu lui-même, indépendamment de ses attributs ». (Création musicale par opposition à la création poétique ou romanesque.) Il lui semble qu'il quitte en de tels moments la terre pour se perdre dans un nuage d'or et de parfums, pour se reposer aux pieds de l'Éternel entre sa mère chérie et sa maîtresse adorée. (Allusion sans doute aux improvisations géniales de Chopin sur le piano.) Tout ceci concourt à prolonger chez Lucrezia la durée de son enthousiasme; la mesure habituelle de ses amours est de huit jours à peine, que suivent d'ordinaire une année ou deux d'un dévouement absolu et d'autant plus héroïque qu'il est plus sevré d'illusions. Cette fois, sans qu'elle nous en fournisse exactement le compte, elle nous laisse entendre que ses journées de bonheur aux côtés de Karol ont sensiblement dépassé la huitaine !

3. — Le martyre de Lucrezia.

Au contraire, dans cet Éden où le prince croit respirer de concert avec son amie, il chemine profondément *seul* en réalité et il découvrira soudain cette profonde solitude morale lorsque son ami Albani, qui vient de faire un long séjour dans leur lointaine patrie du Nord, sera revenu près de lui pour évoquer par sa conversation dans la mémoire de Karol tout ce que ce dernier oubliait sous l'influence de son rêve doré : ses traditions de caste, ses parents aristocratiques et ce monde, si exclusif et si fermé, qui est le sien. En même temps cet ami peu discret apporte à la Floriani certains échos d'un milieu bien différent qui est celui de la grande artiste : il lui donne devant Karol des nouvelles de ses camarades de théâtre, de ses impresarios, de ses amants même, et cette évocation en quelque sorte palpable du passé

de la comédienne déchaîne aussitôt dans l'âme de Roswald les fureurs de la jalousie rétrospective. M. Bourget a magistralement analysé dans ses premiers romans cette épreuve qui attend toute femme dont la vie n'a pas été remplie par un seul amour.

Mais la jalouse préoccupation de Karol aura bientôt de plus actuels sujets de tortures. Salvator Albani, dès longtemps fait aux *usages de la maison* et sans penser aucunement à mal, *presse d'un lourd baiser les genoux* de la Floriani sous les yeux de son actuel compagnon d'existence (1). Car cette femme, essentiellement chaste de tempérament et qui aurait fait *une excellente religieuse*, tranquille et fraîche, ne voit aucun mal, aucun inconvénient à de telles familiarités : elle les met sur le compte de la « sympathie » à laquelle elle est accoutumée *comme artiste* et elle croirait ternir *la sainteté de l'amitié* en se tenant trop constamment sur ses gardes. Par malheur, le prince a la *folie* de souhaiter dans son amie l'austérité de manières et le glacial maintien d'une vierge; pour l'avoir placée trop haut dans sa pensée tout d'abord, voici qu'il en vient à la classer beaucoup trop bas, sur de ridicules soupçons ! Il se sent donc torturé par les Euménides et le pis est, qu'en pareille occurrence, au lieu de se fâcher franchement, il fait de l'esprit, il donne cours à sa finesse, subtile et railleuse, mais nullement enjouée, à sa petite gaieté persifleuse et

(1) La visite d'Élisabeth Browning à Sand dans son appartement parisien du square d'Orléans, quelques années plus tard, nous renseigne sur les « usages de la maison ». Là, a écrit l'Anglaise, « des foules d'hommes mal élevés l'adorent à genoux, entre des bouffées de tabac et des jets de salive !... Un Grec la tutoyait et l'embrassait à pleins bras; un homme de théâtre, d'une incroyable vulgarité, se jetait à ses pieds en la nommant sublime ! Caprice de l'amitié, disait alors avec un dédain tranquille et doux, la femme supérieure ! » *Lucrezia Floriani* nous apprend comment Chopin envisageait ses façons de faire.

mignarde dont l'arrière-goût a quelque chose de sec et d'amer !

Le père de Lucrezia, un vieux paysan économe et madré, est également antipathique à Karol qui le voudrait plus distingué, ou, tout au moins, plus *poétique :* il souhaiterait que ce rustique personnage, sans cesser d'être un pêcheur de truite, fût un paysan de théâtre ou d'églogue. — Allusion sans nul doute aux rapports difficiles de Chopin avec Hippolyte Chatiron, le frère naturel et le voisin de campagne d'Aurore Dupin. — Bientôt ce père néfaste accusera crûment le prince de manger l'argent de sa fille en acceptant chez elle une « hospitalité » de si longue haleine, et Karol, exaspéré par cette grossière interprétation de ses sentiments les plus délicats, aura la sensation de *marcher dans la boue* aux côtés de son « hôtesse », lui qui ne trouve pas les nuages assez purs et assez moelleux pour porter le poids de ses pas !

Et pourtant, la véritable pierre d'achoppement dans la vie commune de ces amoureux trop disparates, c'est la question des enfants ! Nous avons dit que la Floriani en élève quatre autour d'elle, nés de quatre pères différents. Cette femme, mère autant qu'amante, a voulu être la mère de ses amants; elle ne saurait renoncer à être celle de ses enfants, et même, avec le temps, ses enfants l'ont toujours emporté sur ses amants dans son cœur, car ces derniers, pris par elle aux enfants *trouvés* de la vie (pour lui emprunter sa pittoresque métaphore), ont dû y retourner tôt ou tard après avoir payé ses soins d'ingratitude. Or Karol a d'abord témoigné l'affection la plus tendre à ces bambins délicieux, sans être suffisamment payé de retour au surplus, car on dirait que ces petits êtres éprouvent près de lui un sentiment de crainte : ils sentent fort bien que ce beau jeune homme n'aime pas les enfants en général (quoiqu'il soit persuadé du contraire), car il ne sait pas supporter leurs caprices incessants, leurs brèves

colères et leurs joies bruyantes. Aussi, le jour viendra-t-il bientôt où, excédé du tumulte de cette marmaille, il se montrera beaucoup moins tendre aux rejetons de sa maîtresse. Albani se voit, en outre, contraint de l'avertir que ces enfants vont grandir, qu'ils interrogeront alors leur mère sur les circonstances dans lesquelles ils furent appelés à la vie, et qu'à ce moment Roswald, par son attitude exigeante et dénigrante à la fois, ne peut manquer de compliquer une situation difficile dont elle se tirerait sans lui à son honneur.

En attendant que sonne cette heure — assez difficile en effet dans la vie d'une femme qui a pensé à elle beaucoup plus qu'à ses rejetons au début de son existence, — le prince critique constamment les méthodes d'éducation de son hôtesse, comme pouvait le faire prévoir au surplus la foncière divergence de leurs principes psychologiques et moraux. Ce système de gouvernement maternel si simple et si bien indiqué par la *nature* (rousseauiste) qui conduit à *adorer* les enfants d'abord et à leur tout *accorder* de ce qu'ils réclament, sauf à les arrêter dans la suite et à les morigéner quand ils *abuseront*, ce système-là est aux antipodes de sa façon de voir. Selon lui, il faudrait ne pas tant se familiariser avec eux, éviter de les tutoyer ou de les caresser, mais plutôt les tenir à convenable distance, en faire de bonne heure de petits hommes ou de petites femmes, bien sages, bien polis, bien soumis, bien tranquilles; il faudrait leur enseigner prématurément beaucoup de choses qu'ils ne peuvent *croire* ni comprendre, afin de les *habituer à respecter la règle établie,* l'usage, la croyance générale, sans s'occuper pour le moment de ce qu'il regarde comme impossible, à savoir de leur démontrer l'excellence et l'utilité du principe dont ces usages et ces règles ne sont que la conséquence; en un mot, il faudrait faire tout l'opposé de ce que fait, de propos délibéré, la Floriani, naguère lectrice enthousiaste

de l'*Émile*. Et il est impossible, en effet, d'opposer plus explicitement la pédagogie rationnelle des aristocraties dignes de ce nom, à la pédagogie mystico-romanesque de Rousseau. En outre Karol qui est artiste autant que traditionaliste et qui pèche souvent par inconséquence, se reprend parfois à porter aux nues ces enfants qu'il juge si mal élevés quand ils froissent ses nerfs de sensitive; il les gâte alors plus que personne et sa tendresse pousse même ses effusions jusqu'à l'absurde! Tout cela fut visiblement peint d'après nature et reflète l'intérieur, si fréquemment agité, du Nohant des années quarante, celui des Augustine Brault, des Rozières et des Clésinger.

A la longue et sous l'influence de semblables divergences, le ménage libre de ces deux êtres, également quoique trop différemment exquis, devient un véritable enfer. Karol révèle soudain les plus étonnantes aptitudes de tortionnaire, si l'on en croit Lucrezia, qui, tout au contraire, pratique la plus attendrissante mansuétude au cours de son martyre. De toutes les colères et de toutes les vengeances, elle juge en effet que la plus noire, la plus atroce, la plus poignante est celle qui affecte de demeurer froide et *polie!* Cent fois plutôt subir la brutalité grossière du paysan qui bat sa femme que la dignité glacée du gentleman qui déchire, sans un geste, le cœur de sa compagne. Tout d'abord la comédienne n'a rien compris aux colères pâles et contenues du prince qui ressemblent à un détachement antihumain, à un *stoïcisme odieux,* à un abandon pour l'éternité; car sa sincérité naturelle lui rendait inintelligibles ces symptômes d'un *dépit guindé.* Mais un jour qu'elle s'est enhardie à poursuivre Roswald jusque dans sa chambre pour le calmer à tout prix, elle l'a trouvé les yeux injectés de sang, les ongles crispés et frémissants comme ceux d'un *tigre!* Sous l'influence de ce paroxysme de rage, toute la suave beauté du jeune homme avait

disparu, pour laisser place à une expression véritablement *infernale!*

La pauvre femme n'en deviendra que plus *angélique* de patience et de bonté pour sa part; elle descendra même à se justifier de soupçons « odieux », en comprimant, par un effort surhumain, son ombrageuse *fierté* naturelle. Héroïsme vain ! Le seul résultat de ce sacrifice, c'est que Karol s'accoutume à considérer ses jalouses insultes comme licites et comme dénuées d'importance ! En de tels moments, il devient intolérable parce qu'il prétend raisonner ses soupçons chimériques et prosterner la vie, *à laquelle il n'y a jamais rien compris,* devant certains principes outrés que lui-même ne saurait définir. Telle est du moins l'interprétation publique que sa compagne juge bon de donner aux intermittentes révoltes de son goût et de son caractère dans l'atmosphère de la morale et de la pédagogie rousseauistes. Tente-t-elle cependant de le guérir ou de le distraire par une feinte gaieté? Il l'accusera d'*insouciance bohème,* ou même d'une *certaine dureté d'organisation populaire.* Car sa gaieté, à lui, se manifeste par une sorte de persiflage précieux; il a l'air de mordre tout doucement, pour s'amuser, et la blessure qu'il inflige atteint jusqu'aux entrailles. Quand il a déclaré *qu'il ne comprend pas cela,* on peut être assuré qu'il méprise profondément tout ce qui a été dit ou pourrait être dit encore sur certaines questions qui prêtent pourtant à la controverse. A une nature riche par *exubérance,* il oppose une nature riche par *exclusivité* seulement : l'accord entre elles est donc impossible. — Toujours l'opposition de l'instinct qui se donne carrière à la raison qui contient et retranche, par docilité aux leçons d'une plus complexe et plus récente expérience.

Le dénouement de cette tragédie intime sera d'une navrante tristesse. Les années passent, les amants continuent de se torturer l'un l'autre. Karol,

qui se plaint de souffrir par Lucrezia, semble reprendre à la fois à la vie et à la santé aussitôt qu'il peut la faire souffrir à son tour ! L'ange de naguère nous apparaît donc enfin sous les traits d'un démon, — ou même d'un vampire nourri de larmes et de sang, — dans l'interprétation exaspérée de sa compagne ! Bien plus, il entreprend de se faire aimer des « versatiles » enfants qui le redoutaient naguère, afin de les tourner contre leur mère (allusion à l'alliance nouée entre Solange et Chopin au foyer de George Sand). Il intervient dans les décisions de celle-ci sur la vocation des siens, lui faisant par exemple un crime d'avoir consenti à ce que son fils aîné Célio (Maurice Sand) embrassât la carrière de comédien (de peintre, dans la réalité) (1) : il voudrait qu'elle *comprimât les instincts* de tous ceux qui l'entourent. Aussi Célio, froissé dans ses préférences, ne cède-t-il pas aux avances du prince, demeure simplement poli à son égard et ne lui adresse jamais le premier la parole. La martyre vieillit prématurément sous cette persécution de tous les instants. Elle meurt enfin de mort soudaine entre les bras de ses proches auxquels elle essaye de sourire encore !

L'auteur de *Lucrezia Floriani* paraît avoir nourri de secrètes inquiétudes sur l'accueil que cet étrange plaidoyer *pro domo* allait recevoir du public, car elle en écrit au catholique Laprade pendant l'été de 1846 : « Soyez averti que c'est très ennuyeux !... Je vous demande seulement une chose, c'est de me dire si *vous méprisez et détestez* Lucrezia? C'est une étude pour moi, et je tiens à connaître l'impression du lecteur, de *certains lecteurs,* sans ménagement ! » A Grzy-

(1) Le destin de ces enfants de l'amour et de l'art sera conté et commenté dans *Le Château des Désertes*. On y voit leur mère, canonisée, les protégeant du haut du ciel, tel que l'imagine le mysticisme esthétique : ils deviennent tous des artistes glorieux.

mala, elle écrira l'année suivante : « Tâche de faire comprendre à Frédéric qu'il doit s'abstenir de s'occuper de mes enfants... Le mal qui ronge ce pauvre être au physique et au moral me tue depuis longtemps... L'affection *jalouse et ombrageuse* qu'il me porte est la cause principale de mes tristesses... Mais quelle situation est la mienne dans cette amitié *funeste* où je me suis faite son *esclave* dans toutes les circonstances où je pouvais le faire sans lui montrer une préférence impossible et coupable sur mes enfants. Je suis arrivée au *martyre*... il se meurt victime de l'attachement insensé qu'il me conserve ! » De tels accents ne trompent pas. Quelle plus éclatante démonstration de l'identité que nous avons supposée, tout le long de notre analyse, entre le prince allemand de Roswald et le Polonais Frédéric Chopin.

4. — Quelques rétractations occasionnelles de la morale esthétique.

Quand nous avons parlé des littérateurs plébéiens que Sand encouragea de ses préfaces ou de ses subsides, nous avons vu le mysticisme social, un instant vainqueur du mysticisme esthétique en son âme, lui permettre de discerner l'excessif orgueil d'alliance céleste qui se trahit trop souvent dans les préceptes de la morale artiste. Dans l'*Histoire de ma Vie,* elle condamnera plus explicitement encore ces artistes incomplets, ces névropathes qui harcèlent les écrivains, devenus célèbres par l'expression de quelque mysticisme tonique à l'impérialisme rationnel des médiocres ou des faibles : le Jean-Jacques de la rue Platrière au XVIIIe siècle comme l'auteur d'*Indiana* dans sa mansarde du Quartier Latin vers 1830 : elle y énumérera les auteurs méconnus qui veulent des protections, dit-elle, les peintres et les musiciens qui n'ont pas de succès parce qu'ils ont *trop de génie* et que

la *jalousie* des maîtres les écrase, les femmes incomprises qui exigent des consolations, les ouvriers démocrates qui ont résolu le problème social et s'engagent à chasser de notre société la misère si on leur donne de quoi publier leur système. Tous sont *infaillibles.* Quiconque en doute est, à leurs yeux, convaincu d'orgueil, d'égoïsme et d'avarice ! » Voilà une pénétrante satire. Mystiques esthétiques, passionnels et sociaux sont ici, comme on le voit, réfutés successivement dans leurs prétentions abusives.

C'est que les événements de 1848 et la réaction qui a dû les suivre ont conduit George Sand à juger l'artiste, aussi bien que l'homme du peuple, avec plus de sang-froid que par le passé, dans ses romans, dans ses lettres ou dans ses notations personnelles. Qu'on relise plutôt ses *Maîtres Sonneurs,* que Taine considérait à si bon droit comme l'un de ses plus attachants ouvrages. La psychologie du paysan-musicien, Joseph, y est d'une justesse d'accent irréprochable. La sympathie que l'auteur lui témoigne est désormais tempérée par le souci des disciplines sociales que ce fantaisiste se plaît à braver sans scrupules, et si les deux charmantes héroïnes rustiques du récit, la sage Brulette et la belle Thérence des bois, lui ont donné l'une et l'autre leur cœur, elles ne laissent pas de le juger *égoïste, dur et ingrat* dans l'occasion. Les éloges, remarquent-elles, le rendent de plus en plus farouche et hautain; sa soif de louanges, à peine satisfaite, lui revient aussitôt plus âcre et plus insatiable que jamais. Après une vie peu digne, il finira mal et prématurément par sa faute. Pourtant, il est constamment excusé, respecté par son entourage après ses plus patentes vilenies passionnelles, en considération du privilège divin qu'il possède. — (Tel Jean-Jacques retrouvant des fidèles après son amour pour Sophie qui fut une trahison de l'amitié à l'égard de Saint-Lambert). — C'est que Joseph est de ceux qui *inventent,* et non pas de ceux qui retiennent seule-

ment; le talent est quelque chose que Dieu estime, puisqu'il ne le donne pas à tout le monde, et l'on doit du secours ou même de la vénération à ceux qu'il a marqués ici-bas comme ses *ouailles de choix*. — Il est facile d'accepter un mysticisme esthétique réduit à des proportions si raisonnables désormais.

Dans *Flaminio*, une comédie représentée en 1854, qui emprunte ses personnages au roman de *Tévérino*, l'accent est déjà tout autre que dans ce roman. Sand nous affirme, il est vrai, dans sa préface, qu'elle a conduit cette fois plus audacieusement ses idées vers leur terme logique qu'elle ne l'avait osé huit ans plus tôt, car, à cette époque, elle n'aurait pas, dit-elle, prolongé l'amour de lady Sabina pour le subtil Napolitain, après connaissance du véritable état civil de ce dernier, en idéalisant même davantage encore cet amour. Cela peut être vrai pour le cas particulier de *Tévérino*, mais, en réalité, elle avait *osé* bien davantage encore au profit du plébéien-artiste dans mainte œuvre de sa jeunesse, en particulier dans *La Dernière Aldini;* et si, dans sa pièce de théâtre, Flaminio peut être durablement aimé d'une femme finement cultivée, c'est qu'il n'a plus grand'chose, en vérité, du contrebandier en guenille qu'était son prototype Tévérino. Ce Flaminio est un artiste, à peu près tel de caractère et de niveau social que le fut M[me] Dudevant débarquant à Paris en 1831 pour y chercher les moyens de vivre indépendante; en outre, dans le cours du drame, il deviendra un ingénieur remarquable, capable d'édifier dans les pays exotiques une colossale fortune. Et voilà donc un fils du peuple qui a vite et heureusment conclu son personnel traité de paix avec la société bourgeoise! Qu'y a-t-il de surprenant à le voir trouver dans les rangs de cette société une constante amoureuse?

La même année que cette pièce de théâtre, parut le roman d'*Adriani* qui peut être considéré comme une partielle rétractation des audaces morales de *Lucre-*

zia *Floriani*. En effet, d'Argères — un gentilhomme de bonne souche qui, devenu grand musicien et grand chanteur, a choisi le pseudonyme d'Adriani pour paraître sur la scène, — est, à peu de chose près, Lucrezia changée de sexe et de classe sociale. De celle-ci, il a le cœur généreux et l'intrépidité amoureuse; il possède également l'une de ces belles organisations que nul excès ne peut flétrir au physique, nulle déception fatiguer au moral. Oublieux sans ingratitude, entreprenant sans outrecuidance, il ne se connaît pas d'ennemis parce qu'il ne hait ni ne jalouse personne au monde; et, en général, il obéit à de *grands instincts religieux*, c'est-à-dire qu'il professe un mysticisme esthétique très propre à rehausser d'un reflet surhumain sa dignité d'artiste-né.

Voilà bien des analogies entre les héros de ces deux livres. Mais les conclusions de l'auteur seront fort différentes après quelques années de réflexion et de maturation par le contact des faits, car Adriani entreprend à son tour, aux côtés d'une jeune *veuve* aristocratique dont il a conquis l'amour, une lutte contre les préjugés que la haute société nourrit à l'endroit des artistes tels que lui : cette société s'incarnant pour eux dans la personne d'une douairière étroitement dévote, de qui dépend jusqu'à un certain point l'intéressante jeune femme. Mais il s'agit cette fois de faire accepter du lecteur non plus un amour libre entre un prince et une fille du peuple, mais un mariage entre deux personnes de naissance noble et qui ne sont que très artificiellement séparées pour un temps l'une de l'autre par le caprice du romancier bien plutôt que par aucun obstacle sérieux. En effet, dans l'état présent de nos mœurs, le passé, assez mouvementé, de d'Argères, est, lors de son entrée en ménage, bien plus facile à faire excuser par les plus revêches douairières que n'était celui de la Floriani par le traditionaliste Roswald. Si nous ajoutons que

l'artiste et celle qui l'aime restent l'un et l'autre parfaitement corrects dans leur attitude réciproque jusqu'à leur légitime mariage, on sentira quel chemin a parcouru la pensée de l'auteur entre 1846 et 1854 et on concevra que le droit de l'artiste au respect de tous, qu'il soit d'ailleurs ou non allié de Dieu par privilège, est plaidé dans ces pages sur un tout autre ton que précédemment.

Rappelons en quelques mots, pour terminer ce chapitre, que la pédagogie rousseauiste de Sand, contre laquelle s'élevait parfois Chopin, ne fut pas couronnée de succès en ce qui concerne sa fille Solange. Pendant son enfance, celle-ci avait été longtemps habillée en garçon par sa mère, chose qui scandalisait encore à cette date et qui choqua vivement Balzac lors de sa visite à Nohant; or, de telles singularités marquent sur le plastique cerveau des novices de la vie : « Je ne sais, écrivait-elle en 1836, aucune manière de plier mes enfants à la forme sociale, j'ai beau chercher quelles raisons on peut donner à un esprit sortant de la main de Dieu et jouissant de sa *libre droiture* pour l'astreindre à tant d'*inutiles et folles servitudes*. A moins d'*habitudes que je n'ai pas* ou d'un *charlatanisme* que je ne peux ni ne veux avoir, je ne comprends pas comment j'oserais exiger que mes enfants reconnussent la prétendue nécessité de nos ridicules extravagances ! »

Au maître de pension à qui elle avait confié sa fille, elle prescrit, en 1840, de ne pas trop la pousser en dehors des voies de la philosophie et de la religion *naturelles*. « L'image de Dieu a été, dit-elle, entourée par le culte de tant de subterfuges et d'inventions étranges que la pensée de mon enfant en doit être détournée. Je tolérerai qu'elle suive, jusqu'à sa première communion seulement, les exercices de piété en usage dans la maison ! » Si Solange devient « sceptique » sous ce toit, ce doit être, opine sa mère, parce que le spectacle des cérémonies catholiques

détruit le germe d'*enthousiasme* que cette mère a tenté de mettre en elle (sous l'influence de Leroux) pour la mission et pour la parole du Christ. On devra donc continuer de lui expliquer la « philosophie du Christ » et de l'attendrir au beau poème évangélique, sans mêler l'Église et le prêtre à sa formation religieuse.

La littérature maternelle tient peu après plus directement sa place dans l'éducation de Solange. A quatorze ans, elle a déjà lu *Valentine, Consuelo, Mauprat* et s'est trouvée, dit-elle, « dans son centre » en fréquentant par la pensée les héroïnes de ces divers romans. Aussi, comme le note M[me] Karenine, — qui est en si parfaite communion d'idées avec l'œuvre de George Sand, — aussi n'apprit-elle jamais à se plier « ni à un principe, ni même à une simple exigence de convenance ou de dignité ! » — Est-ce donc, chez l'éducatrice fourvoyée de la sorte par son mysticisme rousseauiste, un commencement d'appréhension pour l'avenir qui la conduit à nous montrer l'exquise Gilberte du *Péché de Monsieur Antoine* élevée par une vieille servante de si traditionnelle ou même de si prude façon? Est-ce par un pressentiment analogue que le *Piccinino* condamne l'*imprudence généreuse* des parents soigneux de respecter les *penchants* ou les *instincts* de leurs rejetons comme l'expression de la *volonté du ciel* à leur égard?

Bientôt s'installe au foyer de Sand une jeune fille qui forme un vivant contraste avec Solange dans toutes les dispositions de son caractère. C'est cette Augustine Brault, parente éloignée d'Aurore Dupin par la mère de celle-ci, qui, après avoir joué un rôle mal éclairci dans les drames intimes dont fut troublé le Nohant de 1847, a été certainement portraiturée sous les traits d'Agathe, dans la seconde partie d'*Isidora;* elle paraît avoir été aussi attachante et souple que Solange était « indomptable » et autoritaire. — *Mademoiselle Merquem,* écrit beaucoup plus tard

(peut-être sur des notes de ce temps) reflétera aussi quelques-uns des dissentiments de la mère et de la fille à cette époque décisive de leurs relations familiales.

Les précieuses indications de M. Rocheblave et le troisième volume de Mme Karenine (1) sont venus jeter beaucoup de lumière sur le mariage de Mlle Dudevant avec le sculpteur Clésinger, mariage qui exaspéra George Sand : « Elle a été élevée, écrit cette dernière à Poncy le 27 août 1847, dans des conditions de *moralité* (!) qui auraient dû en faire une sainte ou une héroïne ! Mais *ce siècle est maudit* et elle est l'*enfant de ce siècle !* » Du siècle romantique, oui certes, et par conséquent des prédicateurs de la morale rousseauiste qui en ont été si complaisamment écoutés. On sait que le ménage Clésinger tourna fort mal : « *Jeunesse oblige,* écrira bientôt la jeune femme à sa mère,... j'envisage le bonheur comme *le droit le plus sacré de la jeunesse*... le devoir, un de ces grands mots vides de sens... la vertu, une fameuse duperie ! » L'enfant né de cette union, la petite Jeanne, mourut dans ces circonstances pénibles, en grande partie créées par la discorde des siens, et ce fut un coup terrible pour son aïeule qui l'adorait. Puis sa mère glissa plus bas sur la pente des libres amours. On trouvera dans l'Irène de *Monsieur Sylvestre* un portrait cruellement exact de Solange après la définitive destruction de son foyer conjugal et son entière libération passionnelle.

(1) Il faut lire, dans ce troisième volume, les lettres que Sand adressa en juillet 1847 à Mlle de Rozières, en janvier 1851 à Maurice Sand, puis le 23 avril 1852 à Solange en personne : nous les appellerions volontiers la lettre de la rixe, la lettre du crime et la lettre de la prostitution. Ces documents jettent un jour décisif sur le caractère de Mme Clésinger.

LIVRE IV

LES ENSEIGNEMENTS DE L'AGE
PARTIELLE ADHÉSION A LA MORALE RATIONNELLE

« Souvenez-vous de ce que je vous dis : un jour, vous ne croirez plus à aucune secte religieuse, à aucun parti politique, à aucun système social. Vous ne verrez pour les hommes *qu'une possibilité d'amélioration soumise à mille vicissitudes !* »

(*Correspond.*, I, 357.)

« Je me demande si ce que je prends pour *mes bons instincts* n'est pas l'œuvre du christianisme dans l'humanité? Oui, cela doit être ! »

(*Le Diable aux champs*, Ire partie, scène V.)

Nous lisons, aux dernières pages de l'*Histoire de ma Vie*, le récit d'une crise émotive dont George Sand ne nous dit pas la date exacte mais qu'il faut placer au commencement de l'été 1846, sans nul doute, car on rencontre une première allusion à cet événement de sa vie morale dans *Lucrezia Floriani*, rédigé pendant l'automne de cette année-là. Certain jour, expose-t-elle, plus particulièrement torturée et révoltée par les « injustices sans nom » qu'elle devait subir à ce moment dans sa vie intime, elle se retira, pour pleurer à son aise, dans un petit bois qui occupe un des angles du parc de Nohant. En cet endroit, sa

mère édifiait jadis sous ses yeux, pour amuser son enfance, de petits monuments en rocailles : monuments qu'un peu plus tard elle-même se plaisait à transformer en autels consacrés au culte de Corambé, la divinité rousseauiste dans laquelle cherchait instinctivement appui sa juvénile volonté de puissance ou d'expansion sous forme sentimentale. Une fois réfugiée dans cette retraite, si foisonnante, pour sa pensée, de souvenirs, la quadragénaire se prit à repasser toute son existence en sa mémoire, et elle tomba bientôt dans une de ces transes ou demi-extases émotives que Rousseau connut sur le chemin de Vincennes en 1849 et Frédéric Nietzsche dans les hautes vallées de l'Engadine vers la fin de sa vie consciente. Terrassée par l'afflux de ses représentations affectives, elle s'assit sur une pierre, et visitée une fois encore de l'obsession pénible du suicide, elle soulagea son cœur oppressé par des flots de larmes, à l'exemple du Christ sous les oliviers du faubourg de Jérusalem. Puis, de façon subite, il se fit en elle une réaction imprévue, une « grande révolution » de tout l'être moral, aiguillonné par l'instinct de la conservation; après deux heures d'anéantissement et de torture, elle en goûta deux autres de sérénité si pénétrante et si douce qu'elle ne devait jamais les oublier dans la suite.

Il lui parut, pendant ces minutes de ravissement paisible, que sa vie passionnelle était close, de façon définitive cette fois; et elle s'interrogea sur l'usage qu'elle aurait à faire des puissances de sentiment qu'elle sentait encore présentes et exigeantes en son sein. Elle écarta la solution résignée, paresseuse et molle qui se présentait à sa pensée tout d'abord, pour se rallier à un programme d'action énergique. Elle résolut de supporter sans haine et sans rancune à l'avenir les hostilités de la vie, de combattre par la foi des désillusions inévitables, de ne plus former aucun projet ambitieux, aucun rêve de félicité per-

sonnelle en ce monde, mais de songer uniquement au bonheur d'autrui. La passion disparaissant de son horizon sentimental, ne lui restait-il pas encore la *tendresse* pour satisfaire à son instinct le plus profond qui lui disait : il faut *chérir* ou *mourir !* Comme son maître Jean-Jacques l'avait fait vers le même âge, elle décida donc d'écarter désormais de son vocabulaire d'apologie personnelle le mot *orgueilleux* de *vertu* pour le remplacer par celui de *bonté !* Ainsi l'amour-passion, épuré, sublimé jusqu'à devenir l'amour-bonté dont le désintéressement est beaucoup moins discutable, tel devait être dans la résolution prise par Sand et tel fut en effet, jusqu'à un certain point, dans la réalité, le dernier principe de son mysticisme vital.

L'érotisme, de la sorte imprégné d'altruisme volontaire pour se confondre finalement avec ce dernier principe d'activité sociale, lui a dicté la plupart des récits de sa vieillesse : en particulier cette curieuse philosophie de l'histoire qui fut publiée par elle en 1855 sous le titre d'*Evenor et Leucippe* ou *Les amours de l'âge d'or* et sur laquelle nous nous arrêterons un instant tout d'abord. Déjà dans son *Poème de Mirza,* vingt années plus tôt, elle avait écrit que l'homme sauvage éprouve un vague besoin de *répandre son émotion* dans le sein d'un autre homme parce qu'il souffre d'interroger vainement la nature immense. Il cherche donc avec nostalgie son semblable, et, dès qu'il le rencontre, il *s'associe* à lui pour scruter en commun le secret de Dieu. Telle serait donc, selon George Sand, l'origine des sociétés humaines : besoin de savoir complété par le besoin d'aimer; car les *combats,* l'oppression, l'inégalité lui semblent n'avoir pu venir qu'ensuite lorsque cette primitive et douce *civilisation* commença de se *corrompre.* Mais le roman historique d'*Evenor et Leucippe* va beaucoup plus loin sur la voie de la sociologie mystique, comme nous allons nous en rendre compte.

Les savants, est-il exposé dans la préface de ce livre, doivent se résoudre à traiter désormais en *artistes* les problèmes de la préhistoire humaine, qui semblent défier leurs investigations trop scrupuleuses. Ils reconnaîtront aussitôt cette vérité que seul ici-bas l'homme est le *Fils de Dieu,* tandis que les autres êtres sont seulement les *ouvrages* du Créateur. Les sauvages actuels sont des êtres *dégradés,* sans aucune ressemblance avec nos lointains ancêtres. Les hommes et les femmes sont sans doute éclos *par groupes* sur les éminences de l'écorce terrestre comme *les fleurs d'une guirlande,* et, bientôt, l'attraction de l'amour réciproque appelant ces groupes épars à former une société unique, l'âge d'or commença de régner ici-bas. On sait que le biologiste Le Dantec a récemment édifié une sociologie sur le principe de *la capacité de nuire.* George Sand préférait utiliser aux mêmes fins l'amour-bonté, et voici le spectacle, beaucoup plus édifiant, des premiers âges, qu'elle a présenté à ses lecteurs, sinon comme scientifique au sens complet de ce mot, du moins comme extrêmement *vraisemblable!*

A peine l'homme eut-il paru sur la terre qu'un être semblable y fut placé près de lui, à la fois plus subtil d'esprit pour le conseiller, et plus aimant de cœur afin de le persuader en vue du bien de tous. Les hommes ont été de la sorte et dès le principe des éducateurs, ou même, sous la secrète inspiration de Dieu, des *révélateurs* les uns pour les autres. Nous pouvons donc réhabiliter sans crainte l'état de nature, non pour y retourner, certes, puisque ce serait transgresser la loi divine qui nous en a peu à peu éloigné, mais pour nous y reporter par la pensée comme à une situation *douce et bienfaisante,* comme à un berceau parfumé d'amour. Aussi bien serait-ce *insulter la Providence* que de nous le représenter de tout autre manière.

Oui, l'homme primitif appelle *mal* ce qui est nui-

sible *aux autres;* ce qui est doux à *autrui,* il l'appela *bien.* Et, dans le rêve préhistorique de Sand comme dans la rêverie futuriste de Charles Fourier, le rôle initiateur ou directeur dans la société est dévolu à l'enfance instinctive, plus proche que tout autre âge de la nature maternelle et de l'inspiration divine supposée. Ce sont les enfants qui ont été les premiers inventeurs : ce fut leur génie spontané qui dota l'humanité de ses premiers ustensiles (cette affirmation n'est d'ailleurs appuyée sur aucun essai de preuve). C'est pourquoi, si la tendresse et la prévenance étaient alors pleinement assurées à la vieillesse, le *respect et la déférence* allaient non moins irrésistiblement à la première jeunesse, dépositaire de l'Instinct qui dicte les volontés divines. On s'était aperçu que les enfants « arrivaient ici-bas *les mains pleines de découvertes* et l'âme toute remplie de mystérieux secrets ! » Les premiers mots qu'ils balbutiaient étaient surtout recueillis comme des oracles et dilataient le sens du langage, à ce point que certains vieillards se faisaient réputation de doctes à peu de frais, en corrigeant simplement les locutions échappées à leurs petits-fils au berceau, et en les répandant alors autour d'eux avec *une sorte de solennité riante et persuasive !*

On le voit, c'est là une sociologie de bonne grand'-mère qui n'hésite guère à radoter près des berceaux de sa descendance; ce sont les mots naïfs de la petite Nini Clésinger qui ont assurément dicté ces aimables trouvailles historiques à son aïeule. La grande femme de lettres qu'on va s'accoutumer peu à peu à nommer la *bonne dame de Nohant,* négligera le plus souvent désormais le Dieu fantasque et agitant de *Lélia* pour porter tous ses hommages au Dieu des bonnes gens, à celui de Béranger que rajeunissait vers le même temps Victor Hugo dans les *Misérables,* au Dieu qui non seulement ne laisse pas le malin Esprit approcher de ses élus pour les tenter, mais qui

ne se réserve pas même le droit de répression ou de correction dans ce monde ou dans l'autre, ne sachant jamais que *pardonner*, sans conditions ni délai. Dieu n'est pas *juste à notre manière,* exposera Sand à Mlle Leroyer de Chantepie en 1864 : s'il connaissait la nécessité de châtier, de réprimer, de punir, il serait *bien malheureux* et son cœur se briserait à toute heure; les larmes et les cris de sa créature navreraient son infinie *bonté.* Or Dieu ne peut pas être malheureux. Donc nos *erreurs* n'existent pas comme un mal devant lui, il ne réprime pas même les criminels les plus odieux, il ne punit pas même les monstres! — On voit par avance ce qui restera trop souvent des disciplines sociales nécessaires devant les exagérations mystiques de l'amour-bonté.

CHAPITRE PREMIER

« La vieille femme est un autre moi qui commence. »

Après la défection de Chopin, la vie passionnelle est à peu près close pour Aurore Dupin, car on ne saurait donner le nom de passion au sentiment qui l'unit longuement ensuite à Alexandre Manceau, un graveur, phtysique comme le musicien polonais, un artisan demi-artiste, qui, patronné par Maurice Sand, fut recueilli à Nohant où il passa les dernières années de sa vie en y tenant le rôle d'une sorte de majordome. Lorsqu'il s'éteignit à Palaiseau près de George Sand en 1866, celle-ci ressentit un profond chagrin. Les Goncourt nous ont conservé cette boutade de Théophile Gautier revenant d'une visite à sa vieille amie : « Tout de même, Manceau lui avait joliment machiné Nohant pour la copie ! Elle ne peut s'asseoir dans une pièce sans qu'il surgisse des plumes, de l'encre bleue, du papier à cigarettes, du tabac turc et du papier à lettres rayé ! » Il est permis de négliger un aussi discret compagnon de vie, et nous admettrons, en conséquence, que le sommeil des passions était venu avant la cinquantaine pour la persistante essayeuse d'amour.

1. — Liquidations et transitions opportunes.

Demandons aux romans de Sand qui se groupent autour de sa quarantième année le programme d'activité qu'elle y traçait parfois dès lors pour le temps de sa vieillesse prochaine, avec plus de préci-

sion qu'elle ne l'a fait dans le récit emprunté par nous à ses mémoires. La jeunesse, lisons-nous dans *La comtesse de Rudolstadt,* se dépense sans compter vers le dehors, afin d'obtenir en retour le privilège des « hautes révélations » (passionnelles et sociales). Mais l'âge mûr doit solliciter ces révélations et les recevoir dans un état d'auguste sérénité qui soit comme un reflet terrestre des habituelles dispositions de l'Intelligence suprême. C'est pourquoi Dieu intervient à une certaine heure de notre vie pour nous conduire, par une insensible transition, vers cet apaisement nécessaire, et s'il nous retire alors le prestige de la beauté, c'est pour écarter de nous des tentations ou des illusions dont il connaît trop bien la puissance. Que l'on s'incline devant cette volonté d'En-haut, et rien ne sera plus facile que de vieillir, quoi qu'en pensent et quoi qu'en disent tant de femmes, malades d'esprit ou de cœur, que l'on voit rechercher l'amour passionnel hors de saison.

C'est toutefois dans *Isidora* que ces conseils de sagesse sont appuyés par les plus insistants et les plus persuasifs arguments : « Moi, vieillir, s'était dit longtemps cette belle et peu correcte personne, en interrogeant son miroir avec anxiété ! Moi, devenir grasse, lourde et désagréable à voir ! Non, c'est impossible, cela n'arrivera jamais ! » Pourtant, lorsque cette catastrophe s'est produite à l'heure marquée par la nature (on n'était pas alors aussi ingénieux qu'aujourd'hui à la retarder), la pécheresse vaincue par le temps a fait preuve d'une résignation dont elle ne se serait pas crue capable : « La vieille femme, prononce-t-elle alors avec résolution, eh bien oui, c'est une *autre femme,* un *autre moi qui commence* et dont je n'ai pas encore à me plaindre. Cette femme-là est *innocente de mes erreurs passées.* Elle les *ignore,* parce qu'elle ne saurait plus les comprendre et qu'elle se sent incapable de les renouveler. Elle se montre douce, patiente et juste autant que

l'autre était irritable, exigeante et rude. Elle est redevenue simple et quasi naïve comme une enfant depuis qu'elle n'a plus le souci de *vaincre et de dominer* (sur le terrain érotique). Elle répare tout le mal que l'*autre* avait fait, et, par-dessus le marché, elle lui *pardonne* ce que cette autre, agitée de remords, *ne pouvait plus se pardonner à elle-même!* » Cette seconde opération est plus facile et plus attrayante que la première, mais il n'y en a pas moins dans ces lignes un excellent exposé des sentiments qui ont dû être ceux de Sand au seuil de la vieillesse, après la triste conclusion de ses amours avec Chopin. A cette heure de transition difficile et sous l'influence des chagrins intimes auxquels nous avons fait maintes fois allusion déjà, elle savait encore distinguer entre ce qu'elle avait été moralement dans le passé et ce qu'elle formait la résolution de devenir — résolution qu'elle a certainement exécutée pour une bonne part. — Mais le calme revenu dans son esprit y restaurera cet orgueil moral dont elle nous a fourni tant de preuves et lui conseillera d'effacer de son mieux toute frontière entre la période passionnelle et la période grand'maternelle de son existence, de fondre l'une et l'autre dans une abusive interprétation du mot ambigu d'*amour*.

Revenons cependant à ses commentaires sur la transformation d'Isidora par l'influence de l'âge. La comtesse de S. jouit de ce privilège que la vieillesse lui soit arrivée non point remuante et folâtre, comme elle vient trop souvent à d'aussi persistantes amoureuses, mais plutôt grave et recueillie; elle se sent encore le cœur chaud et prétend conserver longtemps ce *bon reste* d'ardeur sentimentale qu'elle évitera désormais de gaspiller en feintes, frivoles ou banales amitiés. Si la jeunesse ressemble trop souvent à un paysage *romantique,* coupé d'abîmes et hérissé de montagnes, la vieillesse bien comprise et sagement acceptée évoque l'idée d'un vaste et beau jardin

en pays de plaine; on ne s'y poursuit plus les uns les autres, par monts et par vaux, pour s'étreindre corps à corps et lutter éperdument dans l'étreinte. On s'y rencontre et on s'y salue de bonne grâce, on s'y serre la main sans rancune et sans regrets. On n'y rougit même point lorsque s'éveille quelque souvenir de folie, parce qu'on a conscience d'avoir tout expié en franchissant le seuil de cette noble prison, dont rien ne vous fera plus sortir. Et pourtant, lorsqu'il s'agit de juger la jeunesse, on se souvient tout à point d'avoir été comme elle; on sait comprendre ce qui se passe là d'*admirable et d'insensé* tout ensemble. On voudrait pouvoir intervenir pour supprimer le second terme de ce jugement avec l'autorité que donne l'expérience, mais il n'est permis aux hôtes du jardin que d'étendre la main vers ceux qui dansent sur les abîmes, pour tenter de les avertir. Encore cela ne sert-il pas à grand'chose puisque les gestes les plus significatifs ne sont pas compris de si loin !

Page exquise de forme, certes, bien que discutable de fond çà et là, car elle renonce trop facilement à doter la génération qui grandit du surcroît d'expérience conquis par celle qui décline, le progrès humain s'étant fait uniquement de ce surcroît : car elle marque aussi trop d'indulgence sereine à un passé d'enseignements anarchiques qui n'est pas sans avoir laissé derrière lui quelques traces. C'est donc ici qu'il convient de nous arrêter un instant pour souligner l'incroyable faculté d'oubli qui fut le privilège de Sand au cours de sa longue carrière et prépara sa calme vieillesse. Oubli à peu près total de ses écrits au fur et à mesure de leur mise au jour, ainsi qu'en témoignent maints passages de ses lettres à Rodrigues ou à Flaubert. Oubli surtout de ses « cavalcades » sentimentales — pour user d'un terme dont elle se servait alors vis-à-vis de sa fille, afin de caractériser les libres tentatives passionnelles — :

« J'ignore, écrira-t-elle sur le tard avec désinvolture (dans ses *Nouvelles Lettres d'un Voyageur*), j'ignore si, dans des régions plus élevées que celles où je promène une vie *un peu aventureuse et toujours sincère,* les penseurs ne se voient pas forcés d'expliquer leurs variations. Moi, j'ai la simplicité de regarder les miennes comme un progrès. Mes défauts ont persisté, mon indépendance ne s'est pas rangée au joug convenu, j'ai cherché un chemin, je l'ai trouvé, perdu, retrouvé... La contrée idéale, que j'appelais autrefois *la verte Bohême* des poètes, s'est semée de fleurs à mes yeux, mais les fleurs *fantastiques* y ont fait des apparitions moins fréquentes ! » Ce qui est une heureuse définition par l'image du mysticisme assagi au contact de l'expérience : « Je crois sentir avec le même cœur, achève-t-elle en continuant ce travail de fusion sentimentale entre son passé érotique et son présent charitable dont nous avons parlé tout à l'heure, je crois penser avec la même liberté que jadis. Dès lors je ne crains pas que l'*ancien moi, qu'il s'incline ou non devant le nouveau,* lui cherche querelle ou lui *adresse un reproche !* »

Le ton est tout autre que dans *Isidora.* Il n'est plus question d'*erreurs passées,* d'irritabilité corrigée, de pardon nécessaire; un tenace orgueil moral se montre à nouveau sous les demi-concessions de la forme. Dans l'âme immuable d'Aurore Dupin, c'est le moi de Venise ou de Majorque qui refuse une marque de déférence explicite au moi assagi de la soixantaine, qui, pour un peu, lui chercherait noise ou lui adresserait le reproche de froideur. Nous montrerons bientôt qu'elle n'a guère réalisé, en effet, qu'une adaptation de surface aux exigences quelque peu accrues du public bourgeois après 1850 : évolution et adaptation souvent fort habiles au surplus puisqu'elles ont suffi pour lui rallier ces classes dirigeantes contre lesquelles elle avait mené l'assaut en 1848, mais qui cachaient mal un rousseauisme pas-

sionnel persistant sous la sagesse relative née de l'appréhension sociale. Charmés par la cordialité de leur bonne hôtesse à Nohant, les hommes de lettres de la quatrième génération rousseauiste ignorèrent pleinement dans leur grande aînée de la troisième l' « orgueilleuse insensée », ou la très « damnable » utopiste que Musset, puis Chopin avaient pourtant discernée dans leur compagne.

Lorsque, en dépit de sa paresse à se relire, elle se trouve contrainte après 1850, de reprendre contact avec les écrits de sa jeunesse dont la réimpression d'ensemble est devenue nécessaire, elle éprouve malgré tout quelque rétrospectif étonnement devant leur audace et son embarras se dissimule sous de très patents sophismes. Les cinq romans provocateurs qui marquèrent son début dans la carrière des lettres, *Indiana, Valentine, Lélia, Leoni* et *Jacques*, sont alors pourvus par elle de très instructives préfaces dont nous avons parlé déjà. Dans ses *Bas-bleus*, Barbey d'Aurevilly les résumait ironiquement en ces termes qu'il prêtait à la préfacière : « Vous avez cru que j'étais l'ennemie du mariage, tel que l'a compris et réalisé le catholicisme, — cette vieille sottise que j'insulte le plus que je peux partout, — et que j'avais de l'union convenable entre l'homme et la femme une plus libre notion? Eh bien, après trente ans d'illusions entretenues par moi, je viens vous dire que cela n'est pas. Je n'ai pas tant d'esprit que cela, je n'en ai jamais vu ni voulu si long! Je suis une naïve femme de génie qui donne des romans comme le pêcher donne des fleurs roses et qui n'a jamais visé qu'à être aimable, etc... » Et reprenant la parole pour son compte, le mordant critique ajoutait encore : « Est-ce que Mme Sand est dans la cour de Ponce Pilate pour se renier si bravement ainsi et pour dire d'elle-même : Je ne connais pas cette femme-là... C'est nous, race de critiques, nous dénonciateurs, pourvoyeurs du ministère public,

comme elle nous appelle, cette aimable personne, c'est nous qui l'avons *barbouillée d'adultère!* »

Jacques surtout lui inspire un sentiment de malaise. Lorsqu'elle est contrainte de regarder en face ces pages décisives, ce monument du mysticisme passionnel sans restrictions et sans voiles, elle éprouve le besoin de quelque alibi tutélaire. A plusieurs reprises elle s'est préoccupée de les atténuer au cours des vingt dernières années de sa vie. Sa préface de 1856 les présente comme un fruit spontané de l'époque où elles furent écrites. Jacques était, dit-elle, l'homme de son temps, temps fort peu chrétien (et surtout fort peu rationnel) ainsi qu'on le sait. Apparemment que *ce temps-là n'était pas bon pour les gens mariés.* En 1867, ce sera, dans *Le dernier Amour,* un nouvel examen du même roman, qui nous est donné comme le livre de chevet du héros de cette histoire, le rousseauiste M. Sylvestre. Sand indique qu'elle l'a refait plusieurs fois au cours de sa vie en y ajoutant chaque fois des réflexions, et on pourrait dire des acquisitions nouvelles — ce qui est exact et ce que nous avons constaté en parlant de *Cosima* ou de la *Comtesse de Rudolstadt.* — La première forme de l'ouvrage, poursuit-elle, remonte à une époque encore agitée par l'irruption des grands passionnés du romantisme, à l'époque qui vécut sous le charme des Werther, des René, des Oberman, des Lara et des Rolla, types de meurtris, de désespérés, de fatigués de la vie. Jacques ne fut qu'un « petit bâtard de cette grande famille »; il entrait en scène déjà pâli par les déceptions et croyait pouvoir revivre à l'amour, mais il se trompait et devenait l'Obermann du mariage. — On le voit, l'auteur a toujours soin de laisser au premier plan, dans ses apologies de son passé, le personnage dont elle a donné le nom à son livre, personnage moralement assez peu dangereux, alors que celui de Fernande fut de beaucoup le plus intéressant par ses répercussions sociales inévitables et le plus influent

sur les lecteurs. De même qu'à l'inverse, dans *La Nouvelle Héloïse,* écrite par un homme, Julie qui donne son nom à l'ouvrage est moralement bien moins délétère que Saint-Preux, l'incarnation vraie de l'auteur et qui a toute la contagion de la vie. — M. Sylvestre, porte-parole de Sand, ajoute encore que *Jacques* ne prouve rien contre le mariage parce que l'auteur *ne s'élevait pas si haut et n'en cherchait pas si long,* mais que depuis lors la notion du devoir s'est agrandie et formulée plus nettement avec les années dans l'esprit de cet auteur, puisque son Valvèdre ne se tue pas, mais attend d'être veuf pour se remarier aussitôt. Nous aurons bientôt à comparer entre elles les trois solutions données par Sand à une situation à peu près identique dans *Jacques, Valvèdre* et *Le Dernier Amour.* Qu'il nous suffise présentement d'avoir constaté cette demi-rétractation arrachée à son orgueil moral par le souci de l'opinion publique.

Dans un volume intitulé *Mes Sentiments,* Mme Juliette Adam nous a conté que George Sand, félicitée par une admiratrice russe des franches *conclusions* de sa jeunesse au sujet de l'amour libre, protesta qu'elle avait alors *décrit* mais non point *conclu,* et subi l'influence rousseauiste ambiante (à travers Saint-Simon et Fourier) plutôt que précédé son temps dans sa marche (ce qui est loin d'être pleinement véridique) : « Vous me trouvez aujourd'hui, ajoutait-elle, assez *inquiète* des conséquences produites par nos conceptions de justice et de liberté. *Que notre expérience française vous serve! Soupesez les résultats possibles avant de suivre vos impulsions!* » Tardive clairvoyance rationnelle! Et M. Sylvestre disait de son côté dans le passage du *Dernier amour* que nous venons de mentionner : « J'ai été romantique comme tout le monde. J'étais, *je suis resté romanesque!* La raison de l'âge mûr n'a pas plus *émoussé ma sensibilité* que ne l'a fait depuis le poids de la

vieillesse. » Nous verrons où cette sensibilité le conduit, mais tel est l'éloge que tendront à se faire décerner les rousseauistes de la quatrième génération romantique sous l'impulsion de Sand, toujours habile à s'exonérer du repentir. — Sa conversion à la morale rationnelle est donc demeurée contrainte, assez précaire et n'a pu porter de bien salubres fruits.

2. — La retraite de l'amour-passion derrière l'amour-bonté.

Cette sensibilité, qui se vante de n'avoir pas été émoussée par l'âge, se traduit désormais chez la très féconde romancière par le parti pris de l'indulgence sans limites et sans précautions. Le succès de son *Champi* au théâtre en 1849 semble l'avoir engagée sur cette voie trop large où la concession extrême n'est qu'un appel aux concessions de même ordre à sa propre décharge. *Le Mariage de Victorine* est baigné de mansuétude. Le drame de *Mauprat* édulcore avec intrépidité le roman du même nom; Patience n'y dit plus un mot de politique, c'est un brave homme bien charitable et rien de plus. *Le Démon du Foyer* nous peint la plus noire envie chez une femme odieuse, une véritable vipère à face humaine qui torture son honnête entourage pendant toute la durée de la pièce; mais cette pièce s'achève sur une universelle effusion à l'égard de ce démon familial. « Désormais, chacun de nous l'aimera davantage *si c'est possible* », proclame la principale de ses victimes! Et voilà les amis qu'il fallait au cœur d'un Jean-Jacques! Par malheur on ne les rencontre guère en ce bas monde et le théâtre est obligé de se tenir plus près de la vie que le roman; aussi le *Démon du Foyer* fut-il froidement accueilli, le public gardant encore à cette date des traditions de morale rationnelle suffisantes pour exiger le châtiment du vice en même temps que la récompense de la vertu.

Les entrepreneurs dramatiques dont l'intérêt est de satisfaire le public montrèrent donc bientôt quelque impatience devant une « bonté » si parfaitement dépourvue de discernement et de mesure : « *Trop d'idéal,* voilà mon grand vice devant les directeurs de théâtre, écrira Sand dès le début de 1855 et sous l'impression de quelques échecs successifs... Je suis lasse du théâtre... Si le public des théâtres ne veut pas de ma manière, il en est le maître; mais je suis le maître aussi de mes propres tendances et de les publier sous la forme qu'*il sera forcé d'avaler au coin de son feu!* » C'est-à-dire sous la forme du roman qui ne lui avait guère procuré que des succès. Elle force donc ses lecteurs de ce temps à digérer bon gré mal gré une bonne dose d'optimisme, en particulier dans *Mont-Revêche,* un agréable et fin récit qui ne mérite pas l'oubli dans lequel il est tombé; on dirait qu'elle y ait voulu fournir une antithèse à ses romans socialistes, vieux de quelques années à peine. L'aristocratique Flavien de Sauges est un parfait galant homme et le jeune bourgeois Thierry possède un cerveau solide, capable du labeur persévérant qui donne la puissance sociale et assure l'empire du monde. Quant à Dutertre, bourgeois en possession d'une grosse fortune, loin de parler comme le Cardonnet de *Monsieur Antoine* ou comme l'affreux Bourset des *Mississepiens,* il nous est présenté comme « né pour régner sur les âmes aimantes par la seule puissance de l'amour », et il exerce en effet sur les siens un ascendant sans limite par sa douceur débonnaire ainsi que par son infatigable tendresse. Son neveu Amédée, tout aussi bourgeois que lui d'origine, est « un reflet splendide et pur de cette âme d'élite ». Et nous voilà loin des rives de la Gargilesse contaminées par la grande industrie délétère!

Bien mieux, ce Dutertre, élevé cependant par des parents riches et qui exerçaient avant lui *la grande industrie,* Dutertre est assimilé par Sand elle-même

au type éminemment sympathique du pionnier de la civilisation en pays sauvage, que Fenimore Cooper venait de célébrer dans ses romans si goûtés : *Le Chercheur de sentiers, Œil de faucon, Le Guide*. Type aussi grand et pur, dit-elle, que la forêt vierge qui l'abrite dans le Nouveau Monde, type en qui la vertu du chrétien s'allie avec la liberté du barbare; en un mot, l'homme *primitif* avec toute sa puissance, qui aurait été initié cependant au *progrès moral* de l'humanité par les côtés d'*excellence incontestable de ce progrès,* la droiture, la charité, le pardon ! Nous voilà loin de Jean-Jacques en dépit de la couleur romantique de surface que conserve le pionnier blanc du Far-West. Et nous nous éloignons de Rousseau bien davantage encore lorsqu'on nous montre un noble fils de la nature qui siège au parlement orléaniste dans la majorité de M. Guizot !

Nous avons dit l'agrément du livre dans lequel s'encadre cette figure imprévue de Dutertre. La fin en est un peu brusquée, par malheur, et des négligences psychologiques la déparent : la conversion soudaine et le mariage inespéré de la cruelle Natalie sont, en particulier, fort insuffisamment justifiés et cette péripétie mal amenée procède assurément du parti pris d'indulgence sans bornes dont nous venons de fournir quelques exemples. Même défaut dans *La Filleule,* un des plus incohérents récits de Sand, à notre avis, quoiqu'il ait eu des admirateurs de marque; l'auteur y abuse étrangement d'une licence qu'elle avait fait accepter dans *La Petite Fadette* à force de grâce idyllique et qui consiste à rendre parfaitement sympathique au dénouement un personnage annoncé comme antipathique au début de l'action. Mais encore ne faut-il pas que le personnage ainsi favorisé commette sous nos yeux au cours de son aventure quelques-uns de ces méfaits qui ne se pardonnent guère ! Et la même violence devait être faite à la psychologie de Sath dans *Évenor et Leucippe,*

puis à celle de Moréali dans *Mademoiselle La Quintinie.*

La tendance à identifier autant que possible l'érotisme à la charité ou altruisme héroïque, tendance qui domine toute l'œuvre de vieillesse de Sand avait été déjà manifestée par elle, de façon fort intéressante, dans *Lucrezia Floriani,* cette incomparable autobiographie psychologique. Lucrezia déclarait en effet à son confident Salvator Albani n'avoir pu aimer que *par charité* le prince Karol, et même le prédécesseur du prince dans ses bonnes grâces, un certain Vandoni, elle ne s'en montrait pas trop attristée toutefois, parce que l'amour digne de ce nom ne devrait être, à l'en croire, *que la charité chrétienne appliquée à un seul être et concentrée sur lui ;* définition contre laquelle Albani s'empressait de protester à juste titre ! Utopie, répondait en effet cet homme d'expérience, car l'amour érotique est, au vrai, le *plus égoïste des sentiments humains,* le moins conciliable de tous avec la charité équilibrée de raison que prescrit la morale chrétienne : « Oui, l'amour tel que vous l'avez fait, misérables hommes, protestait aussitôt la fille spirituelle de Jean-Jacques, mais l'amour que *Dieu nous avait donné,* celui auquel je crois comme à une religion, bien que j'en sois peut-être le seul adepte (oh ! que non pas, à notre époque), celui-là est *calqué sur l'amour que Jésus-Christ a ressenti et manifesté pour les hommes,* il est bien un reflet de la charité divine, il n'est inquiet, ardent, impérieux, *passionné* en un mot (comme il doit l'être) que chez les *pécheurs.* Quand tu verras deux époux excellents s'aimer d'une manière paisible, tendre et fidèle, dis que c'est de l'*amitié.* Quand tu te sentiras, toi honnête homme, violemment épris d'une misérable courtisane, sois certain que ce sera de l'*amour,* et *n'en rougis pas !* C'est ainsi que le Christ a chéri ceux qui l'ont sacrifié ! »

On voit toutes les confusions psychologiques que

prépare une semblable profession de foi, si intéressée d'ailleurs dans la bouche qui la profère, et par laquelle sont identifiés le Christ et le pécheur : la Floriani précise encore sa pensée en ajoutant que l'amour compris de la sorte, et comme il doit être compris, n'est que la compassion poussée jusqu'à l'*emportement*, le dévouement poussé jusqu'au *délire*. Voilà pourquoi *les justes ne le connaîtront jamais*, pourquoi il est réservé aux *pécheurs*, du moins tant que le monde *ne changera pas* (pour se mettre au diapason de la morale et de la psychologie de Jean-Jacques). Si Jésus revient dans d'autres temps comme il l'a promis, peut-être donnera-t-il de plus *douces lois* à une nouvelle race d'hommes qui vaudra mieux que nous ! — Ce nouveau Christ-là est bien venu une fois encore : c'est Rousseau, et sa psychologie utopique conduit en effet logiquement à un étrange renversement des valeurs morales rationnelles lentement fixées par l'expérience des âges; mais le Genevois fut un Christ qui n'avait pas la puissance de modifier la nature humaine, ainsi que le souhaite ici sa continuatrice; et de là, le spectacle que nous offre l'activité sociale de ses trop confiants adeptes.

Il est vrai qu'il est toujours loisible d'espérer cette radicale transformation de l'avenir et même d'un avenir prochain quand on s'envole sur les ailes de l'illusion mystique. Albani, après la velléité de résistance que nous avons soulignée, s'incline avec respect devant la grande prêtresse de la religion moderne : « Ton passé, ô Lucrezia, profère-t-il, ton présent, ton avenir sont également *adorables*, et je donnerais ma vie pour avoir été toi tout un jour ! *Donne-moi ta bénédiction !* »

Toutes les définitions de l'amour qui couleront désormais de la plume infatigable de Sand, — dans *Le Château des Désertes, Le Pressoir, Tamaris, Valvèdre*, dans la grande lettre autobiographique à Flaubert du 25 octobre 1872, — identifieront ce sen-

timent à l'*enthousiasme de l'abnégation!* Se sacrifier, ne se reprendre que quand ce sacrifice même paraît *devenir nuisible* à celui qui en est l'objet, puis se sacrifier à nouveau *pour un autre,* dans l'espoir d'être plus heureux cette fois, c'est servir la seule cause digne de l'être ici-bas, celle de l'*amour*. Tels sont les principes qu'Aurore Dupin donnait en ce temps pour siens, non seulement dans le présent, ce qui était acceptable, mais dans le passé, ce qui était insoutenable, les principes qu'elle prétendait lui être demeurés inviolables à travers tous les événements de sa vie.

3. — Interprétation par le dévouement du passé amoureux de Sand. « Elle et lui ».

Et c'est bien en ce sens qu'elle va s'efforcer tout d'abord d'interpréter son passé de passion, — au moins dans l'épisode de ce passé qui est demeuré de beaucoup le plus présent à la mémoire de ses contemporains, parce que ce fut celui dont ils ont été le mieux informés. — Musset s'était éteint en 1856, et dès ce moment l'idée avait surgi sans doute dans l'actif cerveau de son amie vénitienne qu'elle pourrait « romancer » leur commune aventure (comme il l'avait fait lui-même dans la *Confession d'un Enfant du siècle,* comme elle s'était exercée à le faire de son côté pour une autre aventure analogue, dans *Lucrezia Floriani*); et cela, sans risquer désormais d'être contredite amèrement comme elle l'avait été, après de furtifs essais de même sorte, dans les *Nuits* ou dans l'*Histoire d'un Merle blanc.* Elle songe donc à faire d'Alfred ce qu'elle fit de Frédéric dans *Lucrezia,* à incliner profondément cet amoureux rétif devant la mystique supériorité de celle qui l'aima. Elle va prononcer enfin son plaidoyer *pro domo* dans cette cause passionnelle dès lors célèbre bien

qu'elle n'eût été portée que devant un tribunal d'opinion restreinte, et réaliser à son profit une apologie ou même une apothéose qui puisse la laisser devant la postérité dans l'attitude de dignité hiératique de tout temps recherchée par cette laïque « abbesse ». En d'autres termes, nous considérons *Elle et Lui,* ce livre célèbre, comme un effort pour interpréter à tout prix l'imbroglio vénitien de 1834 dans le sens de l'amour-dévouement ou de l'amour-bonté, pour mettre en plein relief la *sœur de charité* qui se montrait un instant seulement sous les traits de Brigitte dans la *Confession d'un Enfant du siècle,* et pour rejeter dans l'ombre à tout prix la maîtresse infidèle et fantasque, l'*orgueilleuse insensée* des nuits.

Afin de mener à bien une pareille tentative, Sand devra d'abord oublier la rude lettre à Pagello qui marqua ses véritables sentiments de février 1834 à l'égard d'Alfred : « *Je ne sais pas pardonner*... Je suis *trop bilieuse,* etc... » Puis oublier pareillement son *Journal* de novembre et décembre de la même année, journal couronné par cette sorte de *Cantique des Cantiques* dont nous avons parlé par allusion précédemment et qui exhale, certes, un tout autre parfum que celui de l'amour « charitable ». De tels oublis ne sont pas sans difficulté, mais nous savons déjà que, femme entre les femmes, Sand possédait à ce point de vue une virtuosité incomparable, et nous savons aussi que Buloz dut modérer à plusieurs reprises la fougue d'auto-apologie ou même l'appétit de représailles qui se faisait trop souvent jour dans la première rédaction du roman fameux, en dépit des prétentions nouvelles de l'auteur à la mansuétude attendrie.

Rappelons que les deux littérateurs de 1833 seront transformés dans ces pages en deux artistes-peintres, afin de les maintenir dans l'atmosphère du mysticisme esthétique tout en modifiant leur profession. Laurent Fauvel (Alfred de Musset) est un peintre d'his-

toire, et Thérèse Jacques (Aurore Dupin) un peintre de portraits. Dès les premiers chapitres du récit, Thérèse-Aurore affecte à l'égard de Laurent-Alfred un ton d'autorité maternelle qui est fort loin de l'attitude vraie de Sand en juillet 1833, puis à Franchard, en octobre : attitude désinvolte de demi-grisette en vêtements masculins d'étudiant : « Je sens pour *vous,* dit-elle d'abord au jeune peintre, de l'intérêt et de l'*affection.* Je suis comme cela, je ne puis supporter auprès de moi un être quelconque sans *m'attacher* à lui et sans désirer *qu'il soit heureux!* » Et l'ayant bientôt jugé faible, fourvoyé et malade, elle lui témoigne une compassion pleine de condescendance. Elle repousse ses premières avances avec la plus digne réserve : « Des passions à moi! Il croit donc que je ne sais pas ce que c'est et que je veux retourner à ce breuvage empoisonné! (Attitude de Lélia qui céda, dans la réalité, au premier contact d'Alfred.) Que lui ai-je fait, moi qui lui ai donné *tant de tendresse et de soins* pour qu'il me propose en guise de remerciement le désespoir, la fièvre et la mort! » Et l'on ne saurait s'écarter plus délibérément de la lettre cavalière à Sainte-Beuve qui dit, au contraire, les rapides décisions prises dans l'été de 1833 aussitôt après la rencontre des deux écrivains. Mais Laurent après de vaines tentatives, a l'heureuse inspiration de terminer l'une de ses suppliques par ce mot : « Adieu, Thérèse. Je vous aime *comme un enfant!* » Il suffit! L'instinct *maternel,* la *bonté* expansive et spontanée s'éveille dans le cœur de la jeune femme, la livrant sans défense à celui qui se présente en faible et en suppliant!

Aussi quel accent onctueux dans les expressions de gratitude que l'amant heureux prodigue à sa maîtresse : « Acceptez, lui dit-il, un amour *respectueux. Guérissez-moi* par la patience et par la *pitié*... Vous, si grande et si bonne, soyez pour moi *une sœur de charité!* » Trop tôt, toujours trop tôt pour la vérité

psychologique ! Et le même parti pris d'anachronisme fait encore de Laurent, dès le début de son aventure, le mystique passionnel que Musset devint seulement un an plus tard sous l'influence de la maladie et de l'insidieuse prédication sandienne. — Mais nous voici en janvier 1834. Bientôt Laurent abuse de la mansuétude infinie de sa compagne : il se montre querelleur, despotique et elle doit le morigéner en ces termes : « Je me suis dit dès le premier jour de ta passion : nous nous aimons trop bien ainsi (d'amitié) pour ne pas nous aimer plus mal autrement (en réalité état d'esprit de septembre 1834 chez Sand). Je te demande seulement, si tu viens à te lasser de mon amour comme te voilà las de mon amitié, de te rappeler que ce n'est pas un instant de délire qui m'a jeté dans tes bras, mais *un élan de mon cœur* (charitable)... Je t'aime si *saintement* que je n'aurais jamais failli avec toi si tu avais dû être sauvé par ma force (de résistance). Il semble, si je te résiste, que tu sois prêt à me haïr et à *retourner à la débauche* en blasphémant notre pauvre amour. Eh bien, j'offre à Dieu pour toi *le sacrifice de ma vie*, etc... » Que nous voilà donc loin de l'histoire authentique et que cet héroïque amour-dévouement ressemble peu à l'amour-passion, léger, insouciant, fait de fantaisie et de bravade qui jeta soudain Aurore, son petit poignard au côté, dans les bras du gamin tendre qu'avaient ébloui ses grands yeux.

Laurent se met d'ailleurs par intervalle au diapason de sa grave amie; au lieu du Musset de Franchard, avec ses joviales irrévérences de crayon ou de plume, nous contemplons un homme pénétré d'une vénération toute religieuse à l'égard de sa maîtresse qu'il remercie de l'avoir « retrempé dans les eaux de son baptême ». Si Alfred a dit quelque chose de semblable, ce fut après mai 1834 et dans son *Enfant du siècle* où Sainte-Beuve lui reprochait en effet d'abuser des métaphores empruntées au mysticisme chrétien;

mais, dans *Elle et Lui,* le mysticisme passionnel, volontairement incliné vers un mysticisme de charité pure, use constamment de ce vocabulaire pseudoliturgique, sans distinguer les temps et les lieux.

L'épisode de Pagello, — qui figure dans le roman sous le nom américain de Palmer, — est laissé tout entier à la responsabilité de Musset. C'est en effet Laurent qui, entraîné à nouveau par ses goûts de débauche, pousse Thérèse dans les bras de cet étranger afin de se débarrasser d'elle : « Il faut, lui dit-il avec une désinvolture insolente et un cynisme parfait, il faut me laisser à mes instincts, ils ne sont pas toujours sublimes, mais je ne puis les détruire sans me détruire avec eux. Vengez-vous en comblant les vœux de ce pauvre Palmer que vous faites languir ! » Et il prodigue les mêmes conseils au paisible et sérieux Yankee. — Dans la première rédaction du roman, Thérèse cédait à ces suggestions éhontées, mais Buloz obtint de l'auteur qu'elle modifiât pour les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* une péripétie trop choquante. Thérèse repousse donc, dans la version définitive, les avances de son nouveau poursuivant et c'est après cette belle résistance seulement que se place, dans *Elle et Lui,* la grave maladie du jeune artiste, le rôle de « sœur de charité » tenu par sa maîtresse près de son lit de souffrance, les injustes suspicions du malade à l'égard de Palmer, enfin la scène de la tasse de thé, qui est expliquée par une hallucination fiévreuse de Laurent et terminée par une gratuite brutalité de sa part ! Il a donc le rôle ingrat jusque dans cet épisode fameux que Musset put considérer au contraire, et non sans motif, comme la plus cruelle injure et la plus étonnante versatilité de la part de sa compagne de voyage !

Quand il lui faut ensuite présenter sous la lumière de l'amour-*bonté* les événements de novembre 1834 et la période de son *Journal,* Sand ne montre pas beaucoup plus de scrupule à défigurer les faits que

précédemment. Thérèse, séparée de Laurent par la faute de ce dernier, regrette de ne trouver plus d'aliment à son appétit d'abnégation et de sacrifice. Aussi, devant le repentir du peintre, devant ses lettres, adorables de douceur et d'affection quasi filiale, elle sent *qu'un grand devoir l'attache encore à ce malheureux enfant!* Elle décide donc de le rejoindre à Paris où elle entrevoit pour elle aux côtés de l'artiste *une nouvelle phase de dévouement plus délicat et plus tendre que l'amour même* (la période du *Journal!*). A cette heure de sa vie, elle se sent en effet beaucoup moins forte contre les exigences de son instinct dévoué qu'au temps de sa première jeunesse. Elle a pris l'habitude de souffrir, et, fut-ce au prix de la souffrance, il lui faut un amour maternel pour assouvir sa soif d'héroïque abnégation. (Elle a bien un fils d'un premier mariage rompu par la faute du mari, mais cet enfant authentique n'interviendra dans sa mémoire qu'au dénouement du récit, comme ce fut d'ailleurs le cas dans la vie de Sand en 1834.) Poussée par ces très nobles mobiles, elle s'abandonne donc à nouveau dans les bras de Laurent; mais celui-ci fait preuve d'un véritable *néronisme* au cours de ses relations finales avec l'infortunée dont il exploite la sublime *charité* sans scrupules. Trois fois elle s'éloigne, vaincue par la douleur, trois fois il s'empresse aussitôt de *courir après elle*. (On sait que la réalité offrit souvent le spectacle inverse et que ce ne fut pas toujours Alfred qui *courut* en 1834.) Quoi qu'il en soit, Thérèse sent son amour devenir de plus en plus incompréhensible à ses propres yeux avec le temps, car *elle n'est nullement entraînée vers son amant par les sens!* Souillé par la débauche, il lui est devenu *un objet de dégoût*, pire qu'un cadavre! Mais ce qui l'attache en dépit de tout à cet indigne, c'est *une compassion sans bornes et une immense pitié* qui accepte de payer très chèrement *le peu de bien qu'elle parvient encore à lui faire!*

A cette pitié irrésistible se mêle au surplus un respect enthousiaste et même *un peu fanatique* pour le génie souverain qui se révèle dans la complexe personnalité du peintre; elle accepte parfois comme une autorité *de droit divin* la tyrannie de ce grand homme et lui sacrifie sa propre et légitime fierté. — Ceci s'appliquerait mieux au Musset de 1858 consacré par la renommée, qu'à celui de 1834; mais c'est, en tous cas, le mysticisme esthétique s'alliant à la thèse outrée de l'amour-*dévouement* pour voiler à son tour autant que possible les très terrestres impulsions qui furent l'origine vraie des événements d'août 1833, de mars 1834, et de novembre de la même année. D'ailleurs, Thérèse aura seule, une fois de plus, le plein bénéfice de cette nouvelle excuse aux amoureuses complaisances. En effet, quand elle s'efforce d'imposer à Laurent l'exercice régulier de l'art pour lequel il est si hautement doué, il reproche à cette bonne conseillère de vouloir faire de lui ce que sa *patronne* Thérèse Levasseur (dont on n'a pas osé faire jusqu'ici une sainte de la religion rousseauiste) fit autrefois de Jean-Jacques, c'est-à-dire « un maniaque et un idiot »! Enfin le devoir familial effectif vient mettre un terme à ces ébats d'un prétendu dévouement maternel : Thérèse décide de se consacrer désormais au jeune fils qu'elle a eu d'un mariage régulier, avant son aventure avec Laurent.

On conçoit l'exaspération de proches du poète devant ce très audacieux et très insidieux travestissement des faits. Paul de Musset possédait en original le *Journal* de Sand; il avait suivi de près les péripéties du voyage vénitien et recueilli plus tard les confidences de son frère. Il riposta par *Lui et Elle,* ce roman qui montre la compagne d'Alfred en toute autre posture que celle du dévouement inlassable et dont l'auteur dépasse grandement la mesure à son tour par le cynisme érotique dont il dote sa triste héroïne; mais sa plume spirituelle et mordante n'avait

pas l'éloquence lyrique et mystique qui emporte l'adhésion des foules. Après un bref succès de scandale, il devait être beaucoup moins lu que sa redoutable adversaire.

Elle et Lui, après *Lélia* et *Lucrezia Floriani*, est la dernière des grandes apologies personnelles de Sand, qui y sut décrire le plus retentissant épisode de son passé passionnel comme l'opinion publique acceptera désormais de le voir. Car la quatrième génération rousseauiste regardait avec un certain respect vers la troisième, plus amplement dotée de génie. A cette date, Sand apparaissait en compagnie de Hugo, Lamartine et Vigny, comme un des plus glorieux survivants du grand assaut romantique et l'on acceptait donc (en attendant les publications révélatrices de la fin du siècle), de considérer son passé scabreux comme l'excusable erreur d'une femme véritablement *trop bonne*, de tout temps esclave ou victime des élans généreux de son cœur. Ne se voit-elle pas désormais de la sorte, avec pleine sincérité peut-être, et de façon par conséquent à faire passer la même conviction chez ses contemporains par la magie de son prestigieux talent. Sa physionomie morale, ayant dépouillé peu à peu, au cours des années, l'aspect provocateur et tranchant qu'elle avait présenté auparavant (et surtout avant 1845), n'offre alors au regard que la plus aimable figure d'aïeule. Vis-à-vis de certains adversaires seulement, à l'égard des représentants plus ou moins qualifiés du christianisme rationnel, son persistant rousseauisme de fond lui fera conserver l'expression sévère et le geste violent. Ceux-là demeureront exclus du bénéfice de l'amour-bonté, du parti pris de l'universelle indulgence. Pour ne pas gâter, par la gênante évocation d'un rictus de colère et de haine, notre portrait de George Sand vieillie, nous évoquerons dès à présent cet aspect de son œuvre.

CHAPITRE II

Les exclus du bénéfice de l'amour-bonté. Manifestations anticléricales.

L'évolution de George Sand vieillissante vers l'amour-bonté, vers l'indulgence excessive et universelle aurait pu la ramener en arrière jusqu'aux prédilections catholiques de sa rêveuse adolescence, non point par une conversion éclatante peut-être, ni par un humble pèlerinage à Canossa, tel que l'ont accompli auparavant et depuis lors certains rousseauistes notables, mais du moins par une disposition conciliante de l'âme, par des offres de collaboration loyale qui se seraient manifestées dans ses ouvrages. Ainsi firent entre autres son maître Jean-Jacques en personne, puis une première fille spirituelle de celui-ci, Germaine Necker, puis encore une sorte de George Sand allemande, la romancière Fanny Lewald dont nous avons ailleurs esquissé la physionomie instructive, enfin la Rose de son propre roman *Rose et Blanche,* et la Camille Maupin de Balzac (dans *Beatrix*) qui furent, à leur heure, des portraits tracés à sa ressemblance.

Les constellations semblèrent particulièrement propices à ce facile coup de barre de sa nef vitale vers 1854. Sa fille Solange, déprimée par son désastre conjugal et, peut-être, par quelques déceptions amoureuses, venait d'entrer dans une brève période mystique de sa peu édifiante existence; des mains de son cousin Villeneuve-Guibert, Mme Clésinger avait accepté le Père de Ravignan, jésuite, pour directeur de sa conscience et sa mère n'hésitait pas à lui écrire en ce temps : « Présente tous mes respects à ton père spirituel. C'est quelque chose de trouver un père et il n'y a pas à chicaner sur des points de

doctrine quand le sentiment est bon. J'aime mille fois mieux que Nini (Clésinger) soit élevée dans la croyance à l'Immaculée Conception que dans le mépris de toutes choses chez les dames dont Clésinger m'a raconté l'histoire, vraie ou fausse ! » Que nous voilà loin des lettres à M. Bascans, l'éducateur de Solange, sur les leçons de morale et de religion qu'il lui était permis de donner à cette jeune personne peu maniable !

Quelques années encore et peut-être Nini elle-même, cette enfant si douée, grandissant pure et pieuse auprès de son aïeule — telle la Sibylle d'Octave Feuillet à laquelle George Sand allait bientôt si âprement riposter, — aurait enfin joint les mains de la grande mystique dans l'acceptation des disciplines rationnelles, éprouvées au cours des âges, et dans l'oubli de son tenace orgueil moral; car, encore une fois, tel avait été le destin de son maître Jean-Jacques que des catholiques ont si souvent réclamé pour leur, en considération de ses derniers écrits. — Ce fut tout le contraire qui se passa sous les ombrages de Nohant, et sans doute, en partie, parce que la petite Jeanne Clésinger mourut misérablement chez les « dames » dont nous venons d'entendre parler sa grand'mère. Alors celle-ci, blessée dans ses œuvres vives et même profondément ébranlée pour un temps dans son équilibre mental, accusa la Providence et rejeta loin de sa pensée la résignation chrétienne. Sa grand'mère à elle, Mme Dupin de Francueil, ne lui avait-elle pas fait cet aveu sur son lit de mort : « J'ai manqué de courage depuis le jour où j'ai perdu mon fils. Je n'ai pu prendre sur moi de bénir Dieu et de l'invoquer en aucune chose. Il m'a semblé trop cruel de m'avoir frappée d'un coup au-dessus de mes forces ! » Mais cette femme, de haute énergie morale, avait aussitôt couronné sa confidence par ces belles paroles : « Aujourd'hui que ce Dieu m'appelle, je le prie de me pardonner ma faiblesse...

Qu'il me réunisse à cet enfant que j'ai pleuré, et je vais l'aimer, le prier de toute mon âme ! » Après quoi, elle voulut recevoir, au moins pour l'exemple, les derniers sacrements de l'Église catholique. — Sa petite-fille ne sut pas s'élever jusqu'à cette sagesse qui incline les destins de l'individu devant les grandes nécessités sociales. Nous dirons en outre la regrettable influence exercée sur son esprit par le voyage qu'elle fit à Rome après la mort de Nini, pour distraire sa pensée de son deuil et pour retrouver sa santé psychique, gravement compromises par tant de secousses successives au cours des précédentes années.

Quoi qu'il en soit de ces influences divergentes, leur résultante fut en sens inverse de l'orientation catholique : on vit l'active zélatrice du mysticisme rousseauiste s'engager après 1855 sur les voies d'un anticléricalisme hargneux qui la conduisit aux plus extrêmes violences de plume ou de parole. Hugo, Michelet, Sainte-Beuve continuaient alors, ou commençaient, à ses côtés une évolution analogue; elle a résumé, pour sa part, en termes précis, la courte lutte qui se termina par ce dénouement dans sa pensée, lorsqu'elle écrivit à Flaubert en 1868 : « Le christianisme (de 1848) a été une *toquade*, et j'avoue qu'en tout temps il est une séduction, quand on n'en voit que le côté tendre... Je ne m'étonne pas qu'un cœur généreux comme celui de Louis Blanc ait rêvé de le voir épuré et ramené à son idéal. *J'ai eu aussi cette illusion*, mais dès qu'on fait un pas vers ce passé, on voit que cela ne peut se ranimer. »

1. — Griefs de longue date et clairvoyances passagères a l'égard du catholicisme romain. Philosophie du jésuitisme.

Aurore Dupin avait été élevée par une voltairienne, sa grand'mère, formée dans les salons encyclopédistes et par une rousseauiste d'instinct, sa mère,

enfant du peuple révolutionnaire. L'*Histoire de ma Vie* nous présente sa première communion comme une sorte de comédie peu convenable à laquelle la contraignit son aïeule, pour ne point scandaliser le voisinage rustique ou bourgeois de Nohant par une indifférence trop marquée à l'égard de la religion d'état, au début de la Restauration. Après sa crise du mysticisme chrétien au couvent des Dames anglaises, sa docilité aux directions d'un pieux jésuite, l'abbé de Prémord, et sa révolte contre un autre directeur moins mesuré, le curé de La Châtre, elle aboutit à une indifférence plutôt agressive vis-à-vis de la discipline romaine. Dans son premier roman, Rose sera formée par *La Nouvelle Héloïse,* ce livre *bon et enivrant,* déçue et rebutée au contraire par saint François de Sales ou même par l'*Imitation de Jésus-Christ* (qui demeurera pourtant si chère à un Michelet). Vis-à-vis du Sainte-Beuve, assez catholisant, de *Volupté,* elle se fait, il est vrai plus tolérante, mais la violence reparaît dans son *Mauprat* où le caractère indélébile du clergé romain est défini comme *un doucereux brigandage ;* l'odieux bandit Jean Mauprat passera pour un saint sous le froc (un instant emprunté par lui afin de se dérober à la justice) et sera proclamé très digne de l'être en effet selon le jugement de l'Inquisition, cette *âme* de l'Église romaine. En 1845, elle s'efforcera, dans sa *Revue Indépendante,* de soulever l'opinion contre les ordres religieux de femmes par l'horrifique histoire de *Fanchette,* un ramassis de commérages provinciaux, grossis par son imagination aveuglément généreuse. *Le Diable aux champs* est une sorte de dialogue philosophique dirigé contre la conception du *tentateur* chrétien, cette inspiration d'une psychologie hautement expérimentale et rationnelle en réalité.

Dans *Évenor et Leucippe,* dont nous avons dit la sociologie follement rousseauiste, on assiste à la nais-

sance d'une véritable religion *diaboliste,* qui n'est plus du tout considérée avec la même faveur qu'au temps de la littérature *philhérétique* de Sand et de ses commentaires apologétiques sur les Hussites ou les Taborites du moyen âge. Au sein de la tribu préhistorique qu'évoque sous nos yeux ce roman de l'âge d'or, se distingue un certain Mos, doué d'un tempérament visionnaire en même temps que d'une vive intelligence, et cet halluciné va mettre, le premier de tous les humains, ses visions au service de son impérialisme vital, en inventant de toutes pièces le mysticisme, ou prétention à quelque surhumaine alliance. Il raconte en effet à son entourage qu'il a *rêvé* d'un être affreux, assez ressemblant à un homme, mais courant comme une chèvre et mordant comme un loup (écho des superstitions berrichonnes). Ce monstre, il l'appelle le Laid, le Mal ou le Méchant, mais n'hésite pas à en faire une puissance métaphysique douée d'une redoutable « capacité de nuire » (pour parler le langage de Le Dantec) et dont il s'attribue sans scrupule l'alliance défensive ainsi qu'offensive ici-bas. Il suggère alors à ses naïfs auditeurs qu'eux aussi pourraient participer du même avantage à la condition d'encourager les dispositions, déjà favorables à leur égard, de cet être puissant, et de pouvoir ensuite tourner sa malice naturelle et ses moyens d'action de toutes sortes contre ceux qui forment le parti adverse dans le sein de la tribu natale. Comme ce Méchant paraît implacable et semble aimer le sang versé, on lui offrira des sacrifices d'animaux en attendant qu'on puisse immoler sur son autel des victimes humaines, après la victoire qu'il ne peut manquer d'assurer aux siens dans la guerre civile qui se prépare.

Mos, ayant travaillé les esprits de la sorte, se présente bientôt plus hautement à ses congénères comme *choisi,* comme délégué par le faux dieu pour enseigner aux ignorants sa nature et leur dicter ses exigences :

« Celui qui te frappera, lui a dit ce dieu durant l'extase qui le met en communication avec l'au-delà, *sera frappé par mon invisible main !* » Et voilà l'origine du tabou ainsi que de tous les pouvoirs d'ordre spirituel. L'imposteur (qui peut-être est un convaincu, car la transe extatique laisse après elle des illusions tenaces) organise alors un culte orgiaque, assez analogue au dionysisme de Thrace ou au sabbat du moyen âge chrétien. Puis, ayant augmenté par là le fanatisme de ses dupes, il les entraîne aux luttes fratricides en arguant des volontés révélées de l'Implacable ! Car tel est à ce moment le qualificatif dont il se sert pour désigner son fétiche. Vainqueur et souverain, il évoluera, dans ses innovations rituelles ou sociales, vers un évident *cléricalisme*, en sorte qu'on ne sait plus, en fin de compte, dans le roman, s'il est l'allié du diable ou de Dieu. Et certes, cette reconstitution des origines mystiques a des traits historiquement exacts, mais comment Sand ne se reconnaît-elle pas jusqu'à un certain point elle-même ainsi que ses coreligionnaires, dans cet agitateur, si elle n'a pas oublié ses propres prédications « diabolistes » et son mysticisme de guerre civile? Car l'histoire des ambitions humaines se recommence ou se continue plus qu'elle ne semble le croire.

Vers le même temps, elle esquissait dans ses mémoires une intéressante philosophie du jésuitisme dont elle nous paraît avoir fort bien compris le caractère, tout en dessinant l'œuvre ignacienne avec une exagération caricaturale dans ses tendances et dans ses résultats. Elle nous rappelle en ce chapitre que, lorsqu'elle revint de son couvent, profondément croyante, pour vivre près d'une grand'mère incrédule, presque tombée en enfance et menacée d'une mort prochaine, elle se posa le problème, fort angoissant, qui se présente à l'esprit de tout chrétien convaincu lorsqu'il se préoccupe d'assurer à un mourant le bénéfice des derniers sacrements de l'Église. Sa foi

lui ordonnait de procurer ce viatique à son aïeule, tandis que son cœur lui défendait de traiter une si délicate question avec Mme Dupin pendant les rares instants de lucidité qu'elle constatait encore chez la vieille dame. Elle interrogea par lettre son directeur jésuite, l'abbé de Prémord, qui lui répondit en ces termes : « Vous avez mille fois bien agi en gardant le silence, ma pauvre enfant. Dire à votre grand'mère qu'elle était en danger, c'eût été la tuer. Prendre l'initiative dans l'affaire de sa conversion, cela serait contraire au respect que vous lui devez. Une telle inconvenance eût été vivement sentie par elle et l'eût peut-être éloignée des sacrements sans retour : vous avez donc été bien inspirée de vous taire et de prier Dieu de l'assister directement. N'ayez jamais d'effroi quand c'est votre cœur qui vous conseille (il faudrait dire ici plutôt votre délicatesse raisonnée, affinée par la culture rationnelle des sentiments de famille, ce qui rend acceptable l'assertion immédiatement suivante). *Le cœur ne peut pas tromper*. Priez toujours, espérez, et quelle que soit la fin de votre pauvre grand'mère, comptez sur la sagesse et sur la miséricorde infinies. Tout votre devoir auprès d'elle est de continuer à l'entourer des soins les plus tendres; en voyant votre amour, votre modestie, l'humilité et, si j'ose ainsi parler, *la discrétion* (oui) de votre foi, elle voudra peut-être, pour vous récompenser, répondre à votre secret désir et faire acte de foi elle-même ! » Cette belle attitude rationnelle fut récompensée de façon inespérée par l'événement qui se produisit selon les prévisions de M. de Prémord.

Ainsi, écrit George Sand vers 1850, ainsi l'aimable et vertueux vieillard transigeait avec les affections humaines, cet homme était donc un saint et un vrai chrétien; mais faut-il dire, *quoique* jésuite ou *parce que* jésuite? Au total, elle va dire *parce que*, comme nous allons le voir. « A y regarder de près, poursuit-

elle en effet, on constatera que les disciples de Loyola, furent, dans le sein de l'Église romaine, les fauteurs d'une *hérésie* bien caractérisée, hérésie qui ne s'est jamais hasardée au grand jour, mais qui n'en a pas moins sapé et conquis la papauté sans lui déclarer la guerre, qui a su l'asservir en la proclamant souveraine, bien autrement habile en ceci que toutes les hérésies *antérieures* (1), et, partant, bien autrement puissante et durable. » Certes, la doctrine de Loyola, véritable boîte de Pandore, renfermait le germe de maux sans nombre à côté des semences du bien; assise du progrès pour une part, elle était, pour une part non moindre, instrument de dévastation morale. Elle n'en reste pas moins *la seule religion praticable* par ceux qui ne veulent pas rompre avec le Christ considéré comme un Dieu, tout en vivant de la vie des hommes : « Va comme tu peux, selon tes forces, dit, à peu près, le jésuite à ses dirigés. La parole de Jésus est éternellement féconde sous l'interprétation de la *conscience éclairée* (c'est-à-dire de l'expérience humaine ou raison grandissante avec le cours des âges). » C'est cet appel à la *conscience éclairée* qui constitue, selon George Sand, la prétendue hérésie des jésuites. Nous la considérons comme un service rendu à l'association féconde de l'impulsion mystique avec la psychologie expérimentale et la morale rationnelle qui a fait de tout temps la force du christianisme et sa prise sur les âmes droites. Encore une fois, la Compagnie de Jésus a favorisé, par sa concep-

(1) C'est qu'il ne s'agit pas d'une hérésie mystique, mais au contraire d'une adaptation plus serrée du mysticisme chrétien aux exigences de la civilisation moderne, d'une évolution dans le sens rationnel de la morale chrétienne et de quelques traits mal fixés du dogme. (Voir les belles études d'un jeune philosophe, trop tôt ravi à la synthèse historique, M. Léon Blanchet, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, de juillet 1919 et numéros suivants, sur *l'Attitude religieuse des jésuites et les sources du Pari de Pascal.*)

tion de la grâce en particulier, les évolutions morales devenues nécessaires avec l'expérience humaine accrue au cours des âges, tout en se maintenant dans le cadre à peu près fixe du dogme. Et ce n'est certes pas à ceux qui voudraient ces évolutions-là plus rapides et moins prudentes de lui reprocher d'avoir fait un premier effort en leur sens.

Aussi bien, — sauf par son mot mal choisi d'hérésie qui est d'ailleurs un compliment dans sa bouche, — Sand ne le lui reproche-t-elle nullement pour sa part; elle voudrait seulement *opposer*, en théorie, à l'Église romaine l'organisation cléricale qui passe pour son plus docile instrument de règne. « Certes, conclut-elle en effet, les jésuites que combattit Pascal avaient fait abus de la doctrine *intentioniste* (mais le stoïcisme avait eu aussi sa casuistique ou jurisprudence de morale rationnelle). Pourtant, ce n'est pas sur ses résultats de détail, ajoute-t-elle, qu'il convient de juger une institution historique de cette importance. » Dans son principe, le jésuitisme fut une doctrine de *liberté et de progrès;* ceci est, pour la pénitente émancipée de M. de Prémord, *une opinion ainsi qu'une expérience personnelle!* La Compagnie a fait faire de grands pas à l'esprit humain, c'est pourquoi les « philosophes » du XVIIIe siècle firent erreur en la combattant : ils crurent écarter de leur chemin un obstacle alors qu'un peu plus de tolérance ou seulement de clairvoyance leur eût assuré de ce côté un appui ! — Considérations qui sont loin de l'attitude adoptée par Sand dix années plus tôt sous l'influence de Leroux et qui font honneur à sa perspicacité historique autant qu'à son courage moral.

2. — La hantise du spectre noir.

Par malheur, elle allait rétracter ces lignes frappantes presque aussitôt après les avoir écrites. Peu de mois après la publication de ses mémoires, elle se

rendit à Rome dans les conditions que nous avons dites : chagrins de famille accablants, recherche de la distraction et du repos. Là, installée à Frascati, aux portes de la Ville éternelle, elle commença la rédaction d'un roman qu'elle avait décidé d'encadrer dans cette pittoresque région du Latium. Ce fut *La Daniella,* un des plus provocants manifestes de sa religion passionnelle, soudain ressuscitée dans sa mémoire, ainsi que nous le dirons bientôt, mais en même temps un pamphlet nettement, âprement anticlérical.

La première impression de Sand visitant la métropole du monde catholique fut extrêmement défavorable. Elle ne connaissait auparavant de l'Italie que ses provinces du Nord : Gênes, Milan, Venise surtout avaient charmé sa jeunesse; mais les états pontificaux lui montrèrent en 1855 une population moins vigoureuse, plus affaissée sous le poids d'une chronique pauvreté. Les monuments antiques eux-mêmes, avec leurs mille réparations ou utilisations modernes, l'irritèrent plus qu'ils ne l'émurent. Elle se vit par surcroît peu considérée, à peu près ignorée des autorités ecclésiastiques — comme elle devait pourtant s'y attendre — et ne trouva pas dans la société romaine cet accueil déférent ou du moins curieux auquel l'opinion, même adverse, l'avait accoutumée partout ailleurs; enfin le paysage suburbain de Rome lui parut dénué de grandeur ! Seules deux nouveautés pour son active imagination, la puissance passionnelle chez la femme du peuple et l'art savant des jardins de Frascati, lui inspirèrent quelque intérêt et lui donnèrent quelques impressions vives qu'elle s'empressa d'utiliser dans le roman dont nous venons de rappeler le titre. Sa correspondance reflète bien ces sentiments divers qu'on y trouvera très amplement exprimés : « Puisque c'est le seul peuple dont il soit permis de parler, parlons-en, écrit-elle par exemple dans une de ses lettres. Si quel-

qu'un prend, grâce à moi, Rome telle qu'elle est aujourd'hui en horreur et en dégoût, j'aurai fait quelque chose! » Et cette impression fâcheuse fut durable en elle, car l'année suivante, dans *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré,* le personnage odieux de l'Espagnol Alvimar incarnera l'âme catholique telle que Sand accusait la discipline romaine de l'avoir faite au XVIIe siècle.

Son anticléricalisme militant se confirme et s'enhardit encore par l'intimité qui s'établit entre elle et le prince Jérôme Napoléon, dont les convictions sur ce sujet sont analogues aux siennes. Rapprochés l'un de l'autre, en 1848, par leurs communes aspirations républicaines, ils le seront davantage encore sous le second Empire par la couleur de leurs opinions religieuses; le prince s'adjoindra Maurice Sand dans ses lointains voyages et acceptera d'être le parrain de sa fille aînée, avec George Sand pour commère, non toutefois en vue d'un baptême catholique, comme bien on pense; le sacrement fut de rite protestant et conféré par un pasteur à peu près acquis à la libre pensée. Ce sera donc dans le sein de cet opposant princier que l'auteur de *Fanchette* épanchera le plus volontiers ses inquiétudes sur l'avenir clérical qui menace la France, sur le *poignard des jésuites* (lettres de 1860), sur la propagande papiste et sur les groupements charitables dits de Saint-Vincent-de-Paul, à ses yeux les plus dangereuses des sociétés secrètes. « Tout le salut est en vous, *et en vous seul* », écrit-elle à l'occasion au cousin du souverain, au Philippe-Égalité du régime.

Le jeune Francis Laur, qu'elle patronne et assiste au cours de ses études, se verra déconseiller par elle l'assistance aux offices du dimanche, fût-ce pour y accompagner des protecteurs par politesse, car il doit se préserver d' « un certain faux spiritualisme qui conduit à l'idiotie », et s'ouvrir d'abord une carrière sans se permettre encore *les loisirs de l'esprit*

de courtoisie. Les cloches de l'église Saint-Sulpice, qui, de son propre aveu, la consolaient naguère aux heures, si tragiques pour elle, de l'automne 1834, sonnent trente ans plus tard à ses oreilles comme un *lugubre tonnerre*, comme un *tam-tam sinistre*, une rauque voix jetant des appels à la lutte ou traduisant *le brutal courroux de beffrois!* Et ce rousseauisme-là ne ressemble guère à celui d'un Bonaparte consul, à qui les cloches de Rueil, comme aimait à le répéter Stendhal, persuadèrent de négocier le Concordat. En 1862, au cours d'un voyage d'été, elle regardera la Bretagne des pèlerinages et des « pardons » du même œil qu'elle contempla la Rome des jubilés sept ans plutôt. « C'est fort laid, opine-t-elle alors, ces hommes du passé, avec leur air abruti, moitié pochard et moitié dévot; ça n'a rien *pour l'artiste* (!), comme on doit s'y attendre d'ailleurs là où le vandalisme catholique va rasant les monuments du vieux monde (?) et semant les poux de l'avenir! » Dans les sculptures admirables de la cathédrale de Reims, elle relèvera fort crûment un de ces détails scabreux qui n'inquiétaient nullement la naïve dévotion de nos pères. Enfin, elle condamne plus généralement l' « esprit-prêtre » parce qu'il appuie le « principe d'autorité »; or si la psychologie expérimentale enseigne que l'obéissance préalable est l'apprentissage du commandement, la mystique psychologie du rousseauisme préfère édicter ce dangereux précepte : *Qui n'apprend pas à résister ne saura jamais obéir!* Son ami Barbès, tournant parfois ses regards vers le dehors, redoute les Huns d'outre-Rhin; elle ne craint pour son pays d'autre menace que celle des *sauvages enfroqués!...*

3. — « Mademoiselle La Quintinie ».

Vers 1862, son anticléricalisme fut encore éperonné, ou même exaspéré par certaines polémiques de presse

et par des attaques personnelles comme celles que nous avons relevées sous la plume de Barbey d'Aurevilly. C'était le temps où Veuillot menait campagne contre le libéralisme d'un Montalembert, et mettait en doute la possibilité du progrès : paradoxe de publiciste agressif que n'accepte nullement le christianisme rationnel, tout entier tendu au contraire vers le progrès moral individuel, dont se fait uniquement le progrès social. Aussi lorsque Feuillet publia dans la *Revue des Deux-Mondes* sa retentissante *Histoire de Sibylle,* qui mit Sainte-Beuve de si mauvaise humeur, Sand considéra-t-elle de son côté ce roman comme une véritable provocation à son adresse, car elle avait fait naguère aux débuts du jeune écrivain le plus sympathique accueil, ne prévoyant pas la direction qu'allait prendre son agréable talent. Elle se retourna donc aussitôt contre lui, pour soutenir à la place même où il avait porté la parole, une thèse directement, âprement contraire à la sienne. On sait en effet que la jeune Sibylle refuse d'épouser un cavalier accompli, un homme qu'elle aime et dont elle est passionnément aimée, parce que cet homme ne partage pas sa foi catholique. Sand écrira donc, à titre de riposte, l'histoire d'un jeune homme accompli refusant d'épouser une fière et noble jeune fille qu'il aime et dont il est aimé, parce que celle-ci hésite à lui sacrifier sa foi catholique et à le rejoindre dans les parages mal délimités du christianisme rousseauiste. Informé par elle de cette intention, au moins jusqu'à un certain point, son charitable ami Rodrigues chercha vainement à la modérer dans son appétit de représailles, à la confiner dans cette mission *douce et persuasive* qu'avec l'opinion de son époque il estime seule convenable à la « *bonne* dame de Nohant ». Vain effort de l'amitié auquel la dame se dérobe cette fois : il faut, dit-elle, que bon gré, mal gré son livre s'achève et qu'elle *déchaîne les furies qui la guettent !*

Ce livre est ouvertement placé sous l'invocation de Jean-Jacques, puisque son cadre le plus fréquent est ce pittoresque pays des Charmettes que l'auteur venait de visiter. On peut le considérer comme un des écrits sandiens les plus accomplis au point de vue technique, en même temps qu'un des plus audacieux dans le sophisme psychologique et moral. Et, pour le dire en passant, il faut admirer la vigueur cérébrale qui persiste en cette quasi-sexagénaire, capable de mettre au jour dans l'espace de quelques années, après un tiers de siècle rempli par une production infatigable, des œuvres d'une valeur aussi certaine que *Jean de la Roche, Le Marquis de Villemer, Valvèdre* et *Mademoiselle La Quintinie!* Les personnages principaux de ce dernier ouvrage sont dessinés d'un trait habile et vigoureux : l'héroïne, la belle et droite Lucie La Quintinie, a pour père un officier général d'esprit médiocre et borné, un « sabreur papiste », un adhérent enthousiaste du coup d'état de décembre (car la lune de miel est depuis longtemps close entre l'hôte des Tuileries et la châtelaine de Nohant). Le grand-père maternel de Lucie, M. de Turdy, qui remplace auprès d'elle sa mère prématurément disparue, est un légitimiste fervent, mais capable de mieux comprendre son caractère et d'exercer sur elle une plus saine influence. Elle est aimée d'un jeune homme hautement doué, Émile Le Montier, fils d'un respectable savant républicain. Républicain et déjà savant lui-même, cet Émile du XIXe siècle a été élevé dans les plus purs principes de Jean-Jacques et dans la foi du vicaire savoyard; il exigera, nous l'avons dit, de sa fiancée le sacrifice de la foi catholique, en lui affirmant que cette foi *rend impossible tout mariage digne de ce nom!* Et l'on ne s'attendait pas à tant de sollicitude pour le mariage chez l'auteur d'*Indiana,* de *Valentine* et de *Jacques* dont le paradoxe va demander pour être soutenu de bien sophistiques efforts; on en peut être assuré par avance.

Un adversaire redoutable se dresse cependant en face d'Émile Le Montier pour lui disputer la conscience de Mlle La Quintinie : c'est un prêtre provisoirement déguisé en laïque, un certain abbé Fervet (réminiscence du nom de l'abbé Gerbet) qui se fait appeler M. Moréali. Ce prêtre a jadis dévoyé moralement la mère de Lucie; il l'avait prise, toute enfant, sous sa direction; il l'enveloppa bientôt d'un amour de prêtre, amour muet, *chaste mais pervers,* qui, par anticipation, tua chez Mlle de Turdy toute possibilité d'amour conjugal futur. Pourtant celle-ci se révolta sourdement, par une saine protestation de son instinct, contre la passion inconsciente qu'elle avait conçue de son côté pour son directeur spirituel; et, par une sorte d'effort pour réagir contre cette passion anormale, elle se choisit l'époux le plus insignifiant, le plus vulgaire et le moins fait pour la comprendre dans la personne du lourd colonel La Quintinie. Elle n'en est pas moins morte de son premier et unique amour parce que la pensée ne l'a pas même effleurée qu'elle pût jamais le satisfaire. Elle a seulement cherché à établir une sorte de lien mystique entre elle et l'objet de ses ardeurs inavouées : dans les bras du colonel, elle a demandé à Dieu d'animer du souffle de l'abbé Fervet l'enfant qu'elle était destinée à concevoir. C'est ainsi que l'amour catholique est assimilable à une *bigamie bénite!* Voilà de noires hypothèses et Lucie tient fort peu de ses père et mère, il faut en convenir.

Vingt ans après la mort de sa victime, l'abbé Fervet qui s'emploie maintenant à de louches besognes sous la redingote du faux Moréali, prétend s'autoriser de la quasi-paternité que Mme La Quintinie lui conféra jadis pour empêcher à tout prix le mariage de Lucie avec un ennemi de l'Église, et, vraisemblablement, pour la pousser ensuite vers le cloître. Ajoutons sans tarder que Sand, incapable de résister longtemps aux propensions indulgentes de son âme

d'aïeule, convertira finalement ce sinistre personnage à la plus entière tolérance et le reconciliera pleinement avec ses nobles et loyaux adversaires. Mais précisons cependant les points essentiels du litige qui se débat entre eux pendant tout le cours du récit.

Les Le Montier, le père et le fils, élèvent quatre griefs principaux contre la morale catholique en général et contre la conception romaine du mariage en particulier. Ils répudient d'abord le dogme de l'*enfer,* fût-il réduit aux châtiments temporaires du Purgatoire. On sait que telle fut la conviction inavouée du quiétisme, cette source prochaine du rousseauisme : le péché y étant expliqué chez les élus par une sorte de possession divine, il n'était plus guère passible de châtiment dans l'au-delà; ce que le rousseauisme sandien traduit en ces termes : les hommes étant *bons par nature,* il n'y a pas lieu de les maintenir dans le droit chemin social par la perspective d'une *sanction* quelconque de leurs faits et gestes. La nature humaine est *sainte!* L'erreur de l'Église est d'enseigner un Dieu compresseur ou même simplement *réformateur* de cette nature puisque c'est montrer ce dieu *en guerre avec son œuvre!*

Les Le Montier repoussent en second lieu la prétendue négation du progrès ou de la *perfectibilité* humaine qu'ils attribuent à l'autorité ecclésiastique, négation qui n'est nullement de foi, puisqu'il y a quelques années, dans une circonstance solennelle, le recteur de l'Université catholique de Washington, Mgr Keane, s'exprimait publiquement de la sorte (1) : « Quand les hommes ont foi en Dieu et en la *science,* le gouvernement de la majorité est, après tout, le gouvernement le plus juste et le plus sage. La science nous a permis de prolonger les existences, de soulager la douleur, de fertiliser la terre... Et tout cela

(1) Discours cité par P. de Coubertin dans son livre sur les Universités d'Amérique.

n'est qu'*un prélude*, la préface d'un âge nouveau! Prétendre en effet *que nos progrès sont purement matériels, c'est manquer de foi.* Tout indique le contraire, etc... » Et comment parleraient autrement les prédicateurs d'une morale de progrès individuel incessant? Dans le roman de Sand, cette soi-disant hostilité de Rome au progrès s'incarne dans l'ascétique Père Onorio, une sorte de fakir chrétien qui réalise en sa personne « le cynique enthousiasme de la démission humaine! » Figure pittoresque au surplus et pour laquelle Sand n'est pas dénuée de sympathie, parce que ce moine illuminé professe aussi, avec Jean-Jacques, l'horreur de la *civilisation* et la confiance dans le *sentiment*.

Le troisième grief des Le Montier contre l'Église, c'est l'ascétisme chrétien qu'ils présentent comme la condamnation absolue de l'amour érotique, alors qu'il est en réalité une discipline méthodique des impulsions antisociales nées de l'originel « impérialisme » de l'être. Lucie proteste elle-même contre cette assertion fort excessive de son Émile auquel l'abbé Fervet avait déjà répondu en ces termes excellents : « Le christianisme ne condamne que l'*excès* des passions, il les autorise et les vivifie dans ce qu'elles ont de légitime et de respectable. Ce n'est donc trahir ni sa lettre ni son esprit que d'imposer une barrière à ces *trop brûlantes aspirations des sens qui essayent de se donner le change en s'offrant à Dieu comme divines!* » Excellente définition des mysticismes érotiques si soigneusement surveillés par l'Église et du rousseauisme passionnel en particulier, si constamment plaidé par George Sand. Le Montier père, plus conciliant parce qu'il est plus amplement pourvu d'expérience vitale, corrige d'ailleurs quelque peu sur ce point les arguments inconsidérés de son rejeton.

En revanche, il s'accorde pleinement avec lui pour élever un quatrième grief contre la discipline romaine

et condamner le sacrement chrétien de la Pénitence : tous deux estiment qu'un mari doit être *l'unique confesseur de sa femme*. Émile ajoute qu'en prétendant conserver un directeur, sa fiancée n'exige pas autre chose que *le divorce avant le mariage*. Il est un homme en effet et ne peut donc supporter un autre homme que lui-même dans la confidence de son épouse; il refuse de se marier sous le régime de *la séparation des âmes*. Au moins ce garçon n'est-il pas menacé, remarquons-le, de devenir l'émule du regretté *Jacques*, de tolérante et de conciliante mémoire, qui souffrait si volontiers un Octave aux côtés de sa Fernande. Mais ajoutons que, sur ce dernier point, le traditionaliste Turdy, qui n'a pas ignoré les égarements de sa fille, appuie les exigences du jeune Le Montier.

Comment Lucie résisterait-elle à cette triple pression patiemment exercée sur son esprit. Elle ne s'incline pas toutefois sans délai devant les exigences de son despotique soupirant : Le Montier père interpose de nouveau entre eux l'autorité de son expérience et c'est de l'avenir seulement qu'Émile se résigne à attendre l'entière conversion de sa jeune femme à la religion de Jean-Jacques : avenir fort prochain toutefois, puisqu'elle se prépare, avant les dernières lignes du livre, à transgresser un des plus exprès commandements de l'Église : elle ne portera plus sa confession à un prêtre, puisque cette démarche « ferait souffrir » son mari.

Vis-à-vis de M. Amic, un de ses amis de la dernière heure, George Sand ne renia pas précisément *Mademoiselle de La Quintinie* à la fin de son existence, mais déclara qu'elle *regrettait* d'avoir écrit ce livre. Lorsqu'elle tenta de le porter au théâtre, comme elle l'avait fait avec tant de succès pour *Le Marquis de Villemer*, elle en modifia profondément les caractères, sinon les suggestions finales. « Moréali, écrira-t-elle à Charles Edmond en 1872, *n'est plus le per-*

sonnage du roman. Il n'est pas prêtre; il ne l'a jamais été. Il a dû l'être, il est resté prêtre de cœur et d'esprit, mais il aime d'*amour* Mlle La Quintinie qui en aime un autre... Songez que Moréali est *sympathique* à présent... S'il pouvait pardonner et prier à la fin de la pièce, il serait un *saint* et mon but serait manqué ! Je ne veux pas qu'on se dise : ils sont tous égoïstes et lui seul valait quelque chose ! Mais bien : Ce pauvre diable ! C'est dommage que la religion l'ait jeté dans le pétrin. Il méritait mieux que ça ! » Appréciation significative ! Cette rébellion du thème psychologique contre la main qui le presse avec insistance pour le façonner selon la norme de Jean-Jacques n'est-elle pas profondément caractéristique. Au surplus, la pièce en question déplut toujours à l'entourage de Sand, fut entravée par la censure quand sa représentation se prépara et resta finalement dans les cartons de l'auteur.

Après *Mademoiselle La Quintinie,* où la polémique garde encore quelque mesure, l'anticatholicisme de Sand tendit de plus en plus vers un antichristianisme sans réserves et sans nuances. Elle avait pris contact avec les idées transformistes, alors dans leur nouveauté et les avait faites siennes aussitôt, non sans exagérer singulièrement leur portée, comme les premiers adeptes de Darwin : « *Arrière donc le Dieu Jésus,* clamera-t-elle bientôt sous l'influence de son ami Renan ! Aimons désormais en philosophes cette charmante figure de roman oriental, mais n'appelons plus cela une religion. Ça n'a pas même été une philosophie en son temps ! » Aussi bien Jésus a-t-il eu le tort grave d'enseigner un Dieu moniteur et *punisseur*, cela suffit pour le rendre suspect à des continuateurs de l'hérésie de Rousseau, plus conséquents que leur maître avec les principes psychologiques que celui-ci ne put poser que d'une main hésitante, en contradiction flagrante avec l'expérience et la raison de son temps, mais que le travail persévérant

de plusieurs générations mystiques rendit plus audacieux à s'affirmer sans ambages. Il n'est donc pas mauvais, concluait Sand, que le Galiléen soit désormais *bien démoli,* sa doctrine ne pouvant plus *faire que du mal!* Sous prétexte de condamner « le christianisme du sentiment », les *Nouvelles Lettres d'un Voyageur* traiteront le Christ ainsi que Jeanne d'Arc, de grands hallucinés qui sont déjà loin de nous! Évoquant le souvenir d'une bande de bohémiens qu'elle a connus dans les rochers de notre côte provençale, la visiteuse de Tamaris en écrira : « S'ils n'ont aucune espèce de religion, *ils doivent être supérieurs à nous!* » Elle se félicite de constater que sa petite-fille se plaît davantage aux récits de l'*Iliade* qu'à ceux de la Bible et que l'enfant considère Jéhovah comme « très bête et très méchant ». Enfin la méditation, admirable de forme, qu'elle jettera sur le papier en 1871, après avoir évoqué une fois encore, son passé de jeune fille dans le même cadre paisible de Nohant, s'achèvera sur une vague effusion panthéistique qui n'aboutit à aucune profession de foi bien définie, mais dégage un suprême relent de mysticisme romantique, désormais dilué dans l'atmosphère naturiste de son art en impondérables atomes : résidu de la progressive évaporation dans sa pensée du Dieu ordonnateur et justicier des chrétiens.

CHAPITRE III

Évolution du Mysticisme esthétique dans l'œuvre sandienne.

Si cependant le mysticisme natif de Sand se dessèche sous l'influence de la passion anticléricale et des hâtives lectures scientifiques de sa vieillesse, s'il se vide peu à peu de la substance divine qui en fit longtemps la souplesse plastique et la chaleur communicative, elle ne renonce que partiellement et avec une évidente répugnance aux opinions de sa jeunesse sur la nature humaine et sur l'orientation morale désirable pour les sociétés modernes. Évolution très instructive parce qu'elle permet de comprendre l'attitude mentale la plus fréquente dans les deux dernières générations rousseauistes : la quatrième qui commence à parler vers 1850 pour culminer vers 1865, la cinquième qui pointe vers 1880 pour s'exprimer pleinement à l'aurore du XIXe siècle. *Mystiques sans Dieu* désormais, que nos plus notables contemporains, — si nous reprenons une formule pénétrante que Sainte-Beuve proposait dès 1830 pour caractériser certains de ses coreligionnaires quelque peu en avance sur leur époque — alliés prétendus d'un vague principe métaphysique dont ils ne se hasardent guère à préciser désormais les contours, mais sur la partialité duquel compte plus que jamais leur orgueil de délégués au gouvernement de leurs semblables, pour parer à leurs destructions aveugles dans le champ des acquisitions rationnelles de l'humanité pensante et aux défis téméraires qu'ils portent chaque jour à l'expérience psychologique et morale des siècles. Jean-Jacques nommait

son céleste répondant la nature; on le désigne plus souvent autour de nous sous le nom de Vie, sans modifier son caractère spécifiquement instinctif. (Les démagogues l'appellent aussi le peuple dans leur néfaste rhétorique). La conquête de l'opinion ayant été à peu près achevée par les grands déistes d'hier qui ont fourni les formules frappantes et les hymnes enivrants, on profite de l'émotion créée par leur génie d'expression pour emboîter le pas derrière eux, on accentue même leurs ambitions ou prétentions de puissance sans avoir désormais besoin de faire nettement appel au répondant surhumain dont ils avaient tracé la franche effigie sur leur étendard. Sa silhouette se discerne encore vaguement dans les plis du drapeau transmis par eux à leur progéniture, mais on l'y voit si décolorée par l'usage abusif qui a été fait de ce palladium, que ses champions ne savent plus la reconnaître.

Rappelons qu'à notre avis l'instinct, émancipé par le mysticisme moderne des freins rationnels que lui imposa l'expérience des âges, donne libre essor à deux volontés de puissance, ou concupiscences dès longtemps discernées aux racines de la mentalité humaine par la psychologie expérimentale du christianisme : concupiscence de la chair, d'où procède le mysticisme passionnel; concupiscence de l'esprit qui cultive chez les vainqueurs de la lutte économique le mysticisme esthétique, chez les moins favorisés de cette lutte le mysticisme démocratique ou social. Nous avons vu Sand mettre au service de tous trois son talent. Après 1848, elle se préoccupe de les adapter aux circonstances qui ont été si profondément modifiées autour d'elle par la tourmente mystique à ce moment déchaînée sur l'Europe. Dans ce remarquable cerveau, aucun d'eux ne subsistera sans avoir subi des modifications d'importance; en revanche aucun ne s'effacera sans esprit de retour devant la terrible leçon de choses que furent les crises

économiques et politiques de cette époque, les journées parisiennes de juin 1848 (écho des journées de septembre 1792, prodrome de celles de mai 1871), enfin la réaction qui suivit ce spasme comme celui de la Révolution française et plus tard celui de la Commune de Paris. Rien de plus suggestif ou même de plus actuel que le spectacle de cette subtile intelligence à l'ouvrage pour retenir de sa conviction mystique ce qui peut en être sauvegardé sans provoquer le haussement d'épaule du sens commun, et pour insinuer sous forme récréative aux bourgeois — ces vainqueurs de conflit social de la veille, — une partie tout au moins des mystiques règlements de vie qu'elle avait cru d'abord pouvoir leur imposer par la force.

1. — Nouveaux commentaires sur la morale artiste.

Du mysticisme esthétique proprement dit, de la foi à la vocation prophétique, à la dignité messianique de l'artiste inspiré de Dieu, on ne retrouve guère dans la littérature sandienne de ce temps que le culte, fort acceptable, de l'*enthousiasme,* source d'action généreuse, ainsi qu'une très légitime indulgence ou même complaisance pour les natures artistes dont les fragilités sont connues par expérience à l'auteur. Dans *Laura,* elle réclamera d'une société, devenue trop raisonnable à l'en croire, l'aumône d'*un peu de délire* (lyrique), « car la folie n'est, dit-elle, que l'exagération de l'immortelle poésie, un inconvénient passager dont le fruit peut être un nouveau rayon d'*idéal* ». De telles suggestions ne sauraient manquer d'être applaudies, lorsqu'elles sont traitées en air de *bravoura,* par notre société telle que l'a fait la culture romanesque et le mysticisme chrétien raffiné.

Valdo, le montreur de marionnettes qui figure dans l'*Homme de Neige* (c'est un portrait complaisant de Maurice Sand) donne à la mère de ce dernier (en 1858) l'occasion de professer publiquement à nouveau son *credo* esthétique d'antan. A propos des petites poupées de bois que son fils, façonné aux plaisanteries de rapin par son passage à l'atelier de Delacroix, savait spirituellement faire parler dans le cadre du traditionnel Guignol, elle enseigne à ses lecteurs que le métier d'amuser les foules par des fictions est le premier de tous, en raison des fruits de moralité qu'il peut produire : mais elle pousse aussitôt cette affirmation intéressée jusqu'au paradoxe antirationnel le moins justifié. « L'homme, écrit-elle, *ne profite jamais de l'expérience!* Vous aurez beau lui apprendre l'histoire authentique, il repassera sans cesse par les mêmes fautes ou les mêmes folies, *de moins en moins si vous voulez* (eh oui, nous le voulons fermement, car c'est tout le secret du progrès), mais toujours proportionnellement à son degré de civilisation. » (Certes, interjetterons-nous encore, mais ce degré s'élève précisément par l'accumulation et la diffusion plus grande de l'expérience matérielle, scientifique et sociale). Ces considérations insoutenables ont pour objet de faire entendre que l'homme ne se gouverne point par la raison, mais bien par l'imagination et le rêve. Or le rêve, c'est l'art, la poésie, la peinture, la musique, le théâtre. — On sent le fort et le faible de cette argumentation qu'on retrouve d'ailleurs chez Schopenhauer, un des maîtres favoris de la quatrième génération romantique, avec le même dédain des leçons de l'histoire, la même négation (nécessairement inconséquente avec elle-même au surplus) de la possibilité du progrès moral. — *Le beau Laurence* renferme une apologie de la moralité des comédiens qui est renouvelée de *Pauline*. Dans *Mademoiselle Merquem*, se détache un amusant intermède de psychologie mystico-esthé-

tique (peut-être à l'adresse de Maurice Sand, trop variable en ses prédilections intellectuelles et trop « amateur » en toutes choses au gré de sa mère).

Le peintre Stephen a déjà dépassé la quarantaine sans avoir produit autre chose que des œuvres médiocres. Par bonheur, le héros du récit, le brillant Armand va consacrer dix jours de désœuvrement forcé à doter cet attardé d'un talent véritable, et cela, par la seule influence de la sincère *amitié* qu'il lui marque, l'amitié tenant ici, de façon familiale et prudente, le rôle d'initiatrice et d'excitatrice que le mysticisme esthétique attribue d'ordinaire aux passions de l'amour. Rien de plus arbitrairement imaginé, d'ailleurs que les étapes vertigineuses de cette métamorphose inopinée, de cette soudaine ascension d'un « raté » du pinceau vers le génie de l'expression pittoresque et vers l'empyrée de la gloire immortelle. En voici cependant l'explication sandienne ! Que Stephen, jusque-là trop absorbé par son travail pour donner l'essor à ses facultés sentimentales, puisse dire enfin d'un être humain : « *Je l'aime,* c'est mon ami ! » Soudain une radicale transformation va s'opérer dans son âme et, du même coup, dans la puissance d'interprétation de sa palette ! Il sera, de ce jour, un grand peintre. Enfin, dans *Malgré tout,* ce n'est plus l'amitié masculine, mais, de nouveau, l'amour érotique qui conduit aux triomphes publics le grand violoniste Abel, sorte de synthèse opérée par l'auteur entre les deux personnalités géniales de Liszt et de Berlioz. Abel mène une vie sans frein à travers le monde parce que la belle Sarah Owen lui fait attendre le don de sa main, sans nulle raison valable, au surplus, qu'un excès de tendresse à l'égard d'une sœur cadette parfaitement indigne de ces ménagements par sa maussade humeur et son ingratitude. Un mariage unira finalement ces deux êtres d'élite, et l'on reconnaît ici le thème de *Leoni,* infiniment atténué ou édulcoré par le cours des ans.

Nulle part cependant mieux que dans les beaux articles critiques réunis sous ce titre sans prétention : *Autour de la Table,* Sand n'a précisé ses convictions de mysticisme esthétique assagi et sa foi persistante dans l'influence tonique de l'idée du beau sur l'activité humaine. Autour de la vaste table que fabriqua le rustique et pittoresque menuisier de Nohant, les hôtes, distingués par l'esprit, de ce confortable castel discutent entre eux les livres nouveaux, et la maîtresse de la maison résume ensuite les débats d'une plume alerte. Les *Contemplations* de Hugo sont mises sur le tapis de la sorte; sauf une réserve hasardée par un des assistants, tous les autres célèbrent à l'envi la belle sonorité de ces vers lyriques. Après quoi, on se tourne vers le protestataire isolé pour le convertir au culte d'Olympio : « Pour vous cher et digne ami, lui dit la bonne hôtesse, vous vous levez le matin tranquille et serein, vous mettez votre manteau ou votre chapeau de paille selon l'aspect du ciel, vous promenez à travers les choses une philosophie sagement, patiemment expectante. Mais le poète ne connaît pas cet équilibre réalisé par vous à l'école de la vie. Il n'y a, dans l'arsenal de sa rêverie, ni parapluies, ni paratonnerres, ni livre qui lui serve d'arbitre, ni fond de souvenirs classiques à la fois vénérés et redoutés qui l'aide à régler ses actions. Il s'en va à travers champs, à travers bois, attendant nu et fièrement désarmé que les choses ou les êtres lui parlent, que l'orage le ploie, que la fleur l'enivre. » C'est par de tels procédés de création qu'il ébranlera finalement en nous *le petit édifice de la froide raison* au profit des aspirations supérieures ! Or Hugo est la plus imposante personnification de cette sublime déraison depuis que s'est prématurément éteint l'auteur de *Manfred.*

Michelet, un autre romantique à tous crins, sera l'objet d'enthousiasmes également frénétiques autour de la table de Nohant et, après lui, on célébrera

Fenimore Cooper dont nous avons déjà constaté l'influence sur la pensée sandienne dans *Mont-Revêche,* Cooper, le grand bourgeois poète qui a créé le type *naïf et idéaliste* (en réalité *biblique et chrétien*) de l'aventurier blanc des prairies américaines. Cet aventurier, plus courageux que Rousseau, se donne la peine de vivre ses convictions naturistes; il revient à la nature maternelle après avoir tourné le dos à la corruption des cités mais sait associer toutefois, — comme Sand est forcée de le reconnaître — le *respect des civilisations progressives* à la prédilection pour la liberté primitive. On sait mieux aujourd'hui ce que fut cette prétendue liberté primitive, servitude profonde de l'âme sous le poids de la superstition incohérente et du corps sous la discipline barbare du clan originel.

Convenons au surplus que George Sand n'a pas laissé de marquer, après 1850, les progrès de son expérience vitale par quelques réserves nouvelles sur les suggestions excessives de la morale artiste. *Tamaris* nous montre la conception romantique de l'artiste assez maltraitée par l'auteur du roman dans la personne du séduisant La Florade. Ce jeune officier de marine aurait pu devenir un poète illustre, car il se fait une sorte de point d'honneur de ressentir vivement tous les aiguillons de la passion : il cultive et choie en sa personne toutes les facultés du bonheur et de la souffrance érotiques, il regarde comme une *lâcheté* indigne d'un homme la *prudence* qui s'abstient d'un acte de soudaine *énergie* par crainte des conséquences sociales probables de cet acte ! Énergie stendhalienne à la mode calabraise que celle-là, et Sand avait en effet traité dès longtemps de *lâcheté,* en ses heures de mysticisme passionnel exalté, le recul devant les possibles fruits des libres amours. En un mot, La Florade ne veut ni *maîtriser,* ni dominer la destinée, fier qu'il est de l'étreindre d'un bras ferme et de *sauter dans les abîmes* avec elle ! C'est la

conception romantique de la passion dans toute son audace.

Eh bien, quoique ce jeune homme ne s'avise pas de pousser ses convictions d'artiste-né *jusqu'à leurs mauvais extrêmes,* il les pousse encore trop avant au gré de son historien puisqu'il amasse sur sa tête des orages fort redoutables et que, de l'aveu de cet historien romanesque, il ne saurait être considéré comme *un parfait héros du roman.* Nous entendons le modeste et raisonnable *savant* qui aura le privilège de supplanter le brillant officier auprès de la belle Yvonne d'Elmeval, opposer à son rival — qui est en même temps son ami, — les plus topiques objections contre sa morale byronienne, et les arguments des deux hommes à ce propos sont fort intéressants à retenir : « O tranquillité, proclame le marin, je me ris de toi !... La vie c'est le mouvement, l'agitation, la dépense incessante des forces physiques et intellectuelles. Aimons, souffrons, risquons, etc... » Il faut vivre dangereusement, dira Nietzsche dans le même sens, à l'aurore de la cinquième génération rousseauiste. Mais voici ce que répond le savant : « En ce cas, lâchons la bride à tous nos instincts *sauvages,* et, puisque le repos est un rêve, *accablons de fatigue et de désespoir à notre profit* l'existence des *autres* âmes... La vie est un orage, soit ! Nous sommes orage et convulsions nous mêmes. Laissons-nous aller à cette loi qui *emporte tout dans l'abîme,* et il n'y a *plus de société,* plus d'humanité, plus rien ! Nous finissons comme les sauvages par l'eau de feu ? Non ! Si nous croyons à la *civilisation,* c'est-à-dire à Dieu et à l'homme, luttons contre l'orage extérieur et contre l'orage *intérieur.* Exerçons-nous à la force. Réservons *le peu que nous en acquérons chaque jour* à un plus noble emploi. Ne courons pas après tous les feux-follets de la passion; cherchons le soleil durable et vivifiant de l'amour qu'on reconnaît à l'*utilité du dévouement* pour la personne aimée. » Voilà un

précis de morale rationnelle ou stoïcienne qui ne laisse rien à désirer pour la netteté.

Ajoutons que, dans une circonstance plus grave du récit, le jeune docteur que nous venons d'entendre formulera cette condamnation plus décisive encore de la morale romantique : « Tu es comme tous les hommes qui ne veulent pas *combattre leurs passions*. Tu es un *égoïste!* » Nous avons vu que Sand jadis, — de même qu'à cette heure de sa vie, son fougueux poète La Florade, — présentait comme un égoïste et comme un *lâche* calculateur de ses intérêts sociaux d'avenir l'homme qui refuse de s'abandonner sans réserve à l'impulsion de son instinct plus ou moins « sauvage » — ainsi qu'elle accepte de le qualifier maintenant. Elle a donc bien conquis, par le cours du temps, une certaine clairvoyance psychologique et morale, clairvoyance toujours hésitante et intermittente par malheur mais qui n'en mérite que mieux d'être soulignée dans ses trop fugitives expressions sous sa plume. — Aussi bien son La Florade demeurera-t-il, en dépit des dures leçons de son ami, un personnage sympathique; il représentera dans le récit l'amour *spontané* au sein d'une génération qui considère cette disposition de l'âme comme *passée de mode*. Il épousera finalement sinon l'exquise Yvonne, du moins la belle et intéressante créole Nama Roque; l'auteur renie son passé et le caresse à la fois sous les yeux de son indulgent public. « Les artistes sont des enfants gâtés, écrira-t-elle bientôt à Flaubert, et les meilleurs sont de *grands égoïstes*. Tu dis que je les aime trop. Je les aime comme j'aime les bois et les champs. Je fais *mon état* au milieu de tout cela, et, comme j'aime mon état, j'aime tout ce qui l'alimente et le renouvelle ! » Ce qui revient à dire que le roman romanesque est le plus commode de tous à mettre sur pieds, en conséquence que sa très ancienne possession d'état.

2. — Le savant proclamé favori de Dieu.

Nous venons de voir un savant triompher d'un artiste dans l'antique lutte masculine pour les faveurs féminines. Mais c'est surtout le roman de *Valvèdre* qui, à ce type tantôt choyé, tantôt critiqué de l'artiste, oppose de la façon la plus directe et la plus insistante le type intellectuel et moral du *savant*, objet des prédilections de Sand après 1860. Aussi bien l'appui et la consolation de sa vieillesse, son fils Maurice se développait-il avec les années du côté de la science plus encore que dans la direction de l'art vers lequel il avait penché tout d'abord. Il restait dessinateur, romancier, dramaturge sans doute, mais il devenait en outre, et avec plus de passion, minéralogiste, botaniste, entomologiste, savant-amateur donc, autant qu'artiste-amateur et par là, tendant à développer graduellement par sympathie chez sa mère des goûts qui avaient toujours tenu quelque place dans la vie mentale de la grande femme de lettres. N'avons-nous pas indiqué naguère que l'un de ses premiers romans, *Le Secrétaire intime*, contait un certain « bal entomologique » qui avait mis en relief sa science de l'histoire naturelle en même temps que sa virtuosité d'écrivain.

A elle seule, la dédicace de *Valvèdre* (au fils de l'auteur) peut passer pour une apologie de l'homme de science. Puis, dès les premières pages du récit, on voit se dessiner un contraste voulu entre le jeune savant Henry Obernay, de Genève et le jeune littérateur Francis Valigny, de Bruxelles : le premier abordant la vie avec autant de sang-froid que de confiance, parce que la passion de la science ne trompe guère si elle demeure désintéressée; le second souffrant du plus instable équilibre mental parce que la pratique des lettres qui contraint à l'étude des hommes, est nécessairement douloureuse quand

elle ne devient pas écrasante. Valigny souffre de la *maladie du siècle,* c'est-à-dire de l'*orgueil,* du doute et de l'ennui. Et Sand écrit bien, en toutes lettres, à ce propos qu'une telle maladie est désormais *loin de nous* dans le passé, par bonheur, mais elle n'hésite pas à en affecter sous nos yeux son typique homme de lettres de 1860. Document bien frappant sur l'illusion que se firent un instant les hommes de cette date lorsqu'ils se jugèrent si fort modifiés par les événements de la veille, si peu semblables à leurs pères, grands-pères et arrière-grands-pères.

Obernay, dont Valigny reconnaît hautement *la supériorité de vues et de caractère,* s'étonne des plaintes fréquentes de son ami belge sur l'allure des événements de leur siècle : « Je crains, lui dit-il avec sollicitude, que les passions ne viennent à jouer un rôle trop impétueux dans ta destinée et il ne me semble pas que tu aies *travaillé à te forger le frein nécessaire...* J'ai eu sous les yeux des exemples si tristes de ces *fausses théories* qui ont déjà troublé ton âme ! » Puis venant au trait particulier qui l'inquiète dans les dispositions de Valigny, c'est-à-dire à l'amour que ce dernier nourrit pour une femme mariée, la comtesse de Valvèdre : « *Mauvais* amour que celui-là, reprend l'homme de science, amour *des romans et des drames modernes !* Ton âme est-elle donc corrompue déjà que tu admettes ces *honteuses fatalités* (de la passion conçue comme la voix de Dieu dans le sein de l'homme.) Ne te laisse pas affaiblir et gâter prématurément par des idées fausses ! Ne te laisse pas persuader que l'artiste et le poète soient destinés à devenir *la proie des passions* et qu'il leur soit permis, plus qu'aux autres hommes, d'aspirer à une prétendue vie sans *entraves morales !* » Souvenons-nous ici du temps où Sand, pour justifier après coup ses passionnelles « cavalcades », enseignait qu'on ne peut écrire sans avoir *quelque chose à dire,* ce quelque chose ne pouvant être autre chose à son avis que les souvenirs

personnels de quelque orageux et inéluctable amour !

Bientôt le comte de Valvèdre à son tour, c'est-à-dire non plus le savant en expectative et en herbe comme Obernay, mais le savant en pleine possession de son savoir, l'homme supérieur et bon, non par *nature* mais par expérience approfondie des êtres et des choses, Valvèdre, ce véritable maître de la vie, viendra résumer de façon plus ferme encore au profit de Valigny, les oppositions de caractère et de tendance qui se sont manifestées dans les dialogues de ce dernier avec son ami genevois. Certes, exposera le gentilhomme avec une incomparable autorité, un grand esprit qui tiendrait à la fois du savant et de l'artiste serait le plus noble représentant de l'humanité progressive; mais, sous prétexte de pousser plus avant que jamais l'analyse des sentiments du cœur, la puissante et infortunée race des poètes est en train de *s'user dans le vague et dans le vide*. Les notions morales sont aujourd'hui *faussées* car la santé de l'âme ne saurait s'accommoder à la longue des perpétuels élans de l'enthousiasme lyrique. L'homme civilisé est *un malade fort délicat qui doit être son propre médecin*, sous peine de devenir *fou* ou de s'abêtir. Dieu doit être écouté désormais non plus tant à travers *les instincts et les sentiments*, — c'était le principe même du rousseauisme mystique, — qu'à travers *l'expérience méthodique*, la patiente recherche de la vérité par la science.

Ces enseignements, si nouveaux sous la plume de l'auteur, triomphent au dénouement de son récit. Longtemps égaré par son amour adultère, Valigny contemple enfin dans une sœur d'Obernay, la charmante Adélaïde, le prestige de l'art associé aux sécurités de la science. Très instruite, très docte, très méthodique même dans le rôle d'institutrice qu'elle a dès longtemps assumé au bénéfice de sa sœur cadette, Adélaïde se montre en outre artiste de race à ses *moments perdus*, et sans vouloir jamais

pour son rare talent musical d'autre public que sa jeune élève. Mais le littérateur épris de ce trésor vivant ne sera pas jugé digne d'en être le dépositaire; il s'effacera devant Valvèdre devenu veuf et obtiendra la main de Rose Obernay, disciple docile et accomplie de son admirable aînée.

Notre rapide analyse de ce roman nettement moral d'intention nous permet de préciser ce que Sand chercha dans l'étude des sciences pendant les dernières années de sa vie, à savoir une hygiène intellectuelle prudente, un repos et une diversion pour son imagination créatrice, en même temps qu'une source de saine inspiration artistique. La minéralogie tient une très grande place dans son roman de *Laura;* la botanique dans presque tous ses écrits de vieillesse. Si en effet tant de rousseauistes ont exercé cette sorte de « piété végétale » qui distingua leur évangéliste, c'est que la botanique, la minéralogie plus encore et même l'entomologie quand elle reste morphologique et classificatrice, laissent dans l'ombre *la lutte vitale,* l'impérialisme essentiel de l'être qui contredit si crûment, dès qu'il est constaté quelque part, la psychologie mystique de Jean-Jacques, base de la morale romantique par laquelle nous sommes présentement régis.

Botanistes, minéralogistes ou zoologistes, toute une armée de savants aimables autant que respectables se lève donc dans le roman sandien après 1850. Tévérino, le lazzarone fantaisiste, deviendra, nous l'avons dit, sous le nom de Flaminio, un illustre *ingénieur,* constructeur de digues et perceur de montagnes. Waldo, le charmant montreur de marionnettes dans l'*Homme de Neige,* se fait à son tour « ingénieur des mines » au dénouement de ce récit. Le beau-père de *Jean de la Roche* est un savant modeste et distingué. Lucienne, de *la Confession d'une jeune fille,* sait traduire à livre ouvert un texte grec soit en latin, soit en anglais au gré de ses auditeurs. (Quel est le

normalien de nos jours qui s'acquitterait de ce tour de force?) Aussi, pour l'amour de cette érudition grecque admirable, sera-t-elle embrassée par un époux accompli qui est, en outre, un juriste éminent. *Flavie,* tout d'abord émule de M[lles] Benoiton, ses contemporaines, par la frivolité de sa vie, cessera ses occupations futiles sous l'influence d'un homme de savoir; par un entomologiste de marque, elle sera préparée à un mariage de pure raison avec un jeune magistrat d'avenir. — Et naguère dans *La Fille d'Albano,* une des premières nouvelles de Sand, la jeune magistrature était moins favorisée du dieu des plaisantes amours. — *Mademoiselle Merquem* est une très savante personne dont le charme ne doit rien à des dispositions artistiques qui ne paraissent pas lui avoir été départies par la nature. Dans *Les Ailes de courage,* un de ces contes de fées insuffisamment fantaisistes que l'aïeule de Nohant écrivit pour ses deux petites-filles, elle a dit l'histoire poétisée d'un savant de ses amis, le naturaliste Tourangin. Enfin l'un des héros de *Flamarande,* le marquis de Salcède, est encore un botaniste notoire et l'on pourrait, sans grande peine, allonger davantage cette nomenclature instructive.

Les *Nouvelles Lettres d'un Voyageur* résument ces apologies successives de l'homme de science, en proclamant (1868) que cet homme ressemble à un sobre buveur d'eau pure qui s'interdirait avec persévérance la liqueur d'enthousiasme dont la nature nous distille la capiteuse rosée par tous ses pores. Cette liqueur enivre le poète et trop souvent l'égare : c'est là une constatation de l'expérience; il faut donc aimer et respecter la sérénité que sait conserver l'homme d'étude. Chacun de nous a le devoir d'*apprendre à étudier,* fût-il parvenu aux jours de sa vieillesse. On dit communément que les premières années de la vie sont les plus belles, mais c'est le contraire de la vérité, car les plus belles années sont celles qui

nous trouvent plus ouverts à la sensation et plus aptes à l'intelligence; celles où nous marchons enfin d'un pas ferme *dans la voie de notre progrès* sont assurément les meilleures de toutes. Adoptons en conséquence une méthode de travail, tenons-nous y ferme dès lors et n'*ergotons* plus davantage ! — Langage fort méritoire à coup sûr dans la bouche de notre moraliste rousseauiste qui, si longtemps, prêcha la révolte féconde et proclama que le refus d'obéissance est la meilleure des préparations à l'exercice du commandement ! N'avions-nous donc pas raison de prétendre que, sous le nom de *science,* Sand fait désormais beaucoup plus large place à l'*expérience* et à la *tradition,* au détriment de l'*instinct* ou de l'*intuition* géniale, dans la patiente élaboration du progrès humain.

CHAPITRE IV

Évolution du Mysticisme passionnel.

Après 1850, le mysticisme esthétique de Sand se restreint à peu près, nous venons de le dire, au culte persistant de l'enthousiasme créateur, à la complaisance continuée pour les natures artistes, généreuses et spontanées, complaisance qu'équilibre et corrige d'ailleurs utilement une sincère vénération pour le savoir et les hommes de science. Durant cette même période de sa vie, le mysticisme passionnel, qui a des affinités si évidentes avec la religion de l'art, évolue parallèlement dans sa pensée que son tempérament ne sollicite plus aux hardies « cavalcades ». La passion érotique, toujours considérée par elle comme la voix de Dieu dans notre cœur, sera supposée ne prendre la parole avec autorité dans ce cœur attentif qu'une seule fois au cours d'une vie humaine : ce qui est revenir, par un détour, à la conception monogame de la famille qui a fait pour une si grande part, en raison des facilités qu'elle offre à l'adaptation sociale plus parfaite des générations grandissantes, le triomphe de nos races dans la lutte pour l'empire du globe. Souvent, il est vrai, cette voix divine parlera dans ses personnages pour leur conseiller des unions mal équilibrées et de suspect avenir, mais des hasards heureux viendront alors consolider et perpétuer tout à point ces unions. Nous pourrions donc presque traiter désormais de mysticisme *conjugal,* ce mysticisme passionnel évolué dans le sens rationnel, en notant qu'il fait souvent bon marché de la sanction légale et religieuse du lien matrimonial, ou s'affirme tout au moins sur un ton inuti-

lement frondeur et provocateur. Nous allons montrer, par quelques exemples, comment se combattent et se concilient tant bien que mal, dans les derniers écrits de la féconde créatrice, le souci de justifier à tout prix son passé passionnel avec la nécessité d'offrir des préceptes de vie plus rationnels à sa descendance.

1. — Apologie de l'amour unique et durable. Mysticisme conjugal.

Le divorce est la solution logique des difficultés qu'Indiana, Valentine ou Fernande avaient rencontrées sur la voie de leur développement sentimental au début de leur carrière. Pourtant, lorsque George Sand vit l'opinion préparée par elle-même et par quelques autres publicistes à envisager cette solution comme désirable, elle parut reculer devant une disposition légale si grosse de conséquences morales et sociales. Elle en demande l'*ajournement* dans un passage de ses mémoires qui est expressément daté par elle du 1er juin 1848, c'est-à-dire des jours qui précédèrent les désillusions totales de ce tragique été. Le divorce promulgué sans précautions, expose-t-elle alors, précipiterait la dissolution du pacte familial et religieux ! Il est dommage que cette sagesse-là vienne un peu tard sous sa plume. Trois ans après, dans *Le Diable aux champs,* elle se montre encore plus hésitante et plus assiégée de scrupules. Au héros plébéien de cet ouvrage, le divorce apparaît comme une porte ouverte *à la dissolution de la famille* (le divorce Clésinger se prépare et la petite Jeanne en mourra) et le *mariage* comme l'*idéal de l'amour.* La seconde préface de *Mauprat,* datée de 1857, proclame cette dernière institution *sacrée,* par « la beauté morale de son principe », ce qui nous maintient bien loin des leçons de *Jacques.* Dans *Évenor et Leucippe,* nous apprenons que les amants de l'âge d'or acceptant

les doctrines de la métempsychose se juraient de s'appartenir non seulement pendant leur vie tout entière, mais encore *dans toute la série de leurs existences futures :* serment bien plus téméraire à coup sûr que celui dont l'époux de Fernande avait autrefois jugé la formule oiseuse autant que basse ! Enfin le mariage qui clôt la *Daniella* se conclut, lui aussi, *pour l'éternité !*

On peut considérer *Constance Verrier* comme le roman qui marque l'apogée du mysticisme *conjugal* dans l'œuvre sandienne. Cette riche et sage jeune fille condamne à la fois la cynique galanterie de la duchesse d'Évereux (dont nous avons amplement parlé déjà) et les amours romanesques ou romantiques de son autre amie préférée, la cantatrice Sofia Mozzelli. Elle se réserve pour le *mariage,* dicté par le *cœur*. En effet, dans les âmes saines et prévoyantes, explique-t-elle, l'amour, *voulu de Dieu,* se distingue de celui des animaux en ce que l'intelligence (la raison) intervient pour aider le cœur et les sens à ne pas s'y épuiser en un jour. L'amour humain se trouve ainsi naturellement conduit à une aspiration de *choix exclusif* et de durée sans fin. Sofia proteste bien alors, comme jadis les premières héroïnes de Sand, contre l'étroitesse d'une telle conception de l'amour. « La flamme érotique une fois *amortie,* expose-t-elle, il faut mourir ou la chercher aussitôt ailleurs ! — La chercher encore, la chercher toujours, riposte Constance avec conviction, mais pourquoi la chercher *ailleurs?* Un autre homme vous en rendra-t-il une aussi vive et aussi durable (peut-être un retour de Sand sur elle-même et sur l'amour trop nié par elle qu'elle a certainement éprouvé pour son mari). Utilisez donc plutôt la *puissance* que vous attribuez à votre cœur pour le *guérir de sa coupable lassitude !* » Aussi bien, ajoute Mlle Verrier, cette nature humaine dont la Mozzelli objecte les fragilités est-elle la chose la plus malléable et la plus *éducable* qui soit au monde.

Elle est héroïque ou *lâche* selon qu'elle monte vers l'idéal (conjugal) ou *descend vers l'instinct.* Et, tout en inclinant une fois de plus sa Constance devant sa Sofia (comme naguère son Albani devant sa Lucrezia) parce que son orgueil presse son présent assagi d'accorder à son passé galant ce témoignage de persistante déférence, Sand convient que la recherche du vrai et du beau moral n'a pas pris une place suffisante dans la vie de la cantatrice amoureuse.

Jean de La Roche renferme bien quelques sarcasmes sur les préliminaires habituels du mariage de convenance dans la bourgeoisie — préliminaires dictés au vrai par une longue expérience de la nature humaine, — mais les événements se déroulent ensuite de la façon la plus sainement *conjugale* au cours de ce très agréable roman. Miss Love Butler, une Anglaise élevée en France, une fille instruite et largement munie de prudence parce qu'elle a coutume de *raisonner* son devoir avec fermeté avant d'agir, Miss Butler se juge à bon droit supérieure à son romantique amoureux, Jean de la Roche, qui est de caractère passionné et trop enclin au despotisme de l'âme. A l'exemple de Saint-Preux près de son élève, La Roche voudrait celle qu'il aime aussi *agitée* par ses sentiments qu'il l'est lui-même; il la trouve trop calme et trop forte, cependant qu'elle le considère en revanche comme injuste et comme emporté ! Or l'auteur donne très visiblement raison dans le débat à la tranquille et calculatrice amoureuse. Tuer en soi le *démon sauvage* qui trahit sa présence par l'excès des désirs et des aspirations de notre âme, résister à l'*orgueil* de la passion et combattre les exigences outrées que cet orgueil suggère, telle est la vraie philosophie du mariage ! — Souvenons-nous ici qu'aux yeux de Jacques, aplanissant devant son épouse les chemins de l'adultère, ce « sauvage démon » c'était Dieu ! — Sans doute, insiste l'approbatrice de Miss Love, en ce jour d'émotion profonde qui dicte les

serments conjugaux aux nouveaux époux, ceux-ci ne sont pas assez forts pour répondre d'eux-mêmes au cours d'une vie tout entière, mais, afin de s'encourager à la solennelle promesse, il leur suffit de croire à la force qu'ils *acquerront* selon leurs besoins s'ils la demandent à la *Raison* éternelle, à la Vérité et à la Force éternelles, c'est-à-dire à Dieu ! — Que ce Dieu-là est donc différent de celui qui planait sur les ébats vénitiens de 1834 ! Il est le garant bien reconnaissable de la morale rationnelle, non plus le recours du mysticisme passionnel. Ajoutons qu'une sortie inattendue et assez déplacée de l'auteur du roman contre la loi *bestiale* qui ordonne à la femme de servir et d'*adorer son maître de chair* n'est plus ici qu'une brève concession aux exigences de son orgueil tenace et aux souvenirs de son propre mariage.

Le Marquis de Villemer, qui parut l'année suivante, procède de la même inspiration apaisée et l'ouvrage se montra capable de satisfaire les plus exigeants moralistes. Puis *Valvèdre* vint marquer un nouvel effort de la pensée théorique de Sand vers une conception plus arrêtée des réciproques obligations du mariage; il nous faut donc reprendre l'étude de ce précieux document psychologique dont nous avons déjà tiré quelques enseignements. Le comte de Valvèdre, savant, philosophe et homme de bien, ainsi que nous l'avons dit, a quarante ans lorsqu'il nous est présenté, c'est-à-dire cinq ans de plus que Jacques, lorsque celui-ci épousa Fernande; nous notons cette particularité parce que cet âge ne l'empêchera nullement de former quelques années après une seconde union parfaitement heureuse avec une jeune fille. Sa première femme, Alida, nous est de son côté définie comme « une véritable élégie en jupons », c'est-à-dire comme une nonchalante personne dont l'attitude passive et en quelque sorte « brisée » devant les faits semble « une éternelle pro-

testation contre le bon sens, un permanent reproche à la *vie rationnelle* », — cette dernière épithète étant ici de Sand elle-même. — Et voilà donc une « incomprise » qui ne bénéficie plus de l'indulgence jadis prodiguée à la créole Indiana. Alida a passionnément aimé son mari qui lui a fait l'existence la plus heureuse, mais elle nourrit contre lui un persistant grief : elle ne croit pas qu'il ait suffisamment répondu à ses aspirations sentimentales parce que cet homme, en toutes choses supérieur, lui a paru *supérieur également aux passions!* L'orgueil froissé a donc étouffé lentement l'amour en ce cœur de femme.

Le littérateur Valigny, dont nous avons fait connaître les propensions romantiques, s'éprend de Mme de Valvèdre, mais doit bientôt reconnaître que le caractère irréprochable du comte interdit à sa faible compagne toute possibilité de rompre des liens qu'il a su lui rendre sacrés en dépit du désir qu'elle aurait de s'en dégager. Alida appartient à son mari pour toujours parce qu'il lui assure dans l'existence un appui autrement sérieux et solide que l'*amant de la veille ou celui du lendemain*. Aussi, de son soupirant exigera-t-elle avant tout le platonisme le plus strict. Elle encourage toutefois les aspirations du jeune homme parce qu'*elle a lu beaucoup de romans,* ce qui lui permet de *rester de bonne foi tout en se trompant* et de trouver, au service du *sophisme* même, des arguments d'*une admirable sincérité!* Quelle topique définition de la littérature romanesque en général et du passé romantique de Sand en particulier, durant son effort d'exégèse au service du mysticisme passionnel ! Femme *dangereuse* donc que cette Alida, mais dangereuse à elle-même plus qu'à autrui (oui certes, tant qu'elle ne fait pas imprimer ses *sophismes*), étrangère à toute *perversité,* bien qu'atteinte d'une *maladie mortelle pour sa conscience :* le souci de justifier à tout prix vis-à-vis d'elle-même ses variations érotiques ! Et

voilà encore un étonnant aveu indirect de la part de Sand.

Valvèdre se dispose cependant à intervenir dans le roman de sa femme, avec de tout autres dispositions que celles dont Jacques nous donna le spectacle en pareille occurrence. A Valigny, ce nouvel Octave, il décrit tout d'abord le caractère d'Alida qu'il connaît si bien par expérience. Elle a reçu, dit-il, une éducation *détestable;* on a développé sa vanité, cultivé sa sensibilité maladive, elle est restée bonne malgré tout, loyale au moins d'*intention* et elle ne croit jamais mentir, parce qu'elle a perdu la notion du vrai à force de se mentir à toute heure et de considérer sa personne comme le centre de l'univers ! Chez elle, l'orgueil est *immense*, à ce point qu'il jette parfois comme une paralysie de stupidité sur le raisonnement ! Valigny trouve cette interprétation dénigrante et riposte par un développement de psychologie rousseauiste. Mme de Valvèdre appartient en réalité à la race des *poètes,* êtres nés pour souffrir et se consumer dans la recherche d'un idéal qui n'est pas de ce monde; cette femme, si frivole selon les sages, est, selon lui, plus vraiment active et plus bienfaisante à l'humanité que ses détracteurs ! Elle se contente d'être, et l'on vit, et l'on aime nécessairement autour d'elle. Ainsi commentait sa propre personnalité, vers 1835, l'auteur de *Pauline,* mais elle est désormais avec le nouveau Jacques contre le nouvel Octave dont le génie prétendu restera finalement stérile et devra s'humilier devant l'homme droit qu'il brava, de même que l'exaltante Alida finira misérablement dans le remords de sa vie gâchée.

Valigny enlève en effet la comtesse, l'installe à Paris d'abord, puis bientôt sur les côtes de la Sicile, et ce sont alors, sous la plume abondante de Sand, de nouveaux développements théoriques où l'indulgence persistante à l'égard de la pécheresse se concilie tant bien que mal avec la désapprobation

de sa conduite. Cette infortunée, explique-t-elle, proclamait *un effrayant sophisme* (elle revient toujours à ce mot), et pourtant, dans l'élan de sa passion, dans l'ivresse de sa reconnaissance, Valigny écoutait véritablement en elle l'*oracle des divins mystères;* il se disait qu'on ne va pas au vrai par une seule route ici-bas et proclamait *ce droit d'asile sur les hauteurs* qui ne se conquiert point par *la froide abstinence* (érotique) mais par le vivifiant amour ! Les exaltés qui tournent le dos à la société régulière sont encore des *anges* si on les compare aux grossiers viveurs ! Par malheur, l'opinion reste sévère à ces chercheurs qui se recueillent *à l'écart* et prétendent acquérir hors de son sein des mérites qu'elle n'a point sanctionnés, à ces inspirés qui, dans *leur dialogue avec Dieu,* refusent de l'introduire en tiers. C'est pourquoi nul couple irrégulier n'est assez fort pour lutter contre elle avec avantage à la longue ! Mme de Valvèdre, qui n'a jamais cédé à son amant, se meurt de remords à ses côtés; elle a des scrupules dévorants, de pénibles hallucinations : « J'ai cru, dit-elle, faire une *grande chose!* (Réminiscence de Mme d'Agoult sans nul doute.) Ah ! illusion, illusion ! On n'aime réellement qu'une fois en ce monde. On dit, on croit qu'on aime davantage. *On voudrait tant se le persuader!* » Elle appellera son mari près de son lit d'agonie et Valvèdre acceptera généreusement de lui fermer les yeux. Valigny lui-même cessera devant ce spectacle de se faire *illusion* sur l'*œuvre maudite* dont il a été l'artisan, car la passion telle qu'il l'a comprise, la passion romantique, est un amour *malade* qui est *devenu fou* (c'est le mot de Gœthe vieilli), tandis que l'amour digne de ce nom, l'amour encadré de raison sociale, l'amour conjugal en un mot, est *une passion qui se porte bien.* Au dénouement Valvèdre épouse Adélaïde Obernay, nous l'avons dit, et c'est donc cette fois Fernande qui doit disparaître afin que Jacques puisse se rema-

rier ! Chassé-croisé bien significatif ! Ajoutons que la fidélité conjugale sera de même à l'honneur dans *Antonia,* dans *Monsieur Sylvestre, Césarine Diétrich, Flamarande* et *Les Deux Frères.*

2. — PERSISTANTE CRITIQUE DU MARIAGE DE CONVENANCES.

Toutefois le mariage idéal auquel Sand vieillie accepte de rendre les armes n'est pas celui qui se conclut fréquemment sous ses yeux dans la société bourgeoise et qu'on nomme le mariage de convenances. Nous avons dit que son *Jean de La Roche* était sévère à ce mariage-là qui a ses abus certes et contre lequel sa polémique est donc acceptable, — outre qu'elle offre un thème bien commode aux développements romanesques. — Mais la critique qu'elle a dirigée maintes fois contre cette sorte d'abus l'a conduite à dépasser fréquemment la mesure à son tour et à mettre de nouveau en question la légitimité de l'institution matrimoniale en général, sous prétexte de parer à quelques regrettables erreurs.

Elle reste encore dans les limites de son droit et dans celles du bon sens lorsqu'elle se plaît à faire prôner le mariage de convenances par de cyniques arrivistes, véritables « avocats du diable », tels que le prosaïque Henri Valmare, camarade du romanesque Émile Le Montier, ou le métallurgiste Walter qui se voit puni, dans *Laura,* de ses plates ambitions conjugales; mais surtout par le Marius de *La Confession d'une jeune fille* qui incarne tout le ridicule ou même tout l'odieux du fiancé volontairement rebelle à la passion. On retrouve en ce dernier personnage certains traits de Casimir Dudevant, non point vu dans l'enthousiasme d'un premier amour comme sa femme le vit plus que probablement tout d'abord, mais à travers les rancœurs et les ran-

cunes d'un passé matrimonial qui fut, nous le savons, lamentable. Mme Dudevant avait eu pourtant l'occasion d'observer dans son entourage de fort médiocres résultats du mariage d'amour, car c'en fut un que celui de sa fille Solange qui se fit enlever par le sculpteur Clésinger et dont nous avons rappelé par allusions le destin. Au contraire, le mariage de Maurice Sand qui fut heureux, eut bien plutôt le caractère tempéré d'un mariage de convenances puisque l'époux avait quarante-deux ans quand il le conclut avec la fille d'un vieil ami de sa mère, le graveur Calamatta.

C'est toutefois dans la *Daniella* qu'il faut chercher l'expression la plus éloquente d'un mysticisme *conjugal* qui, par ses intentions polémiques à l'adresse du mariage trop platement bourgeois, se rapproche à nouveau du mysticisme passionnel dont il se distingue assez nettement dans d'autres écrits de la même période sandienne. Le héros de ce récit, Jean Valreg, un peintre d'avenir, appartient à cette jeunesse des premières années du second Empire que les rousseauistes fougueux de la génération précédente traitaient volontiers, avec Barbey d'Aurevilly, de « froide génération, au ventre de grenouille ». Il n'en est pas moins, lui aussi, un fils spirituel de Jean-Jacques, encadrant d'autre façon son « impérialisme » vital et nous en fournira bientôt la preuve. Ne s'accuse-t-il pas avec contrition d'être demeuré trop longtemps raisonnable et prudent dans ses amours du jeune bourgeois aisé? Mille fois, il a, dit-il, étouffé le cri de son cœur, mille fois peut-être il a passé sans se détourner près de la femme suspecte à son préjugé d'éducation mais qui lui eût *révélé le vrai de la vie!* Il s'est obstiné à ne voir que les dangers d'une passion aveugle, il n'a pas compris l'*ivresse de ce péril grandiose* et ce qu'il y a de généreux, de vaillant dans le *sacrifice de la raison* qui accepte la grande folie de l'amour *telle que Dieu nous l'a donnée!* Ceci fut écrit à Frascati et l'on voit qu'en

touchant du pied ce sol brûlant, l'ancienne amie de Pagello a retrouvé l'accent de Jacques.

Le parisien Valreg subit les mêmes influences climatériques au delà des monts. Nous le verrons, en pays romain, dédaigner l'alliance d'une belle Anglaise qui s'offre à lui avec ses huit cent mille livres de rente, pour se donner tout entier à une Frascatine, une fille du peuple qui fut camériste de cette Anglaise. Et voici quelles convictions la brune Daniella fait peu à peu partager à celui qu'elle aime. Elle ne croit qu'au mariage des cœurs, au mariage *noué devant Dieu* et se regardera donc comme l'*épouse* de Valreg alors que celui-ci la considérera seulement comme sa maîtresse. C'est sous les auspices de ses très larges convictions que le mysticisme conjugal rejoint le mysticisme passionnel dans ce roman fougueux. Bonne catholique au surplus, Daniella n'ignore pas que c'est un péché de se passer de prêtres et de témoins pour se marier, mais ce péché-là, Dieu le pardonne à son avis quand on s'aime ! il suffit que la femme *prie pour deux* et que, s'étant confessée d'avance et repentie par provision, elle ait reçu l'absolution tout à la fois pour le passé et *pour l'avenir*.

Sand est pourtant trop bien instruite de la discipline catholique rationnelle pour ne pas appuyer de suggestions ingénieuses ce qu'elle appelle d'abord « l'étrange système de piété » de son Italienne. Valreg lui-même, qui savait que les femmes du midi « voilent l'image de la Vierge pour ouvrir la porte à leur galant » n'avait pourtant pas idée du *repentir par anticipation* dont se satisfait la souple conscience de sa chère contadine. Il fait mine de combattre dans l'esprit de la jeune femme une religion vraiment *trop facile ;* il hésite quelque temps à l'épouser selon ce rite commode, par un dernier scrupule de prudence bourgeoise et par appréhension des conséquences possibles d'un tel entraînement, car il se souvient

que le couteau joue parfois son rôle dans les libres amours, en ce pays d' « énergie » stendhalienne. Mais il rencontrera chez Daniella une invincible obstination dans le désir : pour triompher des hésitations du bel étranger, elle ira jusqu'à s'accuser faussement d'inconduite, jusqu'à lui donner à entendre qu'elle a failli déjà, alors qu'elle est sans tache en réalité.

Aussi lorsque, cédant à cette considération rassurante, Valreg a pu constater le « sublime mensonge » que dicta cette passion sans réserve, il entonne un hymne de mysticisme érotique au rythme fougueux et superbe; page éclatante qui nous montre Sand plus que jamais en possession de son merveilleux instrument lyrique aussitôt qu'elle se rapproche par le souvenir des émotions de sa jeunesse. Valreg s'applaudit donc par sa plume d'avoir enfin dépouillé le costume d'emprunt de la comédie sociale, oublié les routines et les raisonnements *de commande.* Il se retrouve avec délices, tel que *Dieu l'a fait,* dans les bras de sa Frascatine, parce que l'amour originel, *principal effluve de la divinité,* s'est répandu dans l'air qu'il respire et que sa poitrine en a été subitement élargie. Il coopère désormais sciemment à l'œuvre sans fin, sans limite, de la vie supérieure, de la *vie en Dieu!* Mis en balance avec des sensations de cette intensité, que pèsent le convenu, le *prouvé* de la vie humaine dans le cadre social? Misérable entassement de *sophismes* (et le mot s'applique ici exactement en sens inverse que dans *Valvèdre*) qui lors de notre réveil dans la vie éternelle, dont l'extase érotique procure la terrestre anticipation, nous devient si bizarre et si risible que nous ne pouvons fixer sur lui notre attention, qu'il nous apparaît comme un *un flux de divagations notées pendant la fièvre.* — On voit quel renversement des valeurs morales produit l'érotisme poussé à ses dernières conséquences logiques.

Afin d'éterniser à son profit ces sensations sublimes,

Valreg songe bientôt à épouser sa compagne, mais elle s'y refuse avec énergie : « Ne m'ôte pas, supplie cette fille du peuple qui parle comme une héroïne byronienne au besoin, ne m'ôte pas l'*orgueil de ma faute*. La faute est commise et ce n'est pas d'être mariée un jour ou l'autre qui m'empêchera d'*être notée au livre de Dieu!* » Étrange volte-face, puisque nous l'avons vue précédemment si confiante dans l'efficacité de sa prière et de ses confessions préventives. C'est que, paraît-il, ses scrupules de catholique, quelque peu façonnés à la morale rationnelle par l'enseignement ecclésiastique, se sont réveillés dans sa conscience après satisfaction de son instinct, pour lui montrer désormais *Dieu hostile* à son amour dépourvu de la consécration sociale et religieuse. Les rôles se trouvent donc intervertis soudain entre les amants; et Valreg, traducteur plus hardiment mystique des satisfactions amoureuses en conséquence de son éducation rousseauiste, devra réconforter sa compagne à son tour : « La joie que nous avons savourée est *fille du ciel*, lui affirme-t-il avec autorité. Elle est au-dessus de tous les *calculs*, puisqu'elle *vient de Dieu*. — Elle vient de Dieu, c'est vrai, riposte Daniella qui ne demande qu'à être persuadée de nouveau. Je ne peux donc pas rougir de t'aimer ni *m'en repentir en aucune façon*. Seulement, *je compte avec mon juge* et je sais qu'il me fera *expier mon ivresse*. J'attends donc un grand châtiment en cette vie ou en l'autre. » Incohérence qui procède du mysticisme chrétien dégradé jusqu'à la superstition pure, et par conséquent, sans aucune influence rationnelle sur l'attitude sociale du mystique.

Cette femme illogique n'en a pas moins le génie de l'amour puisque ce sentiment l'élève dans les plus sublimes régions dont l'âme humaine puisse franchir le seuil éthéré. Quand elle s'abandonne à son inspiration passionnelle, elle se *transfigure* au regard du compagnon de sa vie : on ne sait quelle

pâleur extatique vient se poser sur ses traits immobiles. Ses yeux se font vagues, un étrange sourire qui n'est plus de ce monde se mêle à ses larmes par une naturelle harmonie et la fait toute semblable aux vierges martyres évoquées jadis par le pinceau des grands artistes de sa race. Alors, renversée sur le marbre de la cheminée dans un effort suprême pour parler d'elle et de son amant à quelque esprit qui planerait au-dessus d'eux, elle a des divagations étranges que Valreg écoute sans en pénétrer le sens jusqu'à ce qu'un grand trait de lumière vienne à se dégager soudain de ces confuses affabulations ! Puis encore, des pleurs d'enthousiasme coulent de ses yeux agrandis par l'extase, elle se jette aux pieds de son compagnon qui n'ose modérer cette fougue de passion parce qu'il est près de la partager, parce qu'il se surprend alors à parler, lui aussi, cette langue du délire qui nous enivre de sa musique superbe et qui n'aurait plus aucun sens cependant, si nous nous la rappelions de sang-froid ! Véritable Pentecôte de l'Amour profane, ainsi qu'on le voit, à laquelle ne manque pas même le phénomène étrange de la glossolalie.

Mais les joies du Paradis ne sont pas faites pour notre monde terrestre et Daniella, cette « fille du ciel » a parfois des accès de jalousie véritablement *démoniaques,* au cours desquels l'humaine fragilité reparaît fâcheusement en elle. Lorsque la riche et belle Anglaise qu'elle a servie quelque temps comme femme de chambre fait mine de lui disputer le cœur de Valreg, elle a des rugissements de lionne blessée, des impulsions d'atroce vengeance qui la jettent dans des hallucinations sanglantes, et, devant un spectacle si pénible à ses nerfs affaiblis de civilisé, le jeune parisien se *crispe* d'abord, s'*abêtit* ensuite et finit par s'*endormir* dans l'excès de sa douleur ! Ce qui est une bien singulière réaction du système nerveux sous le coup de pareilles secousses. Il se

réconforte ensuite de son mieux en se disant que l'amour réside aussi dans les inquiétudes et dans les chagrins. Il sait d'ailleurs qu'après ces crises de sauvage violence, la Daniella se transfigure une fois encore, se montre plus que jamais *artiste*, et se pare d'une beauté morale exquise qui fait oublier tous ses torts. Ne faut-il pas que ces natures *vésuviennes* du sud exhalent parfois le trop-plein de leur puissance au dehors? Valreg en vient à s'éprendre des excès même de ce *redoutable* amour, et, par surcroît de bonheur, tant d'agitations affectives lui procurent enfin le talent dans son métier de peintre ! Ce qui est plus concevable, il faut l'avouer, que l'aventure analogue dont *Mademoiselle Merquem* nous a donné le spectacle.

Pour exalter encore par contraste les mérites de ce couple inspiré, le roman nous décrit un autre ménage devenu malheureux par son immense richesse, bien que l'épouse ait fait un mariage d'amour; en sorte que la morale du récit pourrait être formulée logiquement à peu près de la sorte : N'épousez jamais une femme riche, fût-elle charmante et sincèrement éprise, car cet amour-là n'est pas susceptible de durée. Attendez pour engager votre vie de connaître un amour fougueux de part et d'autre et largement sensuel, avant tout engagement réciproque. Quand vos préalables satisfactions érotiques se seront couronnées de manifestations extatiques, négligez hardiment tout le reste en votre future compagne, éducation, situation sociale, tempérament exotique ou même volcanique, et *mariez-vous* alors à tout prix, fût-ce contre la volonté expresse de vos parents ! (Car telle est l'aventure de Valreg, une des plus complètes manifestations de cet esprit « faux » en matière de psychologie et de prévision sociale qui procède chez Sand de ses convictions rousseauistes de fond et qui est si nettement senti dans la plupart de ses écrits par ses lecteurs de sang-froid.) Pour nous

rassurer, nous apprendrons pourtant que Daniella est capable de devenir en quelques semaines une cantatrice illustre, si elle veut seulement s'en donner la peine : elle se trouvera dès lors dans la hiérarchie sociale, au niveau de son époux devenu lui-même un grand peintre par les émotions de son amour ! — Sand parlait tout autrement quand elle s'adressait à son fils. Et il convient d'ailleurs de remarquer à sa décharge que, si le mysticisme passionnel reparaît plus fougueux que jamais dans sa *Daniella,* il est mis en pratique par deux amoureux entièrement libres du lien conjugal et aboutit assez rapidement à leur mariage (ce qui n'arrivait ni dans *Leoni* ni dans *Jacques*). Les nouveaux époux ne sont, après tout, responsables que vis-à-vis d'eux-mêmes de leur très problématique avenir conjugal.

Dans *Le Dernier Amour* (qui fait suite à *Monsieur Sylvestre*), Sand est revenue une fois encore sur ce thème de *Jacques* par lequel nous l'avons vue hantée sa vie durant, puisque *Cosima* et *Valvèdre* nous en ont déjà présenté d'intéressantes reprises. On pourrait le formuler de la sorte : Quelle est l'attitude convenable au mari en présence de l'adultère imminent de la femme, quand cet adultère est justifié par la passion, voix de Dieu dans le cœur des humains? — Voici la dernière solution qu'elle a proposée de ce problème. Tout d'abord, elle pose cette définition de mots, fort contestable, que seul le premier des deux époux qui trahit le serment conjugal doit être qualifié d'adultère ! Casimir le fut donc jadis et non point Aurore ! Elle concède ensuite que l'adultère mérite châtiment, mais encore ce châtiment devra-t-il être *moralisateur,* et voici comment M. Sylvestre se conforme à cette dernière condition dans son rôle de justicier conjugal. Il punit sa femme *par l'amitié envisagée comme un châtiment.* Ceci demande une explication ; nous allons tâcher de la fournir, et plus

claire, s'il est possible, que ne l'a donnée l'auteur du *Dernier Amour*.

M. Sylvestre s'est remarié en Suisse sur le tard, — et même sur le *très-tard*, car il doit être arrière-grand-père à cette heure de son existence, si l'on tient compte des préalables données de son histoire. — Il a épousé une riche paysanne, nommée Félicie, qui a été longtemps son hôtesse au pays de Guillaume Tell. Cette femme le trompera bientôt avec leur valet de charrue, un jeune Italien séduisant et sournois du nom de Tonino; elle raffinera même sur cette première perfidie en se donnant encore à un autre homme qui l'avait déjà séduite avant son mariage. C'est donc une véritable gueuse, bien que Sand prétende tout d'abord nous la faire juger comme « une grande âme qui a *des éclipses* ». Sylvestre est bientôt instruit de la bonne fortune de Tonino : « Ces deux malheureux, se dit-il alors avec calme, travaillent de concert à m'avilir. Mais ils ont *entrepris l'impossible!* Ils peuvent bien m'assassiner par traîtrise, mais m'ôter *une parcelle de ma valeur morale pour s'en parer aux yeux l'un de l'autre*, voilà ce qu'ils ne pourront jamais ! » Cela serait bien difficile en effet ! Mais quelle étrange manière de se consoler en pareille occurrence, n'est-il pas vrai?

A quoi va pourtant se résoudre le mari bafoué de la sorte? Tout simplement à prendre l'attitude que Jacques adopta jadis à l'égard de ses anciens compagnons d'armes, les officiers de la garnison de Tours, quand ils songèrent à se mêler de ses affaires intimes. Il a, lui aussi, pour principe que le mari doit se porter champion de son épouse adultère vis-à-vis de l'opinion publique indiscrète, et tuer quiconque élèverait la voix pour blâmer la coupable ou seulement son complice! Le châtiment d'opinion (1) étant de la

(1) Détaillons le raisonnement de Sylvestre sur ce point. De ce que sa femme a cessé de mériter sa bienveillance, expose-

sorte écarté de la femme infidèle par l'infrangible orgueil sandien, quelle sanction lui restera-t-il à mettre en jeu pour punir la faute de Félicie, puisque cette faute doit être châtiée cependant? Voici ce que l'auteur propose en ce sens. Tout d'abord, Sylvestre se montrera *de glace* à l'égard des deux complices; mais on peut penser qu'ils supporteront cet inconvénient sans trop de peine. Aussi finira-t-il par se priver des services de valet de charrue et lui donner son congé. Mais il n'ira pas plus loin dans la répression. Il se tournera tout aussitôt vers sa femme pour relever sans délai cette âme humiliée, il sera tout entier à la compassion ! Il appartient désormais à la loi de la patience !

A quel point cette patience est poussée, nous pouvons nous en rendre compte par ce fait que Félicie persiste à douter que son mari soit réellement instruit de sa conduite. Il se demande donc s'il doit l'éclairer enfin sur ce point, et il se répond par la négative, car ce serait renouveler sans motif l'expiation qu'elle a déjà traversée par le seul fait de ce doute anxieux. En effet, lorsque, par intermittence, elle a pu croire son époux averti de sa conduite, elle a connu *de telles souleurs d'épouvante* qu'elle serait tombée morte à ses yeux s'il n'avait pris soin de la *rassurer* aussitôt, autant que possible. Elle lui disait alors : « Vous ne m'aimez plus ! » Et il répondait sans sourciller : « Je vous *aime plus que jamais !* » On ne saurait pousser plus loin le stoïcisme héroïque. —

t-il, il ne s'ensuit pas qu'il soit délié du serment conjugal de protection : elle seule pourrait l'en délier si elle l'abandonnait pour se donner *publiquement* un autre *protecteur*. Mais, premier obstacle, elle ne peut agir ainsi sans la permission de son époux : et second obstacle, il ne peut lui accorder cette permission sans manquer à ce qu'il continue de regarder comme son devoir vis-à-vis d'elle. Il s'ensuit que le mari doit protéger sa vie durant contre l'opinion publique l'épouse qui ne cesse de le tromper. Excellent exemple de sophisme dicté par la plus féminine logique du sentiment qui fût jamais.

Il se réserve, nous l'avons dit, de *châtier* la coupable par l'*amitié,* c'est-à-dire que, tout d'abord, il ne lui accordera plus aucun témoignage matériel de son amour. Ce ne sera pas sans peine, au surplus, tant il demeure épris de son infidèle; et une fois encore, il manquera au ferme propos qu'il a formé sur ce point, mais son réveil sera fort amer et il se mettra la poitrine en sang avec ses ongles pour se punir (ce qui rappelle le jeune Spartiate déchiré par son renardeau devant l'autel des dieux). Or sa femme s'apercevra de la mortification impitoyable qu'il s'inflige, elle comprendra l'état d'esprit du héros par ce geste révélateur, et mourra sans délai de l'avoir compris ! Nous avions décidément tort de juger anodin le « châtiment par l'amitié », car c'est un châtiment mortel ainsi qu'on le voit. On voit aussi, par ces traits de parfait arbitraire psychologique, à quel point Sand, une fois engagée dans le faux par ses préoccupations d'apologie personnelle, hésite peu à mouvoir longuement dans l'absurde, selon les besoins de sa thèse mystique, les pantins qu'elle fait vivre d'une existence fallacieuse par la magie de son art.

Ramenés de la sorte une dernière fois au thème de *Jacques,* embrassons d'un coup d'œil et résumons en quelques mots la série des romans sandiens qui l'abordent et que domine la silhouette sereine mais un peu niaise de M. de Wolmar. Jacques en personne nous était présenté comme trop vieux à trente-cinq ans pour le mariage (bien qu'il eût dix ans de moins par son aspect) et, à ses côtés, les deux adultères, excusés par leur jeunesse dans la pensée de l'auteur, étaient à peu près de même niveau moral l'un et l'autre, sans malice réelle comme sans fermeté de caractère. Dans *Cosima,* le galant est présenté comme antipathique, et l'épouse reste pure de fait, sinon d'intention, avant de mourir de sa passion illicite. Dans *Valvèdre,* le mari, d'âge proportionné à celui de la femme, ne lui est pas assorti par les dispositions

de l'esprit; Alida est romanesque, imprudente bien plus que Cosima, mais demeure également pure et même sympathique au total, ainsi que son ravisseur. Enfin dans *Le Dernier amour,* Sylvestre est tout à fait un vieillard, sans qu'il y paraisse en quoi que ce soit d'ailleurs; sa femme, mollement défendue par l'auteur, nous deviendra justement odieuse et l'amant de celle-ci plus encore. De sorte que, tout compte fait, le thème a plutôt évolué avec le temps dans le sens traditionnel et moral, en dépit des hésitations et des repentirs trop visibles de la virtuose qui le choisit avec prédilection pour point de départ à ses variations de psychologie mystique, — et pour cause.

3. — Souvenirs indélébiles et tenaces survivances.

L'étude attentive du *Dernier amour* nous a montré Sand se débattant de son mieux entre les suggestions de son passé passionnel et les convictions plus saines que l'expérience vitale lui suggère. Elle ne devait jamais se résoudre à condamner sans réserves et sans ambages certains actes et certaines appréciations de sa jeunesse. Pour achever de caractériser son influence morale sur son époque, il convient de constater cette obstination dans le sophisme et cette persistante ambiguïté dans la doctrine.

Le roman intitulé *Mademoiselle Merquem,* qui est de 1868 et dont l'exécution technique est, une fois de plus, magistrale, tend à faire accepter du public bourgeois de la *Revue des Deux-Mondes* certaines suggestions en faveur de l'amour libre qui sont fort intéressantes à relever. Orpheline, riche, petite-fille d'un illustre marin, l'héroïne du roman apparaît tout d'abord à l'homme qui s'est épris de ses charmes comme une femme à ce point exceptionnelle par la liberté de son esprit qu'il ne saurait envisager le

mariage comme une possible conclusion de leur amour réciproque; il se résigne à devenir tout au plus l'amant de cette belle personne sans préjugés. Ne serait-ce pas folie que d'enchaîner l'un à l'autre par un irrévocable contrat deux êtres *également ennemis des liens officiels?* Armand estime que son amie peut, *doit* même exiger de lui le sacrifice de ce *genre d'avenir,* sacrifice qu'il se sent d'ailleurs tout disposé à consentir à la fois par instinct, par réflexion et par habitude d'esprit. Toutefois cette concession préalable (qui n'a rien de particulièrement héroïque chez un amoureux, il faut le dire) ne conduit pas encore celui de Mlle Merquem au terme de ses épreuves. Il apprend que la voix publique prête un enfant naturel à cette jeune fille; il se hasarde à l'interroger et en obtient à peu près cette réponse. Si l'enfant mystérieux auquel elle s'intéresse en effet et dont l'existence a fait naître ces rumeurs fâcheuses était le fruit de son sein, elle aurait le courage de le proclamer hautement. Devant le bonheur d'être mère, elle ne saurait plus *si la honte existe.* Mais elle n'a pas cet aveu à faire et, si elle n'a jamais pris la peine de démentir le murmure scandaleux qui est venu aux oreilles d'Armand, c'est qu'à son avis, ce serait faire *trop de cas d'elle-même.* Armand se tient pour satisfait de cette explication saugrenue.

Aussi bien cette fille sans parents qui s'habille volontiers en matelot pour naviguer sur une barque de pêche avec les vieux gabiers de son grand-père, le défunt amiral Merquem, ne saurait-elle adopter les allures réservées que la bienséance réclame de son sexe, de sa condition et de son âge. Elle imposera même à son adorateur une épreuve bien singulièrement choisie. Elle le laissera croire, pendant quelque temps, à la présence d'une sorte de Leone Léoni dans sa vie de jeune fille, elle se fera passer à ses yeux pour une Juliette (celle de Léoni) après en avoir été considérée par lui comme une Claudie : le tout dé-

sormais pour la frime, si l'on nous passe cette expression familière, car elle ne ressemble que par ses façons d'être mais nullement par ses actes à ces deux personnes incorrectes. Et Sand se sera donc accordé de la sorte le plaisir de renouveler, — tout au moins en apparence et comme par taquinerie à l'égard de ses lecteurs, — quelques-unes de ses plus notables audaces passionnelles d'antan !

Enfin, après ces divers exercices d'assouplissement moral dans le sens rousseauiste, Armand devra n'épouser tout d'abord sa fiancée qu'*en secret*, sous prétexte de ménager les susceptibilités d'un autre amoureux, d'ailleurs totalement dépourvu de mérite et d'intérêt. Sa femme lui explique qu'elle en sera quitte pour être considérée comme sa maîtresse, ce qui lui est tout à fait indifférent, nous le savons déjà plus qu'il ne faut ! — C'est donc cette fois la thèse du *Secrétaire intime* qui repasse, édulcorée et considérablement réduite en ses proportions, dans la mémoire complaisante de l'ancienne amie de Musset. — Armand se montre digne au surplus d'une compagne si désinvolte; il propose de se passer tout à fait du mariage pour l'instant; ne sont-ils pas mariés *devant Dieu* (comme Daniella et Valreg) depuis le jour où ils se sont avoué réciproquement leur amour? — Par bonheur, au rendez-vous qui doit consommer ce mariage réduit à sa plus simple expression, Mlle Merquem arrivera presque mourante, en raison d'une péripétie imprévue de l'action, la rencontre ne portera donc aucun préjudice à son innocence virginale. Puis, quelques mois après, Armand et sa fiancée seront unis comme de corrects bourgeois par le maire et par le curé sans qu'il ait été de nouveau question entre eux de devancer en rien le sacrement. — Tout est bien qui finit bien ! Cette intrigue enchevêtrée et psychologiquement fort peu vraisemblable n'était donc qu'un jeu d'imagination, une gageure, un exercice de doigté que

Sand se permet sur les thèmes favoris de sa provocante jeunesse, pour ne pas leur paraître tout-à-fait infidèle en dernière analyse et couvrir vis-à-vis de son orgueil tenace sa lente retraite vers la conception rationnelle de la vie. C'est encore de sa part, si l'on préfère cette interprétation, un discret conseil de tolérance à l'opinion bourgeoise en même temps qu'une immense concession à cette opinion que les faits sinon les idées doivent désormais satisfaire dans ses livres depuis qu'elle en a fait sa principale cliente et qu'elle a renoncé à la mener trop brutalement vers son idéal de liberté passionnelle. L'héroïne du dernier roman qui sortit de sa plume, *La Tour de Percemont,* aura quelque ressemblance avec Mlle Merquem par l'indépendance affichée de ses allures, jointe à la parfaite innocence de ses sentiments et des résolutions essentielles de son existence.

Mademoiselle Merquem est un des romans les plus visiblement, les plus désagréablement dictés par cet *esprit faux* que les critiques ou lecteurs de bon sens constatent dans la production des dernières années de Sand (1), impression qui résulte de son effort pour insinuer la psychologie et la morale de Rousseau dans le cadre des conventions bourgeoises rationnelles, sans trop faire éclater, sous la poussée des appétits de l'instinct, ce cadre dont elle a constaté l'utilité par une expérience prolongée de la vie.

Dans la *Revue des Deux-Mondes,* expliquera-t-elle à Flaubert en 1869, elle écrit alternativement *son*

(1) Que de fois, dans notre enfance, nous avons entendu nos parents en dire autant des livres, d'ailleurs si vivants de la comtesse de Ségur qu'on pourrait appeler la George Sand de l'enfance, car elle a visiblement subi l'influence de celle-ci pendant les années du second Empire. Toutefois, l'optimisme extrême en psychologie et l'idéalisme excessif en morale ne sont pas insalubres à l'enfance, la vie se chargeant de renseigner par la suite les esprits doués de quelque perspicacité sur ses véritables ressorts.

roman, celui qui traduit sa pensée vraie, puis un autre roman qui *ne déplaît pas autant* à Buloz et aux abonnés du périodique célèbre (c'est-à-dire qui ne leur paraît pas trop dicté par l'esprit faux dont nous avons parlé). Il n'est pas difficile de reconstituer les deux séries parallèles dans l'œuvre de Sand à cette date. « Ses » romans sont : *Mademoiselle La Quintinie, Monsieur Sylvestre, Le Dernier amour, Mademoiselle Merquem, Cadio;* les « autres » s'appellent *Jean de La Roche, Valvèdre, Le Marquis de Villemer, Le Voyage dans le Cristal.* On sait que Dumas fils a porté sur la scène sa vieille et maternelle amie en dessinant à sa ressemblance morale le personnage qui donne son nom aux *Idées de Madame Aubray*. Or ces « idées » -là sont assurément parmi les plus fausses qui se puissent imaginer, au moins tant que la nature humaine ne sera pas modifiée bien profondément dans ses tendances essentielles par les habitudes sociales ! On sait que cette pièce, qui tint peu l'affiche et n'a jamais été reprise, si nous ne nous trompons, revenait au sujet de *Claudie* en le transportant dans les salons de la haute bourgeoisie parisienne. La dame de Nohant, tout en témoignant sa reconnaissance à l'auteur pour l'intention, évidemment apologétique, de son œuvre nouvelle, parut un peu étonnée des conséquences produites par ses « idées » favorites dans le sein de la famille Aubray; et, si elle applaudit Mme Aubray la douairière, elle n'apprécia guère moins le raisonneur Barentin qui a pour fonction de contredire cette vieille dame, peu mûrie par l'âge, et d'incarner la psychologie et la morale rationnelle ou bourgeoise dans la pièce. Aussi bien, loin d'orienter comme Mme Aubray les destinées de ses rejetons, avait-elle fiancé sa fille à un gentilhomme berrichon de leur voisinage avant de se la voir arrachée contre son gré par le sculpteur Clésinger, puis donné à son fils une épouse de son éducation et de son milieu.

CHAPITRE V

Évolution du Mysticisme social.

A dater de 1855, Sand ne reconnaît plus autour d'elle l'atmosphère morale dans laquelle se sont déroulées, de 1830 à 1848, les années les plus enfiévrées de sa vie. Les formules adoptées par la troisième génération rousseauiste pour traduire son impérialisme vital sont périmées, d'autres les remplacent qui viennent revêtir d'un costume rajeuni des appétits fort peu différents en leur fond, — comme la suite le devait amplement prouver aux yeux de qui sait voir. — Il était cependant permis de s'y tromper au premier coup d'œil, il semblait que ce fût un esprit de réaction contre les excès mystiques de la veille qui dût s'installer dans les âmes à demeure. L'étonnement, le dépit mal contenu de Sand en présence d'un spectacle si peu plaisant à ses regards, puis ses essais d'adaptation contrainte et de concessions pleines de réticences doivent être d'abord constatées par nous dans ce chapitre.

1. — En présence de « l'esprit nouveau ».

La préface de *Françoise,* qui est de 1856, stigmatise déjà la recherche à tout prix de la fortune, le goût du luxe que l'auteur considère comme les traits caractéristiques de la société depuis le triomphe de l'ordre social au lendemain des excès mystiques de 1848. C'est un signe des temps, expose-t-elle, que les romans eux-mêmes s'efforcent désormais de traduire ces nouvelles aspirations de l'époque ! *Être riche ou*

mourir, telle paraît être la devise adoptée par les esprits actifs. Les imaginations vives s'exercent à l'envi sur ce programme vulgaire et c'est là le malheur de l'époque. L'auteur de *Lélia* croit disparue pour jamais *la maladie romantique* et n'hésite pas à lui donner des regrets quand elle observe le genre de santé qui la remplace ! La vérité, c'est qu'une rude leçon de choses vient de rappeler aux esprits avisés que pour longtemps encore, sinon pour toujours, la puissance sociale s'acquiert plus sûrement par l'effort économique que par la déclamation mystique. Ceux-là ont donc donné un coup de barre et orienté différemment leur esquif vital.

Des représentants de cette génération montante (la quatrième depuis la prédication de Jean-Jacques) George Sand estime d'abord que ses idées n'ont plus aucune chance d'être entendues et comprises. Elle blâme ce qu'elle nomme leur *américanisme* grossier, car la démocratie si largement expérimentale et rationnelle alors des États-Unis d'Amérique lui apparaît naturellement comme le type même de la *fausse* démocratie. Aussi bien ses législateurs qui ont réalisé l'*égalité* devant la loi et la *liberté* la plus large n'ont-ils pas prétendu instaurer la *fraternité* par décrets, et cette lacune dans leur œuvre suffit à la rendre tout entière stérile ou même nuisible aux yeux des rousseauistes conséquents avec les romanesques suggestions de leur maître. La vérité, c'est que cette dernière revendication, d'ordre émotif, doit être prudemment poursuivie dans la mesure du possible sous l'égide des deux autres qui sont d'ordre rationnel, au moins dans la forme modérée de leur revendication. Et cette veine critique courra longtemps à travers les romans successifs de Sand, car le futur beau-père de Mlle La Quintinie, Le Montier senior, constatera que les jeunes gens de son entourage *ne croient plus à rien;* il ne s'inquiétera pas grandement au surplus devant cette passagère

éclipse d'une persuasion mystique qui continue d'être la sienne : ces sceptiques, pense-t-il, peuvent bien chausser les souliers de Lauzun au lieu d'emprunter ceux de Childe Harold; ils iront, malgré eux, vers *la grande lumière* de 1900, qui attend, *bien tranquille et bien brillante*, que la nouvelle génération se fatigue à vouloir souffler dessus. La génération s'en fatiguera vite en effet et reviendra aux suggestions de son tempérament rousseauiste, mais nous avons maintenant derrière nous ce phare éclatant depuis quelque vingt années déjà, et nous ne nous sentons ni éblouis, ni même très confortablement réchauffés par ses rayons ! Ajoutons que *Mademoiselle Merquem* nous fait lier connaissance avec une jeune fille de l'esprit nouveau, Erneste de Blossay, qui a quelques traits de Solange à dix-huit ans, et que *Le beau Laurence* est un renégat de la religion romantique, incapable de retrouver la foi dans l'avenir humain.

C'est toutefois le futur époux de *La Daniella*, Jean Valreg, qui a surtout mission d'incarner la génération de 1855 dans l'œuvre de Sand. Dès l'introduction du roman, il est supposé adresser cette apostrophe amère à l'auteur : « Vous appartenez par votre âge à une génération éclose au souffle d'idées généreuses, qui a vécu dans l'espoir d'un rayonnant avenir social, dans le rêve de progrès *immédiat et rapide* que la révolution de juillet (1830) avait permis de concevoir. Mais ces idées-là se virent bientôt refoulées, persécutées, ces espérances bientôt *déjouées par le fait !* » Puis vint février 1848, indique encore Valreg; ce moment de *vertige universel* rendit aux lutteurs déjà vieillis la foi de leur jeunesse et, depuis lors, ils n'ont plus cessé de croire et d'attendre. Mais des émotions de sens *exactement contraires* se trouvèrent avoir façonné les enfants qui ont vingt ans en 1855; ils en avaient treize en effet quand on est venu leur dire qu'une ère nouvelle s'ouvrait sou-

dain devant eux, ère de liberté, d'égalité, de fraternité sans nuages; puis, presque aussitôt, sont arrivées les néfastes journées de juin et, sans avoir eu le temps de consolider leurs espoirs, ils ont dû comprendre que *la haine avait dévoré les semences de la fraternité* dans le corps social. Les hommes n'étaient pas *mûrs*. La vérité sociale n'était pas *révélée*. — Et l'on dirait beaucoup plus exactement, remarquons-le, que l'ordre social dans un groupe humain qui rejetait d'un seul coup ses cadres traditionnels, n'était pas suffisamment préparé par l'éducation civique préalable et par l'autodiscipline rationnelle qui, seules, seraient capables de suppléer aux disciplines extérieures longtemps imposées aux masses par les aristocraties conquérantes ou sélectionnées. On a d'ailleurs facilement reconnu, n'est-il pas vrai, que Sand parle en personne par la bouche de son jeune romantique, un instant frappé par la lumière des faits, mais tout disposé néanmoins à interpréter l'échec récent de la démagogie avec la plus entière indulgence pour les *révélateurs* prétendus qui en portent la responsabilité devant l'histoire.

Valreg constate encore, après son exposé de principes, que les honnêtes et humbles existences d'autrefois sont désormais impossibles parce que les idées ont été trop vite et trop loin pour que la vie de ménage ou de clocher paraisse actuellement supportable. Quelques esprits d'élite travaillent dans la retraite, comme par le passé, à élucider les grandes questions de l'intelligence et de la morale, mais la foule ne témoigne plus que lassitude et dégoût quand on lui demande un effort d'intelligence; elle n'ose plus rien entrevoir au delà de l'horizon étroit des intérêts matériels. Aussi le jeune homme n'hésite-t-il pas à se juger comme ses aînés « venu trop tard dans un monde trop vieux »; car ceux pour qui furent écrits *René, Obermann, Manfred* ou *Stello,* les hommes de 1800 et de 1830, ont eu selon lui un destin fort

enviable encore si on le compare à l'existence morne et sans horizon qui l'attend.

Or, à ces doléances du jeune « pessimiste » (le mot allait devenir usuel pour caractériser les nuances nouvelles de la névrose romantique), Sand croit devoir répondre par un plaidoyer, assez imprévu sous sa plume, en faveur de l'esprit nouveau. La société, expose-t-elle, renonce présentement à la discussion de ses grands intérêts moraux, mais elle accomplit en revanche un très important travail d'une autre nature. En appliquant la science à l'industrie, elle vise *au royaume de ce monde* (à l'extension « impérialiste » de l'empire humain sur les êtres ou forces de la nature) et elle est en train de s'assurer cet empire. Le bien-être général est un chemin nécessaire vers la santé intellectuelle et vers les grandes vérités morales. Quiconque saura s'en convaincre cessera, du même coup, de maudire cette fièvre de progrès matériel qui aboutit à soustraire l'homme du peuple aux antiques servitudes de l'ignorance et de la misère. *Les idées ne peuvent pas plus se passer des faits* (enfin !) que les faits des idées. Valreg n'est donc nullement né *trop tard*, comme il le prétend, mais cent années *trop tôt* pour voir de ses yeux le monde auquel il aspire. Et le jeune homme se laisse convaincre; il trace un programme d'*attente* à son activité humanitaire; il choisit pour sa part la médiocrité de la condition avec la supériorité du cœur et de la pensée. Noble programme en effet, mais nous savons déjà qu'il ne sera nullement fidèle à ce stoïque plan de vie, car la Daniella lui ouvrira bientôt le ciel de la grande passion romantique et nous le verrons devenir un grand peintre époux d'une illustre cantatrice.

Plus généralement, la conception de la *perfectibilité* humaine, c'est-à-dire du progrès matériel et moral possible, — conception fort rationnelle lorsqu'elle envisage ce progrès comme issu de l'expérience

accrue et fermement synthétisée de l'espèce, — sera souvent le mot d'ordre de Sand pendant les dernières années de sa vie. Elle a lu et retenu de Pascal une belle formule qui l'a véritablement enchantée, car on la trouve dans sa correspondance, dans son projet de Préface générale à ses œuvres, et M. Amic nous apprend qu'elle l'avait copiée sur une feuille de papier pour la fixer sous ses yeux au bois de son bureau de travail : « La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis *deux fois moins*, puis *plus que jamais!* » C'est dire que le progrès n'exclut par les régressions temporaires et que celles-ci ne doivent pas tuer en nous l'espérance; mais il est pénible de vivre en temps de *deux fois moins*. Sand croyait être dans l'une de ces périodes pendant la réaction rationnelle qui suivit les excès mystiques de 1848 et produisit les incontestables progrès de tout ordre réalisés sous le second Empire; elle attendait le « plus que jamais » de nouvelles tentatives mystiques. L'histoire dira dans quelle mesure elle avait bien jugé des ressorts efficaces du progrès, car le mysticisme est l'un d'eux sans nul doute, mais il est loin d'être le seul et veut être équilibré par d'autres.

2. — Les survivances mystiques dans l'esprit de Sand.

Les convictions de Valreg et de son inspiratrice sont défendables, s'il est permis de les suspecter d'optimisme téméraire. Mais, de même que les sages suggestions matrimoniales de *Jean de La Roche* ou du *Marquis de Villemer* alternent, dans l'œuvre sandienne tardive, avec les plus brusques retours offensifs du mysticisme passionnel (par exemple dans *Mademoiselle Merquem* ou dans *Le Dernier Amour*), de même sa foi dans la « perfectibilité » lentement réalisée de l'espèce laisse place à d'intermittents

revenez-y vers la psychologie follement mystique de son père spirituel, Jean-Jacques. Voyons au prix de quels subterfuges elle a fait marcher quelque temps de front ces suggestions antagonistes.

Dans le roman de *Monsieur Sylvestre,* que la *Revue des Deux-Mondes* publia en 1865, le héros de l'ouvrage est présenté au lecteur comme une véritable réincarnation de Rousseau, à un siècle de distance. Sans doute la « perfectibilité » tient une large place en ses discours, mais c'est du sentiment, de l'érotisme sublimé, de l'*amour* en un mot (ce terme si profondément ambigu) qu'il fait le ressort à peu près unique de cette perfectibilité pleine de promesse, bien plutôt que de l'expérience et de sa synthèse mentale comme le veut la raison, la conception rationnelle du monde; il n'invoque ces instruments essentiels du progrès qu'en seconde ligne et en les détournant de leur sens, à l'exemple des prétendus « rationalistes » du XVIIIe siècle finissant. Il est vrai que dans *Le Dernier amour,* qui nous conte les aventures conjugales de Sylvestre remarié dans sa vieillesse et que nous avons plus haut résumé, Sand convient que l'intelligence de son héros n'est pas *bien lumineuse et bien complète,* si son caractère reste noble et attachant. Au vrai, il n'est autre chose que le Patience de *Mauprat,* tiré de son milieu rustique et transporté sur les confins de la classe bourgeoise aux temps réalistes du second Empire. Écoutons-le plutôt dans ses vaticinations rousseauistes. « Partout, dit-il, la table est *servie* dans la nature pour l'homme qui n'a pas laissé *fausser ses instincts* et dénaturer ses besoins. » Jean-Jacques, en Dauphiné, s'empressa de boire d'une source « glaçante » dont on lui avait dit les effets délétères afin de confondre les impies qui blasphèment la nature divinisée en craignant « jusqu'au lait de leur mère ! » Sylvestre, précurseur de la *Christian Science,* cette mystique folie transatlantique, n'admet pas qu'on mande le médecin

au chevet des malades, car il est bien plus sage de n'avoir affaire qu'à dame Nature « toujours plus maligne qu'on ne croit ». Il estime en outre que nos instincts sont des *révélations* d'en-haut, que, dans un siècle ou deux la nature aura revêtu de nouveau sa beauté première, que les chevreuils et les perdrix fraterniseront avec les chiens ou renards et que les hommes auront *retrouvé la droiture naïve de leurs instincts*. Ce qui nous ramène assez près de Charles Fourier.

L'éducation de Mlle Merquem a été celle d'Émile, car son aïeul l'amiral, un « républicain » convaincu, a montré un tel souci de lui épargner les larmes dont *l'enfance ne doit pas connaître l'amertume*, qu'une pareille formation aurait pu développer en elle un *égoïsme monstrueux ;* elle a produit au contraire un miracle de tendresse et de bonté, peut-être en conséquence du *naturel inouï de perfection*, qui avait été departi à la petite-fille par le Dieu de la religion romanesque. On ne lui a jamais parlé de *devoirs* envers qui que ce soit, mais elle en a deviné, *inventé* spontanément la notion; elle n'apprit qu'à treize ou quatorze ans ce que les autres enfants savent à six ou sept, mais elle a passé presque sans transition de l'ignorance absolue à des connaissances exceptionnelles et bientôt ses maîtres n'ont plus rien trouvé à lui apprendre !

Le problème fondamental de la psychologie sociale, celui des dispositions originelles de la nature humaine s'est posé à nouveau devant l'esprit de Sand vers la fin de sa vie sous une forme inattendue. Elle lut par hasard, en 1867, dans la traduction française d'Alphonse Royer, un drame du moine espagnol Tirso de Molina qui rivalisa jadis avec Calderon et Lope de Vega; elle fut très vivement frappée par cet ouvrage qui s'intitule *El Condenado por Desconfiado*, c'est-à-dire *Le Damné par défaut de confiance* (en l'infinie miséricorde divine). En voici très briève-

ment le sujet. Au destin d'un pieux solitaire qui sera damné pour s'être défié pendant une heure de la bonté divine, tout à la fin de sa carrière, Tirso (sous l'influence des mysticismes féminins, dès longtemps en vogue dans sa patrie transpyrénéenne) oppose le sort d'un bandit atroce et sanguinaire, mais parfois généreux dans ses victoires, qui sera sauvé par un mouvement de repentir et de sensibilité à sa dernière heure, car tel est le fruit de la grâce efficace, arbitraire et gratuite que Dieu départit à son gré, mais plus volontiers aux tempéraments passionnés selon la croyance des temps que domine la conception romanesque du monde.

Le dogme de la foi qui sauve sans l'appoint des œuvres sociales, dogme que le protestantisme venait de rappeler au premier plan dans la pensée chrétienne, serait socialement néfaste s'il était pris à la lettre, mais ni à Wittenberg, ni à Genève, ni à Tolède, il ne fut jamais présenté sans réserves mentales et sans correctifs opportuns de morale rationnelle. Tirso voulait combattre l'orgueil qui naît facilement de l'effort vers la perfection spirituelle associée à des représentations mystiques excessives, et d'autre part, laisser la porte ouverte jusqu'aux dernières heures de la vie au repentir et à la conversion du pécheur. Mais Sand, rousseauiste d'origine, tire naturellement à elle, dans le sens illuministe ou quiétiste, les idées du moine, encore contenu par les disciplines morales rationnelles de son église. Elle juge que Tirso voulut prouver que l'instinct en nous est *bon,* parce que Dieu, encore moins juste que *bon,* a dû l'y mettre tel, que celui qui *obéit donc à ses instincts* natifs vaut mille fois mieux que l'ascète à la poursuite de la maîtrise de soi. Elle juge l'attitude de ce dernier « *égoïste et lâche* » (nous connaissons cette interprétation de la morale rationnelle par la morale mystique). Si les bons instincts l'emportent en nous sur les mauvais, ce qui lui paraît incontes-

table, Dieu doit récompenser en nous l'*obéissance habituelle à l'instinct*. Elle va donc nous faire contempler à l'œuvre le jeu des instincts chez le brigand canonisé par Tirso.

Mais pour plus de clarté et de sûreté, elle s'est avisée de rédiger à nouveau le drame d'outre-monts sous le titre de *Lupo Liverani* (ce nom de famille étant aussi celui sous lequel se cache un instant, dans la *Comtesse de Rudolstadt*, un autre saint du mysticisme rousseauiste, l'époux de Consuelo). Et l'on ne s'étonnera pas trop si l'ouvrage, retouché de la sorte, rappelle, à près d'un siècle de distance, les romantiques *Brigands* de Frédéric Schiller ou encore ce drame jacobin français imité de la pièce allemande, *Robert, chef de brigands*, que Maurice Dupin jouait avec succès dans son adolescence devant la bourgeoisie rousseauiste de La Châtre ! Lupo Liverani, c'est le brigand; le pieux ermite s'appelle Angelo; c'est un viveur napolitain repenti et retiré depuis trente ans dans la montagne. Lupo vit donc de rapines et de meurtres à la tête de quelques compagnons de sa trempe, pillant les couvents, déshonorant les nonnes, lavant ses injures dans le sang, un parfait byronien comme on le voit. Mais il aime, d'un amour qui devient au besoin héroïque, son vieux père infirme, un honnête homme auquel il a soigneusement dissimulé son genre de vie. « Fais de moi ce que tu voudras, dit-il au démon qui le menace, pourvu que mon père meure en paix. Je donne mon éternité pour une heure de son repos terrestre ! » Au contraire Angelo traite sans pitié ce vieillard, anxieux de son salut éternel, et le torture par la menace de l'enfer. Aussi verrons-nous finalement les deux protagonistes du drame changer subitement entre eux d'attitudes et de rôles, Angelo déchaînant à nouveau ses passions mal éteintes et se souillant de tous les crimes, Lupo, touché de la grâce, se refusant désormais à en commettre aucun.

Leurs dispositions morales se précisent quelque peu à notre profit dans cet instructif dialogue : « Je suis celui *qui ne réfléchit pas,* explique Lupo, celui qui obéit au vent qui souffle, qui n'a jamais approfondi le bien ni le mal. Le meurtre enivre : on le commet dans la fièvre, et, après, il semble qu'on ait rêvé. — J'ai souvent rêvé le mal sans le faire, répond Angelo. Dieu vivant, ne suis-je pas le moins coupable? — Je n'en sais rien, reprend Lupo, si tu rêvais le mal, c'est que tu l'*aimais* (!) — Me feras-tu croire, riposte l'ermite, qu'en le commettant, tu le détestais? — Laisse-moi, dit Lupo de façon plutôt évasive ! J'appartiens au tumulte de mes pensées. Si, comme toi, j'avais vécu dans la science du bien, je ne serais pas tombé comme toi dans les ténèbres du doute ! — Tu crois à la bonté divine, interroge encore le solitaire avec anxiété? — C'est assez, conclut son interlocuteur. Je te défends de la nier devant moi. Si Dieu est, il est bon. Le diable est *un rêve de ta pensée* (voilà la suppression quiétiste du tentateur)... L'amour fait commettre le crime (Lupo vient de tuer un homme pour sauver son père) et Dieu *pardonne.* Pour toi, Satan, que j'ai servi *sans m'en rendre compte,* fais de moi ce que tu voudras, etc... » C'est à peu près le dénouement de *Manfred,* mais la mystique utilisation du sentiment dans l'intérêt social doit avoir ses bornes, sous peine de porter les fruits qu'elle engendre dans la vie de Lupo, sinon dans sa mort; et le catholicisme lui a posé ces bornes rationnelles, que sapent l'une après l'autre les « hérésies » mystiques, trop souvent génératrices de désordre et de régression dans leurs excès.

Une dernière fois, sous une forme moins pittoresque, Sand est revenu au problème psychologique fondamental des dispositions essentielles de la nature humaine. Ce fut dans ses *Nouvelles Lettres d'un Voyageur,* à propos d'un livre d'Auguste Laugel sur *Les problèmes de l'âme.* Elle a rédigé ce jour-là une sorte

de testament philosophique dont nous nous arrêterons un instant à scruter les tendances. Bien avant Myers, à qui l'on attribue souvent la « découverte » de l'activité subconsciente en notre pensée, Laugel envisage ces régions mal explorées de l'âme que Leibniz et Maine de Biran avaient étudiées avant lui. Tout homme, dit-il, a une âme *esclave,* ou si l'on veut une âme *spécifique* (héritée), la même dans toute l'étendue de l'espèce. Dans les régions inférieures de notre psychisme, celle-là accomplit le travail lent, monotone et fatal de l'instinct. Au-dessus d'elle, fonctionne notre âme proprement dite, âme individuelle et personnelle qui se manifeste par l'intelligence consciente et responsable, fréquemment en lutte contre les volitions de l'instinct insuffisamment adapté. C'est, disait Laugel, la première de ces deux âmes qui fait l'homme partout le même, c'est-à-dire cruel, lascif, intempérant, paresseux, égoïste, tel en un mot que certains penseurs en sont venus à considérer l'humanité comme incapable de progrès. Mais il convient d'attribuer un plus ample pouvoir à nos facultés de synthèse consciente qui nous font réellement, bien que lentement, *progressifs,* et nous acheminent par étape vers une organisation sociale améliorée.

A ce schéma excellent qui est l'antithèse de la psychologie rousseauiste et de ses modernes traductions dans les faits, Sand propose une correction et une addition. Elle voudrait en premier lieu plus de respect pour l'âme instinctive qui peut bien à son avis, devenir le fléau d'une vie *corrompue par l'ascétisme chrétien* (lisez d'une vie réglée par la morale rationnelle ou stoïco-chrétienne), mais deviendrait en revanche le soutien efficace d'une vie *normale;* ce qui est retourner par un détour à la psychologie de Jean-Jacques. Puis encore, aux deux âmes décrites par son ami Laugel, elle souhaiterait d'en ajouter une troisième, l'âme *universelle* agissant

par les puissances du sentiment, le sens esthétique et le don génial; car nous devons croire l'humanité dépositaire d'un feu plus pur encore que celui de l'intelligence consciente qui bâtit peu à peu la raison. L'âme universelle aurait pour mission de hâter notre marche sur la voie du progrès qui n'est pénible que parce que l'homme *doute,* mais dont la *foi* lui permettrait de parcourir les étapes à pas de géant. — Acceptable expression de la vertu tonique que l'expérience conseille en effet d'attribuer à la conviction mystique d'une surnaturelle alliance. — Concilions, dit-elle pour conclure, le sentiment avec la raison, car si le premier nous a *précipité dans mille désastres et dans mille folies,* lui seul nous a fait accomplir les grandes choses qui marquent les phases de la civilisation victorieuse. Supprimez la *foi,* le monde acceptera lâchement ce qui est aujourd'hui. Supprimez la raison, nous marcherons, oui, et très vite, mais comme une *locomotive livrée à elle-même,* sans direction et sans *frein,* pour courir à d'inévitables catastrophes ! Ce qui est là un appel fort digne d'approbation au mysticisme encadré de raison.

3. — Les leçons de la guerre de 1870 et de la Commune de Paris.

Pas plus que son ami Flaubert, Sand n'avait voulu arrêter sa pensée sur la menace prussienne aux approches de la fatale année 1870; elle aussi en était restée à l'Allemagne de Nodier, de Mme de Staël, de Gérard de Nerval, de Michelet ou de Renan. Dominée, en dépit de sa demi-sagesse tardive, par son mysticisme originel, elle ne voulait plus faire aucune place aux compétitions nationales, à l'impérialisme racial dans les facteurs d'un prochain avenir. Barbès, son vieux compagnon de luttes, bien autrement clairvoyant sur ce terrain, tenta vainement de lui ouvrir

les yeux. En 1869, après les avertissements de 1867, elle estimait encore qu' « une heure de vérité acquise à la race humaine ferait fondre toutes les armées comme neige au soleil ! »

La guerre éclate cependant, et son amertume est profonde. Elle applaudit aux hommes du 4 septembre qui refusent le démembrement de la patrie, et sollicite du peuple le renouvellement du « miracle » de 1792 (cette légende du mysticisme social). Mais la préparation du nouveau *miracle* qui se poursuit sous ses yeux en Berry soulève bientôt ses protestations véhémentes, car son cœur s'émeut aux privations des conscrits, mal logés, mal nourris. Elle recourt aux mêmes arguments désespérés, aux mêmes prophéties téméraires que son ami Renan vers la même date. Elle se montre fort sévère à Gambetta qui n'a pas su contraindre le peuple au miracle, elle sera sévère également à l'inexpérience de ses amis républicains, portés soudain par les événements au pouvoir.

Aussi bien la nouvelle génération démagogique lui est-elle suspecte au même titre que la nouvelle génération passionnelle; elle avait désapprouvé les polémistes sans mesure des dernières années de l'Empire, adulateurs du peuple qu'ils traitent en *souverain absolu,* en tyran dispensé de tout contrôle. Ces *ultradémocrates* lui apparaissent alors comme « une *écume* » sociale et tout au plus ajoute-t-elle qu'il n'est pas d'ébullition sans écume. Au vieux Barbès, elle déclare que ces nouveaux champions de l'idée républicaine, grandis sous le régime napoléonien, ont toutes les tendances sceptiques, toutes les vanités ambitieuses du régime qu'ils combattent. Rien que des passions en eux ! Aucune étude sérieuse des *principes.* Et surtout, un besoin effréné d'absolutisme chez des gens qui se posent en adversaires des gouvernements d'autorité !

Tels sont ses sentiments de fond, lors de la décla-

ration de guerre à l'Allemagne. C'est pourquoi, dès nos premiers revers, elle lance dans son *Journal d'un Voyageur pendant la guerre,* la prophétie d'une crise intérieure effroyable que rien ne pourra détourner. Par anticipation, elle rassemble toutes les forces de son âme afin de pouvoir se rattacher aux *principes* en dépit des *faits* quand il en sera besoin (car elle sent bien que les faits « impérialistes » vont de nouveau donner tort aux principes mystiques qui sont ceux de la religion rousseauiste). Et nous concéderons ici qu'il est jusqu'à un certain point licite d'en appeler de la nature humaine d'aujourd'hui (celle des *faits*) à la nature humaine de l'avenir (celle des *principes*), car les faits pourront se rapprocher lentement des principes si l'effort pour l'adaptation sociale de la masse est poursuivi dans des cadres suffisamment rationnels. Mais c'est là un appel à longue échéance qui ne doit pas nous illusionner sur les présents facteurs de la politique.

La Commune de Paris, cette rébellion devant l'ennemi, l'exaspérera, car elle ne saurait sanctionner nulle tyrannie, dit-elle, fût-ce la tyrannie de l'idéal ! Les théoriciens et les chefs du mouvement parisien sont très doux dans leurs mœurs, assurera-t-elle, et incapables de massacrer personne; mais ils « chauffent le tempérament irascible d'un groupe plus ou moins redoutable » et *se tiennent prêts à profiter de son audace.* Ce qui est fort bien vu. Ces gens parlent de la passion *sainte,* ou du feu *sacré* qui anime les troupes menées par eux à l'assaut de la société bourgeoise, mais Sand prononce avec ironie, avec indignation désormais, ces épithètes mystiques dont elle a tant de fois usé avec conviction jadis et que ses ouvrages ont inculquées aux agitateurs dont elle réprouve maintenant l'attitude. Elle reconnaît, un peu tard, que les prétentions à l'alliance céleste peuvent appuyer *toutes les usurpations,* celles d'en-bas aussi bien que celles d'en-haut. Elle prévoit des vio-

lences sanglantes, parce que, dit-elle, le jugement se trouble là où l'*enthousiasme prédomine.* Une prudence à laquelle ses lecteurs n'étaient pas habitués de sa part.

Elle n'a prévu que trop juste, et le massacre des otages parisiens, — ces victimes d'une *ignoble barbarie,* écrit-elle, — va lui arracher des cris de douleur ! Quel réveil pour ceux qui ont cru *aux nobles instincts de la foule!* Et elle était, dit-elle, de ceux-là malgré les avertissements de juin 1848 ! Hugo qui, moins accessible à la pitié dans son égoïsme olympien, a couvert de son mieux les bourreaux, lui paraît « avoir perdu une belle occasion de se taire » ! Elle le classe parmi ces chercheurs de popularité à tout prix qui aiment le peuple pour en tirer des ovations ou des bulletins de vote, mais ne trouvent pas en eux le courage de lui dire quand il le faut : « Aujourd'hui, mon bon ami, tu es *infect!* » Les républicains authentiques vont être reconnus, poursuit-elle, à leur fermeté dans la réprobation des atrocités de Montmartre ! Les démocrates sincères n'ont plus qu'à pleurer des larmes de sang sur leurs illusions, leurs erreurs néfastes de la veille. Ils ont cru que le peuple des villes était *bon et brave!* Eh bien, il est méchant quand il est brave et il est poltron quand il est bon ! L'Empire l'a rendu dangereux. La République, présentement possible, pourra tout au plus le rendre *inoffensif* et la République idéale est encore bien loin dans l'avenir. « Le dégoût la jette dans l'isolement », achève-t-elle ; et, pour une heure, elle répudie de façon expresse, le tenace robespierrisme qu'elle venait d'affirmer une fois de plus en son *Cadio* à la veille de la guerre.

Tels sont ses sentiments au cours du printemps de 1871. Mais ils seront peu durables. L'été la rassure avec la victoire des armées de l'ordre et la ramène donc vers ses convictions essentielles, un instant ébranlées par la peur. Elle trouve à son tour des

excuses aux massacreurs : « *Une très petite portion* du prolétariat, oui très petite, quoi qu'on en dise, a cru trouver du bénéfice dans la destruction, mais... elle s'est heurtée à la réprobation de l'immense majorité du peuple de France ! » L'épithète de « stupide » remplace sous sa plume celle d' « ignoble » ou de « monstrueux » pour caractériser les mêmes faits. La « horde infâme » devient une poignée de gens ivres !

Son ami Flaubert a pris trop au sérieux les reniements que lui arrachèrent les appréhensions de la crise. De tout temps beaucoup plus rationnel en politique que sa correspondante de Nohant, il lui adresse de Croisset, le 8 septembre 1871, une lettre maladroite, car au pessimisme psychologique qui est sain, conseiller d'effort sur soi-même, il surajoute un pessimisme moral anémiant, une négation anticipée de tout possible progrès social qui paralyserait au contraire un si désirable effort. Il médit des volontaires de 1792, proclame le peuple *éternellement* mineur et justement *haïssable* (encore une outrance du mysticisme esthétique que Sand avait condamnée déjà chez bien d'autres) : il considère la Révolution française comme « un vaste four », assimile la république sociale future à la monarchie constitutionnelle des derniers Bourbons, et propose à sa correspondante de crier, de tonner avec son incomparable éloquence ces diverses vérités au profit de l'Assemblée légitimiste et cléricale de Versailles. C'était manquer de mesure et de tact dans une incroyable proportion et il va s'en apercevoir.

Sand n'hésite pas, en effet, à lui riposter *publiquement* et, sans le prévenir, par un article du *Temps* qu'elle intitule *Réponse à un ami* et date du 3 octobre 1871. Elle y exécute, aux dépens de l'imprudent, l'évolution qui lui paraît à ce moment opportune pour revenir à la psychologie rousseauiste et au mysticisme social qu'elle répudiait l'un et l'autre la veille avec emportement ! Eh quoi, vaticine-t-elle du haut

de son trépied retrouvé de sibylle, on voudrait donc qu'elle cessât d'*aimer,* qu'elle avouât s'*être trompée sa vie durant*, qu'elle reconnût l'humanité méprisable, haïssable même (c'était l'imprudente épithète de Flaubert)? Et cela de tout temps et pour toujours? Oh, qu'elle est loin de nourrir ces sentiments condamnables, elle qui a *ses racines maternelles directes dans le peuple!* — Et voici donc de nouveau Sophie-Victoire à l'honneur après avoir été reléguée plus de vingt ans au magasin des accessoires de rhétorique hors d'usage ! — Le peuple, toujours féroce, dit-on ! Il faudrait dire les nobles toujours *sauvages!* Qui renie le peuple s'avilit ! Il n'y a qu'une chose à faire ! Se proclamer peuple et lutter jusqu'à la mort contre ceux qui se prétendent nos supérieurs *de droit divin!* — Et qui donc, interjetterons-nous ici, a fait le plus souvent appel au droit divin, grand Dieu, dans le siècle de la démocratie romantique ! — On parle des incendies et des massacres de mai? Ils ont été organisés par des hommes *déjà inscrits dans les rangs de la bourgeoisie!* Ces gens-là ont été *forcés* de mettre en mouvement *les vrais prolétaires* parce que les bourgeois, leurs pareils, étaient en fuite. Voilà tout le secret de la chose ! — Et l'on reconnaît ici la logique féminine qui dépasse étrangement la mesure dans le sophisme de riposte. — Comment s'étonner au surplus que les bourgeois soient les vrais coupables. L'instruction dont ils se targuent ne développe en eux *que l'égoïste sensualité;* elle est bien loin de valoir l'*ignorance du prolétaire, honnête par instinct* et par habitude. — La restauration de la psychologie rousseauiste est-elle ici assez éclatante ! C'est la polémiste de 1849 soudain réveillée de son long sommeil et cherchant son refuge dans le vague *amour,* en désespoir de cause. « Français, aimons-nous ! Mon Dieu, mon Dieu, aimons-nous, ou nous sommes perdus ! »

Flaubert se montre tout à fait abasourdi par cet

orage imprévu qui fond sur sa tête, plus encore par la publicité qui a été soudain donnée à leur discussion sans son aveu. Conciliant malgré tout envers une femme, une vieille femme et une très vieille amie, il répond par une lettre privée où il se dit ému des mots d'affection que l'adroite personne a semés çà et là dans sa diatribe, pour la faire excuser par « son vieux troubadour » de Croisset; mais il ne se rend nullement à l'argumentation trop féminine qui lui a été opposée. Dans l'article du *Temps,* il a cherché, dit-il, un mot qui ne s'y rencontre nulle part, celui de *justice!* Or, le mal présent procède de l'oubli dans lequel on a trop longtemps laissé cette notion fondamentale de toute morale rationnelle et de tout ordre social durable : « A chacun selon ses œuvres. » (C'est-à-dire puissance sociale départie à chacun selon les services rendus au bien commun, ce qui est en effet le principe de toute organisation sociale dans le passé et dans le présent, sauf déviations ou abus à corriger de façon de plus en plus efficace avec le temps.) Aussi bien le principe émotif proposé par sa correspondante « Aimons-nous quoi que chacun de nous fasse » doit-il aboutir à la plus entière absurdité logique et politique. La *grâce,* ajoute Flaubert, (c'est-à-dire l'inspiration divine prétendue de la démo cratie et de ses guides, selon le mysticisme social), la grâce nous a joué d'assez vilains tours en ces matières pour qu'on essaye enfin du Savoir et du Droit. Si le gouvernement de Thiers est acceptable, c'est précisément parce qu'il n'a aucun « principe » *métaphysique* (*mystique*), aucune *blague!* Et l'auteur de *Novembre* mûri par les ans, blâme la sensibilité *immorale* des hommes de 1830, les attendrissements niais de Hugo chantant le pécheur sauvé pour avoir pris pitié d'un porc étendu sur sa route. Se repentir est bien, conclut-il, mais n'avoir pas fait le mal (social) serait mieux encore. — Ce qui est directement contraire à l'inspiration mystique d'un Tirso de Molina,

encore tirée vers le mysticisme hérétique par la fille spirituelle de Rousseau dans *Lupo Liverani.*

Celle-ci discutera les arguments de cette lettre privée dans un nouvel article du *Temps* intitulé cette fois *Réponse à une Amie,* pour dissimuler, plus discrètement, la personnalité de Flaubert. Elle y montre un peu plus de souci de la logique, mais insiste néanmoins pour qu'on cherche la vérité sociale *dans le parfum des champs et dans la transparence des sources,* que l'on entendra certainement murmurer le mot d'*amour!* Embrasser son semblable pour *se l'assimiler,* c'est à son avis toute la loi de la nature ! Certes, répondra-t-on, mais quelle terrible, quelle féroce ambiguïté dans cette embrassade qui précède l'assimilation et qui, dans la nature vraie, signifie si souvent étouffer avant de dévorer ! Ajoutons qu'après la leçon de la Commune, *Nanon* ne différera pas grandement de *Mauprat* ou de *Cadio* par son apologie du terrorisme. Car la terreur est la ressource de l'*amour* (d'origine érotique) envers qui se dérobe à ses aspirations conquérantes.

CONCLUSION

DERNIÈRES RETOUCHES AUX TROIS MYSTICISMES ROMANTIQUES

Après 1872, George Sand s'occupe activement de l'éducation de ses petites-filles dont l'aînée atteint alors sa septième année et cette responsabilité nouvelle va lui suggérer des conclusions morales presque entièrement assagies désormais. Elle se sent au surplus dépassée de loin ou même assez brusquement jetée de côté par la génération qui prend en mains les destinées de la France, au lendemain de la défaite et de la mutilation du territoire national. A l' « esprit nouveau » de 1855, la quinquagénaire avait pu s'adapter tant bien que mal, et sa production n'avait pas diminué d'intensité sous l'Empire. Elle doit se reconnaître incapable de renouveler un pareil effort mental avec quelque vingt ans de plus sur les épaules. Elle a l'impression de travailler désormais « dans le désert » et s'acquitte de sa tâche littéraire « avec un courage triste ». Buloz lui-même, le patron de ses débuts romanesques et l'ami de toute sa carrière, Buloz lui laisse entendre qu'elle n'est plus au diapason de l'époque : il n'insérera *Francia* dans sa revue « qu'en rechignant et faute de mieux ». C'est pourtant un agréable récit et une concession à l'actualité que cette aventure d'une grisette parisienne de 1814, poussée par une fureur patriotique soudaine à tuer un bel officier russe du corps d'occupation qui l'aime et qu'elle aimait en retour. — Maupassant traitera

presque le même thème, sur le mode « naturaliste », un peu plus tard dans sa *Boule de suif,* avec le succès que l'on sait. — Sand délaisse donc la *Revue des Deux-Mondes* pour le *Temps* où elle fait figure de patriarche et se voit entourer de respects.

Ce quasi-isolement moral, propice au recueillement de la pensée, lui dicte quelques atténuations suprêmes aux affirmations mystiques qu'elle a jetées, sa vie durant, à travers le monde : atténuations qui se marquent non point dans ses romans (ils resteront jusqu'au bout psychologiquement faux parce que trop exagérément romanesques), mais plutôt dans sa correspondance et dans les propos familiers que nous ont conservés ses intimes. Et par exemple, à propos de l'*Année terrible* de Hugo, elle écrira que ce *départ pour l'empyrée* du poète qui dit tranquillement : *Moi et Dieu!* lui semble toujours un peu *burlesque,* en dépit de l'« usage consacré par l'école » (rousseauiste). Elle l'excuse toutefois chez le prodigieux lyrique dont le « divin orgueil » doit être accepté comme une prétention *non légitime chez le poète en général,* mais légitime chez celui-là par exception. Ce qui est fort acceptable, comme expression d'un mysticisme esthétique apaisé. Dans ses *Contes d'une Grand'Mère,* elle ira jusqu'à donner le génie pour *une longue patience,* à la mode des classiques les plus stricts; enfin, elle aura des boutades sévères contre les artistes en qui elle n'a jamais trouvé, dit-elle, *aucun fond* et qui ne valent pas mieux que les *bourgeois* quand on y regarde de près.

Le mysticisme passionnel ne lui paraît pas non plus sans danger dorénavant : « Restez pur, dit-elle à M. Amic, et mariez-vous jeune avec une femme que vous aimerez... Quelle richesse accumulée dans l'âme qui *a su attendre et se gouverner!* » Elle engage ce jeune et enthousiaste lecteur de *Pauline,* de *Lucrezia,* de *Constance Verrier* à se méfier surtout des femmes de théâtre, plus *dangereuses* à son avis que

les autres parce qu'elles sont plus intelligentes et que leur métier les accoutume *à feindre des sentiments qu'elles n'éprouvent pas*. Elle ne réclame plus le divorce, fût-il restreint à certaines situations exceptionnelles, et commence à se préoccuper de l'enfant dans la question du mariage : « O progéniture chère et sacrée, écrit-elle ! Laissons dormir nos questions de préséance ou égalité sexuelle tant que nous n'aurons pas assuré ton sort ! Rejetons toute doctrine qui serait à notre avantage et qui causerait ta perte ! » En général, elle se refuse à théoriser désormais sur ses difficiles problèmes; ayant été autrefois *jetée par le sort dans des nécessités contraires à ses instincts comme à ses convictions,* elle ne se reconnaît plus l'autorité morale indispensable pour en parler de façon utile : « Je sais des passions qui m'ont coûté fort cher, confiera-t-elle à son ami Planchut... Combien j'en suis *punie* par qui parle de moi sans me connaître, sans savoir ce que, jeune femme, j'ai souffert, sans le moindre souci de ma vie laborieuse et de mon dévouement aux causes généreuses quand il y avait quelque mérite à en avoir ! » Ce sont donc les circonstances atténuantes que plaide ici dans sa propre cause l'agressif avocat de jadis.

Enfin le mysticisme démocratique, que nous avons vu un instant ressuscité dans cette âme vibrante par les blasphèmes de Flaubert contre le progrès, s'y refroidit et s'y éteint de nouveau à mesure que se consolide le régime instauré par le 4 septembre 1870. Elle prévoit qu'une République honnête et sage sera chez nous de tendances *très bourgeoises* et fort peu soucieuses de l'*idéal.* Mais quoi? Il faut bien *commencer par le commencement!* Un certain Accolas, qu'elle connaissait peu personnellement mais dont le père était un de ses vieux amis de La Châtre, avait été mêlé aux événements de la Commune. Il s'avisa de se réclamer d'elle et de ses écrits auprès d'un jeune homme qui le consultait sur la politique, pour

établir que le droit des révolutions est un droit *sacré*, et certes il n'était pas difficile de trouver dans l'œuvre sandienne des citations à l'appui de cette assertion mystique. Or l'auteur de *Spiridion* et du XVIe *Bulletin* s'empressa de protester hautement contre l'abus fait de son nom; elle condamna les *folles* idées d'Acolas, son affirmation *bien déclamatoire et bien creuse* sur le droit *sacré*. Elle n'admet plus à cette heure que la Commune de Paris ait été une révolution : ce fut *bel et bien un crime qui relève du droit commun* et l'ambition, l'égarement ou l'imbécillité ont conduit les malheureux qui trempèrent dans cette insurrection criminelle. Elle couvrait alors d'invectives Blanqui et surtout Félix Pyat, un Berrichon d'origine qu'elle avait rencontré naguère; elle opposait avec piété à ces fauteurs de guerre civile la mémoire de son cher Barbès, un véritable *saint* celui-là, un saint dont le seul tort — *et celui de quelques autres encore*, — fut de croire que *les temps étaient venus* et de vouloir réaliser sur l'heure un état de choses qui ne sera possible qu'après des années, après *bien des années*, soupirait la paisible aïeule en signant cette rétractation, si frappante, de tout son propre passé insurrectionnel.

Six mois avant sa fin, elle adressait à Flaubert une belle et longue lettre qui renferme sa profession de foi suprême. Quoiqu'elle persiste à croire l'humanité en route vers les sommets, elle évite désormais d'affirmer sur ce point son espérance pour échapper à des discussions dont elle a constaté le néant. Est-il besoin, au surplus, d'être assuré du salut de notre mince planète et de ses habitants pour croire au triomphe du bien et du beau dans l'univers? Si la planète s'écarte de la bonne voie, elle périra; si ses habitants refusent de s'y maintenir, ils seront détruits ! D'autres âmes, d'autres astres leur passeront sur le corps. Tant pis pour les terriens ! C'est assez peu d'être hommes car *nous sommes encore très près du singe dont on dit que*

nous procédons (et nous voilà loin de la bonté naturelle), mais il n'y a là qu'une raison de plus *pour nous éloigner de cette origine* et pour nous placer tout au moins à la hauteur de cette vérité relative dont notre espèce a été admise à comprendre la grandeur. Une vérité très pauvre certes, très humble et très bornée ! Possédons-la pourtant telle qu'elle est et ne souffrons pas qu'on nous l'arrache. — C'est là un programme de morale rationnelle un peu vague, mais que nul esprit droit ne refusera de souscrire. — Rappelons que l'auteur de *Mademoiselle La Quintinie* eut des obsèques catholiques et que sa tombe porta pour inscription : George Sand, *baronne Dudevant.* Par le fait même qu'elle avait créé une famille, elle finissait officiellement réconciliée avec toutes les institutions de discipline traditionnelle et de hiérarchie sociale excitatrices de l'effort, institutions qu'elle avait longtemps sapées de tout son pouvoir pour leur substituer quelques affirmations mystiques dépourvues de contrepoids expérimental.

Renan, dont elle appréciait la fine conversation à ces dîners du restaurant Magny qui réunissaient l'élite de la quatrième génération rousseauiste, Renan lui fit une éloquente oraison funèbre de laquelle nous retiendrons ce passage : « Ses œuvres sont vraiment l'écho de notre siècle. On l'aimera quand il ne sera plus, ce pauvre XIXe siècle que nous calomnions... George Sand alors *ressuscitera* et deviendra *notre interprète.* Le siècle n'a pas ressenti une blessure dont son cœur n'ait saigné, pas une maladie qui ne lui ait arraché des plaintes harmonieuses. Ses livres ont les promesses de l'immortalité parce qu'ils seront à jamais les témoins de ce que nous avons désiré, pensé, senti, souffert ! » Nous nous associons pleinement à cette appréciation, en dépit de l'actuel demi-jour dans lequel végète la réputation de George Sand et même d'une certaine hostilité qu'elle rencontre dans les rangs de la jeune littéra-

ture. Elle fut en effet, selon nous, l'un des plus complets théoriciens, l'un des plus souples théologiens du mysticisme rousseauiste, cette très évidente religion de notre âge. Ainsi, un siècle et demi environ avant elle, une autre Française, Jeanne de La Motte-Guyon, avait été la plus insistante et la plus habile interprète de ce mysticisme quiétiste, héritier du mysticisme féminisé des siècles précédents, initiateur pour une bonne part de la mystique laïcisée que prêcha Jean-Jacques. Si ce spécieux rhéteur et ce puissant lyrique est devenu en quelque sorte le Christ de la foi moderne, si Gœthe fut quelque chose comme son saint Paul, son génial adaptateur aux exigences de la bourgeoisie (une gentilité qu'il fallait plus amplement conquérir), si Hugo en fut le Jean à Pathmos, extatique et fuligineux, Sand, subtile exégète de la grâce passionnelle ou révolutionnaire, en pourrait être considérée comme l'Augustin, elle qui, si volontiers, a repris maintes fois à son compte les pénétrants aveux de Cassiciacum : « *Amabam amare... tenent me veste mea carnea!* »

APPENDICE

LA PHILOSOPHIE DE L'IMPÉRIALISME

M. René Gillouin, le très distingué critique qui se fit naguère l'exégète efficace du bergsonisme et dont les *Essais Philosophiques,* puis les *Idées* et *Figures d'aujourd'hui* ont conquis les suffrages de tous les esprits de bonne foi, a publié dans l'*Europe nouvelle* du 1er mai 1920, sur notre plus récent ouvrage, un article que nous croyons utile de reproduire ici. Il nous paraît en effet susceptible d'orienter, dans l'examen de notre doctrine, ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu l'occasion de l'étudier à ses sources :

« Depuis un certain nombre d'années, M. Ernest Seillière consacre l'effort d'un vaste savoir et d'une rare pénétration psychologique à faire voir dans les manifestations les plus variées de l'activité humaine autant de formes ou d'expressions de cette tendance fondamentale qui porte tout être vivant non pas seulement, suivant la formule spinoziste, à se conserver, mais à s'accroître dans son être; tendance bien connue d'une certaine psychologie chrétienne sous le nom d'*Esprit de principauté,* baptisée par Hobbes *Désir du pouvoir,* par Nietzsche *Volonté de puissance,* et que M. Seillière, s'inspirant du spectacle des événements contemporains, a proposé à son tour de désigner du terme d'*Impérialisme.*

« Mais, à mesure qu'il poussait plus avant l'étude de la tendance impérialiste, il était davantage frappé par l'importance de ce groupe de phénomènes, encore mal définis, qu'on range communément sous la dénomination d'états mystiques et que l'histoire et l'expérience

montrent en connexion étroite avec la plupart des grandes ambitions individuelles ou collectives. Il s'expliquait cette connexion en constatant que l'expérience mystique produit le plus souvent dans l'esprit de l'homme l'impression d'une *alliance* avec un dieu favorable et constitue par suite un facteur incomparable de confiance, d'énergie, et, pour peu que quelque sagesse s'en mêle, de réussite.

« Jetant alors sur les temps modernes un regard d'ensemble, il les voyait caractérisés par un prodigieux débordement du mysticisme, d'un mysticisme émancipé des conceptions chrétiennes et de la discipline ecclésiastique qui l'avaient longtemps contenu et réglé; et, croyant discerner entre les diverses formes du mysticisme moderne, mysticisme racial, mysticisme social, mysticisme passionnel, mysticisme esthétique des affinités profondes, il proposait de les englober sous l'appellation générale de *Romantisme,* ou *Mysticisme de la moderne Alliance.*

« Remontant enfin le fil de ces divers courants mystiques, il en découvrait la source commune dans l'œuvre et dans la personne de Jean-Jacques Rousseau. Mais l'importance même de ce rôle de fondateur de l'ère moderne attribué à Rousseau, posait un nouveau problème. Quelque pouvoir que l'on suppose au génie, le rousseauisme n'eût pas connu un triomphe aussi éclatant et aussi durable s'il n'y eût eu, entre Rousseau et son temps, une sorte d'harmonie préétablie; et, de fait, à y regarder de près, l'auteur de l'*Émile* et de l'*Héloïse* n'a guère fait qu'élever à une intensité et parer d'une séduction nouvelles des modes de pensée et de sentiments préexistants. Qu'étaient, et d'où venaient ces pensées et ces sentiments qui devaient former la *matière* du rousseauisme? C'est la question, capitale pour l'intelligence de notre temps, à laquelle répond l'ouvrage magistral intitulé *Fénelon et Mme Guyon, précurseurs de Rousseau,* et dans lequel M. Seillière, ayant installé sa recherche à ce tournant décisif de notre histoire où la pensée et la sensibilité religieuse se déversent en quelque sorte dans la pensée et dans la sensibilité laïques, montre dans Fénelon et Mme Guyon les initiateurs involontaires de cette *deuxième Réforme* à laquelle Rousseau

attachera son nom, puis, dans Jean-Jacques en personne, le laïcisateur inconscient du mysticisme quiétiste.

« Cette vue, si neuve et si profonde, mettait en évidence une filiation très certaine et demeurée jusqu'alors quasi inaperçue; mais peut-être faisait-elle tout de même trop grande la part de Fénelon et de sa mystique amie dans la formation intellectuelle et morale de l'autodidacte fameux. L'ouvrage que M. Ernest Seillière intitule *Les Origines Romanesques de la Morale et de la Politique romantiques* a pour objet de limiter à la fois et de compléter la thèse de son *Fénelon* et de montrer Mme Guyon et Rousseau, le mysticisme chrétien hétérodoxe, de nuance féminine ou quiétisme, et le mysticisme rousseauiste ou romantisme, comme issus tous deux, au moins pour une grande part, d'une même souche, la conception *romanesque* de la vie.

« Quelles sont les sources de la morale romanesque — entendons de la conception de la vie qui fait de l'amour sous toutes ses formes, depuis l'impulsion sexuelle élémentaire jusqu'au platonisme le plus raffiné, la voix de Dieu en nous, quand elle n'en fait pas Dieu lui-même?

M. Seillière les trouve, avec raison, dans les célèbres théories platoniciennes de l'*Amour moralisateur,* de la rencontre et de la reconnaissance des âmes jadis soudées ensemble par la volonté du Créateur, puis séparées par une nouvelle décision de sa providence. Mais il insiste avec non moins de raison sur le caractère *viril* que conserve l'amour platonicien : la préoccupation militaire demeure, en effet, au premier plan dans la cité grecque, et Socrate est, pour Alcibiade, un compagnon d'armes intrépide et exemplaire en même temps qu'un initiateur philosophique. L'amour platonique originel a donc surtout l'aspect d'une *amitié éducatrice,* de caractère *martial.* La théorie courtoise ou romanesque du moyen âge, qui en est issue pour une grande part, fera au contraire d'une Yseult ou d'une Oriane les éducatrices d'un Tristan ou d'un Amadis sur le chemin de toute vertu. En d'autres termes, la Vénus *Uranie,* seule prônée par Platon, cédera, dans le platonisme courtois du moyen âge, son rôle à la Vénus populaire que le philosophe faisait profession de dédaigner.

« C'est qu'à travers le néoplatonisme et dans le milieu

social d'Alexandrie, fort peu martial et très ouvert en revanche à la luxure orientale, le caractère ferme, presque ascétique de l'érotisme platonicien s'évapore. Le roman grec, né dans cette atmosphère et qui, lors de la Renaissance, se combinera au roman de chevalerie pour engendrer le roman moderne, a déjà quelques-uns des traits, tout féminins, de notre mysticisme passionnel. Le christianisme, d'autre part, religion d'un Dieu mort *par amour* pour l'humanité coupable, héritera du platonisme déjà féminisé en même temps que du stoïcisme romain. et rien n'est plus curieux ni plus intéressant à étudier que la perpétuelle influence réciproque de l'amour sacré sur l'amour profane, le perpétuel passage des raffinements de la galanterie dans la mystique et de la mystique dans la galanterie.

« Nous ne suivrons pas M. Ernest Seillière dans les méandres de son analyse qui touche tour à tour au lyrisme courtois et à Chrestien de Troyes, à François d'Assise et au Dante, à Marguerite d'Angoulême et à Honoré d'Urfé, à Mme de La Fayette et à Mlle de Montpensier, avant d'arriver à Jean-Jacques Rousseau, grand liseur de romans et dont l'enfance reçut si profondément l'empreinte de la conception romanesque de la vie que les disciplines morales et les institutions sociales qu'il proposa par la suite à ses lecteurs, semblent faites pour des personnages de pastorales, à peu près dénués d'impérialisme vital, avides seulement d'amour et de poésie, ne respirant que tendresse, bonne foi et constance.

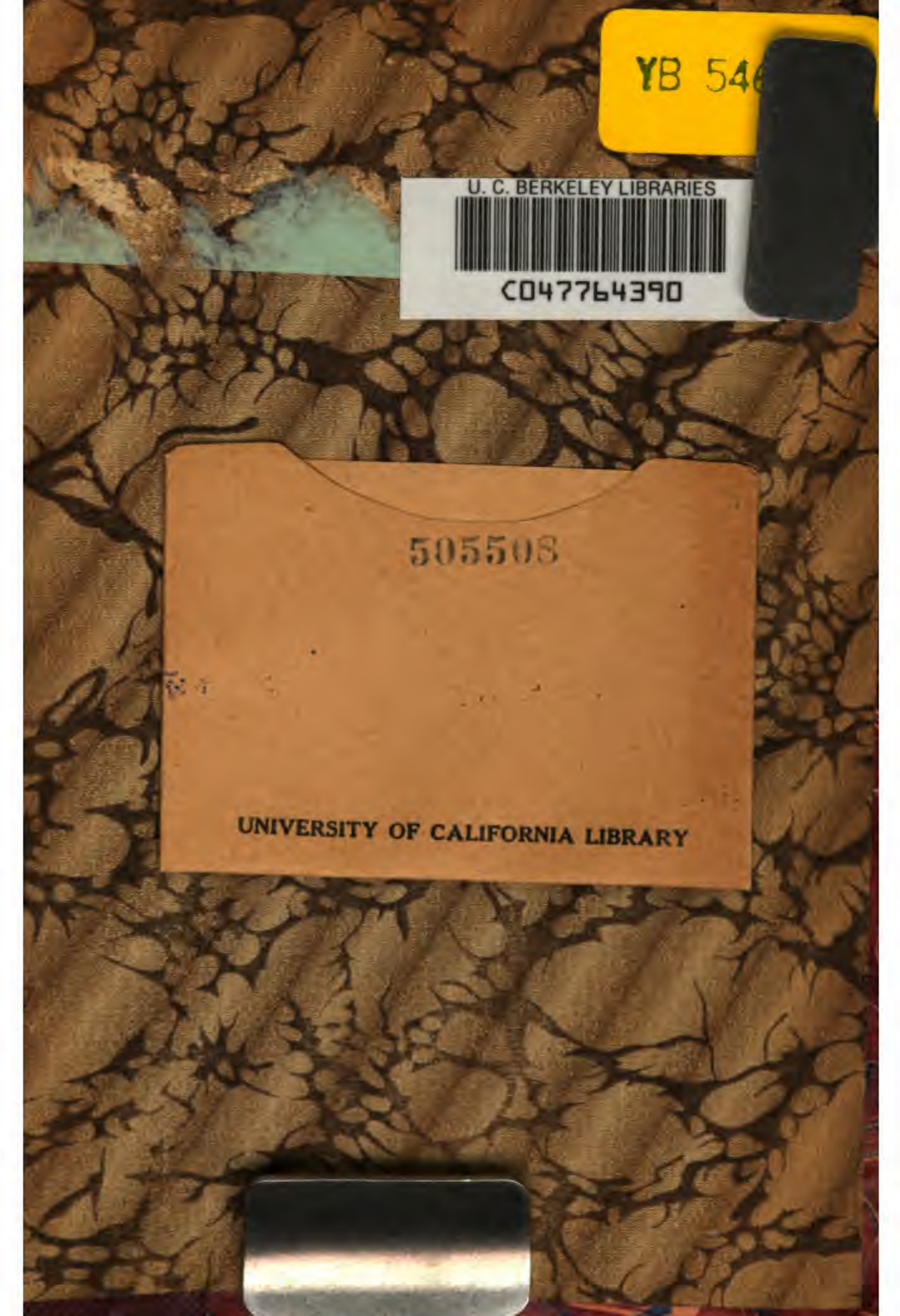
« Mais nous ne quitterons pas notre auteur sans lui demander, en manière de conclusion, son jugement sur cette morale érotico-affective dont la littérature et les arts modernes propagent infatigablement les contagieuses suggestions. Pris en lui-même, estime M. Seillière, l'érotisme peut être considéré comme un stimulant efficace de la faculté inventive et de l'action conquérante. C'est probablement en partie grâce à son utilisation de l'érotisme comme tonique de l'activité vitale, que l'Occident a pu se soumettre tant de forces de la nature et s'assurer ainsi la domination du globe. Mais il ne faut pas oublier que notre race a conservé longtemps des cadres moraux suffisamment rationnels à ses impulsions érotico-affectives, sublimées de temps à autre en

ingénieux mysticismes théoriques. Or, ces cadres, d'origine dorienne, stoïcienne et chrétienne, sont aujourd'hui brisés et rejetés. Dès lors, la race blanche, du moins dans ses fractions les plus portées aux exaltations érotiques, ne risque-t-elle pas de rétrograder, de périr peut-être, en raison de l'insuffisant contrepoids rationnel qu'elle oppose désormais aux impulsions de l'instinct? C'est la question angoissée que M. Seillière se pose au terme de son enquête et que tous les esprits de bonne foi que préoccupe l'avenir de la civilisation et de la patrie se poseront et voudront examiner avec lui. »

A cet excellent aperçu de notre *Philosophie de l'Impérialisme,* nous ajouterons qu'elle nous paraît trouver sa confirmation, quant à son principe, dans certaines considérations de la physique contemporaine qu'avec son habituel talent, M. H. de Varigny résumait dans *Le Journal des Débats* du 8 avril 1920 à peu près en ces termes. Rien ne se perd dans l'univers sans doute, mais l'énergie de la matière paraît s'y *dégrader* constamment en devenant moins *utilisable,* moins propre à réaliser des effets marqués parce qu'elle se transforme, par étapes intermédiaires, en chaleur diffuse. Il semble que l'avenir du monde soit de réaliser un *immense nuage tiède.* Le radium a permis d'observer plus commodément cette détente continuelle de l'énergie qui nous environne. — Pourtant, à un certain degré de cette attente, apparaît *la vie* qui, seule, se montre capable de l'arrêter, ou même, de revenir un peu en arrière sur le chemin parcouru en *réhabilitant* l'énergie dans une certaine mesure. La plante, par exemple, fabrique du bois qui, brûlé, dégagera de l'énergie au besoin, ou encore du sucre qui est également énergétique. L'apogée de la vie, c'est la *pensée* qui, calculatrice, sait remettre plus puissamment *en œuvre* des énergies déjà détendues. — Ainsi la vie, et surtout la vie psychique, serait *réhabilitation* d'*énergie.* En présence de cet effort pour remonter le courant de l'universelle détente énergéti-

que, en face de cette absorption de l'énergie ambiante destinée à être mise en réserve dans la cellule vivante, puis *utilisée, dépensée* à heure fixe quand la pensée *calculatrice* s'en mêle, n'est-il pas permis de parler de *volonté de puissance*, ou en un seul mot, d'impérialisme essentiel dans l'être vivant?

TABLE DES MATIÈRES


YB 54
U. C. BERKELEY LIBRARIES
C047764390
505508
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

